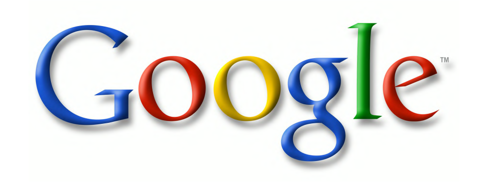





AEGRE DE TRAMITE RECTO




AEGRE DE TRAMITE RECTO





OEUVRES
DE MONSIEUR
DESTOUCHES,

DE

L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTÉE DE PIECES nouvelles, & mise en meilleur ordre.

TOME SECOND.



A LA HAYE,
Chez BENJAMIN GIBERT, Libraire.

M. DCC. LI.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce second Volume.

Fin de la Table du second Volume.

L'OBSTACLE

L'OBSTACLE IMPRÉVU, COMEDIE.



A SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS, *REGENT DE FRANCE.*



MONSEIGNEUR,

Les Epitres dédicatoires sont aussi embarassantes pour V. A. R. que pour les Auteurs qui Vous adressent leurs hommages. Vous y craignez les

louanges que la vérité leur demande pour vos Vertus, & qu'ils ont tant de peine à assaisonner de la délicatesse qui pourroit Vous les rendre suportables. Mais malgré ces réflexions, MONSEIGNEUR, *je ne puis résister davantage à la vive reconnoissance que j'ai de vos bontés.*

Je n'ai qu'une Comédie à vous offrir, & je Vous la présente avec ce zèle qui met toujours quelque prix aux moindres offrandes. Je ne fais point d'excuse à V. A. R. pour le genre de l'Ouvrage que j'ose mettre sous vos auspices. Quelque disproportion qui paroisse d'abord entre un grand Prince, tout occupé du Gouvernement des Peuples, & une Comédie qui ne semble être faite que pour amuser l'oisiveté, il n'est pas difficile de raprocher ces deux idées. Les Princes comme Vous, MONSEIGNEUR, *font leur félicité de répandre la joye dans les Etats qu'ils gouvernent; & les Auteurs Comiques, Ministres en cela des intentions d'un bon Prince, tachent à nourir cette joye innocente. Ils travaillent même à la rendre utile par une peinture des mœurs également fine & naïve, & plus propre peut-être à les corriger, que les leçons sévères des Philosophes.*

Je ne demande donc d'indulgence à V. A. R. que pour les défauts particuliers de mon Ouvrage. Vos bontés, MONSEIGNEUR, *m'animeront sans doute à quelque progrès, & elles échaufferont du moins d'autres génies plus capables que le mien de les mériter. Et de quel Prince les Arts espéreront-ils jamais une protection plus signalée, que d'un Prince dont le goût & le génie les embrasse tous, qui en discerne si sûrement toutes les*

beautés, & qui, connoissant également ce qu'ils ont d'agréable & ce qu'ils ont d'utile, les regarde comme une des sources de la grandeur & de l'utilité des Etats ? Je suis avec le plus profond respect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur,

NERICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

LISIMON, Vieillard.
LICANDRE, autre Vieillard.
JULIE, cruë Niéce de Licandre.
LA COMTESSE de la Pepiniere.
ANGELIQUE, Fille de la Comteſſe.
LEANDRE, Amant de Julie.
VALERE, Fils de Liſimon, Petit-Maître.
NERINE, Suivante de Julie.
CRISPIN, Valet de Léandre.
PASQUIN, Valet de Valere.

La Scène eſt dans la Maiſon de Liſimon.



L'OBSTACLE IMPREVU,

O U

L'OBSTACLE SANS OBSTACLE,

C O M E D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, PASQUIN.

(*Ils entrent par deux différens cotés du Theâtre.*)

VALERE *du côté par où il entre.*

MORBLEU, vous avez beau dire, je n'en ferai qu'à ma tête.

PASQUIN.

Ah! voici mon étourdi de Maître.

VALERE.

La peste soit de l'homme!

PASQUIN.

Il est en colere.

VALERE.

Il n'y a plus moyen de vivre avec lui, & il faut que nous rompions ensemble.

PASQUIN.

De qui parlez-vous là ?

VALERE.

Je parle de mon Pere.

PASQUIN.

Mais vraiment, cela est fort honnête. S'il vous avoit entendu....

VALERE.

Je voudrois qu'il n'eût pas perdu un mot de tout ce que j'ai dit.

PASQUIN.

Dieu vous en garde ; vous seriez perdu.

VALERE.

Tu crois donc que je l'apréhende ? Cela étoit bon lorsque j'étois au Collége.

PASQUIN.

Ma foi, ne vous y jouez pas. Il est homme à vous traiter comme si vous y alliez encore.

VALERE *enfonçant son chapeau.*

Lui ? Mon Pere ? Ah, ventrebleu je lui ferois voir....

PASQUIN.

Paix, Monsieur, le voilà qui vient.

VALERE.

Je m'en vais.

PASQUIN.

Revenez, revenez, ce n'est pas lui.

VALERE.

Te mocques tu de moi de me faire une peur semblable ?

PASQUIN.

Moi ! je vous ai fait peur ! Et vous dites que vous ne le craignez point.

VALERE.

J'ai encore quelque foible pour lui, mais je m'en déferai. Me voilà remis. Presentement je serois homme à le braver.

PASQUIN.

Oui, en fuyant. Voilà comme font tous vos pa-*reils.* Vous êtes braves jusqu'au dégualner. Croyez-moi, changez de conduite, & vous ne craindrez plus votre Pere.

VALERE.

Dis-moi, Faquin, combien le bon homme te don-*ne-t-il* pour me prêcher?

PASQUIN.

Bon! Il croit que c'est moi qui vous gâte; & franchement, j'ai trop de bonté pour vous.

VALERE.

Insolent....

PASQUIN.

Allons, Monsieur, il faut tâcher désormais de le contenter.

VALERE.

Sçachons un peu ce qu'il faut que je fasse pour cela.

PASQUIN.

Tout le contraire de ce que vous avez fait jusqu'à présent.

VALERE.

Quels crimes ai je donc commis?

PASQUIN.

Vous n'en êtes pas encore aux crimes; vous n'en êtes qu'aux sottises. Par exemple, n'ai-je pas été *témoin* de *la* conversation que vous avez euë ce matin avec Monsieur votre Pere? Il vous disoit d'excellentes choses, & vous lui répondiez tout de travers.

VALERE.

Moi?

PASQUIN.

Vous-même. Voulez-vous, pour vous en convaincre, que je vous fasse le récit de la conversation? Je m'en souviens mot pour mot.

VALERE.

Voyons, je suis bien aise de juger de sang froid si j'ai tort.

PASQUIN.

Voici ce qu'il vous a dit, quand vous êtes entré dans sa chambre de la maniére que je vais vous dépeindre.

(*Il fait l'action d'un Petit-Maître qui entre dans une chambre en étourdi, ensuite il prend l'air sérieux du Pere.*)

Bonjour, Monsieur, bonjour. *Monsieur, je suis votre serviteur.* Où avez-vous passé la nuit, pendant que vous êtes? *Parbleu j'ai soupé au Cabaret avec mes Amis, & de-là nous avons couru le bal.* Vous en avez menti. Je sçais à quel bal vous avez été, & si vous ne changez bien-tôt de conduite, je vous envoyerai danser à S. Lazare. *Je crois, Dieu me damne, que vous ne pourriez pas vivre, si tous les jours vous ne me faisiez quelque mercuriale.* Et croyez-vous, Monsieur le sot, que je sois fort content de vous voir au milieu de cette pépiniére de fous que l'on apelle Petits-Maîtres, espéce d'hommes aussi ridicules qu'incorrigibles? Que je n'entre pas en fureur, depuis que vous arborez ce grand chapeau qui vous couvre un œil, & qui ne laisse voir que la moitié de l'autre; depuis que vous vous débraillez jusqu'à la ceinture, que vous vous faites une gloire de vous enyvrer de vin, de liqueurs & de tabac, & que vous affectez cet air fanfaron qui impose au Bourgeois, & qui fait rire l'honnête homme? *Tous les jeunes gens sont faits comme cela, mon Pere, il faut suivre la mode.* Parbleu je vous la ferai bien quitter. *Nous verrons.* Comment! nous verrons. Oh! Voici qui vous corrigera.

(*Il prend un baton.*)

VALERE.

Que vas-tu faire?

PASQUIN.

Vous rosser.

VALERE.

Quoi! coquin! tu aurois la hardiesse?....

PASQUIN.

Ma foi, je vous demande pardon; j'entrois si vivement dans la passion, que je croyois être Monsieur votre Pere. Vous sçavez bien que si vous n'eussiez décampé, la conversation auroit fini de la sorte. Après tout, il est tems de vous réformer. Il y a plus de trois mois que votre future belle-Mere est arrivée de Province, avec la jeune personne que vous êtes sur le point d'épouser. Votre Pere les loge ici l'une & l'autre. Elles sont témoins de la plupart de vos actions, qui ne doivent pas les *édifier*. Comptez vous de vivre comme vous faites, quand vous aurez une Femme?

VALERE.

Le fat! Est-ce qu'on se marie pour se corriger de ses défauts? Je voudrois bien, parbleu, qu'une Femme s'avisât de me contraindre. Regarde les jeunes gens d'aujourd'hui. Ils sont assidus & complaisans le jour de leurs nôces: dès le lendemain ils vont chercher fortune ailleurs.

PASQUIN.

Et leurs Femmes aussi. Voilà ce que s'attirent ces Maris du bel air.

VALERE.

D'ailleurs, veux-tu que je te parle net? Je ne me sens plus qu'un foible penchant pour Angelique. Je crois même qu'avant qu'il soit peu, je ne l'aimerai point du tout.

PASQUIN.

Quels défauts lui trouvez vous donc?

VALERE.

Premierement, elle a trop d'esprit.

PASQUIN.

Trop d'efprit ! Cela eft infuportable.

VALERE.

Elle lit depuis le matin jufqu'au foir, & fe pique de fçavoir tout.

PASQUIN.

C'eft un refte de Province. Le grand monde la corrigera.

VALERE.

Elle m'aime comme une Héroine de Roman, & dès qu'elle me voit, c'eft un étalage de beaux fentimens qui me fatiguent à mourir.

PASQUIN.

Je le crois bien. Parler beaux fentimens aux jeunes gens d'aujourd'hui, c'eft leur parler Grec & Latin. Ils entendent auffi-bien l'un que l'autre.

VALERE.

Mais tu m'avoueras que cette jeune perfonne dont la Mere vient de mourir, & que mon Pere a retirée du Couvent, eft beaucoup plus piquante qu'Angélique.

PASQUIN.

Vous voulez parler de Julie. Je demeure d'accord qu'elles font d'une humeur différente. Angelique eft languiffante & férieufe : Julie eft vive & enjouée. Angelique a quelque chofe d'affecté dans fes maniéres : Julie a cet air libre & dégagé du grand monde. Je choifirois Julie pour ma Maîtreffe ; j'aimerois mieux Angelique pour ma Femme.

VALERE.

Nérine eft Femme de chambre & confidente de Julie ; je veux lui parler en particulier.

PASQUIN.

Oui : oh je fuis Mari de Nérine, moi, & je ne veux point qu'elle ait de particulier avec vous.

VALERE.

Le benêt !

PASQUIN.

Je ne suis point un Mari du bel air. J'aime ma Femme.

VALERE.

Est-ce une raison pour que je ne lui parle pas ?

PASQUIN.

Devant moi, tant qu'il vous plaira ; mais en particulier, je vous le défens.

VALERE.

Mais songez-vous, faquin, à qui vous parlez ?

PASQUIN.

Vous avez vos droits en qualité de Maître, & moi, j'ai les miens en qualité de Mari.

VALERE.

Je m'en mocque, & je prétens... Mais morbleu, voici Angélique.

SCENE II.

ANGELIQUE, VALERE, PASQUIN.

ANGELIQUE *sans le voir.*

Valére ne vient point ; je ne le vois presque plus. Son indifférence m'étonne, & commence à m'inquiéter.

PASQUIN *à Valére.*

Entendez-vous ?

VALERE.

Il faut avouer qu'elle est fort aimable.

PASQUIN.

Pour moi, je m'en accommoderois fort.

ANGELIQUE.

Ah ! c'est vous, Monsieur ; que faites-vous-là ?

VALERE.

Je sors d'avec mon Pere ; il m'a mis de mauvaise humeur, & j'en portois mes plaintes à Pasquin.

ANGELIQUE.

Il me femble que c'eſt à moi que vous devriez confier vos chagrins. On ſe conſole avec les perſonnes qu'on aime. Mais depuis quelque tems vous ne me cherchez plus. Je m'aperçois même que vous m'évitez.

VALERE.

Moi! vous éviter! Que vous êtes injuſte! Demandez à Paſquin, ſi...

PASQUIN.

A moi?

VALERE.

Si je ne lui diſois pas encore dans le moment, que je vous trouvois fort aimable.

ANGELIQUE.

Eſt ce à lui qu'il faut le dire? M'enviez-vous le plaiſir de vous entendre parler de la ſorte ſur mon ſujet?

VALERE.

Ma foi, Mademoiſelle, je crains de vous fatiguer par des redites ennuyeuſes.

PASQUIN.

Vous connoiſſez bien peu les Femmes, eſt-ce qu'elles ſe laſſent de s'entendre dire des douceurs?

ANGELIQUE.

Paſquin a raiſon. Sur-tout ces éloges nous flattent, quand ils viennent de perſonnes que nous aimons.

VALERE.

Chacun a ſa méthode en aimant. Pour moi, quand j'ai dit une fois que j'aime, je ſuis perſuadé que j'ai rempli tous les devoirs d'un Amant, & je ne trouve rien de plus fade & de plus ennuyeux, que ces ſoupirans qui ſont toujours aux pieds de leurs Maîtreſſes, & qui leur parlent tout un jour, ſans leur dire autre choſe que ce qu'ils leur ont dit mille fois. Que vous êtes belle! Que je vous aime! Je mourrois plutôt que de vous être infidèle. Pro-

mettez moi, ma charmante, que vous m'aimer toujours. La Belle répond sur le même ton, c'est toujours à recommencer. A force de se serv de ces tendres expressions, on les rend insipide & à la fin on est tout étonné qu'on se parle d'amou & que l'on ne s'aime point du tout.

ANGELIQUE.

On ne peut pas mieux justifier l'indifférence: vo lui donnez des couleurs qui la rendroient aimabl si j'étois personne à prendre le change; mais V lere, croyez-moi, vous n'avez que de l'esprit, je vois bien que vous n'avez point d'amour.

VALERE.

Je n'ai point d'amour? Je ne vous aime pas, mo (*à Pasquin.*) Tu vois comme on me traite. Qui tort de nous deux, Pasquin?

PASQUIN.

C'est celui de vous deux qui ne dit pas la vérité

VALERE.

Ce garçon connoît mes plus secrettes pensées peut vous en rendre de bons témoignages.

PASQUIN.

Ah! je vous en réponds. Mon Maître est l'h me de France qui aime le plus. Il n'a qu'un déf c'est qu'il aime trop.

VALERE.

Assurément.

PASQUIN.

C'est ce que je lui reprochois encore tout à l'h

ANGELIQUE.

Je ne m'en aperçois pas; & quoique vo fiez la satyre des Amans empressez, je vou tiens que l'amour ne se fait connoître que p assiduitez, par les protestations, par les serv vaut mieux dire cent fois les mêmes chose de ne pas parler de sa tendresse. Non, V vous ne m'aimez point.

VALERE.

Oh palſambleu, Mademoiſelle, s'il ne tient qu'à jurer, je vous ferai des ſermens.

PASQUIN.

Il vous jurera qu'il vous aime aſſez pour un homme qui doit vous épouſer.

ANGELIQUE.

Voilà ce que c'eſt. Je vous ſuis deſtinée pour Femme. Ce titre vous déplaît d'avance. Que je penſe différemment! Plus je ſonge que vous ſerez mon Epoux, & plus mon cœur s'attache à vous ſincérement. Dans les cœurs tendres & vertueux, il ſe forme les paſſions les plus violentes, quand le devoir autoriſe l'inclination.

PASQUIN.

Tenez, Mademoiſelle, voilà les plus belles choſes du monde, mais je vous jure en conſcience que mon Maître n'entend point cela. Ce n'eſt point-là le jargon qu'on parle aujourd'hui, & je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de Femmes à Paris qui l'entendîſſent, à moins qu'elles ne fûſſent de la vieille Cour. Vous êtes toute fraîche émoulue de Province. Il faut vous aprendre comme on fait l'amour en ce Païs ci. On entre dans une Aſſemblée ou dans une Compagnie. On regarde, on choiſit entre toutes les Dames celle qui revient davantage. On lui jette de tendres œillades. On lui fait des mines; on cherche à lui parler, on lui parle. La déclaration ſe fait dès le premier abord. Si la Belle s'en ſcandaliſe, ce qui n'arrive guéres, on s'en mocque & on n'y revient pas: Si elle prend la choſe de bonne grace; on lui fait des proteſtations; elle y répond, voilà qui eſt fait: enſuite on court enſemble au bal, aux ſpectacles. On médit du prochain, on prend du tabac, on boit du vin mouſſeux, on avale des liqueurs, on paſſe les nuits au Cours. On ne ſonge qu'au plaiſir, on

le cherche ensemble, tant qu'on a du goût l'un pour l'autre. Dès que l'ennui se met de la partie, le Monsieur tire d'un côté, la Dame tire de l'autre, & on va s'accrocher ailleurs. Voilà de quelle maniére naissent, s'entretiennent & finissent les belles passions d'aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Je ne m'étonne pas si les hommes sont si polis presentement, & si la galanterie est sur un si bon pied.

PASQUIN.

C'est la guerre qui cause ce dérangement-là. Les jeunes gens étoient accoutumez à brusquer des places; ils ont voulu brusquer les Femmes. La paix remettra tout dans son ordre naturel.

ANGELIQUE.

Je veux que vous m'aimiez autrement que cela, Valere, & que vous vous distinguiez des personnes de votre âge : qu'enfin vous rameniez la mode des beaux sentimens.

VALERE.

Ma foi, Mademoiselle, je vous aime autant que je puis vous aimer.

ANGELIQUE.

Cela ne dit rien. Je veux réformer votre cœur, & le rendre capable d'une passion aussi délicate que la mienne. Il faut que nous lisions ensemble tous les *Romans*. J'en ai une ample bibliothèque; c'est-là que vous aprendrez que les plus belles passions ne tendent qu'au mariage, & ne sont jamais détruites par ces beaux nœuds.

VALERE.

Ma foi, cela n'est vrai que dans les Romans. Moi! lire ces fadaises-là, j'aimerois autant lire des Operas.

ANGELIQUE.

Il faut que vous preniez ce parti-là, si vous vou-

lez me faire croire que vous m'aimez : mais voici ma Mere.

VALERE *à part.*

Surcroît d'embarras !

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, PASQUIN, VALERE.

LA COMTESSE.

Bon jour, mon Gendre.

VALERE *à part.*

Mon Gendre ! Peste soit de la Provinciale.

LA COMTESSE.

De quoi parliez-vous ? Que je ne vous interrompe point.

ANGELIQUE.

Nous parlions de lecture, & je conseillois à Monsieur...

LA COMTESSE.

Ah vraiment, j'en suis ravie. Il n'y a rien de si utile que la lecture, & celle des Romans sur-tout. On aprend tout dans ces Livres là. Feu, Monsieur le Comte de la Pepiniere, mon très-honoré Mari, & moi, nous les lisions jour & nuit, & nous nous attendrissions, nous nous attendrissions !...

VALERE *à part.*

Ah ! voilà Monsieur de la Pepiniere revenu ! Je m'étonnois bien qu'elle n'en eût pas encore parlé.

LA COMTESSE.

Croiriez vous que feu Monsieur de la Pepiniere & moi....

VALERE *à part.*

Encore ?

LA COMTESSE.

Nous lumes une fois tout Cyrus en huit jours? Cela nous mettoit dans le cœur un fond de tendresse inépuisable.

PASQUIN.

Et ces lectures avoient d'agréables suites aparemment?

LA COMTESSE.

Cela est cause que Monsieur le Comte & moi, nous nous sommes aimez jusqu'au moment de la séparation. Mais qu'avez-vous, Valere? Vous ne dites mot.

VALERE.

Je vous admire.

LA COMTESSE.

C'est plutôt ma Fille que vous admirez.

ANGELIQUE.

Ne lui dites rien, Madame, il est de fort mauvaise humeur.

LA COMTESSE.

Avouez qu'Angelique a bien de l'esprit, & qu'il est rare de trouver une jeune & belle personne qui aït autant de lecture que ma Fille.

VALERE.

Voulez-vous que je vous parle franchement? La lecture ne convient point à une Femme, & je voudrois que la mienne fut ignorante.

LA COMTESSE.

Ah, ah, vous êtes bien dégoûté. Allez chercher vos folles qui ne sçavent que se coëffer, farder leurs visages, faire assaut de vin de Champagne, & courir le bal. Ce sont-là les Sçavantes qu'il vous faut aparemment.

VALERE.

Je vous avoue qu'elles m'amusent davantage que celles qui citent les Auteurs.

PASQUIN.

En voulez-vous ſçavoir la raiſon ? C'eſt que les Sçavantes que vous eſtimez, ſont pour les Anciens, & celles qui amuſent Monſieur, ſont pour les Modernes. Mais voici le Patron. Je me retire.

SCENE IV.

LISIMON, LA COMTESSE, ANGELIQUE, VALERE.

LISIMON.

ON m'a dit, Madame, que vous vouliez me parler.

LA COMTESSE.

On vous a dit vrai.

LISIMON.

Abregez, s'il vous plaît. Finirez-vous bien-tôt ?

LA COMTESSE.

Je n'ai pas encore commencé.

LISIMON.

Commencez donc, mais dépêchez-vous ; j'ai une affaire en tête qui ne me permet guéres de penser à celles des autres.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours bruſque, & il n'y a pas moïen de s'expliquer avec vous. Or çà, écoutez-moi, je viens au fait.

LISIMON.

Dieu le veuille !

LA COMTESSE.

Vous ſçavez que mon procès eſt en état d'être jugé ?

LISIMON.

Si je le ſçais ! Je viens de voir votre Procureur, votre Avocat, & de ſolliciter vos Juges.

LA COMTESSE.

Mais vous ne sçavez peut-être pas que mes Parties sont allés trouver mon Avocat, & que....

LISIMON.

Il n'est point question ici, ni de votre Avocat, ni de vos Parties, je suis si las de votre procès, & de vous en entendre parler, que si je n'étois sûr qu'il sera terminé incessamment, je donnerois tout mon bien pour le faire juger. Je crois pourtant que j'en serai quitte pour cinquante pistoles que j'ai mises dans la main du Secretaire de votre Raporteur. J'ai fait parler de jolies Femmes aux jeunes Conseillers, j'ai employé des gens de crédit & d'autorité auprès des anciens : j'ai envoyé deux cartaux de vin de Champagne à votre Avocat : j'ai donné six Poulardes & deux Chapons du Mans, avec un pâté de Perdrix à votre Procureur : voilà, je crois, tout ce qui peut accélérer un jugement, & rendre une cause excellente.

LA COMTESSE.

Après cela il faut que je gagne, où il n'y a plus de justice dans le monde. Me voilà tranquille sur ces articles. Mais que ferons-nous de ces jeunes-gens-ci ? Il y a trois mois qu'ils vivent ensemble : c'en est assez pour se connoître, & peut être pour se connoître plus qu'il ne seroit à souhaiter. Attendrons-nous la fin de mon procès ? Préviendrons-nous l'Arrêt que j'attens ? Les marierons-nous ? Ne les marierons-nous pas ?

ANGELIQUE.

Je prens la liberté de vous dire....

LISIMON.

Mademoiselle, on ne demande pas votre avis.

VALERE.

Pour moi, mon sentiment....

LISIMON.

On a bien affaire de votre sentiment. Taisez-vous. (*à la Comtesse.*) Votre procès & ce mariage sont deux

choses qui n'ont rien de commun. Nous sommes d'accord de nos faits. Mademoiselle est en âge & en volonté d'être pourvuë ; il est dangereux de retarder les Filles quand elles sont dans ces dispositions ; je suis pressé, moi, de me défaire de ce libertin là, (*montrant Valere.*) Il faut faire la nôce dès demain ; parce que je compte de me marier en même tems, moi qui vous parle.

VALERE.

Vous, mon Pere ?

LISIMON.

Oui, mon Fils.

VALERE.

Mais songez-vous ?...

LISIMON.

Je songe que vous êtes un sot. Tournez-moi les talons. Ces jeunes étourdis-là s'imaginent que le mariage n'est fait que pour eux.

LA COMTESSE.

Et quelle est la personne que vous épousez ?

LISIMON.

Madame, c'est-là mon affaire, & non pas celle des autres. A demain les deux mariages. N'y consentez-vous pas ?

LA COMTESSE.

Volontiers.

LISIMON.

Et vous, la belle ?

ANGELIQUE.

Tout ce qu'il vous plaira.

LISIMON.

Quelle résignation ! Oh ça, nous n'avons plus rien à nous dire.

LA COMTESSE.

Je vous donne le bon jour.

LISIMON *à Valere.*

Comment ! vous voilà encore ?

VALERE.

Oui, mon Pere, il faut que vous me permettiez....

LISIMON *le poussant.*

Je vous permets de vous retirer, & tout au plus vîte.

SCENE V.

LISIMON *seul.*

VOilà mon mariage déclaré. Il n'y a plus qu'une petite difficulté à cette affaire-là ; c'est que je ne sçais si j'aurai le consentement de la personne que je veux épouser. Elle est sous mes ordres en quelque sorte ; & au défaut de la jeunesse & des belles *maniéres*, j'ai pour moi le pouvoir & l'autorité. Cependant je veux gagner la Suivante ; elle a du crédit sur l'esprit de sa Maîtresse. Bon, le hazard la conduit ici fort à propos.

SCENE VI.

LISIMON, NERINE.

NERINE.

VOici notre bouru qui brusque tout le monde ; *mais* à bon chat, bon rat.

LISIMON.

Bonjour, Nérine.

NERINE.

Bonjour, Monsieur.

LISIMON.

Tu me parois de mauvaise humeur.

NERINE.

A peu près comme vous.

LISIMON.

Vous devez prendre garde à qui vous parlez, Nerine.

NERINE.

Et vous, comment vous parlez, Monſieur.

LISIMON.

Sçais-tu bien qu'il n'y a que toi qui oſe me répondre ici comme tu fais ?

NERINE.

C'eſt qu'il n'y a que moi ici qui ait du courage & de la fermeté.

LISIMON.

Nerine.

NERINE.

Monſieur.

LISIMON.

Ces petites maniéres-là ne me conviennent point.

NERINE.

Les vôtres ne m'accommodent pas davantage.

LISIMON.

Tu ſçais la conſidération que je témoigne à Julie, & les bontez que j'ai pour toi.

NERINE.

Oui. Vous venez de faire ſortir ma Maîtreſſe du Couvent pour la retirer chez vous. Vous nous avez habillées de deuil depuis les pieds juſqu'à la tête, parce que ſa Mere vient de mourir. Mais au retour de notre Oncle qui eſt aux Indes, vous ſerez bien payé de vos avances, & vous ſçavez que qui s'acquite ne doit rien.

LISIMON.

Voilà le langage des ingrats. Peut-on jamais payer ce que je fais pour Julie ? Je veux qu'elle ait de la reconnoiſſance, & qu'elle m'en donne des témoignages.

NERINE.

Que faut-il faire pour cela ?

LISIMON.

M'aimer.

NERINE.

Oh : c'eſt trop. Vous demandez une choſe impoſſible.

LISIMON.

Comment ! impertinente !

NERINE.

Mettez la main ſur la conſcience. Eſt-il poſſible d'aimer un homme bilieux & colere, qu'une vetille met en fureur, qui rompt en viſiere à tout le monde, & qui querelle depuis le matin juſqu'au ſoir ? Tout ce qu'on peut faire pour votre ſervice, c'eſt de vous craindre, & de vous haïr.

LISIMON *à part.*

Elle a raiſon. D'ailleurs il faut filer doux, j'ai beſoin d'elle. (*Haut.*) Oh ça, revenons à notre affaire. La Mere de Julie étant morte, tu ſçais qu'elle n'a plus de Parens ni d'apui qu'un Oncle qui eſt aux Indes, & qui m'a prié de la retirer chez moi juſqu'à ſon retour.

NERINE.

Je ſçais tout cela.

LISIMON.

Mais ce que tu ne ſçais pas, c'eſt que par un Vaiſſeau qui arriva derniérement, il m'envoya un pouvoir de marier Julie.

NERINE.

Le bon Oncle ! Il ſonge à tout. Il n'eſt pas content d'avoir fait tenir cinquante mille écus à ſa Niéce. Il prétend qu'elle en jouiſſe avec un aimable Aſſocié. Il ſçait les beſoins de notre ſexe ; il y compâtit... Il veut prévenir l'impatience de Julie. Il ſonge qu'elle a vingt-cinq ans, & que c'eſt l'âge où on ne peut plus attendre. Oh, que cet homme-là connoît bien la nature !

LISIMON.

Oh çà, parle-moi sincérement. Julie n'a-t'elle point quelque inclination?

NERINE.

Vraiment; est-ce qu'une Fille peut vivre sans cela? Il y a environ trois ans qu'il vint un jeune Homme au Couvent où étoit ma Maîtresse.

LISIMON.

Ces enragez-là se fourent par-tout.

NERINE.

Il s'apeloit Léandre.

LISIMON.

Son nom ne fait rien à l'affaire.

NERINE.

Dès qu'ils se virent, ils s'aimérent éperdûment.

LISIMON.

Tant pis.

NERINE.

Ils firent plus.

LISIMON.

Comment diable! Et quoi donc?

NERINE.

Ils voulurent s'épouser; mais quand il fallut venir au fait, Léandre aprit que Julie n'avoit point de bien, & qu'elle ne subsistoit que d'une pension que lui faisoit son Oncle, depuis que sa Mere l'avoit laissée à Paris sans dire à personne où elle étoit allée.

LISIMON.

Et le jeune Homme étoit-il riche?

NERINE.

Pour tous biens, presens & à venir, il avoit un grand fonds de tendresse & de beaux sentimens.

LISIMON.

Belle provision pour le ménage!

NERINE.

Cela les fit résoudre à se séparer. Léandre partit, dans le dessein de mourir, ou de revenir assez

riche pour épouser Julie. Depuis cela, nous n'avons point eu de ses nouvelles.

LISIMON.

Je m'en réjouis. C'est quelque jeune fripon qui vouloit l'attraper.

NERINE.

Il y avoit un Valet nommé Crispin, qui étoit un aimable garçon.

LISIMON.

Il te plut?

NERINE.

Faut-il le demander? Une Suivante aime toujours le Valet de celui qui soupire pour sa Maîtresse. C'est la régle.

LISIMON.

Et *dis* moi: ta Maîtresse a-t'elle toujours de l'inclination pour ce Léandre?

NERINE.

Miracle! c'est une Fille constante. Pour moi, je n'ai pas fait de même. J'étois un peu pressée, & comme les absens ont toujours tort, Pasquin s'est mis sur les rangs, & je l'ai bravement épousé.

LISIMON.

Tu as bien fait. Ta Maîtresse n'aura pas moins de courage.

NERINE.

C'est selon. Quel est le parti que vous lui destinez?

LISIMON.

Premiérement, celui que je lui destine n'est pas un jeune Homme.

NERINE.

Premierement, elle n'en voudra point.

LISIMON.

Nous verrons. C'est un homme entre deux âges, qui est encore en état de la rendre heureuse.

NERINE.

Ah! Monsieur; je tremble.

LISIMON.

Qu'as-tu ?

NERINE.

Je crois que j'ai deviné.

LISIMON.

Et cela te fait trembler ?

NERINE.

Oui, je meurs de peur que ce ne soit vous qui veuillez épouser ma Maîtresse.

LISIMON.

Il est vrai, c'est moi-même.

NERINE.

Je ne m'étonne plus si j'étois de si mauvaise humeur. J'ai eu tout le jour un pressentiment de ce malheur-là.

LISIMON.

Impudente, je me lasserai....

NERINE.

Tenez, voici ma Maîtresse. Expliquez-vous avec elle.

SCENE VII.

LISIMON, JULIE, NERINE.

LISIMON.

OH ça, je n'ai pas de longs discours à vous faire. Je vais vous dire tout en trois mots. Je vous aime.

JULIE.

Vous êtes fort galant aujourd'hui. Nérine, suis-je bien coëffée ?

NERINE.

A merveilles.

LISIMON.

Voilà les Femmes. Elles ne sont occupées que de

leurs ajustemens. Tréve de coëffure, il s'agit d'affaire sérieuse.

JULIE.

Oh, point de sérieux, je vous prie. Je veux me distraire de mes chagrins, & je ne cherche qu'à égayer mon imagination.

LISIMON.

Ecoutez-moi de grace.

JULIE à Nérine.

Le deuil me va t-il bien ?

NERINE.

Il vous pare tout-à-fait ; & moi, comment me trouvez-vous ?

LISIMON.

J'enrage.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vû si jolie.

NERINE.

Cela doit être ; car je porte le deuil de bon cœur. Je ne le cache point, je suis ravie que votre Mere soit défunte. La vieille folle ! Vous abandonner à l'âge de dix ans, & cacher le lieu de sa retraite ! Se marier en secondes nôces, sans le mander à personne ! S'enrichir puissamment par ce second mariage ; & au lieu de vous faire part du bien qu'elle avoit acquis, s'amouracher d'un jeune godelureau, le faire en mourant son légataire universel, & vous hériter par son Testament ! Oh, si le diable ne l'a pas emportée, c'est qu'il aura craint qu'elle ne voulût l'épouser en quatriémes nôces.

JULIE.

Finissons, Nérine, & ne traitons jamais cette matiére.

LISIMON.

Oui. Revenons à ce que je vous avois proposé, cela vaudra mieux.

NERINE.

Ecoutez, écoutez, Monsieur va vous dire de belles choses. Il veut vous marier.

JULIE.

Me marier? Oh, vous m'allez rendre d'aussi mauvaise humeur que vous.

NERINE.

Point, point: vous allez vous réjouir, sauter, danser, quand vous sçaurez le parti qu'on vous propose.

JULIE.

Il faudroit que ce fût l'Amour même, pour me faire oublier Léandre; encore ne sçais-je s'il en viendroit à bout.

NERINE.

Oh, si celui qu'on vous destine est l'Amour, il faut qu'il soit le pere de tous les autres.

LISIMON.

Il est bien question d'amour, ma foi, quand il s'agit de se marier. Il ne faut songer qu'à la raison.

JULIE.

Eh, Monsieur, si on ne songeoit qu'à la raison, on ne se marieroit jamais.

LISIMON.

Corbleu, vous plaît il de m'entendre?

JULIE.

Volontiers. Dépêchez-vous de me faire votre proposition, afin que je me dépêche de vous refuser.

LISIMON.

Oui! Oh bien, puisque vous le prenez sur ce ton-là, dépêchez-vous vous-même de m'obéïr. Je parle en vertu du pouvoir en bonne forme que votre Oncle m'a fait tenir. Je ne puis mieux m'en servir que pour moi; & c'est moi, s'il vous plaît, que vous épouserez.

JULIE.

Et moi, je vous répons en vertu d'un pouvoir

en bonne forme que la nature & la raison m'ont donné, & je vous déclare, que j'aimerois mieux mourir que de vous épouser.

LISIMON.

Vous retournerez donc dès ce soir au Couvent. Il n'y a point de milieu. Prenez votre parti : serviteur.

SCENE VIII.

JULIE, NERINE.

NERINE.

VOilà un petit Amant bien poli.

JULIE.

Mais parle-t'il sérieusement.

NERINE.

Très-sérieusement. Il m'avoit déja sondée sur cela. Quel parti prenez-vous ?

JULIE.

Belle demande ! Celui de retourner au Couvent. Il y a long tems que mon Oncle a mandé qu'il reviendroit bien-tôt. Il me tirera d'esclavage.

NERINE.

Il faudroit trouver les moyens de rester ici, & de *n'épouser* point le bon Homme.

JULIE.

J'en imagine un qui me paroît plaisant, mais il est scabreux.

NERINE.

Quel est-il ?

JULIE.

Dès le moment que je suis venue céans, j'ai remarqué que Valére avoit de l'inclination pour moi.

NERINE.

Ah, petite coquette!

JULIE.

Pour coquette, non, je ne la ſuis point, mais je ſuis un peu maligne. Pour me venger de l'impertinente propoſition du Pere, j'ai envie de le mettre aux priſes avec ſon Fils. C'eſt un jeune fou, qui fera toutes les extravagances que nous voudrons. Pendant leur démêlé, les choſes demeureront ſuſpendues, & nous gagnerons du tems.

NERINE.

C'eſt bien dit. Il faut que faſſe entendre à Paſquin que vous avez de l'inclination pour ſon Maître.

JULIE.

Mais ne lui confie pas que ceci n'eſt qu'une feinte.

NERINE.

Je m'en garderai bien. Paſquin n'eſt pas diſcret.

JULIE.

Il faut donc que tu le trompes le premier. Pourras-tu t'y réſoudre?

NERINE.

Voyez le grand malheur! Il n'y a rien de ſi naturel à une femme que de tromper ſon Mari. Retournez à votre apartement. Je vais trouver Paſquin, pour le preſſer de faire agir ſon Maître; & je ſuſciterai tant d'affaires au bon homme, que je lui ferai lâcher priſe.

JULIE.

Mais nous allons mettre ici tout en confuſion.

NERINE.

Tant mieux, j'aime le deſordre. Rien n'eſt ſi triſte qu'une maiſon où tout eſt d'accord, & il faut un peu de tracaſſeries pour égayer le commerce & ranimer la converſation. Cela ſera plaiſant. Un bon homme amoureux comme un fou. Un Fils rival de ſon

Pere ; le Pere brutal, le Fils étourdi, une Maîtresse qui n'aime ni l'un ni l'autre, & qui les amuse pour gagner du tems ! Que je vais me réjouir ! Je meurs d'envie de mettre la main à l'œuvre, & je n'ai jamais rien entrepris de si bon courage.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, PASQUIN.

VALERE.

TU vois presentement, Pasquin, si j'avois tort de m'emporter contre lui. Vouloir épouser Julie ! Cela crie vengeance.

PASQUIN.

Mais au fond, dequoi vous plaignez-vous ? Julie ne vous est pas destinée, & votre Pere n'a d'autre tort en ceci, que celui d'avoir perdu le sens & la raison.

VALERE.

Oh parbleu, j'aurai soin de son honneur, & je ne souffrirai pas qu'il fasse une sottise.

PASQUIN.

Voilà un Fils d'un bon naturel !

VALERE.

Ce qui me ravit, c'est que Julie implore mon secours. Que je vais faire enrager mon Pere !

PASQUIN.

L'entreprise est louable.

VALERE.

Tiens, vois-tu ? Pour avoir Julie, j'affronterois le diable presentement.

PASQUIN.

Nous verrons si vous affronterez le bon-homme.

VALERE.

Oh ! je t'en répons. Ce n'est pas que je sois fort entêté de Julie. Si mon dessein n'a pas un heureux succès, je ne m'en desespérerai point, & je me rabat-

trai sur Angélique : Mais je me fais un plaisir de traverser mon Pere. Il me querelle sans cesse : Il ne me donne point d'argent ; je mourois d'envie de m'en venger. En voici l'occasion, je ne la manquerai pas, Je veux être aussi assidu auprès de Julie, & faire autant de démarches pour l'obtenir, que si je l'aimois à la fureur.

PASQUIN.

Sçavez-vous ce qui arrivera de tout cela ? Vous *desolerez* Lisimon.

VALERE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Vous n'obtiendrez point Julie.

VALERE.

Je m'en consolerai.

PASQUIN.

Et Angélique vous plantera là.

VALERE.

Je l'en défie. Je connois son foible pour moi. Lorsqu'une Femme s'avise de m'aimer, cela tient furieusement. En tout cas, le plus grand malheur qui puisse m'arriver, c'est de n'être point marié. Tant mieux. J'en serai plus libre.

PASQUIN.

Dites plus libertin. Car ce n'est que dans l'espoir de vous rendre moins fou, que vòtre Pere veut voùs donner une Femme.

VALERE.

Vingt Femmes à la fois ne me feroient pas changer de méthode. Il n'y a rien de si doux, rien de si agréable, que dè ne faire que ce que l'on veut, & de se mocquer du qu'en dira t'on ; & rien de si sot & de si ennuyeux que d'être esclave de sa réputation. Va, j'ai de bons Amis qui me forment l'esprit.

PASQUIN.

Vraiment ils ont fait de vous un fort joli garçon, &

vous êtes leur chef d'œuvre. Mais si vous persistez dans le dessein d'épouser Julie, je vous avertis que votre Pere n'est pas le seul que vous ayez à combattre. Je crains pour vous un autre diable qui ne vous donnera pas moins de tablature.

VALERE.

Quel est-il?

PASQUIN.

C'est Madame la Comtesse. La chronique scandaleuse du Païs d'Anjou nous assure, qu'elle a eu l'honneur plus de vingt fois en sa vie, de rosser vigoureusement Mr la Pepiniére, son très-honoré Mari.

VALERE.

Je ne serai pas si patient que lui, & je me démêlerai bien de tout cela.

PASQUIN.

Oh çà, vous voilà donc entré en lice. Tenez-vous ferme sur vos étriers, car voici Madame la Comtesse qui vient joûter contre vous. Aparemment qu'elle sçait déja de vos nouvelles.

SCENE II.

LA COMTESSE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

QUe faites-vous-là, Monsieur? Pourquoi n'êtes-vous pas auprès de ma Fille? Faut-il qu'elle vienne vous chercher?

VALERE.

Vous m'avez défendu, Madame, de me trouver tête-à-tête avec elle.

LA COMTESSE.

Est-ce que je la quitte jamais?

VALERE.

Je craignois que vous ne fussiez en Ville.

LA COMTESSE.

Vous êtes devenu bien circonspect. Je ne m'étonne plus si ma Fille se desole. Je ne voulois pas apuïer ses soupçons, mais je vois qu'ils ne sont que trop bien fondez.

VALERE.

Comment donc, Madame ?

LA COMTESSE.

Ah, je ne puis plus douter de votre indifférence pour elle. Aparemment que vous avez oublié de quel sang elle est née. Merci de moi, si Bertrand de la Pépiniére, Grand pere de son Trisayeul, étoit encore en vie, il vous aprendroit le respect que vous devez aux personnes de sa race.

VALERE.

Eh, Madame, il n'est point question ici de Généalogie, & s'il s'agissoit de disputer d'Ancêtres...

PASQUIN.

Nous avons dans notre famille un certain Guillaume, qui vaut bien votre Bertrand, sur ma parole.

LA COMTESSE.

Plaisante Noblesse, que celle de ce Pais ci, où l'intérêt fait la plûpart des mariages!

PASQUIN.

Il est vrai que depuis l'alliage des Traitans, nous avons du côté de nos Meres moins de Guillaumes & de Bertrands, que de Champagnes & de Poitevins.

LA COMTESSE.

Et parce que vous n'avez pour tout mérite que celui d'être gens de Cour, vous prétendez, mes petits Messieurs....

VALERE.

Eh palsanbleu, Madame, pour qui me prenezvous donc ? Pour un Céladon ? Il me semble qu'Angelique n'a pas lieu de se plaindre. Il y a deux grands mois que je l'aime.

PASQUIN.

Deux mois ! Ce font deux fiécles pour des Amans comme mon Maître.

LA COMTESSE.

Je vous entens, mon poulet, vous vous lassez d'être heureux, & de l'être cent fois plus que vous ne le méritez.

VALERE.

Je n'ai point mis dans mon marché que je l'aimerois toute ma vie, & tous les égards du monde ne me feroient pas soupirer malgré moi.

PASQUIN.

Quand il y auroit vingt Bertrands dans votre famille.

LA COMTESSE.

Si bien que vous ne voulez plus l'aimer ?

VALERE.

Je n'en sçais rien. Cela reviendra peut-être. Mais pour aujourd'hui, je ne m'y sens pas de disposition.

PASQUIN.

Il y a des jours malheureux.

LA COMTESSE.

Voilà un discours bien impertinent ! Vous n'épouserez donc point Angélique ?

PASQUIN.

Cela n'empêche pas.

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas !

PASQUIN.

Eh non. Est-ce l'amour qui fait les mariages ? Au contraire, on ne doit épouser que les personnes qu'on n'aime point.

LA COMTESSE.

La maxime me paroît nouvelle. Oh bien, dans nos Familles nobles de Province, le mariage & l'amour ne vont jamais l'un sans l'autre.

PASQUIN.

Il y a plus de deux siécles qu'ils ne se sont trouvez ensemble dans la famille de Monsieur.

LA COMTESSE.

Jour de Dieu ! quand il sera mon Gendre, je le ferai marcher droit. Je veux que ma Fille ait un Mari qui l'adore.

VALERE.

Cherchez vos benêts en Province.

PASQUIN.

Chaque Païs, chaque mode.

VALERE.

Voulez-vous que je vous parle naturellement, Madame ? S'il se presente quelque'autre parti que moi pour Angélique, je vous conseille en ami de lui donner la préférence.

PASQUIN.

Tenez, voilà le meilleur conseil qu'il donnera peut-être de sa vie.

LA COMTESSE.

Fort bien. C'est à-dire que vous manquez à votre parole quand il vous plait. Aparemment c'est-là encore une coutume que vous avez héritée de vos Ancêtres ?

PASQUIN.

N'en doutez pas.

LA COMTESSE.

Voilà un beau titre. Pour moi, je suivrai la coutume *des miens* en pareille occasion.

VALERE.

Quelle est-elle ?

LA COMTESSE.

Je vais vous la dire en deux mots. Quand on a promis mariage à une Fille de ma race, & que la chose a fait du bruit dans le monde, nous ne dispensons jamais de tenir cette promesse. Cependant nous ne prenons point les gens à la gorge. Nous avons même l'honnêteté de ne leur rien

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, PASQUIN.

LISIMON *à Valère.*

AH! c'eſt vous que je cherche, Monſieur. Demeurez.

PASQUIN.

M'en irai je, Monſieur ?

LISIMON.

Non, coquin.

PASQUIN *à part.*

Où me ſuis je fouré ?

VALERE.

Que ſouhaitez-vous, mon Pere ?

LISIMON.

Je viens d'aprendre de jolies choſes. C'eſt donc ainſi que vous avez profité de l'éducation que je vous ai donnée ? Il faudra qu'inceſſamment votre conduite me faſſe rougir ? Va, malheureux, je ne te reconnois plus pour mon Fils.

PASQUIN *à part.*

Voilà un début qui promet beaucoup.

VALERE.

Pour moi, mon Pere, je vous reconnois toujours.

PASQUIN *bas à Valère.*

Brave. Allons, animez-vous. Ne vous défaites point.

LISIMON.

Que lui dis-tu ?

PASQUIN.

Je lui dis qu'il a grand tort.

LISIMON.

Passe de ce côté ci. (*A Valére.*) C'est donc pour me deshonorer que vous manquez à votre parole, & que vous faussez vos sermens?

VALERE.

Voilà bien du bruit pour une bagatelle! Car je vois que c'est la Comtesse qui vous a parlé.

LISIMON.

Vous traitez de bagatelle un procédé aussi indigne *que le* vôtre? Corbleu, de mon tems, un homme qui auroit fait ce que vous faites, auroit été obligé de se cacher pour toujours.

PASQUIN.

La mode a bien changé. Il n'y a pas-là aujourd'hui de quoi faire fouetter un Page.

VALERE.

Assurément.

LISIMON.

Un mot, Monsieur Pasquin.

PASQUIN *reculant, au lieu d'aprocher.*

Monsieur.

LISIMON *le saisissant.*

Aprochez, vous dis-je. Ah vraiment, Monsieur, je suis bien-aise que vous aprouviez la conduite de mon Fils, & que ses raisons soient honorées de vos suffrages. Je m'en étois douté. Cela mérite récompense, & vous serez payé dans un petit moment.

PASQUIN.

Monsieur, je ne suis point intéressé. J'aime mieux me retirer que de vous causer de la dépense.

LISIMON.

Je puis faire celle-ci sans m'incommoder, & vingt coups d'étriviéres que je vais vous donner, ne me coûteront rien du tout. Tu ne m'échaperas pas. Valére, apelez mes gens.

PASQUIN.

N'en faites rien.

LISIMON.

M'obéïrez-vous ?

VALERE.

Comment donc ! J'apellerai vos gens pour maltraiter un homme qui n'eſt coupable auprès de vous que parce qu'il ſoutient mes intérêts ?

LISIMON.

C'eſt pour cela qu'il mérite d'être aſſommé. Je vois bien que c'eſt ce coquin-là qui vous gâte.

PASQUIN.

Moi, Monſieur ? Vous me l'avez remis tout gâté, & je vous le rends tel que je l'ai reçu.

LISIMON.

Je crois que tu plaiſantes ?

PASQUIN.

Je ne plaiſante plus depuis que je ſuis marié. Mais morbleu je ſuis las d'être la victime des folies d'autrui, & ſi vous voulez bien épargner mes épaules, je vais vous découvrir la véritable cauſe des mauvais procédez de Monſieur votre Fils.

VALERE *à part.*

Ah le ſcelérat ! (*Haut.*) Que vas-tu dire.

PASQUIN.

(*Haut.*) Toutes vos ſottiſes. (*Bas.*) Laiſſez-moi faire.

VALERE *à part.*

Que lui va-t'il conter ?

LISIMON.

Voyons, Monſieur le coquin, comment vous vous tirerez d'affaire.

PASQUIN.

Premiérement, je lui dis tous les jours, prenez garde à ce que vous faites ; vous allez mettre Monſieur votre Pere au déſeſpoir. Bon ! me répond-il, je ſerois bien ſot de me contraindre. Mon Pere étoit plus fou que moi dans ſa jeuneſſe. Des égrillards de ſon tems m'ont conté ſes fredaines. Il faut bien qu'il me paſſe tout ce que je fais, puiſ-

que *je lui* pardonne tout ce qu'il a fait.

LISIMON *à Valere.*

Vous avez dit cela ?

VALERE.

Moi ? Si je sçais . .

PASQUIN.

Ce n'est rien que ceci. J'ai bien d'autres choses à vous aprendre.

VALERE.

Le bourreau ! Monsieur, ne l'écoutez pas.

PASQUIN.

Vous êtes bien hardi de m'interrompre devant votre Pere. Vous avez beau me faire des mines, il faut que je dévoile votre petit caractére.

VALERE.

Quelle trahison ! Mon Pere, je vais apeler vos gens.

LISIMON.

Non, non, il n'est plus tems. (*à Pasquin.*) Continue, mon enfant.

VALERE.

Je me retire donc.

LISIMON.

Je vous ordonne de rester.

PASQUIN.

Sçavez-vous bien, Monsieur, que son moindre défaut est celui d'extravaguer. Regardez-moi ce Jeune-homme-là entre deux yeux, je vous garantis qu'il a le cœur aussi mauvais que l'esprit.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir ; il faut que je l'assomme.

LISIMON.

Alte-là. Je le prens sous ma protection. Ce garçon-là est honnête homme.

PASQUIN.

Ah, Monsieur, vous ne me haïssiez que faute de me connoître.

LISIMON.

Cela eſt vrai. Revenons à ce Cavalier-là.

PASQUIN.

Eh bien, Monſieur, ſçavez-vous qu'il a eu l'inſolence de me dire, à moi qui vous parle, que toute la différence qu'il y avoit entre vous deux, c'eſt qu'il laiſſoit bonnement éclater ſes folies, & que vous aviez l'art de parer les vôtres d'un dehors trompeur de ſageſſe & de gravité.

LISIMON *à Valere.*

Comment! inſolent...

VALERE.

Quoi! vous croyez que j'ai pû?

LISIMON.

Vous n'en êtes que trop capable, Monſieur le coquin. Mais ſçachons un peu en quoi il fait conſiſter mes folies.

PASQUIN.

Voici ce que c'eſt. Mon Pere n'a t'il point de honte (ce ſont ces propres termes, que je vous raporte en fidèle Hiſtorien) de me reprocher de petites ſaillies de jeuneſſe, lui que je vois ſur le point de ſe deshonorer par un mariage qui va le tourner en ridicule, & deſabuſer tout le monde de l'opinion qu'on avoit de ſa prudence? Il y a dix ans qu'il eſt veuf. Il n'y a pas ſix mois qu'il pleuroit encore ma Mere, & qu'il nous diſoit d'un ton plein d'emphaſe; ſi jamais je ſuis aſſez ſot pour prendre une ſeconde Femme, je vous permets de dire que la tête m'a tourné. Eſt il poſſible que vous ayez dit cela, Monſieur?

LISIMON.

Ce ne ſont pas-là tes affaires. Pourſuis ſeulement.

PASQUIN.

Demandez-lui le reſte, il vous le dira mieux que moi.

LISIMON *à Valere.*

Voulez-vous prendre la parole.

PASQUIN *faisant des signes à Valere.*

Parlez, Monsieur, parlez.

VALERE.

Oh parbleu, parle toi-même. (*à part.*) Je commence à démêler son adresse, le tour est bon.

LISIMON.

Il n'en est pas demeuré là sans doute?

PASQUIN.

Oh vraiment non, mais je l'ai bien chapitré, & malgré quelques coups de bâton qu'il m'a délivrez, je lui ai parlé comme vous-même. Car tel que vous me voïez, Monsieur, j'étois né pour être pere, & pour avoir des enfans libertins à moriginer. Que je les aurois étrillez!

VALERE *à part.*

Le maître fourbe que voilà!

LISIMON.

Mais enfin, qu'a-t'il donc ajouté sur ce mariage?

PASQUIN.

Rien. Mais j'ai découvert le motif qui l'anime si vivement.

LISIMON.

Quel est-il?

VALERE *à part.*

Il vient au fait. Je tremble.

PASQUIN.

Tel que vous le voyez, il est amoureux de Julie.

LISIMON.

De Julie? Quoi! pendart, fripon que vous êtes!

PASQUIN.

Oh doucement, s'il vous plaît: s'il aime Julie, c'est un peu votre faute.

LISIMON.

Comment?

PASQUIN.

Vous dites qu'Angélique a l'air Provincial; cela lui a paru de même. Qu'elle a les maniéres précieuses & affectées; il lui trouve ces défauts. Julie

vous paroît toute charmante ; ses attraits frapent ses yeux. Sans cesse vous louez son enjouement, sa vivacité : il ne parle que de son esprit agréable, & de sa bonne humeur. Le merite de Julie vous égratigne le cœur ; il perce aussi-tôt celui de votre Fils. Vous voulez l'épouser ; il la demande en mariage : & vous voyez bien que s'il fait une sottise, ce n'est que parce qu'il vous imite de trop près.

VALERE *serrant la main de Pasquin.*

Que ne te doisje point, mon cher Pasquin.

PAQUIN *bas.*

Taisez-vous, étourdi.

LISIMON.

Que te dit-il ?

PASQUIN.

Il me prie de vous faire une petite proposition de sa part.

LISIMON.

Quelle est-elle ?

PASQUIN.

C'est que vous fassiez un petit troc ensemble. Il vous céde Angelique, à condition que vous lui céderez Julie.

LISIMON.

Ah je vous entens, Messieurs les fripons, vous êtes tous deux d'intelligence.

VALERE.

Eh bien oui, mon Pere, nous sommes d'accord l'un & l'autre, & j'ai voulu par respect pour vous, qu'il vous dît ce que je n'osois vous déclarer.

LISIMON.

Oh parbleu, vous irez à S. Lazare. (*à Pasquin.*) Et toi, coquin... où vas tu ?

PASQUIN *s'enfuyant.*

Je m'en vais retenir sa chambre.

VALERE.

Palsambleu nous verrons si vous épouserez Julie.

LISIMON.

Attens, impudent, attens que je t'assomme.

SCENE V.

LISIMON, ANGELIQUE, VALERE.

ANGELIQUE.

Juste Ciel! que vois-je?

LISIMON.

Aprenez, Mademoiselle, aprenez que mon Coquin de Fils....

ANGELIQUE.

Ah, Monsieur, je ne souffrirai point que vous le traitiez de la sorte.

LISIMON.

Aprenez, vous dis je, que cet insolent....

ANGELIQUE.

Vous m'offensez, en lui donnant de pareilles épithètes.

LISIMON.

Si vous sçaviez à quel point d'effronterie....

ANGELIQUE.

Je ne puis vous écouter, Monsieur, tant que vous parlerez de lui dans ces termes. Vous devez plus respecter l'objet de ma tendresse, & jamais un galant homme comme vous êtes...

LISIMON.

A l'autre, avec son Phœbus. Ventrebleu, je vous dis...

ANGELIQUE.

Ah quel emportement! Quelle fureur! En vérité cela ne vous sied point. Un Pere de Famille doit mesurer ses discours, & conserver toujours son caractère.

LISIMON.

Vous feriez mieux de vous défaire du vôtre, que de me prêcher si mal-à-propos. Voulez-vous m'écouter ou non ?

ANGELIQUE.

Oui, pourvû que vous parliez de Monsieur en termes plus honnêtes.

LISIMON.

Soit. Je vous dis que ce fripon....

ANGELIQUE.

C'est encore pis.

VALERE.

Voici le fait en deux mots. Mon Pere veut épouser Julie. Dois-je souffrir cela ? Qu'en dites-vous, Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Julie ! en vérité, Monsieur, je vous croyois plus sage. Il faut que je vous dise en qualité de votre très-humble servante, que voilà une éclipse totale de bon sens & de raison.

LISIMON.

Et il faut que je vous réponde en qualité de votre très-humble serviteur, que vos spirituelles impertinences me mettent plus en fureur que les insolences de ce coquin-là : Aprenez qu'il me demande Julie en mariage.

ANGELIQUE.

En mariage ! Pour un de ses Amis aparemment ?

LISIMON.

Pour lui-même.

ANGELIQUE.

Vous lui faites tort. Je ne le crois point capable de manquer à sa foi.

LISIMON.

Je vous dis que cela est.

ANGELIQUE.

Je n'en crois rien.

LISIMON.

Oh, je brûle tout vif (*à Valere.*) Parlez, n'est-il pas vrai que vous n'aimez plus Mademoiselle, que vous avez du goût pour Julie, & que vous voulez l'épouser ?

VALERE.

Moi, mon Pere ! Avec votre permission, je n'ai pas dit cela.

ANGELIQUE.

Je le sçavois bien.

LISIMON.

Tu ne l'as pas dit, scélérat ?

VALERE.

J'ai dit que, puisque vous étiez dans le dessein de vous remarier, je croyois que Mademoiselle vous conviendroit mieux que Julie.

ANGELIQUE.

Moi ! je conviens à Monsieur.

Oui. Vous avez tout l'esprit, toute la modestie, toute la sagesse qu'il faut ..

ANGELIQUE *à Valere.*

Cela suffit, je t'entens. (*à Lisimon.*) Je vois bien que ce que l'on m'a dit, Monsieur, n'est que trop véritable. Je défie toutes les Femmes du monde de l'aimer plus que je l'aime : Mais ma tendresse ne me fera point courir après un infidèle. Je le dégage de ses sermens, & je vais travailler à vaincre ma passion, pour le payer de toute l'indifférence qu'il mérite.



SCENE VI.

LISIMON, VALERE.

LISIMON.

C'Est bien fait ; elle vous méprise, je la loue.

VALERE.

Puisqu'elle prend si tôt le parti de me méprifer, mon Pere, vous voyez que mon changement ne lui fera pas beaucoup de peine. Elle vous a rendu votre parole, aussi-bien qu'à moi. Nous avons levé le plus grand obstacle. Car vous êtes trop sage pour être amoureux à votre âge. Faites un leger effort pour un Fils que vous aimez : cedez-moi Julie, je vous en conjure.

LISIMON.

Voulez-vous que je force son inclination ?

VALERE.

Vous ne la forcerez point.

LISIMON.

Vous êtes bien fat, Monsieur mon Fils. Je sçais qu'elle aime ailleurs.

VALERE.

Et moi je sçais qu'elle a du penchant pour moi : elle le cache, de peur de vous déplaire, & de me faire rompre un mariage que vous avez conclu ; mais pour peu que vous daigniez seconder le desir qu'elle a de me rendre heureux, elle consentira volontiers à m'épouser.

LISIMON.

La voici. Je vais la faire expliquer, & vous verrez que vous n'êtes qu'un sót.

SCENE VII.

LISIMON, JULIE, NERINE, VALERE.

LISIMON.

VOus venez à propos, Mademoiselle.

JULIE.

Qu'avez vous, Meſſieurs ? Vous me paroiſſez agitez l'un & l'autre.

LISIMON.

Le moyen d'être tranquille dans une maiſon où vous êtes ! Une jolie Femme met le déſordre partout. Vous êtes cauſe que mon Fils me manque de reſpect.

VALERE.

Si j'ai pû vous offenſer, mon Pere, la cauſe en eſt trop belle pour que vous ne me pardonniez pas.

JULIE *à Nérine.*

Ils ſont broüillez, Nérine, nous gagnerons du tems.

LISIMON.

Vous ſçavez que je ſuis dans le deſſein de vous épouſer, & que je vous ai propoſé cette affaire.

JULIE.

Oui, Monſieur, vous m'avez fait beaucoup d'honneur & fort peu de plaiſir.

VALERE *à part.*

Bien répondu.

LISIMON.

Vous pourriez, ce me ſemble, parler plus honnêtement.

NERINE.

Voulez-vous que Mademoiſelle vous diſe qu'elle vous aime ? Cela ſeroit obligeant, mais cela ne ſeroit pas véritable.

LISIMON.

De quoi te mêles tu ! C'eſt toi qui lui inſpires l'éloignement qu'elle a pour moi.

JULIE.

Oh non, Monſieur, cela m'eſt venu tout naturellement.

VALERE *à part.*

Fort bien.

NERINE.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'emprunté dans ce diſcours; c'eſt la pure nature. Mademoiſelle trouve qu'il n'y a nul raport d'elle à vous ; que plus vous ferez d'efforts pour avoir ſon cœur & ſa main, plus vous lui paroîtrez ridicule & déſagréable ; que ſi vous la forcez à vous épouſer, d'une très-honnête Fille vous en ferez une très-malhonnête Femme. Eſt-ce moi qui lui inſpire tout cela ?

LISIMON.

Et qui donc ?

NERINE.

C'eſt la nature. Mademoiſelle jette les yeux ſur vous & ſur Monſieur votre Fils. Elle voit que vous avez l'air d'un Pere de Famille ; que Monſieur a l'air d'un homme qui doit ſonger à le devenir : que votre tems eſt paſſé ; qu'il entre dans le ſien : qu'elle ne peut avoir que de triſtes momens avec vous ; que Monſieur peut lui en faire paſſer de fort agréables. Eſt ce moi qui lui fais ſentir tout cela ?

LISIMON.

La coquine va dire encore que c'eſt la nature.

NERINE.

Elle même. Quand elle parle, il faut obéïr. Oh elle a de grandes influences ſur les Filles de ſon âge Je ſçais ce que c'eſt ; j'y ai paſſé.

LISIMON.

Mais ſi je crois tout ce que l'on me dit, Mademoiſelle, mon Fils ne m'a point impoſé du tout, & vous êtes aſſez folle pour l'aimer.

JULIE.

Je ne dis pas cela ; mais si les grands biens que je dois avoir de mon Oncle, vous tentent jusqu'à vouloir qu'ils ne sortent pas de votre Famille, j'aime mieux les partager avec lui qu'avec vous.

NERINE.

Eh bien, tenez, c'est encore la nature qui parle. Direz-vous qu'elle a tort ?

LISIMON.

Oui. Oh palsambleu, Mademoiselle, je sçais le moyen de vous punir de l'affront que vous me faites, & de vous faire repentir de votre mauvais choix.

JULIE.

Quelle punition voulez-vous donc m'imposer ?

LISIMON.

Elle sera plus grande que vous ne le croyez. Je vous condamne à devenir la Femme de ce Gentilhomme-là (*montrant Valere.*) & à l'épouser dès demain. C'est à lui que votre Oncle vous destinoit, si je le jugeois à propos.

JULIE *à Nérine,*

Ah me voilà perdue !

VALERE.

Je triomphe.

NERINE.

Bon ! ne voyez-vous pas que Monsieur se moque de nous ?

JULIE.

Il est vrai qu'il n'est pas homme à me témoigner tant de complaisance.

LISIMON.

Cela est très-sérieux. Je vous devine mieux que vous ne pensez ? Vous voulez gagner du tems, en nous amusant l'un & l'autre ; mais vous n'avez que deux partis à prendre, ou d'être demain ma Femme, ou d'être demain ma Belle-fille. Je vous donne le bon jour.

SCENE VIII.

VALERE, JULIE, NERINE.

VALERE.

POur le coup, me voilà sûr de vous épouser ; car je ne crois pas que vous balanciez entre mon Pere & moi. Je ne l'aurois jamais soupçonné d'être si raisonnable.

JULIE *à Nérine.*

Ah, Nérine! Dans quel embarras me suis-je jettée moi même.

NERINE.

Ma foi, Mademoiselle, puisque la faute est faite; il faut la boire de bonne grace.

JULIE.

Je suis, par mon imprudence, dans la nécessité d'épouser Valere, ou...

NERINE.

Voyez le grand malheur! Je voudrois bien être dans cette nécessité-là, moi.

JULIE.

Je n'en ferai rien cependant.

VALERE.

Vous consultez long-tems ensemble? Parbleu, ce seroit quelque chose de nouveau, de voir une personne de votre âge mettre en comparaison le Pere avec le Fils. Je vous crois trop délicate & trop sensée pour me faire une pareille injure.

JULIE.

Eh bien, Monsieur, je vous épouserai, si vous portez la Comtesse & Angelique à vous rendre votre parole, & à venir me dire elles-mêmes, qu'elles consentent à notre mariage. Sans cela, n'espérez

rien. J'aime mieux souffrir toute sorte de persécutions, que de m'unir avec un homme que je n'aime pas, & qui a d'autres engagemens. Adieu.

SCENE IX.

VALERE, NERINE.

VALERE.

MOrbleu, je n'en veux pas avoir le démenti. Je l'épouserai pour la faire enrager, aussi-bien que mon Pere. Mais, Nérine, je te prie de m'écouter un moment. Comment se peut-il faire que Julie ne m'aime point ?

NERINE.

C'est qu'elle en aime un autre.

VALERE.

Qui est-il ?

NERINE.

Je vous ferai son portrait en deux mots. C'est le plus joli homme du monde.

VALERE.

Ne sçais-tu point où il est ?

NERINE.

Eh non, de par tous les diantres : nous ne sçavons ce qu'il est devenu, le scélérat ! Nous abandonner de la sorte ! Mais cela doit-il m'étonner ? Tous les jolis hommes sont des fripons.

VALERE.

Oh çà, ma chere Nérine, il faut que tu entres dans mes intérêts, & que tu engages ta Maîtresse à ne point exiger de moi, que j'obtienne d'Angélique & de sa Mere qu'elles consentent à notre mariage.

NERINE.

Julie ne fera rien sans cela. D'ailleurs, je suis dans les intérêts de son Amant, moi qui vous parle.

VALERE *lui donne une bourse. Pasquin paroît & écoute.*

Tiens, Nérine, prens ces trente pistoles, & ne me refuse pas la faveur que je te demande.

NERINE.

Monsieur, vous me faites rougir, mais vous m'ébranlez terriblement.

VALERE.

Si cela ne suffit pas pour te toucher, je te ferai tant de bien que tu seras au comble de tes vœux. (*Il l'embrasse*) Allons, ma chere enfant, il faut se rendre.

SCENE X.

VALERE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN *se mettant entre deux.*

AH, je vous y attrape, Monsieur mon Maître.

NERINE.

Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Ce que je veux dire, double scélérate? Je ne sçais qui me tient que je ne t'étrangle. Vous n'étiez donc pas sur le point de vous rendre, & je n'ai pas entendu les articles de la capitulation? Ah Coquine, défendre si mal une place où réside mon honneur!

VALERE.

Es-tu devenu fou?

PASQUIN.

Avez-vous le diable au corps, vous? Morbleu, Monsieur, vous êtes mon Maître, mais sur le fait de ma Femme je n'entens point de raillerie.

NERINE.

En vérité, mon Mari, vous êtes bien fot.

PASQUIN.

Si je ne le fuis pas, je viens de l'échaper belle. Comment, Madame la Coquine, vous mettez mon front à l'enchere; & vous m'en donnez pour trente piſtoles?

VALERE.

Sçavez-vous, maître fat, que je ne ſuis pas en *train* de plaiſanter?

PASQUIN.

Sçavez-vous que je ne ſuis pas en train, moi, d'être de la Confrérie, & que quand vous ſeriez mon propre Pere, je ne le ſouffrirois pas. Je vous connois; vous ne donnez pas trente piſtoles à ma Femme pour enfiler des perles. Tiens, Nérine, ne me me refuſe pas la faveur que je te demande. Ah, Monſieur, vous me faites rougir, mais vous m'ébranlez terriblement! Voilà ce qui s'apelle les derniers abois de la fidélité conjugale.

VALERE.

J'ai pitié de toi. Il eſt vrai que je lui demandois une faveur; c'eſt celle de me rendre Julie favorable.

NERINE.

Oui, Monſieur le benêt, voilà de quoi il s'agiſſoit, & vous êtes un fou qui prenez toujours le change.

PASQUIN.

Eh bien, je croirai que je l'ai pris, pourvû que vous me donniez les trente piſtoles.

NERINE *les lui donnant.*

Volontiers, s'il ne tient qu'à cela pour avoir la paix.

PASQUIN *ſerrant la bourſe.*

Du moins je ne perdrai pas tout; & en tout cas, je ne ferai pas le premier Mari qui ſe ſera conſolé de la ſorte.

VALERE.

Va donc parler à ta Maîtresse.

NERINE.

Tout à l'heure. Et vous, tâchez de persuader Angelique & la Comtesse.

VALERE.

Adieu; je m'en vais les trouver.

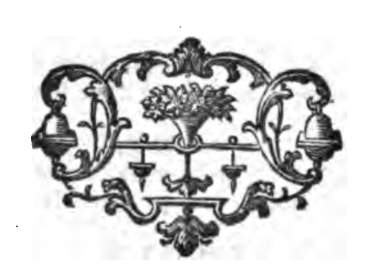
NERINE.

Allez, je vais rejoindre Julie.

PASQUIN.

Et moi, je m'en vais les suivre tout doucement, pour voir s'ils ne me dressent point quelque embuscade.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NERINE.

NERINE.

JE vous ſoutiens que j'ai raiſon, & que vous ne ſçauriez mieux faire que de ſuivre mes conſeils.

JULIE.

Tu as bien changé depuis une heure. Perſonne ne me parloit plus vivement que toi contre Valere, & tu veux preſentement que je l'épouſe.

NERINE.

C'eſt que je ſuis laſſe de voir que vous vous morfondiez en attendant un petit infidèle. Il n'y a rien de plus triſte que l'état d'une Fille. Vous l'êtes depuis vingt-cinq ans, & il y en a plus de ſix que vous enragez de l'être. De vingt-cinq à trente, l'intervalle eſt court. Inſenſiblement une Fille arrive à quarante. La ſolitude où elle commence à ſe trouver alors, lui fait connoître que le tems paſſé ne revient plus. Elle enrage de n'en avoir pas profité. Tout l'avertit qu'elle eſt dans ſon Automne. Triſte Automne, qui ne porte point de fruits, & la menace d'un Hyver prochain, qui n'en produira jamais!

JULIE.

Je ne t'ai jamais vû ſi éloquente, & l'exhortation que tu viens de me faire eſt une Oraiſon dans toutes les formes.

NERINE.

Prenez garde que ce ne soit l'Oraison funèbre de vos charmes.

JULIE.

J'en ai fort peu, Nérine, & je sens bien que ce peu doit diminuer après un certain tems; mais j'aime beaucoup mieux n'être point pourvue, que d'épouser un homme que je n'aime pas.

NERINE.

Ah, si vous sçaviez ce que c'est que d'être Fille toute sa vie!

JULIE.

Le grand malheur! Ne semble-t'il pas qu'un Mari soit quelque chose de bien précieux? Je sçais ce qui se passe dans le monde. Qu'est-ce qu'un Mari? C'est un homme qui vous a aimé tout au plus, lorsque vous n'étiez pas sous ses loix, & qui vous honore de son indifférence, du moment que vous y êtes. Si, par un miracle qui ne se voit guéres, il vous aime encore après le mariage, c'est le censeur de tous vos discours, c'est le contrôleur de toutes vos actions. Le beau plaisir de se marier pour être méprisée, ou pour essuyer d'éternelles persécutions!

NERINE.

Fort bien; vous déclamez contre le mariage, & vous voudriez en courir les risques avec Léandre.

JULIE.

Oui, parce que je l'aime de tout mon cœur, & qu'il faut qu'une Fille se marie. D'ailleurs je suis fortement persuadée que j'aurois moins de chagrins avec lui qu'avec un autre.

NERINE.

Mort de ma vie, ne vous y fiez pas; il n'y a qu'une ame pour tous les Maris. Mais suposons l'impossible, je ne vois nulle aparence à votre bonheur. Léandre ne revient point; & selon mes

conjectures, il ne reviendra jamais. Avec toutes vos chiméres vous mourrez Fille, c'est moi qui vous le prédis.

JULIE.

Eh bien, je mourrai ma maîtresse.

NERINE.

Cependant vous avez donné vôtre parole à Valére.

JULIE.

Oui, s'il obtient le consentement de la Comtesse. Je la connois, elle ne le donnera jamais, & Leandre aura le tems d'arriver avant que tout ceci soit terminé.

NERINE.

Le faux-fuyant est admirable; mais Dieu sçait si Lisimon l'aprouvera. Il fulminera contre vous. Le voici; vous allez voir beau jeu.

SCENE II.

LISIMON, JULIE, NERINE.

LISIMON.

Je viens vous remercier, Mademoiselle.

NERINE *à part.*

Oh oh, le voilà bien radouci!

JULIE.

Et de quoi, s'il vous plaît?

LISIMON.

De ce que vous ne voulez point épouser mon Fils, qu'il n'ait le consentement de la Comtesse. Cela me console du mépris que vous avez pour moi; car je sçais que la Comtesse se croiroit deshonorée si Valére n'épousoit pas sa Fille; & quelques sujets qu'elle ait de se plaindre de lui, elle ne sortira point d'ici qu'il ne soit son Gendre. Au

fond elle a quelque raiſon ; car l'affaire a éclaté dans le monde, & toute ſa Province lui en a fait compliment.

JULIE.

De tout cela je conclus, que vous ſerez charmé que je n'épouſe point Monſieur votre Fils.

LISIMON.

Vous n'en devez pas douter, & c'eſt vous qui, en feignant de le ſouhaiter, m'avez mis dans la néceſſité d'y conſentir par dépit. L'obſtacle que vous avez fait naître fort à propos, nous tirera d'affaire vous & moi. Voici la Comteſſe qui vient ſe plaindre ſans doute, de ce que je donne les mains aux deſſeins que mon Fils a ſur vous. Plus elle fera de bruit & d'éclat, plus j'aurai de raiſons pour me dédire, & pour obliger Valere à retourner du côté d'Angélique.

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANGELIQUE, LISIMON, NERINE.

LA COMTESSE *à Angélique.*

VEnez, ma Fille, il faut faire voir à ces gens-là qui nous ſommes.

NERINE *à Liſimon.*

Vous aurez ſatisfaction, Monſieur ; je vous jure qu'elle va ſe donner carriere.

ANGELIQUE *à la Comteſſe.*

Faites-leur bien entendre...

LA COMTESSE.

Repoſez-vous ſur moi. (*à Nérine.*) Que faites-vous-là, ma mie ? Sortez, s'il vous plaît, & tout au plus vîte.

JULIE.

Et de quel droit la chassez vous, Madame ?

LA COMTESSE.

De quel droit, ma petite mignone ? Par le droit qu'ont les Femmes de ma condition de commander par-tout où elles sont.

LISIMON.

Madame, vous êtes dans ma maison. Je prétens que Nérine demeure ici. Qu'avez vous à dire à cela ?

LA COMTESSE.

Rien, si-non que vous êtes un pauvre homme, & que vous vous laissez mener comme un Oison.

ANGELIQUE.

De grace, ne vous emportez point, & venez au fait.

LA COMTESSE.

J'y viens, ma Fille; mais vous êtes une sotte, une imbécille.

JULIE.

Ah, Madame, pouvez vous traiter de la sorte une Fille aussi aimable ?

LA COMTESSE.

Ce ne sont pas-là vos affaires. Si elle vous ressembloit, je lui tordrois le col.

JULIE.

Comment donc, Madame, prenez garde à ce que vous dites.

LISIMON.

Madame la Comtesse, je perdrai patience à la fin.

LA COMTESSE.

Perdez-la, Monsieur, perdez la ; c'est ce que je demande. Nous verrons qui la perdra plus de nous deux.

ANGELIQUE *à la Comtesse.*

Vous m'aviez tant promis de vous modérer.

LA COMTESSE.

Est ce que je ne me modére pas ? J'admire mon sang froid. Si je faisois mon devoir, je mettrois ici tout sans dessus dessous. Mais vous le voulez, ma Fille, il faut être sage & prudente. Je n'ai de volontez que les vôtres. (*Elle pleure.*) Je vous aime trop, c'est mon desespoir.

LISIMON.

Aurez-vous bien-tôt fini votre préambule ! De quoi s'agit il ?

LA COMTESSE.

De vous taire & de m'écouter. J'ai souffert vos brusqueries pour l'amour de ma Fille & de mon procès. Il faut que vous souffriez les miennes à votre tour. Vous le méritez bien. N'avez-vous point de honte de vous laisser gouverner par votre Fils, & de souffrir qu'il s'entête d'une petite coquette, qui vous fait tourner la cervelle à tous deux ?

JULIE.

Je n'y puis plus tenir, & vous me ferez raison de ces discours offensans.

LA COMTESSE.

Comment ! une créature comme vous, moitié Noble, moitié Bourgeoise, aura l'audace de demander raison à une personne de ma qualité ! A moi, qui sort d'une race plus ancienne que notre Province ! Allez, ma mie, aprenez à vous connoître.

ANGELIQUE.

En vérité, Madame, vous me desespérez.

LISIMON.

Oh çà, finissons, s'il vous plaît ; ce n'est point à Mademoiselle qu'il faut vous prendre de l'infidélité de mon Fils. Bien loin d'y avoir la moindre part, elle lui a déclaré qu'elle ne l'épouseroit point, qu'elle n'eût votre consentement & celui d'Angélique. Ce n'est que sur ce pied là que j'ai donné

le mien. *Ainsi* vous êtes toujours la maîtresse, & les choses ne dépendent que de vous.

LA COMTESSE.

Oh vraiment, non, je ne suis pas la maîtresse. Si je l'étois, je ferois beau bruit ! mais voilà ma Fille qui me gouverne ; car chacun est gouverné dans ce monde. Elle tient de son Pere, elle n'a point de vigueur. Elle a la lâcheté de consentir que *Valére* épouse Mademoiselle : mais il aura affaire à moi, & je prétens qu'il l'épouse mort ou vif.

ANGELIQUE.

Ce n'est point par lâcheté, Madame, que je permets à Valére de me trahir. Il a jetté les yeux sur une autre ; il n'est *plus digne* de moi.

LA COMTESSE.

Mais vraiment, ma Fille, je crois que tu as raisson. Oui, oui, il faut payer le mépris par le mépris.

ANGELIQUE.

Vous en étiez convenue avec moi.

LA COMTESSE.

Je l'avois oublié.

ANGELIQUE.

Finissons honnêtement, & retirons-nous au plus vîte.

LA COMTESSE.

Honnêtement, c'est bien dit. Monsieur, votre Fils est un sot ; il est tout fait pour Mademoiselle ; vous pouvez les marier quand il vous plaira, nous ne nous y oposons plus. Pour vous marquer que je vous dis vrai, nous ne resterons dans votre maison que jusqu'à demain, & nous en sortirons pour n'y rentrer jamais. Adieu.

LISIMON.

Madame, écoutez donc, je vous promets que mon Fils...

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, nous n'en voulons plus. (*à Angélique.*) Allons, Mademoiſelle, retirons-nous, & gardez-vous bien de me parler jamais de cet indigne là.

ANGELIQUE.

Ne craignez aucune foibleſſe de ma part : je crois que je le haïs preſentement autant qu'il le mérite.

SCENE IV.

LISIMON, JULIE, NERINE.

LISIMON.

Voilà toutes mes meſures déconcertées.

JULIE.

Je ſuis au deſeſpoir ; je ſouffrois patiemment toutes ſes injures, dans l'eſpérance qu'elles ſe termineroient par une ſommation en bonne forme, de lui reſtituer votre Fils ; mais le preſent qu'elle s'eſt réſolue de m'en faire, me jette dans le dernier embaras.

LISIMON.

Je ne ſuis pas moins embaraſſé que vous. J'ai eu la fauſſe fineſſe de donner ma parole à mon Fils, perſuadé que la Comteſſe ne vous le céderoit jamais ; ſi je m'en dédis, il va prendre ce prétexte pour faire tant de ſottiſes & d'extravagances, que je ſerai obligé de le deshériter. Un éclat de la ſorte achevera de le perdre dans le monde, & quoiqu'il ne mérite plus ma tendreſſe, je ne laiſſerois pas d'en être affligé. Oh çà, ma chere Julie, je triomphe de la foibleſſe que j'avois pour vous, dans l'eſpérance de prévenir la perte de mon Fils. Daignez me ſeconder, je vous en conjure. Conſentez à l'épouſer. Je ſuis

ſûr que vos charmes, votre bon eſprit, votre vertu, le tireront de tous ſes égaremens.

NERINE.

Allons, Mademoiſelle, il faut vous rendre de bonne grace. Je vous ſeconderai, laiſſez-moi faire, & je vous donnerai de ſi bons avis quand vous l'aurez épouſé, qu'il faudra qu'il devienne bon Mari ou qu'il déguerpiſſe. Ce ne ſera pas le premier libertin qu'une Jolie Femme aura réduit. En tout cas nous ſerons deux; & il ſera bien diable, s'il l'eſt plus que nous.

JULIE.

Tu te trompes, & tu veux me tromper moi-même. Je ne puis enviſager qu'avec frayeur les ſuites d'une pareille union. (*à Liſette.*) Cependant, pour vous marquer ma reconnoiſſance, Monſieur, je ferai mon poſſible afin de m'y réſoudre. Mais je vous demande encore quelque tems, & je vous prie de me laiſſer ici pour rêver à cette affaire.

LISIMON.

Volontiers; mais j'attendrai votre réponſe avec impatience.

SCENE V.

JULIE, NERINE.

NERINE.

EH bien, Mademoiſelle?

JULIE.

Eh bien, Nérine?

NERINE.

Serez-vous ſage à la fin?

JULIE.

Si je l'étois moins, je ſuivrois tes conſeils. Quoi!

tu veux que j'épouse un jeune étourdi, tout rempli de lui-même, amoureux par caprice, inconstant par habitude, débauché par tempérament : un fou rempli d'imperfections & de vices, & qui, bien loin de faire ses efforts pour les cacher, a la sotte vanité de s'en glorifier, & de vouloir même qu'on les croie plus grands qu'ils ne sont ?

NERINE.

Ce sont pourtant ces hommes là qui font tourner la tête à la plûpart des Femmes.

JULIE.

Ah, Léandre, est il donc possible que vous m'abandonniez ! C'est vous qui avez causé ma premiere passion ; elle est plus forte que jamais, malgré votre absence, & vous me mettez dans la nécessité d'y renoncer.

NERINE.

Comment ! vous donnez aussi dans le Phébus ? Eh mort de ma vie, laissez là votre Léandre ; il est mort ou infidèle. Mais que vois je ?

JULIE.

Qu'as-tu donc ?

NERINE.

Madame, c'est Crispin.

JULIE.

Le Valet de Léandre ?

NERINE.

Justement. Soutenez-moi, je n'en puis plus.

JULIE.

O Ciel ! Je ne sçais si je dois m'affliger ou me réjouir.

SCENE VI.

JULIE, NERINE, CRISPIN.

CRISPIN.

HOla ho ! Laquais , Valets, Servantes ! Quelle diable de maison est ceci ? Je n'y vois personne, & je crois que je la visiterois du haut en bas, sans trouver à qui m'adresser. Mais voici deux femelles ... Eh , parbleu, c'est Julie. J'aperçois aussi ma chere Nérine. Qu'avez vous donc, mes adorables ? Est-ce ainsi qu'on reçoit un homme de ma sorte ? Et songez-vous *qu'il* y a trois ans que vous n'avez eu *le bonheur* de me voir ?

JULIE.

C'est ton arrivée qui nous rend immobiles. Je suis si saisie que je ne puis dire un mot.

NERINE.

Ouf ! Ni moi non plus.

CRISPIN.

Deux Filles qui n'ont pas la force de parler ! Voilà un prodigieux saisissement. Est-ce la joye , ou la douleur de me voir qui vous coupe la parole ?

JULIE.

Où est ton Maître ? Que fait-il ? Se porte-t'il bien ? M'aime-t'il toujours ? Parle donc.

CRISPIN.

Je n'ai pas la force de répondre. Il faut que j'embrasse Nérine , & puis je parlerai comme un Livre (*A Nerine.*) Allons , mon enfant, faites votre devoir. Recevez, étouffez dans vos bras votre futur Epoux.

NERINE.

Ah mon pauvre Crispin, que je suis aise de te revoir! Mais....

JULIE.

Vous vous expliquerez tantôt. Satisfais mon impatience.

CRISPIN.

Cela est juste: mais je voudrois sçavoir pourquoi Nerine....

JULIE.

Parle-moi.

CRISPIN.

Tout à l'heure. Je vous dirai donc.... Attendez, il faut que j'embrasse encore Nerine.

JULIE *retenant Crispin.*

Je me fâcherai à la fin. Où est ton Maître?

CRISPIN.

A Paris! Nous venons d'arriver.

JULIE.

A Paris! Quel comble de joye! Que fait-il? D'où vient n'est il pas ici?

CRIPSIN.

Mademoiselle, il se fait habiller pour paroître plus décemment devant vous. Pour moi, qu'aucun équipage ne défigure, & qui mourois d'envie de voir cette friponne-là, je suis accouru céans tout botté.

JULIE.

Tu m'as fait grand plaisir. Voilà vingt pistoles que je te donne pour ta bien venue.

CRISPIN.

Grand merci. (*A Nerine.*) Garde cela, mon enfant, pour ton habit de nôces.

NERINE *prend l'argent en pleurant.*

Ah! ah!

CRISPIN.

Quelle diable de note! Tu me reçois froidement, & mon argent te fait pleurer!

JULIE.

JULIE.

Eh laiſſe-là Nerine, & parle moi de mes affaires.

CRISPIN.

Parbleu, les miennes ſont auſſi preſſées que les vôtres.

JULIE.

Je perds patience. Leandre ſe porte-t'il bien ?

CRISPIN.

Il créve de ſanté. Vous l'allez voir tout à l'heure.

JULIE.

D'où vient qu'il ne m'a point donné de ſes nouvelles depuis ſi long-tems ?

CRISPIN.

Il avoit juré que vous n'entendreriez jamais parler de lui, qu'il ne fût en état de vous épouſer.

JULIE.

Ah tu me rends la vie ! Qu'a-t'il fait pendant ſon abſence ?

CRISPIN.

Tout ce qu'il a pu pour faire fortune. Vous ſçavez que nous n'étions partis que dans ce deſſein-là, lui pour vous mériter, Mademoiſelle ; & moi, pour me rendre digne de cette friponne-là.

JULIE.

Avez-vous réuſſi ?

CRISPIN.

Ce n'a pas été ſans peine. Mais c'eſt la faute de mon Maître. Je voulois expédier. Je ſçavois de certains tours d'adreſſe, de petits jeux de main tout innocens, qui ont la vertu de faire puiſer dans le bien d'autrui comme ſi vous puiſiez dans le vôtre. Mais il ne ſuffit pas pour cela d'avoir de l'adreſſe ; il faut avoir du courage, ſe mettre en tête que tous biens ſont communs, & que tout ce qu'on attrape eſt de bonne priſe.

JULIE.

Fi ! Que voulois-tu lui conſeiller-là ?

CRISPIN.

Ce qui se pratique tous les jours ; & dans Paris plus qu'ailleurs. Tous ces parvenus qui ont amassé tant de millions, n'ont réussi qu'en suivant ces maximes.

JULIE.

Je connois Leandre ; il est incapable de s'avancer de la sorte.

CRISPIN.

Eh oui, de par tous les diables, c'est ce qui a pensé le perdre. Il s'est toujours piqué de suivre l'honneur. Le mauvais guide pour faire fortune ! Il vous mene droit à l'Hôpital. Aussi personne n'est plus la dupe de ce vieux fou là, & quant à moi, j'ai rompu avec lui pour jamais. Autrefois à la Comédie, (car tel que vous me voyez, j'ai servi longtems un Comédien, & je sçais toutes les belles Piéces par cœur) j'ai oui dire ce beau vers, que je retiendrai toujours :

L'Honneur est un vieux Saint que l'on ne chomme plus.

JULIE.

Mais enfin, qu'avez-vous fait, depuis que vous êtes partis d'ici ?

CRISPIN.

Voici le détail de nos avantures. D'abord que nous fumes sortis de Paris, ... Nous fumes tout étonnez de n'y être plus.

NERINE.

Cela est admirable !

CRISPIN.

La parole te revient donc pour te moquer de moi ?

NERINE.

Allons, fais ton voyage.

CRISPIN.

Me voilà parti. De Paris nous allames droit à Roüen. Testebleu qu'il y a de Normands dans cette ville-là !

NERINE.

Va, va, il n'y en a guéres moins ici.

CRISPIN.

Nous n'y fumes pas plutôt arrivez, que nous ne ſçumes de quel bois faire fléche.

JULIE.

Comment? Ton Maître avoit cent piſtoles!

CRISPIN.

Il eſt vrai; mais à peine fut il débotté qu'impatient de gagner une groſſe ſomme chemin faiſant, *il* alla riſquer la ſienne ſur deux ou trois cartes. Il fut ſec en moins de tems que je ne vous en parle.

JULIE.

Et que fites-vous donc dans une pareille extrémité?

CRISPIN.

Ma foi, nous mangeâmes nos chevaux.

JULIE.

Vous mangeâtes vos chevaux!

NERINE.

Quel apetit!

CRISPIN.

Je veux dire que nous fumes obligez de les vendre pour ſouper. Après cela, vous jugez bien que nous fumes mal à cheval. C'eſt pourquoi, quelques jours après, nous nous traînâmes à Dieppe, où nous nous embarquâmes pour l'Angleterre. C'eſt-là que le bonheur nous en voulut. Dès que nous fumes à Londres, mon Maître alla viſiter un de ſes Parens qui y demeure. Les premiers complimens furent ſuivis d'un emprunt de cent écus, avec quoi mon Maître alla faire reſſource. Il gagna mille piſtoles.

NERINE.

Allons, courage, mes enfans, vous êtes en bon train.

CRISPIN.

Avec cette ſomme, nous crumes avoir tout l'or

du Pérou. Sçavez vous l'usage qu'en fit mon Maître?

JULIE.

Il ne me l'a point mandé.

CRISPIN.

Comme nous étions pressez de faire fortune, nous nous associâmes avec un Banquier François fort accrédité, mais Gascon d'origine.

NERINE.

Fi ! mauvaise compagnie.

CRISPIN.

Nous voilà donc Banquiers. Vertubleu le bon métier ! Je ne connois que celui de Maltôtier qui vaille mieux. L'argent pleuvoit de toutes parts. Nous faisions bonne chere & grand feu. Nous engraissions à vûë d'œil. Pour moi, j'avois les joues d'une demie aulne de large. J'ai bien maigri depuis ce tems-là.

NERINE.

Il y paroit.

JULIE.

Que faisiez-vous de votre argent ? Ton Maître jouoit-il ?

CRISPIN.

Souvent, & faisoit de gros gains, mais il mettoit tout à la Caisse. Pour moi, j'escamotois de tems en tems quelque vingtaine de pistoles, que je mettois dans ma Caisse à moi. Oh ! j'exerçois bien le talent de partager le bien d'autrui. Quand la Caisse fut bien pleine, mon Maître voulut partager pour s'en revenir, & proposa la chose au Banquier de la Garonne. Il nous promit que deux jours après, sans faute, il nous feroit notre part.

NERINE.

Bon.

CRISPIN.

En effet, deux jours après, il emporta l'argent & nous laissa la Caisse.

NERINE.

Le fripon !

CRISPIN.

Jamais Caiſſe ne fut plus nette.

JULIE.

Après cela, vous revintes en France aparemment ?

CRISPIN.

Oui. Sur mes crochets.

NERINE.

C'eſt-à-dire aux dépens de ta Caiſſe à toi ?

CRISPIN.

Juſtement. Nous volâmes à Bourdeaux, pour chercher notre homme. Il étoit de cette ville-là. Nous crûmes l'y trouver ; mais il n'y étoit point. Mon Maître, pour ſe venger du moins en le des-honorant, publia le tour qu'il nous avoit joué. Un Aigrefin, parent de l'Aſſocié, voulut prendre ſon parti, & chercha querelle à Léandre. Léandre étoit de mauvaiſe humeur. Il régala le Parent d'un ſoufflet. Le Parent mit l'épée à la main. Il paya pour notre Aſſocié.

JULIE.

Comment donc ?

CRISPIN.

Mon Maître l'envoya dans l'autre monde, pour ſçavoir ſi ſon Parent ne s'y étoit point caché.

JULIE.

Juſte Ciel !

CRISPIN.

Nous décampâmes au plus vîte, & pour nous ſauver, nous changeâmes d'habits & de nom. Enfin, après quelques autres avantures, nous avons trouvé un ſéjour heureux, où, ſous nos noms empruntés, nous nous ſommes enrichis conſidérablement. Mais voici mon Maître, qui vous dira le reſte.

SCENE VII.

JULIE, LEANDRE, NERINE, CRISPIN.

LEANDRE.

MEs yeux ne me trompent-ils point ? Est-ce vous que je vois, mon adorable Julie ?

JULIE.

Est-ce vous que je revois, mon cher Léandre ?

LEANDRE.

Oui, c'est Léandre, qui ne respire que pour vous, & qui même n'estime rien la fortune qu'il a faite, s'il n'a pas le bonheur de vous rendre heureuse.

JULIE.

Je ne puis l'être qu'avec vous. Que j'ai souffert de persécutions ! Un peu plus tard arrivé, vous ne me trouviez plus libre. On vouloit me forcer d'en épouser un autre, une espece de Tuteur, autorisé par mon Oncle....

LEANDRE.

Ah ! j'en serois mort de désespoir. Il n'y a point d'extrémité où je ne me fusse porté, pour nous venger de la violence qu'on vous auroit faite ; mais graces au Ciel, vous êtes libre encore. Je reviens plus passionné que jamais ; & ce qui met le comble à mon bonheur, j'ai le plaisir de vous retrouver fidèle. Tous mes vœux sont accomplis.

JULIE.

Et les miens aussi.

CRISPIN.

Nérine, prens pour toi tout ce qu'il dit à Mademoiselle, & je prens pour moi tout ce qu'elle lui répond.

NERINE *à part.*

Que je suis malheureuse !

JULIE.

J'ai sçû vos avantures ; elles sont singuliéres. La meilleure, c'est que vous avez fait fortune.

LEANDRE.

Pouvois je y manquer ? L'Amour me guidoit, & l'on vient toujours à bout de ce que l'on entreprend sous ses auspices. Mais, belle Julie, votre Oncle seroit-il mort ? Est-ce de lui que vous portez le deuil ?

JULIE.

Non, je porte le deuil de ma Mere : elle est morte depuis un mois.

LEANDRE.

Je vous en félicite. Car, selon ce que vous m'avez toujours dit, c'étoit la plus mauvaise Mere du monde.

JULIE.

Elle ne l'a que trop prouvé ; mais, Léandre, vous voilà dans un équipage bien lugubre. Portez-vous aussi le deuil ?

LEANDRE.

Ne vous l'a-t-il pas dit ?

CRISPIN.

Non. J'ai conté toutes vos avantures, hors la derniere. Je l'ai laissée pour la bonne bouche.

JULIE.

Etes-vous en deuil, encore une fois ?...

LEANDRE.

Oui.

JULIE.

Et de qui ?

LEANDRE.

De ma Femme.

JULIE.

De votre Femme ? Ah, infidèle, vous êtes veuf !

CRISPIN.

Oui, Dieu merci. Mais ne vous fâchez point.

Ce mariage-là ne lui a pas fait faire la moindre infidélité. N'est il pas vrai, Monsieur ?

LEANDRE.

Oh je vous en répons.

JULIE.

Vous vous êtes marié ?

LEANDRE.

Que vouliez-vous que je fisse ? J'arrive dans une ville de Province sous un nom supofé. Je m'y trouve sans un sol. Je n'ai pas la moindre ressource.

CRISPIN.

Une jeune & tendre poulette, âgée de soixante-& dix ans, devient subitement amoureuse de lui.

LEANDRE.

Elle étoit puissamment riche. Elle me donne tout son bien, si je veux l'épouser ; je l'épouse, parce que je compte qu'elle n'a pas deux ans à vivre.

CRISPIN.

Pour vous rejoindre plutôt, au bout de six mois nous la ruinons, & nous l'enterrons, qui plus est.

LEANDRE.

J'arrive ici chargé de ses dépouilles.

CRISPIN.

Qu'il a fort mal gagnées, par paranthèse.

LEANDRE.

Je viens les déposer à vos pieds, & vous me blâmez de ce que j'ai fait !

CRISPIN.

Ma foi, il n'y a pas de justice à cela.

JULIE.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette avanture, & je la trouve tout-à-fait plaisante.

NERINE.

Il faut lui pardonner pour l'invention.

JULIE.

Je lui pardonne aussi du meilleur de mon cœur. Mais voici le Maître de la Maison.

SCENE VIII.

LISIMON, JULIE, NERINE, LEANDRE, CRISPIN.

LISIMON *à Julie.*

JE viens vous aprendre une nouvelle qui vous surprendra.

JULIE.

Quoi *donc*, *Monsieur* ?

LISIMON.

Votre Oncle vient d'arriver. Il a profité de l'occasion d'un Vaisseau qui l'a fait partir plutôt qu'il ne pensoit.

JULIE.

Mon Oncle est ici ! Ah Ciel !

LISIMON.

Il vous attend dans mon apartement. Je viens de l'y recevoir.

JULIE.

Voilà un jour bien heureux pour moi.

LISIMON.

Oui, si vous vous faites un plaisir d'épouser mon Fils, car il le souhaite passionnément, & c'est la premiére chose qu'il m'a dite.

JULIE.

Je vais me jetter à ses pieds.

LEANDRE.

Voilà un obstacle que je n'attendois pas. Que je suis malheureux !

LISIMON *à Nérine.*

Qui est ce jeune homme-là ?

NERINE.

Le dirai-je, Mademoiselle ?

JULIE.

Je ne sçais, je crains.... Ah cruelle extrêmité !

LISIMON *à Leandre.*

Qui êtes vous, Monsieur ? Que cherchez-vous dans ma maison ?

LEANDRE.

Monsieur, j'y viens....

LISIMON *apercevant Crispin qui lui fait des révérences.*

Oh, oh, qui est encore ce visage-là ?

CRISPIN.

Monsieur, ce visage-là est votre serviteur.

LISIMON.

Mon serviteur a l'air d'un grand fripon.

LEANDRE.

Je répons de lui.

LISIMON.

Et qui êtes vous pour en répondre ?

LEANDRE.

Je suis un homme qui viens voir céans, si Monsieur votre Fils sera assez hardi pour épouser Julie malgré moi.

LISIMON.

Malgré vous ? Et qui vous autorise à parler de la sorte.

LEANDRE.

Tout. Mon amour pour Julie. La tendresse qu'elle a pour moi. La foi que nous nous sommes donnée, & par-dessus tout cela, Monsieur, la résolution où je suis, de mourir plutôt que de la céder à qui que ce soit.

LISIMON *à Julie.*

Mais de la maniére dont il parle, il faut que ce soit ce Leandre dont vous m'avez parlé.

LEANDRE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.

LISIMON.

Parbleu, je ſuis charmé de votre retour. Je crains autant que vous, que mon Fils n'épouſe Mademoiſelle. J'aime mieux que vous l'ayez que lui. Venez, je vais vous préſenter à Licandre, & je joindrai mes inſtances pour vous à celles de Julie.

JULIE.

Ah, Monſieur, que je vous ſuis redevable! Léandre, donnez-moi la main.

LEANDRE *à Liſimon*.

Soyez ſûr, Monſieur, que je ne mourrai point ingrat d'un bienfait ſi conſidérable.

LISIMON.

Entrons : ſans compliment.

SCENE IX.

CRISPIN, NERINE.

CRISPIN *retenant Nérine*.

DOucement, ma belle. Expliquons-nous préſentement.

NERINE.

Une autre fois. Je vais rendre mes devoirs à l'Oncle de ma Maîtreſſe.

CRISPIN.

Ton premier devoir eſt de me parler. C'eſt donc ainſi, ma Princeſſe, que tu me reçois après trois ans d'abſence? Eſt-ce que tu ne me reconnois pas? Je n'ai pourtant point changé, ſi ce n'eſt que je me trouve embelli depuis notre départ.

NERINE *pleurant*.

Adieu, Criſpin, tu me fends le cœur.

CRISPIN.

Tu ne t'en iras point. (*A part.*) Il faut que cette friponne-là m'ait joué quelque mauvais tour.

NERINE.

Séparons-nous, mon enfant, je crains qu'on ne nous surprenne ensemble.

CRISPIN.

Ah, je vois ce que c'est. Le Patron du logis t'a lorgnée, & il te donne des gages aparemment.

NERINE.

Non, ce n'est point cela, mais c'est pis mille fois.

CRISPIN.

Comment diable ! As-tu fait quelque folie pendant mon absence ?

NERINE.

Hélas oui. J'ai fait la plus grande folie du monde. Dans le fond, je n'ai rien à me reprocher, mais cela n'empêche pas que je ne sois fort coupable. Crois-moi, mon cœur, laisse-moi-là, & ne me revois plus.

CRISPIN.

Que je ne te voye plus ! Il faut donc que je m'aille pendre.

NERINE.

Ah ! mon enfant, il vaudroit autant que tu fusses pendu, que d'aprendre ce que tu veux sçavoir.

CRISPIN.

Eh, je suis votre valet. Allons, sans façon : m'as-tu fait quelque infidélité ?

NERINE.

Oui.

CRISPIN.

Oui ?

NERINE.

J'étois Fille, cela me sert d'excuse.

CRISPIN.

Quoi ! après m'avoir aimé, quelqu'un a pû te paroître aimable ?

NERINE.

Pas tout à fait, mais je n'ai pas laissé de me rendre.

CRISPIN.

C'est-à-dire qu'en m'attendant...

NERINE.

Tu ne devines pas ? Je suis... Je n'ai pas la force d'achever.

CRISPIN.

Dis donc ce que tu es.

NERINE.

Je suis...

CRISPIN.

Quoi?

NERINE.

Mariée.

CRISPIN.

Mariée ! tout de bon ?

NERINE.

Tout de bon.

CRISPIN *s'apuyant sur elle.*

... Soutiens-moi, ce coup de foudre est grand,
Il frape d'autant plus, que plus il me surprend.

NERINE.

Ote-toi de-là, je crains que mon Mari ne vienne.

CRISPIN.

Ton Mari ? Tu as un Mari ? Et qui est ce fou-là qui a pris ma place ?

NERINE.

C'est un nommé Pasquin, le Valet du Fils de la maison.

CRISPIN.

Fût-il le Valet de Belzébut, je lui couperai les oreilles. Est-il jaloux ?

NERINE.

Comme un Tigre.

CRISPIN.

Tant mieux : je veux le brûler à petit feu, jusqu'à ce que je l'assomme.

NERINE.

Tu me fais trembler.

CRISPIN.

Mais dis-moi, mon adorable, avois tu le diable au corps pour te presser si fort ?

NERINE.

Tu ne me donnois point de tes nouvelles : c'est ta faute.

CRISPIN.

Mon Maître me l'avoit défendu. Il craignoit qu'on ne découvrît son mariage, si on pouvoit sçavoir où nous étions.

NERINE.

Que veux tu ? La faute en est faite. Ton absence me desespéroit. Je séchois sur pied, je te croyois perdu ; & il ne me falloit pas moins qu'un Mari pour me consoler de ta perte.

CRISPIN.

Le bon cœur de Fille ! Tu me perces l'ame. O sort cruel !

NERINE.

O fortune traîtresse !

CRISPIN.

Falloit-il créver deux chevaux en chemin, pour la trouver entre les bras d'un marousle !

NERINE.

Falloit-il céder à la rage d'être mariée, pour m'en mordre les doigts de si bon cœur ! Va t'en, je ne puis plus soutenir tes plaintes, ni tes reproches.

CRISPIN.

Adieu, je vais traîner une mourante vie,

Jusqu'à ce que je puisse t'épouser en secondes nôces.

NERINE.

Va, je te donne ma foi que ce sera le plutôt que je pourrai. Touche-là.

CRISPIN.

De tout mon cœur.

NERINE.

Adieu, trop aimable & trop malheureux Crispin.

CRISPIN.

Adieu, trop impatiente & trop friande Nérine.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NERINE *seule.*

QUE je ſuis malheureuſe ! Mon traître de Mari m'écoutoit lorſque je parlois à Criſpin. Il a entendu le marché que nous avons fait en nous ſéparant. Je ne puis plus ſoutenir ſa vuë. Il me cherche de chambre en chambre, d'étage en étage : où pourrai-je me cacher ? Mais je ſuis bien ſotte de craindre tant ſes reproches. Que ne ſe fait-il aimer, ce butor-là ? Allons, allons, je veux lui montrer les dents, & lui faire voir que je ſuis Femme.

SCENE II.

NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

AH ! vous voilà donc, Madame la coquine ? Etes-vous bien laſſe de me fuir ?

NERINE.

Es-tu bien las de me chercher, toi ?

PASQUIN.

As-tu la hardieſſe de me regarder en face, après m'avoir fait une offenſe qui détruit les liens de l'union conjugale ?

NERINE.

Les beaux liens ! Le grand malheur quand ils seroient détruits !

PASQUIN.

Sçais-tu bien que je suis ton Mari ?

NERINE.

Oüi vraiment, je le sçais : c'est ce qui me desole.

PASQUIN.

Mais sçais-tu ce que c'est qu'un Mari ?

NERINE.

Oh qu'oui. Un Mari, quand il te ressemble, est un personnage jaloux & bourru. C'est un espion perpétuel. C'est l'ennemi de la paix & de la tranquilité. C'est le *centre* de la bizarrerie. C'est un Tyran qui se *fait craindre*, & qui ne se fait point aimer. C'est un esprit de travers, qui donne un mauvais tour aux actions les plus innocentes. C'est une taupe pour ses défauts, & un Argus pour ceux de sa Femme. C'est un homme qui renonce à la complaisance & aux petits soins, qui ne cherche que soi dans ses plaisirs ; qui veut être libre, & qui veut rendre esclave. C'est un animal qui caresse par caprice, & qui mord par habitude ; & pour achever ton portrait en deux mots, un Mari de ta trempe est justement ce qu'on apelle le chien du Jardinier.

PASQUIN.

Quel flux de langue ! J'aurai beau voir, beau toucher au doigt, je n'aurai jamais raison avec cette coquine-là. Je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous confondre, Madame la friponne. Quand j'aurois tous les torts du monde à votre égard, n'avez vous pas fait pis que moi cent fois, en vous promettant à un autre de mon vivant ?

NERINE.

Voyez le grand crime ! Ce n'est qu'une petite précaution que j'ai prise, & qui ne te fait point de tort.

PASQUIN.

Point de tort ! N'eſt ce pas m'enterrer tout vif ?

NERINE.

L'imbécille ! Quand je me promettrai cent fois, en mourras-tu plutôt ? Tu n'as pas tant de complaiſance.

PASQUIN.

Non, morbleu ; & je vivrai pour te faire enrager.

NERINE.

Et moi, pour te deſeſpérer. Nous verrons qui l'emportera des deux.

PASQUIN.

Tu enrageras.

NERINE.

Tu te deſeſpéreras.

PASQUIN.

Je ſerai veuf.

NERINE.

Je ſerai veuve. Ne ſuis-je pas plus jeune que toi, & ne dois je pas durer plus long-tems ?

PASQUIN.

J'y donnerai bon ordre. J'ai des bras qui hâteront ton départ.

NERINE.

Tu crois cela !

PASQUIN.

J'y compte ſi bien, que je vais retenir ma ſeconde Femme.

NERINE.

Ah, ſi l'on pouvoit ſe démarier, que j'aurois de plaiſir ! Tiens, je voudrois être la premiere qui en amenât la mode.

PASQUIN.

Ah, ſi l'on étoit veuf du moment qu'on le deſire, je l'aurois été dès le lendemain de notre mariage.

NERINE.

Laisse-moi en repos, yvrogne, & va chercher ta seconde Femme.

PASQUIN.

Ote-toi de mes yeux, scélérate, & cours à ton second Mari.

NERINE.

Que ne l'est-il déja!

PASQUIN.

Que n'en suis-je à mes sixiémes nôces! Tu cherches des yeux ton Prétendu; mais voici une épée qui m'en délivrera.

SCENE III.

VALERE, NERINE, PASQUIN.

VALERE.

EH bien, Pasquin, j'ai réussi. Je vais épouser Julie, & mon Pere est au desespoir.

PASQUIN.

Ah vraiment, Monsieur, nous sommes bien chanceux, vous & moi: j'ai de belles nouvelles à vous aprendre.

VALERE.

Quelles nouvelles?

PASQUIN.

Aparemment que vous venez de dehors?

VALERE.

Oui. Depuis que je suis sûr d'épouser Julie, comme je te l'ai dit, je me prépare à ce plaisir-là, par tous ceux dont je puis m'aviser. Je viens de faire la plus jolie partie du monde. Nous avons bû d'un vin rouge de Sillery qui m'a bien donné de l'amour.

PASQUIN.

Vous avez fait ſagement de vous fortifier le cœur, pour ſoutenir l'aſſaut que vous allez eſſuyer. Pendant votre abſence il s'eſt paſſé bien des choſes. Ma Femme s'eſt aſſurée d'un ſecond Mari, & Julie a retrouvé ſon premier Amant.

VALERE.

Son premier Amant?

PASQUIN.

Lui même. Il eſt de retour depuis deux ou trois heures; & c'eſt Monſieur ſon Valet qui eſt l'Adonis de ma Femme. Allez, ce ſont des droles qui font bien de la beſogne en peu de tems.

VALERE.

Parbleu, nous allons voir beau jeu. Voilà une occaſion digne de moi. Je prétens triompher de mon Pere, de mon Rival, & du cœur de Julie. Oh palſanbleu, Monſieur le Soupirant, je vous envoyerai faire vos doléances aux échos & aux rochers d'alentour! Où eſt-il ce petit Médor? Je vais le faire chanter ſur le bon ton.

NERINE.

Prenez garde qu'il ne vous faſſe chanter vous-même. Il entend la tablature, je vous en avertis. Songez plutôt à gagner l'Oncle de ma Maîtreſſe. Il vient d'arriver preſque en même-tems que votre Rival, & j'ai ſçu qu'il vous deſtinoit ſa Niéce.

VALERE.

Tout de bon?

NERINE.

Rien n'eſt plus ſûr? Voici l'Amant de Julie.

PASQUIN.

Et mon ſubſtitut avec lui.

NERINE.

Je me retire.

PASQUIN.

M'en irai-je auſſi?

VALERE.

Non, non, demeure.

SCENE IV.

LEANDRE, VALERE, CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN *à Léandre.*

QUoi, Monsieur ! ce bourreau d'Oncle n'est arrivé que pour vous faire faire naufrage au port ?

LEANDRE.

Il n'a pas voulu m'écouter. Il a défendu à sa Niéce de lui parler de moi. Il croit que la reconnoissance l'oblige à donner Julie au Fils de Lisimon.

CRISPIN.

Le maudit Vieillard !

VALERE *à Pasquin.*

Sa vuë pique mon amour propre, & j'ai peine à me retenir.

PASQUIN.

Et la vuë de son Valet me met en fureur.

LEANDRE.

Qui est ce jeune Homme-là, Crispin ?

CRISPIN.

Il m'a tout l'air d'être votre Rival.

LEANDRE.

Je le connois à l'émotion qu'il m'inspire.

CRISPIN.

Vous voyez avec lui le Mari de ma Maîtresse. Aidez-moi à l'étrangler, je vous prie.

VALERE *à Leandre.*

Peut-on sçavoir, Monsieur, ce qui vous amene ici ?

LEANDRE.

D'où vous vient cette curiosité?

VALERE.

Vous ne me connoissez pas aparemment?

LEANDRE.

Non; mais je soupçonne que vous êtes le Fils de Lisimon.

VALERE.

Vous l'avez dit; vous êtes dans la maison de mon Pere. Aparemment que vous ignorez mes desseins?

LEANDRE.

Pourquoi?

VALERE.

C'est que je m'imagine que si vous le sçaviez, vous ne compteriez pas d'y demeurer long-tems, ni de nous honorer souvent de vos visites.

LEANDRE.

J'ai déja oui dire depuis que je suis de retour, que vous aviez des engagemens avec une fort aimable personne, Fille de mérite & de condition: que cette Fille se nomme Angélique, & que, selon toutes les régles des procédez, vous ne pouvez vous dispenser de l'épouser.

VALERE.

Que je m'en dispense, ou non, vous n'y devez pas trouver à redire.

LEANDRE.

Il est vrai que je prens peu d'intérêt à ce qui vous regarde. Epousez Angélique, manquez lui de parole, cela me sera fort indifférent: mais si vous ne rompiez vos engagemens, que par de certains motifs que je soupçonne, je ne me contenterois pas de plaindre Angélique, & je m'intéresserois vivement à vos actions.

VALERE.

Vous?

LEANDRE.

Moi-même.

VALERE.

Et de quel droit, je vous prie?

LEANDRE.

Le voici. Je m'apelle Léandre, j'adore Julie; je me flâte d'en être aimé. Je reviens pour l'épouser. S'il n'y a rien dans tout ceci qui vous blesse, il ne tiendra qu'à vous d'avoir place au rang de mes Amis; si-non, je sçais les moyens dont je dois me servir pour délivrer Julie de vos poursuites.

VALERE.

Voici ma réponse en deux mots Mon Pere vouloit me donner Angélique. Julie me paroît plus aimable. il consent que je l'épouse; je l'épouserai. Et je m'embarasse si peu de vos menaces, que je vais trouver l'*Oncle* de Julie, pour lui demander sa *parole*.

LEANDRE.

Et moi, je vous suis, pour l'empêcher de vous la donner. Si vous l'emportez sur moi, vous ne jouirez pas long tems de votre bonheur.

SCENE V.

CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN *à part.*

C'Est à moi presentement à bourrer mon homme.

PASQUIN *à part.*

Voici l'occasion de venger mon honneur.

(*Ils enfoncent tous deux le chapeau, se regardant fiérément. Crispin met des gants de buffle; Pasquin en fait de même, & dit ensuite à part.*)

Voilà un drole qui me paroît vigoureux.

CRISPIN *à part.*

Voilà un Pendart qui fait bonne contenance!

PASQUIN *à part.*

Courage. N'est-ce pas là cet homme qui est amoureux de ma Femme ?

CRISPIN *à part.*

Allons, mon enfant, de la vigueur. N'est ce pas là ce maroufle qui m'a soufflé Nérine ?

PASQUIN *à part.*

C'est lui même, & je ne l'ai pas assommé ?

CRISPIN *à part.*

C'est son Mari, & je le laisse vivre ?

PASQUIN *à part.*

Allons, je vais l'expédier.

CRISPIN *à part.*

Je veux vaincre ou mourir.

PASQUIN *à part.*

Commençons par l'insulter ; il faut que tout se fasse dans les formes. (*Haut.*) Voilà un visage que je suis bien las de voir.

CRISPIN.

Voilà un faquin qui me fatigue bien la vuë.

PASQUIN *à part.*

Cet homme là n'entend point raillerie.

CRISPIN *à part.*

J'ai bien peur qu'il ne me prête le collet.

PASQUIN *mettant la main sur la garde de son épée.*

Voyons s'il a du courage.

CRISPIN *en faisant de même.*

Tâtons un peu de sa vigueur.

PASQUIN.

Avance.

CRISPIN.

Avance toi-même.

PASQUIN.

Je t'attens.

CRISPIN.

CRISPIN.

Et moi auſſi.

PASQUIN.

C'eſt à toi à m'attaquer.

CRISPIN.

Non, c'eſt-à-toi.

PASQUIN.

N'ai-je pas épouſé ta Maîtreſſe?

CRISPIN.

Ne ſuis-je pas aimé de ta Femme?

PASQUIN.

Aimé de ma Femme! Oh pour le coup je ſuis en fureur.

CRISPIN.

Il a épouſé ma Maîtreſſe! Voilà ma colere au point où je la voulois.

(Ils font mine de tirer l'épée, & ils s'écartent pour dire ce qui ſuit.)

PASQUIN.

Crois-moi, mon enfant, retire toi.

CRISPIN.

Retire-toi toi-même.

PASQUIN.

Je ne te ferai point de quartier.

CRISPIN.

Je vais te mettre ſur le carreau.

PASQUIN.

Toi? Tu n'es qu'un beſître.

CRISPIN.

Tu n'es qu'un miſérable.

PASQUIN.

Un lâche.

CRISPIN.

Un poltron.

PASQUIN *lui donnant un ſoufflet.*

Moi poltron?

CRIPIN *le lui rendant.*

Moi lâche ?

(*Ils mettent l'épée à la main & se poussent en reculant.*)

PASQUIN.

Vous reculez.

CRISPIN.

Et vous aussi.

PASQUIN.

C'est pour gagner du terrein.

CRISPIN.

Et moi, pour mieux sauter.

(*Ils s'avancent, & se regardent tous deux en tremblant.*)

PASQUIN.

Je tremble pour ta vie.

CRISPIN.

Et moi pour la tienne.

PASQUIN *à part.*

S'il pouvoit s'enfuir !

CRISPIN *à part.*

Si la peur le pouvoit prendre !

PASQUIN *à part.*

Ma valeur commence à me quitter.

CRISPIN *regardant de tous côtez.*

Ne viendra-t'il personne pour nous séparer ?

PASQUIN *à part.*

Il faut faire du bruit.

CRISPIN *à part.*

Je vais crier comme un diable.

(*Ensemble se poussant des bottes de loin.*)

Point de quartier. Tuë, tuë, morbleu, tuë.

PASQUIN *à part.*

Il ne vient pas une ame.

CRISPIN *à part.*

Ils nous laisseront égorger. (*Haut.*) Ma foi, puisqu'on ne vient pas nous séparer, je suis d'avis que nous finissions le combat.

PASQUIN.

Vous avez raiſon ; nous avons fait notre devoir.

CRISPIN.

Je vous en répons.

PASQUIN.

Vous m'avez donné un ſoufflet, je vous l'ai rendu chaudement.

CRISPIN.

Nous avons mis l'épée à la main, en braves gens.

PASQUIN.

Nous nous ſommes battus comme des enragés.

CRISPIN.

La valeur ne peut pas aller plus loin.

PASQUIN.

Voilà tout ce qui s'y peut faire. Si vous voulez pourtant, nous recommencerons.

CRISPIN.

Non, nous ſommes d'égale force. Nous nous battrions deux heures que nous ne nous tuerions pas. Voilà aſſez de ſang répandu.

PASQUIN.

Allons nous faire panſer.

CRISPIN.

Allons plutôt boire, nous en avons beſoin. La valeur altére furieuſement. C'eſt la coûtume des braves gens, de boire enſemble après qu'ils ſe ſont meſurés.

PASQUIN.

Vous avez raiſon, mais auparavant il faut voir ce qui ſe paſſe entre nos Maîtres.



SCENE VI.

LICANDRE, LISIMON, LEANDRE, VALERE, PASQUIN, CRISPIN.

LICANDRE *à Lisimon.*

Rien n'eſt plus étonnant que l'hiſtoire que vous venez de me raconter, & le troiſiéme mariage de ma Belle-ſœur eſt un chef d'œuvre d'extravagance.

LISIMON.

Vous voyez qu'elle a vécu folle, & qu'elle eſt morte de même. Ce qui m'étonne, c'eſt que Julie, qui eſt fort ſage, ſoit ſortie d'une Mere qui l'étoit ſi peu.

LICANDRE.

Il y auroit bien des choſes à dire ſur ce ſujet, & quand nous ſerons en particulier, vous & moi, je vous revélerai certaines avantures ſecrettes, par leſquelles vous vous convaincrez, qu'il n'eſt pas étonnant que Julie tienne ſi peu de ma Belle-ſœur.

LISIMON.

Je meurs d'envie de les aprendre. Contentez ma curioſité.

LICANDRE.

Voilà trop de perſonnes qui nous écoutent. L'hiſtoire eſt longue, ſinguliére, & demande encore du ſecret.

LISIMON *à ſon Fils.*

Décampez. (*à Léandre.*) Monſieur, vous ſçavez vivre, & ce que vous venez d'entendre exige que vous nous laiſſiez.

LEANDRE.

Cela ſuffit.

LICANDRE *à Lisimon.*

Quand nous serions seuls, je n'ai pas le tems de vous faire un si long recit. Des raisons très pressantes m'obligent à sortir dans le moment : ainsi : Messieurs, vous pouvez rester. Mais, dites moi, je vous prie, Lisimon, avez-vous connu le Duc de Sorriento ?

LISIMON.

Ce grand Seigneur Sicilien, dont vous étiez l'Ecuyer lorsque vous nous quittates pour aller aux Indes ?

LICANDRE.

Lui-même.

LISIMON.

Je me souviens de l'avoir vu plusieurs fois.

LICANDRE.

Sçavez-vous si ce Seigneur est encore en vie ?

LISIMON.

Il est mort depuis quelques années.

LICANDRE.

Et son Fils ?

LISIMON.

Il fut tué à la derniére Campagne de Flandres.

LICANDRE.

Il faut que je vous embrasse pour ces bonnes nouvelles ! La mort m'a défait de deux hommes qui m'étoient bien redoutables.

LISIMON.

Pourquoi donc cela ?

LICANDRE.

Vous le sçaurez quand je vous aurai conté mon histoire.

LISIMON.

Enfin de toute cette Famille, il ne reste qu'une Fille du Duc, qui est Veuve, & qui n'a point d'enfans.

LICANDRE.

Surcroit de bonheur pour moi ! Il faut que j'ail-

le trouver cette Dame, fans perdre un moment.

VALERE.

Avant que de fortir, Monfieur, il faut décider au fujet de Julie.

LEANDRE.

Oui, Monfieur, réglez notre fort, je vous en conjure.

LICANDRE.

Cela fera bien-tôt fait : vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre.

VALERE.

Ah, Monfieur! que dites-vous?

LEANDRE.

Il n'eft pas poffible que vous me refufiez...

LICANDRE.

Tous vos difcours ne ferviront de rien. Vous ne me convenez plus, Valere, & je n'ai garde de donner ma Niéce à un homme qui a d'autres engagemens. (*A Léandre.*) Pour vous, Monfieur, je ne fçais qui vous êtes, & on ne donne point à un inconnu, une Fille comme Julie. (*A Lifimon.*) Je viens de me fouvenir qu'Oronte, dont nous avons parlé, avoit un Fils fort jeune lorfque je partis pour les Indes. Comme cet Oronte eft le plus ancien de mes Amis, & l'homme du monde à qui j'ai le plus d'obligation, je veux relever fa maifon, qui eft fort en défordre, en donnant Julie à fon Fils, s'il eft honnête homme.

LEANDRE.

Souffrez que j'embraffe vos genoux, & que je vous rende graces pour mon Pere & pour moi.

LICANDRE.

Comment donc?

LISIMON.

Que veut dire ceci?

VALERE.

Je tremble.

LEANDRE.

Vous voyez en moi le Fils d'Oronte pour qui vous avez de si bonnes intentions.

LICANDRE.

Vous êtes Fils d'Oronte ?

LEANDRE.

C'est ce qu'il me sera facile de prouver. Mon Pere est ici. Je vais l'avertir de votre retour, & le prier de venir me presenter à vous.

VALERE.

Le maudit incident !

LICANDRE.

Certes, vous ne pouviez me surprendre plus agréablement. Julie a de l'inclination pour vous : vous êtes Fils d'un homme que j'aime tendrement. Dès aujourd'hui nous conclurons le mariage.

LISIMON *à Valere.*

Vous voyez presentement, Monsieur mon Fils, que vous n'avez plus qu'à plier bagage. Croyez moi, prenez le parti de vous racommoder avec Angelique.

VALERE.

J'enrage.

LICANDRE.

Adieu, je vais trouver la Veuve dont nous venons de parler ; il faut que j'aye une explication avec elle avant que de marier Julie. Vous viendrez me trouver chez votre Notaire. Je vous y attendrai. En sortant, je vais annoncer à Julie, que je consens qu'elle épouse Monsieur.

LISIMON.

Je vous suis pour vous demander quelques éclaircissemens sur ce que vous m'avez dit.

***

SCENE VII.

LEANDRE, VALERE, CRISPIN, PASQUIN.

LEANDRE *à Valere.*

JE ne reste ici que parce que vous y restez. On m'accorde Julie ; vous sentez-vous d'humeur à me la disputer ?

VALERE.

Je vous la disputerois, si elle étoit digne de moi ; mais puisqu'elle s'obstine à se déclarer pour vous, elle ne mérite plus ma tendresse. *(Il sort avec Pasquin.)*

SCENE VIII.

LEANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

QUand il seroit Gascon, il ne se tireroit pas mieux d'affaire.

LEANDRE.

Je suis charmé que cela se passe de la sorte. J'aurois été au désespoir d'en venir aux extrémités. Son Pere est galant homme, & je lui suis redevable de la protection qu'il m'a si généreusement accordée.

CRISPIN.

Je n'ai pas été si prudent que cela, moi.

LEANDRE.

Comment donc ?

CRISPIN.

Je me suis battu contre mon homme.

LEANDRE.

Contre qui ?

CRISPIN.

Contre celui qui a épousé Nérine. Je vous l'ai bourré.

SCENE IX.

JULIE, LEANDRE, NERINE, CRISPIN.

JULIE.

JE viens vous faire compliment, & recevoir le votre. Mon Oncle consent à notre mariage.

LEANDRE.

Je le sçai, belle Julie, & je viens de l'y déterminer.

JULIE.

Que vous me rendez heureuse!

LEANDRE.

C'est moi qui suis le plus fortuné de tous les hommes.

NERINE.

Pour le coup, voilà vos affaires en bon train. Vous n'avez plus d'obstacle à craindre.

CRISPIN.

Non, à moins que le diable ne s'en mêle.

LEANDRE.

Eh qui pourroit s'oposer à notre félicité? Vous ne dépendez que de votre Oncle. J'ai sa parole, qu'il m'a donnée par les motifs les plus pressans: votre Mere est morte.

JULIE.

Ah! si elle vivoit, qu'elle seroit fâchée de me voir heureuse!

NERINE.

Je voudrois qu'elle pût revenir au monde, afin que le dépit la fit crever une seconde fois.

LEANDRE.

Elle vous haïssoit donc furieusement ?

JULIE.

Il y a paru, puisqu'après m'avoir abandonnée, elle m'a caché son séjour pendant plus de douze ans, & qu'elle s'est remariée deux fois sans m'en avertir.

NERINE.

La vieille dénaturée !

LEANDRE.

Voilà un indigne caractére ! Je suis ravi de n'avoir jamais connu cette Femme-là.

JULIE.

Peu de tems après votre départ, j'apris où elle étoit, & je sçus qu'elle n'avoit point de plus grande attention que de cacher son premier mariage, afin qu'on ignorât qu'elle eût une Fille. Comme on ne la connoissoit point particuliérement à Lyon, il ne lui étoit pas difficile de se faire croire.

LEANDRE.

A Lyon ! C'est à Lyon qu'elle demeuroit ?

JULIE.

Sans doute. C'est dans cette Ville qu'elle a perdu son second Mari.

CRISPIN.

Parbleu nous devrions l'avoir connue. Aparemment qu'elle ne demeuroit pas dans le voisinage de Madame la Baronne de Saint-Aubin ?

JULIE.

Comment, de la Baronne de Saint-Aubin ?

CRISPIN.

Oh diable, c'étoit une bonne Femme celle-là, Dieu veuille avoir son ame, mais je lui ai bien escamoté des pistoles.

NERINE.

A la Baronne de Saint-Aubin ?

CRISPIN.

A elle-même. Demandez à Monſieur. Il étoit de moitié avec moi.

LEANDRE.

Tais-toi, Criſpin.

CRISPIN.

Il falloit voir avec quelle ardeur nous plumions la vieille.

NERINE.

Entendons-nous donc. Eſt-ce que tu connoiſſois cette Baronne-là ?

CRISPIN.

La queſtion eſt plaiſante. Oh vraiment oui, je la connoiſſois, & mon Maître auſſi. C'étoit ſa Femme.

JULIE & NERINE *enſemble & avec ſurpriſe.*

Sa Femme !

LEANDRE.

Oui, ma Femme. D'où vous vient donc cette ſurpriſe.

JULIE.

La Baronne de Saint-Aubin ?

CRISPIN.

Oui, la Comteſſe de la Filandiere, Veuve d'un vieux Gentilhomme qui lui avoit laiſſé tout ſon bien en mourant; avoit épouſé Monſieur, qui ſe faiſoit apeller le Baron de Saint-Aubin; c'eſt d'elle que mon Maître eſt veuf, & c'eſt elle qui a fait notre fortune.

JULIE.

Soutiens-moi, Nérine, je ſuis morte.

LEANDRE.

Juſte Ciel !

JULIE.

Ah, malheureux ! qu'avez-vous fait ?

LEANDRE.

Comment ?

JULIE.

Vous avez épousé ma Mere.

LEANDRE.

Votre Mere!

NERINE.

Oui, la Comtesse de la Filandiere : c'étoit elle-même.

CRISPIN.

Ah c'étoit le diable!

JULIE.

Je sçavois depuis quelque tems, que le Jeune-homme qu'elle avoit épousé à Lyon en troisiémes nôces, s'apelloit le Baron de Saint-Aubin; mais hélas! je n'avois garde de m'imaginer que ce fût Leandre lui même.

LEANDRE.

Je ne sçais où j'en suis. Surpris, confus, désespéré.... Ciel! puis-je découvrir cet incident sans mourir de douleur!

JULIE.

Quelle infortune!

LEANDRE.

Quel funeste revers!

JULIE.

A-t'on jamais rien vû de pareil!

LEANDRE.

Fut-il jamais un coup du sort plus bizarre & plus accablant?

NERINE.

Par ma foi, je tombe des nuës! La maudite Femme! Elle a juré de nous persécuter, même après sa mort.

LEANDRE.

Ah, c'est le nom de son second Mari qui m'a trompé, & elle m'avoit caché toutes ses avantures!

JULIE.

Quoi! me voilà séparée de vous, au moment où

je ne pouvois plus douter d'être unie avec vous pour jamais! ...

LEANDRE.

Je ne sçaurois survivre à mon malheur ; il faut que je me punisse de la faute que j'ai faite.

JULIE *le retenant.*

Ah ! Léandre, quel est votre dessein ?

LEANDRE.

D'expirer à vos yeux.

CRISPIN.

Quand vous vous tuerez, il n'en sera ni plus ni moins.

NERINE.

Voilà un obstacle que je n'aurois jamais prévû !

LEANDRE.

Par quels détours la fortune m'a conduit dans le précipice !

CRISPIN.

Oui, la fortune, par sa malignité, fait voir dans cette occasion .... qu'elle est femme. Un maudit caprice la gouverne, & la noirceur de son influence produit des événemens bizarres, qui, joints aux aspects d'une étoile infernale ; vous font épouser de vieilles Femmes qui sont Meres de vos Maîtresses, & vous conduisent par-là, dans un gouffre profond qui ... par ma foi, je m'y perds.

LEANDRE *revenant de sa rêverie.*

Pour me venger de l'obstacle qu'une indigne Mere fait naître à notre bonheur, je prétens faire pour vous ce qui la desespéreroit si elle vivoit encore. Je veux, en nous séparant pour jamais, vous donner tout le bien qu'elle m'a laissé.

JULIE.

Je n'en veux point, puisque je ne puis être à vous. Quelles richesses me faut-il, Leandre, pour passer le reste de ma vie dans un Couvent ?

LEANDRE.

Adieu, je m'en vais en des lieux où je trouverai tant de périls, que je ne regretterai pas long-tems la perte irréparable que je fais.

SCENE X.

LISIMON, JULIE, LEANDRE, NERINE, CRISPIN.

LISIMON.

EH bien, qu'est-ce, mes enfans, vous voilà au comble de votre joye. Vous serez mariez sans obstacle, & sans que personne s'en afflige. Car je me rends à la raison; je consens volontiers au bonheur de Léandre, & je viens de raccommoder mon Fils avec Angélique.

JULIE.

Ah, Monsieur, si vous sçaviez . . . .

LEANDRE.

Non, je n'en puis revenir.

NERINE.

Ni moi non plus. Quelle avanture diabolique!

CRISPIN *frapant du pied.*

Quel maudit contre-tems!

LISIMON.

Que veut dire ceci? Julie pleure. Leandre se desespére; Nérine jure, & ce garçon-là ne se posséde pas.

CRISPIN.

Le moïen de ne pas enrager? Nous étions venus chez vous, mon Maître & moi, pour y prendre une Femme.

LISIMON.

Eh bien?

CRISPIN.

Eh bien, j'ai trouvé ma Maîtresse mariée, & Monsieur se trouve Veuf de la Mere de sa Maîtresse.

LISIMON.

Il est Veuf de la Mere de Julie ? Et comment cela se peut-il ?

CRISPIN.

Cela se peut, parce qu'il l'a épousée, & qu'elle est morte.

LISIMON *à Leandre.*

Parbleu, si cela est, vous êtes un grand étourdi. Comment diable avez-vous pû faire un coup comme celui-là ?

LEANDRE.

C'est une suite d'avantures qu'il faudra vous conter ; mais soyez sûr que tout autre que moi seroit tombé dans le même inconvénient.

LISIMON.

Entrons là-dedans pour éclaircir les circonstances de cet événement. Il me paroît incroyable.

SCENE XI.

CRISPIN, NERINE.

NERINE.

QUe je les plains ! Ils me font pitié, les pauvres enfans !

CRISPIN.

Et à moi aussi. Il y a pourtant quelque chose d'agréable pour moi dans cette avanture. Leandre est aussi malheureux que je le suis : nous nous desespérerons de compagnie, & nous pleurerons tant ensemble, qu'à la fin nous n'aurons plus la force de nous affliger.

NERINE.

Comment ! vous mourrez ?

CRISPIN.

Non, nous nous consolerons.

NERINE.

Ah, traître ! tu m'oublieras donc ?

CRISPIN.

Ma foi, veux-tu que je te dise. J'ai peur que ton Mari ne vive trop long-tems, & il faut que je fasse une fin. Je suis déja si fou d'affliction. Vois-tu, chacun a son tempérament. Les uns sont propres à s'abreuver de larmes, & à se nourrir de lamentations ; pour moi, cela me fait maigrir. La joye est mon aliment. Depuis que je sçais que tu es mariée, j'ai fait mon possible pour mourir de douleur. Tiens, mon enfant, je ne m'en porte que mieux ; j'en enrage, mais ce n'est pas ma faute si je suis fait pour vivre.

NERINE.

Oui ! Tu le prens sur ce ton-là ? Oh bien, puisque tu as si peu de délicatesse, je sçais bien qui j'aimerai pour me venger de toi.

CRISPIN.

Et qui aimeras tu ?

NERINE.

J'aimerai Pasquin.

CRISPIN.

Je t'en défie. Il est ton Mari. Mais laissons tout cela. Nous allons nous quitter pour long-tems ; car mon Maître va partir tout à l'heure. De quelle maniére veux tu que nous nous séparions ? Entre gens sensez qui s'aiment tendrement, il y a une certaine façon de prendre congé l'un de l'autre, qui ne laisse que d'agréables idées. Ces adieux... tu m'entens bien, te vengeroient de la jalousie de Pasquin, & moi du chagrin que j'ai de le voir ton Mari. D'ailleurs, tu te souviens du marché que nous avons fait. Ce feroient des arrhes que tu me donnerois, & après le tour que tu m'as joué, ma chere, il est bon qu'en partant j'aye mes sûretez.

NERINE.

Merci de ma vie, pour qui me prens-tu ?

CRISPIN.

Et, mais, je te prens . . . Je te prens pour une Femme.

NERINE.

Va, traître, après une pareille propofition, je te verrai partir fans regret.

CRISPIN.

Après un pareil refus, ton abfence ne me tuera pas.

NERINE.

Je vais chercher mon Mari, & me raccommoder avec lui.

CRISPIN.

Et moi, je vais faire autant de Maîtreffes que je trouverai de jolies Soubrettes.

Fin du quatrième Acte.



LISIMON.

Je n'y suis donc pas, moi. Car comment me ferez-vous comprendre que la Fille de votre Frere . . .

LICANDRE.

Eh bien, tenez, voilà ce qui vous trompe encore. Julie n'est point ma Niéce.

LISIMON.

Elle n'est point votre Niéce? Elle n'est pas Fille de la Comtesse de la Filandiere, remariée en troisiémes nôces au prétendu Baron de Saint-Aubin?

LICANDRE.

Non : Et ce qui va mettre le comble à votre étonnement, c'est que Julie est ma Fille, à moi.

LISIMON.

Elle est votre Fille? Et vous n'avez jamais été marié.

LICANDRE.

Desabusez-vous. J'avois épousé secrettement la Fille aînée du Duc de Sorriento, quoique je ne fusse que l'Ecuyer de ce Seigneur.

LISIMON.

Oh pour le coup, je tombe des nues.

LICANDRE.

Une autre fois je vous conterai plus au long tous les détails de cette avanture surprenante. Quoique je sois né Gentilhomme, j'avois si peu de droit de prétendre à la Fille de ce Seigneur, que nous n'osâmes lui donner part de notre mariage, & que nous résolûmes de le tenir secret le plus long tems qu'il nous seroit possible : mais mon bonheur ne dura que jusqu'à la naissance de Julie. Ma Femme mourut peu de jours après l'avoir mise au monde. La douleur que me causa cette perte irréparable, la crainte que j'eus qu'on n'en découvrît la cause, & qu'une puissante Famille ne me sacrifiât à son ressentiment, l'humeur violente & vindicative du Pere & du Frere de mon Epouse, qui ne m'auroient ja-

mais pardonné ce mariage ; tout cela me fit prendre le parti d'aller aux Indes, après avoir confié mon mariage à mon Frere & à sa Femme, & les avoir prié de se charger de ma Fille, & de l'élever en la faisant passer pour la leur ; ce qui ne leur fut pas difficile, parce qu'ils vivoient à la campagne, & que ma Belle-sœur étoit sur le point d'accoucher. Voilà tout le mystére débrouillé.

LISIMON.

Il a tout l'air d'un Roman, ce mystére-là ; & si je ne vous connoissois pas pour un Homme sage & véridique, je m'imaginerois que vous me contez vos visions, ou que vous me régalez d'une Fable de votre invention.

LICANDRE.

Dans un moment vous verrez ici la Veuve dont je *vous parle*. Je lui ai donné des preuves si certaines de ce que je viens de vous dire, qu'elle veut embrasser ma Fille avant que d'entrer au Couvent. Cette Dame va venir ici la reconnoître pour sa Niéce, & lui remettre en même tems son Testament & ses pierreries.

LISIMON.

Il n'y a plus moyen de douter de vos discours, & je veux être present à cette reconnoissance.

LICANDRE.

Il ne tiendra qu'à vous.

LISIMON.

Mais tout ceci supofé, Julie peut donc épouser Léandre ?

LICANDRE.

Elle le peut si bien, que l'affaire se conclura dès ce soir. Je viens d'envoyer chercher le Pere de ce jeune Homme, & je l'attens à chaque instant, pour convenir avec lui des articles du Contrat. Je me fais un sensible plaisir, je l'avoue, de surprendre agreablement cet ancien Ami, en faisant la fortune de son Fils.

LISIMON.

L'action est très-louable. Il faut au plutôt desabuser Léandre & Julie, car ils sont tous deux au desespoir, & sur le point de se séparer pour jamais.

LICANDRE.

Il nous sera facile de l'empêcher.

LISIMON.

Nous ferons deux nôces à la fois; celle de Léandre & de Julie, & celle d'Angélique & de mon Fils.

LICANDRE.

Faisons avertir votre Notaire.

SCENE II.

LISIMON, LICANDRE, UN LAQUAIS.

LISIMON.

Que veux-tu?

LE LAQUAIS.

Je viens dire à Monsieur, qu'un de ses anciens Amis demande à lui parler.

LICANDRE.

C'est le Pere de Léandre. Venez m'aider à le recevoir. (*au Laquais.*) Mon garçon, allez dire à Julie qu'elle vienne nous trouver, & que nous avons de bonnes nouvelles à lui aprendre.

LE LAQUAIS.

Il y a plus d'une heure qu'elle est sortie avec sa Femme de-chambre.

LICANDRE.

Eh bien, dès qu'elle rentrera, ne manquez pas de lui dire que je l'attens.

LE LAQUAIS.

Cela suffit. (*Il sort.*)

SCENE III.

LICANDRE, LISIMON, VALERE, PASQUIN.

LISIMON *à Valere qui entre.*

AH! vous voilà, Monsieur; avez vous fait ce que je vous avois ordonné?

VALERE.

Quoi, mon Pere?

LISIMON.

Vous êtes-vous réconcilié avec la Comtesse & avec sa Fille? N'avez vous rien oublié des démarches que je vous avois prescrites?

VALERE.

Madame la Comtesse n'est point ici, je n'ai vû qu'Angélique.

LISIMON.

Lui avez-vous bien fait des excuses de vos impertinences?

VALERE.

Oui, mon Pere.

LISIMON.

Les a-t'elles reçues?

VALERE.

En doutez-vous?

LISIMON.

Pourquoi n'en douterois-je pas?

VALERE.

On a versé quelques larmes J'y ai paru sensible; j'ai fait quelques protestations, & l'on m'a crû sur ma parole.

LISIMON.

Cette Fille est bien folle. Si j'étois à sa place, je ne vous pardonnerois pas si facilement.

VALERE.

Je m'en consolerois.

LISIMON.

Avec quelle confiance il dit cela ! Ne diriez-vous pas que tout le mérite du monde est renfermé dans ce personnage-là ? Songez à vous défaire de cet air de fatuité, pour prendre celui d'un homme raisonnable. Si vous ne l'êtes pas, du moins je veux que vous le paroissiez. Dès que la Comtesse de la Pépiniere sera rentrée, nous dresserons votre Contrat de mariage avec Angélique.

VALERE.

Allons doucement, je vous prie; je n'ai pas encore bien pris mon parti.

LISIMON.

Tu ne l'as pas encore pris ? Va, je sçais le moyen de hâter ta résolution. Marié dès ce soir, ou deshérité demain matin. Point de milieu. Délibére là-dessus, & dépêche-toi, car l'affaire est sérieuse, & le tems presse, je t'en avertis.

VALERE.

Mais, mon Pere, avec votre permission. Il me vient une idée que vous aprouvèrez peut être. Vous sçavez que Julie...

LISIMON.

Encore? Si jamais tu prononces son nom devant moi...

LICANDRE.

Ne vous emportez point.

LISIMON.

Vous avez raison. Il vaut mieux que nous sortions. (*à Valére.*) Sans adieu, Monsieur; ce qui est dit est dit, & j'attens de vos nouvelles.

SCENE

SCENE IV.

VALERE, PASQUIN.

VALERE.

FUt il jamais un homme plus malheureux que moi ! Parle donc.

PASQUIN.

Mon malheur surpasse le vôtre. Ne suis-je pas le plus infortuné de tous les Maris ?

VALERE.

Un obstacle imprévû rompt tous les engagemens de Julie avec mon Rival. Je l'ignore ; & au lieu de profiter de cet événement, je me réconcilie avec Angélique. Cela n'est-il pas cruel ?

PASQUIN.

Oui ; mais voici quelque chose de plus tragique ! Je veux battre ma Femme ; c'étoit le droit du jeu ; je n'en fais rien, de peur de l'éclat : Je veux tuer mon successeur prématuré ; je me trouve plus poltron que lui.

VALERE *rêvant de son côté.*

Que ferai-je ? Si je vais m'offrir à Julie, elle me préférera sans doute au Couvent : mais mon Pere, Angélique, la Comtesse, vont me tomber sur les bras.

PASQUIN *rêvant de son côté.*

Si je me sépare de ma Femme, on va me rire au nez ; si je la bats tout mon sou, je la tuerai ; si je la tuë, je serai pendu.

VALERE.

Que me conseilles-tu, Pasquin ?

PASQUIN.

Que me conseillez-vous, Monsieur ?

VALERE.

Hem ? Ne m'entends-tu pas ?

PASQUIN.

Non, Monſieur. De quoi parlez-vous ?

VALERE.

Je parle de Julie.

PASQUIN.

Et moi de ma Femme.

VALERE.

Peſte ſoit du faquin. Je ſuis dans une étrange perpléxité !

PASQUIN.

Mon front eſt bien endommagé !

VALERE.

Maraut, ſi tu t'aviſes jamais de me parler de ta Femme, je t'aſſommerai ſur la place.

PASQUIN.

Eh bien ſoit : je ne parlerai plus d'elle, mais vous ne m'empêcherez pas d'y penſer. J'ai l'honneur d'une délicateſſe ....

VALERE.

Encore ? Tu ne m'écouteras pas ?

PASQUIN.

Eh ! la, la, patience. Vous aurez bientôt une Femme auſſi, & vous ſçaurez ce qu'en vaut l'aune.

VALERE *voulant le fraper.*

Oh parbleu ! il n'y a plus moyen d'y tenir.

PASQUIN.

Je vous écoute.

VALERE.

J'ai pris mon parti : je n'épouſerai point Angélique, & elle ne s'en plaindra point ; ainſi mon Pere n'aura rien à dire.

PASQUIN.

Et comment ferez-vous ce miracle-là ?

VALERE *ſe touchant le front.*

Cela part d'ici.

PASQUIN.

Ce ſera donc quelque choſe de merveilleux.

NERINE.

Tu vas voir. Je m'en vais déclarer à Angélique, que l'on veut nous marier dès ce soir, & que je n'y résiste plus.

PASQUIN.

Fort bien.

VALERE.

Elle sera charmée de cette nouvelle.

PASQUIN.

Je le veux croire.

VALERE.

Mais plus elle témoignera de joye & de ravissement, plus je lui marquerai d'indifférence & de tristesse. Elle est glorieuse & délicate. Ma froideur la piquera sans doute : elle me dira quelques paroles désobligeantes : je ne lui répondrai pas un mot. Elle sera *déséspérée* de mon silence, & dans le premier mouvement de son dépit, elle me déclarera qu'elle ne veut plus m'épouser. Je ferai quelques foibles efforts pour calmer son esprit. Ma froideur redoublera sa colére, & la scène finira par une rupture en forme. Mon Pere s'en fachera d'abord. Je lui ferai connoître que ce n'est point ma faute ; il n'osera me condamner : je serai délivré d'Angelique, & j'irai me jetter dans les bras de Julie.

PASQUIN.

Cela n'est pas mal imaginé.

VALERE.

Tout ce que j'aprehende, c'est qu'Angelique ne se pique pas assez vivement de ma froideur ; & que l'ascendant que j'ai sur elle ne triomphe de son dépit.

PASQUIN.

Je ne sçais si je me trompe ; mais il me paroît qu'elle est bien refroidie pour vous depuis votre derniére incartade.

VALERE.

Le fat ! Elle ne m'aime que trop; c'est ce qui me de-

fespére. La voici. Tu vas voir combien j'aurai de peine à me débarrasser de ses empressemens, & à la réduire au parti de l'indifférence.

PASQUIN.

Oh, voyons donc. Ceci réveille mon attention.

SCENE V.

ANGELIQUE, VALERE, PASQUIN.

ANGELIQUE.

JE vous cherchois. Valere.

VALERE *à Pasquin.*

Eh bien, tu vois qu'elle me cherche. Belle disposition au refroidissement!

PASQUIN.

Patience ; écoutez ce qu'elle veut dire.

ANGELIQUE.

J'ai fait quelques refléxions depuis notre racommodement, & je crains de ne devoir qu'à votre obéïssance la démarche que vous avez faite de revenir à moi. Parlez-moi sincérement. Me trompai-je? M'avez-vous rendu tout votre cœur? N'est-il point partagé entre Julie & moi?

VALERE.

Et si, par malheur, vos soupçons étoient bien fondez, quel parti prendriez vous, Mademoiselle?

ANGELIQUE.

J'exigerois, premiérement, que vous me l'avouassiez de bonne foi.

VALERE.

Et supofé que je le fisse?

ANGELIQUE.

Je vous répondrois avec tout le mépris & toute l'indifférence que vous mériteriez.

VALERE.

Point du tout.

ANGELIQUE.

Point du tout?

VALERE.

Non. Vous m'accableriez d'injures & de reproches; Vous iriez vous plaindre à mon Pere, & vous me feriez deshériter.

ANGELIQUE.

Détrompez-vous, Monsieur, je vous ai trop aimé pour pouvoir vous nuire; & je me respecte trop pour faire un pareil éclat. Suposé même que nous rompissions; en conséquence de votre sincérité, je me chargerois volontiers de votre faute, pour votre intérêt & pour mon honneur.

VALERE.

Vous voulez me faire parler; mais je ne donnerai point dans le piége. La conjoncture est trop délicate pour moi. Mon Pere prétend que je vous épouse dès ce soir, & je vous épouserai, Mademoiselle, puisqu'il le veut absolument.

ANGELIQUE.

Puisqu'il le veut absolument?

VALERE.

N'allez pas dire au moins, que je mette aucun obstacle à sa volonté. Après tout, c'est mon Pere, & je sçais la déférence que je lui dois.

ANGELIQUE.

Je ne mettrai point votre obéissance à une si rude épreuve. Je vous entens mieux que vous ne pensez, & je suis ravie de vous entendre. Cela suffit, Monsieur; je m'en vais dire à votre Pere que vous m'avez déclaré sa volonté, que vous êtes prêt à vous y soûmettre; mais que pour moi, je n'y suis plus disposée.

PASQUIN *bas à Valere.*

Je vous le disois bien, moi, que vous n'auriez pas de peine à vous défaire de cette Fille-là.

SCENE VI.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

REjouis-toi, ma Fille, je t'aporte une grande nouvelle. Je viens de gagner mon Procès. Te voilà présentement un des plus riches partis de notre Province.

ANGELIQUE.

Je m'en réjouis plus par raport à vous, que par raport à moi-même.

LA COMTESSE.

On vient de me proposer un grand mariage pour vous, ma chere Enfant, & si je n'avois pas pris des engagemens avec Lisimon, je serois bien tentée de l'accepter. Vous épouseriez un jeune homme aimable, presqu'aussi noble que vous, aussi riche que Monsieur, &, sans lui faire tort, bien plus sage que lui. Mais, encore une fois, je ne veux point rompre vos engagemens, ni forcer vos inclinations.

ANGELIQUE.

Nos engagemens ne sont point si forts qu'on ne puisse les rompre facilement; & pour ce qui est de mon inclination, Madame, j'ai tant de raisons de croire qu'elle est mal placée, que je n'aurai pas beaucoup de peine à la vaincre.

LA COMTESSE.

Parlez-vous tout de bon, ma Fille?

ANGELIQUE.

Oui, je vous le proteste.

LA COMTESSE *à Valere.*

Adieu mon petit Mignon, je prens congé de vous. (*à Angélique.*) Faites-lui la révérence, ma Fille, &

donnez-lui très-humblement le bon soir. (*à Valere.*) Vous pouvez disposer de votre mérite, comptez que nous n'y mettrons point l'enchere.

SCENE VII.

VALERE, PASQUIN.

PASQUIN.

Vous voilà défait d'Angelique, comme vous voyez, ou plutôt Angélique s'est défaite de vous. Que dites-vous de votre ascendant ? Il me paroît qu'il a bien baissé.

VALERE.

Je suis piqué vivement, je te l'avoue, & si je n'étois pas enchanté de Julie, je forcerois Angélique à me demander pardon. Mais je me console facilement de sa perte, & je suis si plein de ma nouvelle passion, que je n'ai pas le loisir de me fâcher de l'offense qu'on vient de me faire.

PASQUIN.

Mais si Julie vous traite aussi cavaliérement, quelle idée aurez-vous de votre mérite ? Ne commencerez-vous pas à vous persuader, qu'il n'est pas si parfait que vous vous l'imaginez ?

VALERE.

Quoi, faquin ! vous avez l'audace de croire, que je perdrai mes pas auprès de Julie, lorsqu'elle ne peut plus épouser Léandre ?

PASQUIN.

Mais oui da, cela peut arriver.

VALERE.

Cela peut arriver ! Croyez-vous qu'elle soit aveugle ?

PASQUIN.

Non vraiment. Je crains qu'elle n'ait de trop bons yeux.

VALERE.

Ah, vous faites des Epigrammes, Monsieur, Pasquin ! Je pourrois bien à la fin, Monsieur l'Impertinent, vous inspirer quelque Elegie plaintive.

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, si je fais des Epigrammes, je vous jure que c'est sans le sçavoir; je vous dis ma pensée tout bonnement. Puisque cela vous met de mauvaise humeur, je vous abandonne très-volontiers à la haute opinion que vous avez de vous-même: cela vous réjoüit, cela vous flatte; je ne veux plus troubler votre plaisir, & vous pouvez vous encenser tant qu'il vous plaira.

VALERE.

Voici Julie qui vient fort à propos.

PASQUIN.

Je me retire donc.

VALERE.

Non, Monsieur, vous demeurerez. Je veux que vous puissiez voir par vous-même, avec quelle rapidité je sçais conquérir un cœur, quand je fais tant que de l'assiéger en forme.

PASQUIN.

Commencez donc le siége. J'y veux servir comme Volontaire.



SCENE VIII.

JULIE, VALERE, PASQUIN, NERINE.

JULIE.

NErine, allez vous informer, je vous prie, si mon Oncle est de retour.

NERINE.

Il est rentré, Madame, on vient de me le dire là-bas, & même qu'il étoit en conférence avec le Pere de Léandre.

JULIE.

Allons donc le trouver. Je suis impatiente de lui faire part de ma résolution, & d'obtenir son consentement.

VALERE.

De quelle résolution parlez vous, Mademoiselle?

JULIE.

De celle que j'ai prise, Monsieur, de retourner au Couvent pour n'en plus sortir.

VALERE.

Au Couvent! Vous n'y pensez pas.

NERINE.

En effet. Vous allez faire une folie. Dans la retraite que vous venez de choisir, vous porterez sûrement le cœur d'une fille: Dans ce cœur il y aura toujours un levain d'inconstance & de légéreté; ce levain corrompra bien-tôt vos résolutions. Il y fera naître l'ennui de la solitude, le regret d'avoir quitté le monde, & le desir violent de le revoir. Vous avez aimé Léandre de bonne foi. Il devoit être votre Mari. Un obstacle imprévû s'y opose, & parce que votre Amant a fait la folie d'épouser votre Mere, il faudra que vous fassiez la folie de mourir Fille? Mais après tout, un homme est-il d'un si grand

prix, qu'il faille renoncer à tout, quand on le perd? Mort de ma vie, c'est tout ce que vous pourriez faire si toute l'espéce avoit manqué.

JULIE.

Que tu es folle, Nérine!

NERINE.

Ma foi, c'est vous qui perdez l'esprit. Regardez nos jeunes Veuves, vont-elles se cloîtrer, s'enterrer toutes vives? Elles se désespérent, elles s'arrachent les cheveux, elles font serment de renoncer à tous les hommes; mais tout ce fracas ne signifie rien. Ce sont de pures démonstrations que la bienséance semble exiger. On ne s'en étonne point, & on a la consolation de s'apercevoir, que la douleur de ces belles affligées finit avant que le deuil soit passé.

JULIE.

Voilà un bel éloge de la constance des femmes.

NERINE.

Si je ne dis pas vrai, qu'on me démente. Ainsi, Mademoiselle, croyez moi, dépêchez-vous de pleurer, de gémir, de regretter Léandre; mais ensuite laissez agir votre cœur, & vous verrez qu'il ne sera pas long-tems sans vous avertir, qu'il n'est pas fait pour un seul objet, & que la variété est son élément.

VALERE.

Nérine parle juste, & je crois que vous avez trop bon goût, pour ne pas sentir qu'il y a tel homme dans le monde, qui peut aisément vous consoler de la perte de Léandre.

JULIE.

Et quel est cet homme-là, Monsieur?

VALERE.

Vous ne le devinez pas?

JULIE.

Non en vérité.

VALERE.

Ce sera moi, Mademoiselle.

PASQUIN.

Voilà la tranchée ouverte, mais je crains une vigoureuse sortie.

JULIE.

Ce sera vous ?

VALERE.

J'ose m'en flatter.

JULIE.

Et vous avez tort. Je voulois un Mari pour l'aimer & pour en être aimée. Leandre est le seul homme, j'ose le dire, qui m'ait fait espérer un pareil bonheur. Pour vous, Monsieur, je vous dirai franchement, que vous me feriez craindre un sort tout contraire. Vous vous aimez trop pour partager vos inclinations.

VALERE.

Je vous jure, je vous proteste, je vous fais serment, que vous en serez désormais l'unique objet. Oui, charmante Julie, mon cœur me le dit & me l'assure, par le plaisir qu'il a de vous sacrifier Angelique.

JULIE.

Et mon cœur vous répond sur le champ, qu'il est trop équitable & trop délicat, pour accepter les vœux d'un infidèle. Quand je ne vous connoîtrois point d'autre défaut que l'inconstance, c'en seroit assez pour me faire mépriser vos offres.

PASQUIN *à Valére.*

Voilà un siége qui sera meurtrier.

VALERE.

Il faut vous pardonner ces premiéres saillies. Quand le tems des bienséances sera passé, vous me rendrez un peu plus de justice. Faites-y vos réfléxions.

JULIE.

Je vous proteste, que plus je réfléchirai sur vous, moins je serai disposée à recevoir vos consolations. (*à Nérine.*) Suis-moi, Nerine, je veux parler à mon Oncle, & prendre congé de lui dès ce moment.

PASQUIN.

Ce cœur-là est imprenable ! Je crois qu'il faut lever le siége.

SCENE IX.

JULIE, LEANDRE, VALERE, NERINE, PASQUIN.

JULIE.

QUe me voulez-vous, Léandre ? Ne vous avois-je pas défendu de vous présenter devant moi ? Venez-vous renouveller mon désespoir, & jouir encore de l'excès de ma douleur ?

LEANDRE.

Non, Mademoiselle, vous me faites injustice. Votre douleur me pénétre trop vivement pour que je cherche à l'augmenter ; je viens seulement pour vous dire, que si vous m'avez aimé tendrement, que si vous avez encore pour moi quelque tendresse, il faut que vous m'en donniez la preuve que j'exige.

JULIE.

Et quelle est cette preuve, je vous prie ?

LEANDRE.

De ne point aller au Couvent ; de m'ôter votre cœur, & de le réserver pour un homme plus heureux que moi.

JULIE.

Vous me demandez une chose impossible ; & je prie le Ciel de me punir sévérement, si jamais je suis à d'autre qu'à vous !

PASQUIN *à Valere.*

Voilà votre congé. Retirons-nous.

VALERE.

Viens, Pasquin, suis-moi. Je suis outré. (*à Ju-*

lie.] Mademoiselle, vous vous repentirez, mais ce sera trop tard, je vous en avertis.

SCENE X.

JULIE, LEANDRE, NERINE, CRISPIN.

LEANDRE *à Crispin.*

As-tu tout disposé pour mon départ ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, nos chevaux sont sellez & bridez; mais je ne crois pas que nous devions nous presser de partir.

LEANDRE.

Et sur quoi crois-tu cela ?

CRISPIN.

Sur une conversation que je viens d'entendre.

JULIE.

Une conversation ?

CRISPIN.

Oui, Mademoiselle, entre le Pere de mon Maître, le Patron du logis, & Monsieur votre Oncle, qui leur contoit des choses merveilleuses sur votre sujet. Je l'écoutois sans être aperçû.

JULIE.

De quoi s'agissoit-il donc ?

CRISPIN.

Oh! cela va bien vous surprendre. Premierement Monsieur votre Oncle a dit..... qu'il étoit votre Oncle.

LEANDRE.

Te moeques-tu de nous ?

CRISPIN.

Vous plaît-il de vous taire ?

JULIE.

Laiſſe le parler.

CRISPIN.

Il eſt donc votre Oncle, mais votre Oncle d'une certaine façon, qui fait que, pour ainſi dire... Vous comprenez bien, par le moyen d'un grand Seigneur Italien qui s'étoit établi à Paris, & dont il étoit l'Ecuyer. . Attendez, je n'y ſuis plus. Pardonnez moi, m'y voici. Le Seigneur dont je vous ai parlé, avoit deux Filles, l'une qui étoit mariée, l'autre qui ne l'étoit pas. Celle qui étoit mariée... avoit un Mari, comme vous le jugez bien; mais celle qui ne l'étoit pas, en avoit un ſans en avoir; & parce qu'elle avoit ſçu plaire à Monſieur votre Oncle, il eſt arrivé que Monſieur votre Oncle & Monſieur votre Pere ont fait un certain mariage ſecret, qui fait que Madame votre Tante eſt devenue Madame votre Mere..., parce que votre premiere Mere, qui n'étoit pas votre Tante, eſt venue à décéder par ſon trépas; & voilà juſtement la raiſon qui fait que je ne crois pas que nous devions partir.

NERINE.

Certes, voilà un trait d'hiſtoire bien remarquable!

CRISPIN.

N'êtes-vous pas au fait preſentement.

LEANDRE.

Je veux mourir, ſi je comprens un mot à tout ce qu'il a dit.

CRISPIN.

Ma foi, ni moi non plus. Il y a un diable de brouillamini dans tout cela, qui m'a penſé faire tourner la cervelle. Mais, tenez, voici ces Meſſieurs qui vont vous éclaircir.

SCENE XI.

LISIMON, LICANDRE, JULIE, NERINE, LEANDRE, CRISPIN.

LISIMON *à Licandre.*

Rien ne vous empêche desormais de rendre la chose autentique.

LICANDRE.

Ah ! je suis bien-aise de vous trouver ensemble.

JULIE.

Nous n'y serons pas long-tems. Nous nous parlons pour la derniere fois. Vous sçavez, sans doute, le malheur qui nous est arrivé.

LICANDRE.

Oui, je le sçais. On m'a tout conté.

LEANDRE.

Je vous attendois, Monsieur, pour prendre congé de vous.

JULIE *se jettant aux genoux de Licandre.*

Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, mon Oncle : c'est de ne me point engager avec un autre, & de souffrir que je me retire dans un Couvent.

LICANDRE.

Dans un Couvent ! C'est ce que je ne souffrirai point ; & je veux que vous demeuriez auprès de moi, pour la consolation de ma vieillesse.

NERINE.

Je respire !

LEANDRE *à Licandre.*

Je vous conjure en partant, Monsieur, de persister dans cette résolution.

LICANDRE.

J'y persisterai, je vous en répons. Je ferai bien pis ; car je prétens la marier.

JULIE.

Me marier ?

LICANDRE.

Sans doute, & dès aujourd'hui.

LEANDRE.

Ah, de grace, ne lui faites point de violence sur ce sujet, il suffira...

LICANDRE.

Je vous marierai aussi, vous qui parlez.

LEANDRE.

Moi! Monsieur ?

LISIMON.

Vous même; c'est une affaire que nous venons de conclure.

NERINE.

Ah, par ma foi, je devine ce que c'est. On va donner Angélique à Léandre, & Valére épousera ma Maîtresse; cela n'est pas mal imaginé.

JULIE.

Si ce sont là vos intentions, mon Oncle, vous me mettez dans la nécessité d'être ingrate, & j'aurai le malheur de vous desobéir.

LICANDRE.

Vous ne serez point ingrate, vous obéirez, & vous serez ravie d'être mariée.

LEANDRE.

Quel est donc celui que vous lui destinez ?

LICANDRE.

Vous.

LEANDRE.

Moi ?

NERINE.

En voici bien d'une autre.

JULIE.

J'épouserois Léandre ?

LICANDRE.

Aimez vous mieux aller au Couvent ?

JULIE.

Non vraiment, mon Oncle ; mais puis-je devenir la Femme de mon Beau pere ?

LICANDRE.

Allez, rassurez-vous, il ne l'est point.

LEANDRE.

Juste Ciel !

JULIE.

Quoi ! la Baronne de Saint-Aubin n'étoit point ma Mere ?

LICANDRE.

Non, puisque vous êtes ma Fille.

JULIE.

Votre Fille ?

LICANDRE.

Oui, ma chere Julie, reconnoissez celui qui vous a donné le jour.

JULIE.

Ah ! je devois vous reconnoître à la tendresse que j'avois pour vous, & à celle dont vous m'avez toujours honorée.

CRISPIN.

Je vous le disois bien, moi, que Monsieur votre Oncle & Madame votre Mere avoient fait un mariage secret.

LEANDRE.

Je n'ose croire ce que j'entens, & je crains de me tromper.

LICANDRE.

Rassurez-vous, Léandre. Ce que je dis est indubitable, & je vous en convaincrai dans un moment en vous faisant le recit de mes avantures. Qu'il vous suffise presentement de sçavoir, que Julie est ma Fille, que vous n'avez jamais été son Beau-pere, & que l'obstacle qui vous a tant affligé, n'est point un obstacle à votre bonheur.

CRISPIN.

Ne voilà-t'il pas mot pour mot ce que je vous avois dit ?

JULIE.

O Ciel ! après une si vive allarme, que ma joye est excessive !

LEANDRE.

Ma surprise, mon bonheur... Je ne sçaurois parler.

LISIMON.

Allez, cela est plus éloquent que tout ce que vous pourriez dire. Nous vous entendons de reste.

LICANDRE.

Entrons, & envoyons chercher un Notaire.

LISIMON.

Nous ferons deux nôces à la fois ; celle de Julie & de Leandre, & celle de Valere & d'Angélique.

SCENE XII.

LISIMON, LICANDRE, JULIE, NERINE, LEANDRE, CRISPIN, PASQUIN.

PASQUIN *à Lisimon.*

JE viens vous aprendre d'étranges nouvelles, Monsieur.

LISIMON.

Quoi donc ?

PASQUIN.

Monsieur votre Fils est parti.

LISIMON.

Il est parti ? Où va-t'il ?

PASQUIN.

Il n'en sçait rien ; ni moi non plus : mais desespéré d'avoir rompu une seconde fois avec Angélique, pour l'amour de Mademoiselle, qui n'a point voulu

recevoir ses hommages, il vient de me dire qu'il s'en alloit si loin, si loin, que vous n'entendriez jamais parler de lui.

LISIMON.

Le malheureux ! Je suis fâché que cet incident trouble votre joye; mais quelque triste qu'il soit pour moi, il ne m'empêchera point de donner tous les soins nécessaires aux préparatifs du mariage que vous venez de conclure.

LICANDRE.

Nous vous sommes infiniment redevables; mais ces préparatifs n'empêcheront point aussi que nous ne cherchions tous les moyens possibles de remettre Valere dans vos bonnes graces, & dans celles d'Angélique.

LISIMON.

Entrons. J'y donnerai les mains de tout mon cœur, quoiqu'il ne le mérite pas.

SCENE DERNIERE.

CRISPIN, NERINE, PASQUIN.

CRISPIN.

VOilà donc mon Maître marié. Pour moi, je vais chercher quelque jolie Grizette avec qui je puisse faire souche. Je serois responsable devant la postérité, si je laissois périr la race des Crispins. Soyons Amis, Pasquin, je te laisse en possession, & je te promets que je ne chasserai plus sur ton domaine.

NERINE *à Pasquin.*

Si tu me promettois de n'être plus jaloux, je ne te regarderois plus comme un Mari, & tu en serois mieux traité.

PASQUIN.

Touche-là, mon enfant ! Je vois bien que dans le fiécle où nous fommes, quand on fait tant que de prendre une Femme, il faut fe réfoudre à devenir commode.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LE
DISSIPATEUR,
OU
L'HONNETE - FRIPONNE.
COMEDIE.



PRÉFACE.

L'*Avare* & le *Dissipateur* sont deux contrastes parfaits. Moliére s'est emparé du premier. Non seulement c'étoit le plus facile & le plus brillant, mais Plaute lui en avoit fourni le sujet & les traits les plus vifs & les plus comiques. Il est vrai que Moliére a trouvé l'art d'enrichir sa matiére ; je puis ajouter même qu'il a surpassé son modéle dans son *Avare*, & dans son *Amphitrion*: mais enfin c'étoient toujours des imitations, & tout le monde conviendra sans peine, qu'il est bien plus aisé de perfectionner que d'inventer ; sur-tout quand un grand Homme polit l'ouvrage d'un grand Homme.

Pour ce qui me concerne ici, le cas est tout différent. Je n'ai travaillé sur aucun modéle. J'ai fait choix de mon sujet, j'en ai formé le plan, & c'est la nature qui me l'a fourni; mais j'ai trouvé dans l'exécution des difficultez presque insurmontables ; c'est ce que mes Lecteurs observeront facilement, s'ils font réflexion que le caractére du *Dissipateur* n'est pas un de ces caractéres *momentanez*, qui peuvent produire tout leur effet dans l'espa-

ce de vingt-quatre heures, & même pendant le seul tems de la representation ; qui suffit pour étaler les principaux traits de l'avarice, & pour en tirer tous les événemens qui peuvent rendre une action complette.

Il n'en est pas de même d'un Dissipateur : car outre que son caractére est moins ridicule, & par conséquent moins risible, il lui faut bien plus de tems pour se déveloper ; ses actions veulent des intervalles. Quelque prodigue que puisse être un homme, il ne parvient pas tout-d'un-coup à sa ruïne totale, qui est le seul événement par où l'on puisse finir son histoire, & achever son portrait. Or comment accorder les régles du Théâtre avec un pareil caractére ? Ruiner un homme puissamment riche, dans l'espace de vingt-quatre heures, c'est representer une action qui ne peut guéres être vraïe, & qui certainement n'est point vrai-semblable. Il ne me restoit donc aucun expédient pour me tirer de l'embaras où je me trouvois, que de faire paroître d'abord mon Héros prêt à tomber dans le précipice qu'il ne voit point, parce que ses passions & ses faux Amis le lui cachent depuis long-tems : mais il ne me suffisoit pas de le presenter dans une situation si périlleuse ; il falloit faire connoître au Spectateur les raisons & les incidens qui l'avoient causée ; je ne pouvois les mettre en action, puisque le tems ne me le permettoit pas, & ce n'est que par des recits que j'ai rempli

mon

mon ſujet : mais on voit aiſément par ces détails, combien il eſt inférieur à celui de l'Avare ; que pour l'égayer & le rendre plus intéreſſant, je n'ai pû me diſpenſer de mettre en œuvre tous les caractéres épiſodiques qu'il amenoit néceſſairement à ſa ſuite, & qu'il ne m'a pas été poſſible de me renfermer dans un petit nombre de Perſonnages & d'événemens, ni d'affecter cette aimable ſimplicité d'action, ſi juſtement admirée dans les Anciens, principalement dans les Comédies de Plaute, qui par cet endroit eſt bien ſupérieur à Térence, ſelon le jugement des meilleurs Critiques.

Ce qui me paroît le plus heureuſement imaginé dans ma Comédie du *Diſſipateur*, c'eſt le caractére de la Veuve. J'avoue qu'il cauſe quelque répugnance au premier aſpect, & qu'il a paru bleſſer la délicateſſe de quelques perſonnes d'eſprit à qui j'ai fait la lecture de cet Ouvrage ; mais j'oſe dire, qu'un peu de réflexion auroit bientôt guéri leurs ſcrupules : car enfin n'eſt-il pas facile d'obſerver, que j'ai l'attention pendant tous les Actes, & par différens moyens, de faire entrevoir, & même eſpérer, qu'enfin on ſera content de Julie ? Il n'eſt point de Spectateur ou de Lecteur aſſez peu délié, pour ne pas ſentir que le caractére aparent de cette Veuve, n'eſt qu'un caractére déguiſé par la prudence & par la tendreſſe ; & que cette fauſſe aparen-

ce, qui fait le nœud de la Piéce, en produisant des événemens singuliers & interressans, met le *Dissipateur* à portée d'étaler son caractére, & le pousse plus rapidement à sa catastrophe. En effet, les prudentes manoeuvres de Julie amenent un dénouement d'autant plus heureux, qu'il doit satisfaire les desirs des Spectateurs, en ouvrant les yeux d'un Jeune-homme aimable, que d'indignes flatteurs avoient aveuglé, & en le retirant du précipice affreux où de faux Amis l'avoient fait tomber.

Au reste, il m'eût été très-facile de donner à cette Veuve un caractére tout différent, & d'en faire une Héroïne merveilleuse, en la rendant aussi généreuse qu'elle semble interressée : mais outre que ces caractéres Romanesques, que quelques Auteurs nous étalent aujourd'hui, ne sont point du ressort ni du ton de la Comédie, qui ne veut rien que de simple & naturel; je sens & l'on doit sentir comme moi, que plus je me serois écarté du vrai pour les imiter, plus je me serois éloigné du but que je me propose, qui est de representer le monde tel qu'il est, & non pas tel qu'il devroit être. Si j'avois voulu quitter le Brodequin pour chausser le Cothurne, j'aurois dû faire aussi du *Dissipateur* un homme non moins généreux que magnifique; mais l'aurois-je copié d'après nature ? Non, très-assurément. Les Prodigues ne le sont point

par vertu ; ils n'ont que les dehors de la générosité ; ils ne veulent que satisfaire leurs passions ou leur vanité. Tout ce qui ne tend pas à l'un de ces deux objets, ne fait aucune impression sur eux. Donner pour le seul plaisir de donner, est un charme qui ne les touche point. Ils ne sont prodigues que pour leurs flatteurs, ou que pour les ministres de leurs plaisirs. Au lieu qu'un homme vraiment généreux soûmet son humeur bienfaisante & libérale à la justice, à la prudence & à la raison. Il n'a point d'autre intérêt que celui de bien faire ; & il n'est jamais plus content de lui-même, que lorsqu'il peut déterrer le mérite indigent, & non-seulement soulager, mais prévenir ses besoins. Telle est la différence essentielle entre la prodigalité & la générosité ; & c'est ce que je me suis efforcé de faire sentir dans le caractére du Dissipateur. Il falloit le copier, & non pas l'imaginer. J'ai toujours l'homme devant mes yeux, & j'aime mieux le peindre que de le farder. Peindre est l'objet de la Comédie. Si les figures qu'elle représente aux Spectateurs ne sont pas parfaitement ressemblantes, le plus riche coloris ne sçauroit empêcher que les Connoisseurs ne les trouvent mauvaises.

ACTEURS.

JULIE, jeune Veuve.

CIDALISE, jeune Coquette, Rivale de Julie.

ARSINOÉ, ARAMINTE, BELISE, } Amies de Cléon.

FINETTE, Femme-de-Chambre de Julie.

CLEON, Amant de Julie, Dissipateur.

LE BARON, Pere de Julie.

GERONTE, Oncle de Cléon.

LE MARQUIS, Fils du Baron.

LE COMTE, Ami & Confident de Cléon.

FLORIMON, autre Ami de Cléon.

CARTON, aussi Ami de Cléon.

PASQUIN, Valet de Cléon.

PLUSIEURS, Convives de Cléon.

La Scène est dans la Maison de Cléon.



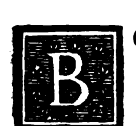
LE DISSIPATEUR, *OU* L'HONNÊTE - FRIPONNE. *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, FINETTE.

FINETTE.

On jour, Monſieur Paſquin.

PASQUIN.

Très-humble ſerviteur.

FINETTE.

Cléon eſt-il levé ?

PASQUIN.

Depuis long-tems, mon cœur.

FINETTE.

Pourrois-je lui parler.

PASQUIN.

Cela n'eſt pas poſſible.
D'un bon quart-d'heure au moins il ne ſera viſible.

FINETTE.

Et pourquoi donc ?

PASQUIN.

Avec le Comte de Guéret,
Au moment que je parle il tient conſeil ſecret.
Il a cent mille écus, & cherche la maniére
De dépenſer dans peu la ſomme toute entiére.
Cet argent-là lui peſe ; il veut s'en déſaiſir.

FINETTE.

Eh bien, qu'il me le donne, il ne peut mieux choiſir :
Je ſuis Fille, il me faut un Mari. Cette ſomme
Pourroit entre mes mains tenter un galant homme.
L'argent & le Mari me viendroient à propos,
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'eſt à-dire en deux mots.
Que vous êtes preſſée ?

FINETTE.

Oui.

PASQUIN.

Vos yeux le font croire.

FINETTE.

Ma foi, Cléon feroit un acte méritoire.

PASQUIN.

C'eſt par cette raiſon qu'il ne le fera pas.
La généroſité pour lui n'a point d'apas ;
C'eſt, ou pour ſon plaiſir, ou par vanité pure,
Qu'il prodigue ſon bien ſans raiſon ni meſure ;
Très ſouvent le caprice excite ſes bienfaits,
Et jamais, à coup ſûr, ils n'ont de bons effets.
Auſſi ſes faux Amis, dont grande eſt l'abondance,
Loin de lui ſçavoir gré de ſa folle dépenſe,
Ici pour le flatter font de communs efforts,
Et ſe mocquent de lui, ſi tôt qu'ils ſont dehors.

FINETTE.

Et Pasquin peut souffrir un semblable manége ?
Tu ne profites pas de l'ample privilége
Que Cleon t'a donné depuis un si long-tems,
De lui pouvoir sur tout dire tes sentimens,
Pour chasser de chez vous tous ces flateurs avides
Que l'on ne voit jamais en sortir les mains vuides ?
Morbleu ! si ma Maîtresse avoit ce foible-là,
Je périrois plutôt que de souffrir cela ;
Jamais ces faux Amis ne deviendroient nos Maîtres,
Et je les ferois tous sauter par les fenêtres.

PASQUIN.

Dans les commencemens je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux Amis :
Sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon Maître quelque tems a fait le bon Apôtre,
Il suivoit mes conseils, s'en faisoit une loi ;
A la fin ses flatteurs l'ont emporté sur moi.
J'allois être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi qui me plaît céans, & qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci ; j'ai fait comme ce chien
Qui portoit à son col le dîner de son Maître,
Et trouvant d'autres chiens qui vouloient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir le sauver du hazard,
Leur livra le dîner pour en manger sa part.

FINETTE.

D'un fidèle Valet est-ce donc là l'office ?

PASQUIN.

Et morbleu, que chacun se rende ici justice !
Ta Maîtresse Julie en use t'elle mieux ?
Cleon de jour en jour en est plus amoureux,
Il prétend l'épouser ; & cette aimable Veuve
De son pouvoir sur lui fait chaque jour l'épreuve ;
Ne dévroit-elle pas empêcher que Cleon
N'achéve de ses biens la dissipation ?
Mais bien loin de sauver son Amant du pillage,

C'eſt elle qui s'y porte avec plus de courage.

FINETTE.

Il eſt vrai qu'elle eſt vive, & qu'elle fait ſa main :
Malgré tous mes avis elle va ſon chemin.

PASQUIN.

Eh, tu ſuis ſon allure avec aſſez d'adreſſe,
Et te voilà vêtue ainſi qu'une Princeſſe.
De même que Julie ardente à nous piller....

FINETTE.

Oh pour moi, je n'ai fait encor que grapiller.
Si tu voulois m'aider, je ferois mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend à préſent de ce Monſieur le Comte
Qui gouverne Cléon & s'en eſt emparé;
C'eſt lui qu'il faut gagner. C'eſt ce flatteur outré.
Qui, par une ſervile & baſſe complaiſance,
A ſubjugué mon Maître, & regle ſa dépenſe.
Son pouvoir eſt ſans borne; on n'obtient rien ſans lui.

FINETTE.

L'avis n'eſt pas mauvais. Je veux dès aujourd'hui
En faire uſage : Adieu, car voici ma Maîtreſſe.

PASQUIN.

Je voulois te gliſſer quelques mots de tendreſſe :
On m'en ôte le tems; mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte, & nous pourrons renouer l'entretien.



SCENE II.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

EH bien, qu'a dit Cléon du dessein de mon Pere?

FINETTE.

Je n'ai pû lui parler; une importante affaire
L'empêche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon Pere me désole, & veut rompre avec lui,
Voyant qu'à nos avis il ne veut point se rendre.

FINETTE.

Votre Pere a raison; mais il devroit attendre;
Cléon n'a pas encore dissipé tout son bien;
Nous romprons avec lui quand il n'aura plus rien.
Encor deux ou trois mois, sa ruine est complete;
Voudriez vous laisser la chose à demi faite?

JULIE.

Hélas!

FINETTE.

Vous soupirez!

JULIE.

Eh n'ai-je pas raison?
Tu sçais que Cléon m'aime, & que j'aime Cléon;
Mais à le corriger envain je me fatigue,
Je ne puis mettre un frein à son humeur prodigue.

FINETTE.

Puis-je sans vous fâcher vous parler franchement?
Cléon vous aime peu; vous l'aimez foiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien sincére;
S'il étoit animé du desir de vous plaire,
Pourriez-vous accepter ses prodigalités,
Et lui, vous feroit-il cent infidélités?
Loin de le corriger, vous briguez ses largesses;

Cléon fait chaque jour de nouvelles Maîtresses ;
Vous ruinez sa bourse, il proméne ses vœux,
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras si ma tendresse est feinte.
Je permets, il est vrai, sans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paroisse charmé,
Mais je sens que mon cœur n'en est point allarmé!
C'est par vanité pure, & non par inconstance,
Que Cléon me trahit souvent en aparence;
Et pourvû qu'une intrigue ait beaucoup éclaté,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais de sa vanité, sa bourse est la victime,
Et c'est par-là sur-tout que votre Amant s'abîme.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce déréglement.

FINETTE.

Vous?

JULIE.

Oui; Mais ce n'est pas l'ouvrage d'un moment.
Je ne puis le guérir de son erreur extrême,
Qu'en le livrant encor quelque tems à lui-même.
Les reproches, les pleurs ne m'ont point réussi.

FINETTE.

Il faudroit commencer par éloigner d'ici
Ce fripon d'Intendant qui chaque jour le triche,
Et qui depuis deux ans est devenu si riche,
Qu'il faudra quelque jour que Cleon soit le sien,
Pour rattraper au moins la moitié de son bien.

JULIE.

Je ferai pour cela ses efforts nécessaires;
Mais le fourbe a si bien embrouillé les affaires,
Que Cleon ne peut plus sans lui les débrouiller,
Et qu'il se voit contraint à se laisser piller.

FINETTE.

Enfin, par quel moyen empêcher sa ruine,

Puisque vous rebutez tous ceux que j'imagine ?
Du moins commencez donc par n'en rien recevoir.

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encor des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques,
C'est l'amour à la mode. Avouez-moi tout net,
Que ruiner Cleon est votre unique objet;
D'un si noble dessein faites-moi confidente,
Car pour vous seconder j'ai la main excellente.

JULIE.

J'accepte ton secours ; oui, mon intention
Est d'avoir, si je puis, ce qui reste à Cléon.

FINETTE.

La chose étant ainsi, me voilà toute prête,
Et je vais commencer par un coup de ma tête....
Si nous pouvions gagner le Comte du Guéret!
Heureusement, je crois qu'il vous aime en secret.

JULIE.

Oui, Finette, j'en suis à present trop certaine;
Par de fortes raisons je lui cache ma haine,
Mais autant que je puis je fuis son entretien,
Et je veux avertir Cléon....

FINETTE.

N'en faites rien.
Il trahit son Ami, c'est un fripon; n'importe.
On peut tirer parti d'un homme de sa sorte.
Feignez de vous laisser un peu persuader,
Et dans tous nos projets il va nous seconder.

JULIE.

Je ne puis m'y résoudre.

FINETTE.

Il le faut.

JULIE.

Mais....

FINETTE.

Souffrez
Que je lui parle, moi, vous m'en remercirez :
Car sans vous engager, & sans lui rien promettre,
Je sçaurai....

JULIE.

Je vois bien qu'il faut te le permettre.
Mais songes que Cléon a mon cœur & ma foi ;
Que je mourrois plutôt....

FINETTE.

Reposez-vous sur moi.
Dans votre apartement vous n'aurez qu'à m'attendre ;
J'ai deux projets en tête, & veux les entreprendre.
Le Comte vient. Je vais entamer le premier.
Sortez vîte.

SCENE III.

LE COMTE, FINETTE.

FINETTE *à part.*

Avec nous il faut l'associer.
Oui, oui ; fourber un fourbe est une œuvre louable,
J'en fais gloire. Il me voit.

LE COMTE *à part.*

L'instant est favorable,
(*Haut.*)
Tâchons de la gagner. Finette, vous rêvez !

FINETTE.

Ah, ah ! c'est vous, Monsieur ! Je songeois....

LE COMTE.

Vous avez
Quelque affaire de cœur qui vous occupe.

FINETTE.

A l'âge
Où je suis parvenue, on ne feroit pas sage
Si l'on ne suivoit pas les mouvemens du cœur.
Le vôtre est-il tranquile? On vous trouve rêveur
Depuis un certain tems; & je gage ma tête,
Que quelqu'aimable objet a fait votre conquête.

LE COMTE.

Ma foi, tu gagnerois, car je suis amoureux.

FINETTE.

Tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon.

FINETTE.

Par conséquent heureux?
Qui vous résisteroit?

LE COMTE.

Ton ingrate Maîtresse.

FINETTE.

Il est vrai que Cléon a toute sa tendresse,
Et vous vous exposez à soupirer long-tems.

LE COMTE.

On peut faire changer les cœurs les plus constans,
Et celui d'une Femme est toujours variable.

FINETTE.

J'en juge par le mien. Vous êtes fort aimable,
Encor jeune, & d'un rang qui se fait respecter;
A de moindres apas on se laisse tenter.
D'ailleurs, quand l'intérêt parle pour le mérite,
C'est rarement en vain qu'il presse & sollicite.

LE COMTE *l'embrassant.*

Tu me charmes, Finette, & si j'ai ton secours,
J'espére te devoir le bonheur de mes jours.

FINETTE.

Est-ce de bonne foi que vous aimez Julie?
Là, parlez franchement.

LE COMTE.

Je l'aime à la folie,
Et j'entreprendrois tout pour mériter son cœur.

FINETTE.

Eh bien, il faudra voir jusqu'où va cette ardeur,
Et la mettre à l'épreuve.

LE COMTE.

Il n'en peut être aucune
Qui puisse m'arrêter. Mon crédit, ma fortune,
Mes Amis ; tout enfin ce qui dépend de moi,
Sera sacrifié pour lui prouver ma foi.

FINETTE.

La peste! vous prenez un ton bien énergique,
Et vous m'éblouissez par votre Rhétorique.
Voyons si les effets me toucheront autant.

LE COMTE.

Qu'on cherche à m'éprouver, & l'on sera content.
Commençons par sçavoir si l'aimable Finette
Voudra parler pour moi?

FINETTE.

Tout ce qui m'inquiette,
C'est que si je vous sers, je vous donne moyen
De trahir votre Ami.

LE COMTE.

Bon, cela ne fait rien.

FINETTE.

Comment donc? Je croyois, j'en aurois juré même,
Que pour lui vous aviez une tendresse extrême ;
Mais je vois maintenant que vous ne l'aimez point.

LE COMTE *après avoir un peu rêvé.*

Je ne sçais si je dois m'ouvrir jusqu'à ce point;
Tu me sondes peut-être...En tout cas, je m'en mocque,
Et je vais te parler sans la moindre équivoque:
Car si tu me trahis, ton effort sera vain,
Et je sçaurai bien faire échouer ton dessein.

FINETTE.

Si vous sçaviez, Monsieur, combien je suis sincére!

Combien je vous estime... Est-il donc nécessaire
De jurer, protester ? Ordonnez, & d'abord...

LE COMTE.

Je te crois ; car je puis te faire un heureux sort
Si je suis satisfait de tes soins, de ton zèle.

FINETTE.

J'entens mes intérêts, & vous serai fidèle.
N'allez donc pas, Monsieur, me parler à demi.
Sentez-vous du scrupule à trahir votre Ami ?

LE COMTE.

Cleon est un Ami si fou, si ridicule,
Que l'on peut le berner sans le moindre scrupule.

FINETTE.

Je croyois, moi, jugez de ma simplicité,
Que l'on devoit rougir de la duplicité ;
Que trahir son Ami c'étoit faire un grand crime,
Et que rien n'acquéroit plus de gloire & d'estime,
Que de s'immoler même aux droits de l'amitié.

LE COMTE.

Morale surannée !

FINETTE.

Oui ?

LE COMTE.

Cela fait pitié,
On suivoit autrefois cette fade méthode ;
Aujourd'hui les Amis ne sont plus à la mode ;
Les hommes sont unis par le seul intérêt ;
L'amitié n'est qu'un nom.

FINETTE.

Cette mode me plaît,
Et de-là je conclus, en dépit des scrupules,
Que les honnêtes gens sont de francs ridicules.
Çà, venons donc au fait.

LE COMTE.

Le fait est que j'adore
Ta charmante Maîtresse ; & je dis plus encore,
C'est que me voilà prêt à la servir en tout,

Si de m'en faire aimer tu peux venir à bout.

FINETTE.

Sans vous promettre rien, j'y ferai mon possible ;
Mais comme à l'intérêt elle est un peu sensible,
Le moyen de gagner son inclination,
C'est que vous nous aidiez à ruiner Cléon ;
Je veux dire, Monsieur, à placer dans nos coffres
Son argent, ses bijoux...

LE COMTE.

Vous prévenez mes offres.
S'il ne tient qu'à cela, Julie est à moi.

FINETTE.

Bon.
Je vais donc attaquer la bourse de Cléon.
Secondez mon adresse ; & ma reconnoissance
Ne fera pas long-tems languir votre espérance.
Il vient, souvenez-vous...

LE COMTE.

Je suis homme réel.

SCENE IV.

CLEON, LE COMTE, FINETTE, PASQUIN.

CLEON *à Pasquin qui le suit.*

QU'on dise de ma part à mon Maître-d'hôtel,
Que je ne trouve plus ma dépense assez forte ;
Que cela deshonore un homme de ma sorte ;
Que le ménage ici ne convient nullement.

LE COMTE.

Il est vrai.

CLEON *à Pasquin.*

Parle-lui très-sérieusement.
Je prétens que chez moi tout soit en abondance.

LE COMTE *à Pasquin.*

A quoi sert le bon goût sans la magnificence ?
On lui fait mal sa cour en épargnant son bien.

CLEON.

Oui. Pour me faire honneur je ne plains jamais rien :
Et mon plus grand plaisir est d'exciter l'envie.

LE COMTE.

Rien n'est si bas, si vil, qu'un air d'économie ;
Si cet homme s'en pique, il se fera chasser.

CLEON.

C'est à moi de fournir, à lui de dépenser.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale,
Car il prodigue tout, & sans cesse il régale.

LE COMTE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Comptez, de plus, qu'il en prend bien sa part.
Il est gros comme un muid ; vos gens sont gras à lard ;
A tous venans beau jeu. Votre seule desserte
Nous met tous en état de tenir table ouverte.
Chacun a sa chacune ; & dès le point du jour,
Nos amis & les leurs nous aident tour-à-tour ;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépense,
Chacun ici, Monsieur, travaille en conscience.

CLEON *prenant du tabac.*

Cela me fait plaisir. Mais je vois cependant
Qu'on se relâche un peu.

PASQUIN.

C'est Monsieur l'Intendant
Qu'il en faut accuser. Il dit que les fonds baissent,
Et que vous maigrissez quand les autres s'engraissent ;
Il crie à tous momens. Ses lamentations
Nous causent jour & nuit des indigestions ;
Car, pour bien digérer il faut être tranquile,
Et ce vilain censeur nous échauffe la bile.

CLEON *au Comte.*

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

LE COMTE.

Fiez vous en à moi, je travaille à cela.
Mais il me faut du tems: car je veux faire enſorte
Qu'il rende gorge avant que de paſſer la porte.
C'eſt un maître fripon, qui fait le ménager
Pour couvrir ſes larcins.

CLEON.

Vous m'y faites ſonger;
Telle eſt de ſes pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne ſçais point compter; je hais la moindre affaire;
Pour vaquer au plaiſir je lui livre mon bien,
Dont il fait ce qu'il veut, & peut-être le ſien;
Et fier de ma pareſſe & de mon ignorance,
Pour mieux faire ſa main il rogne ma dépenſe.
Oh! parbleu, nous verrons.

PASQUIN.

Mais il manque d'argent.

CLEON.

Qu'il vende deux Contrats qui lui reſtent.

PASQUIN.

L'Agent
Dont il ſe ſert toujours pour ce petit négoce,
Dit qu'ils perdent moitié.

CLEON.

Qu'importe? Mon caroſſe
Eſt-il prêt?

PASQUIN.

Oui, Monſieur. Mais pluſieurs créanciers
De fort mauvaiſe humeur, & de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLEON *en colére.*

Moi! de les écouter j'aurois la patience?
Qu'on me chaſſe d'ici cette canaille-là.

PASQUIN.

Je vais les enyvrer. Je ne ſçais que cela

Pour les endormir.

CLEON.

Soit. Pourvû qu'on m'en délivre.

PASQUIN.

Cet Auteur si fameux vous aporte son Livre,
Et voudroit vous l'offrir.

CLEON.

Il peut s'en retourner.
A ces sortes de gens je n'ai rien à donner.
Ils me cherchent par tout: par-tout je les évite.

PASQUIN *à part.*

Il prodigue aux fripons, & refuse au mérite.

CLEON *à Pasquin.*

(Apercevant Finette.)

Va t'en. C'est toi, Finette?

FINETTE *d'un air triste.*

Eh vraiment oui, c'est moi.

CLEON *en riant.*

Qu'as-tu donc?

FINETTE *les yeux baissez.*

Rien, Monsieur.

CLEON.

Tu soupires, je croi?

FINETTE *poussant un gros soupir.*

Il est vrai.

CLEON.

Quel sujet t'inspire la tristesse?

FINETTE.

Je m'afflige, Monsieur, pour ma pauvre Maîtresse,
Elle est au desespoir.

CLEON.

Et par quelle raison?

FINETTE.

Je ne puis vous la dire.

CLEON.

Oh! je la sçaurai.

FINETTE.

Non.

Cela m'eſt défendu.

CLEON *d'un air fâché.*

Quoi ! pour moi du myſtére ?

Cela me pique au moins.

FINETTE.

Je n'y ſçaurois que faire ;

Mais on me chaſſeroit....

CLEON.

Tiens, prens ce diamant.

FINETTE *le mettant à ſon doigt.*

Vous me perdez, Monſieur.

CLEON.

Parle-moi promptement.

FINETTE.

Le moyen avec vous de garder le ſilence ?
J'ai le cœur ſi ſenſible à la reconnoiſſance !...

CLEON.

Ne me fais plus languir, & dis-moi...

FINETTE *en pleurant.*

Depuis peu...

Ma Maîtreſſe a perdu... vingt mille écus au jeu.

CLEON.

Vingt mille écus ?

FINETTE *en ſanglottant.*

Autant.

CLEON.

La ſomme eſt un peu forte.

LE COMTE *à Finette.*

Quoi ! faut-il pour un rien s'affliger de la ſorte ?

FINETTE *en pleurant.*

Mais elle doit ce rien, & voudroit l'acquiter.
Tous ſes fonds ſont placez, il faut bien emprunter ;
On la preſſe. D'ailleurs, elle craint que ſon Pere
Ne vienne à découvrir cette fâcheuſe affaire.
J'ai fait ce que j'ai pû pour la réſoudre enfin

A recourir à vous dans son mortel chagrin.
„ Peux-tu, m'a-t'elle dit, me parler de la sorte ?
„ Ote-toi de mes yeux. " Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de son besoin urgent.

CLEON.

Elle a ma foi raison, car je n'ai point d'argent.

FINETTE.

Enfin, voyant un peu sa fougue rallentie,
(D'un ton ferme.)
„ Madame, ai-je ajouté, je viens d'être avertie
„ Que Cléon hier au soir toucha cent mille écus,
„ Je l'ai sçu de bon lieu. Craignez-vous un refus
„ Quand Cléon est nanti d'une si grosse somme ?
„ Non, Madame, il vous aime, il est si galant homme,
„ Que pouvant vous tirer d'un cruel embaras,
„ Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas.
„ Vous connoissez son cœur généreux, magnifique.

CLEON.

Qu'a-t'elle repliqué ?

FINETTE *d'un air mystérieux.*

Rien. Je suis politique,
Et je juge par-là qu'en cette occasion,
Vous pourriez vaincre enfin son obstination.

CLEON.

Le crois-tu ?

FINETTE.

J'en répons.

CLEON.

Je connois ta Maîtresse,
Elle refusera....

FINETTE.

Non, pourvû qu'on la presse.

CLEON *au Comte.*

Qu'en dites-vous ?

LE COMTE *affectant un air indifférent.*

Eh mais... Qu'il faut faire un effort.
Ces vingt mille écus-là vous feront peu de tort.

CLEON *en soûriant.*

Cependant vous sçavez . . .

LE COMTE.

Va lui dire, Finette,

Que je lui porterai de quoi payer sa dette.

FINETTE *d'un air gracieux & faisant une profonde révérence à Cléon & au Comte.*

Madame aura l'honneur de vous remercier.

LE COMTE *à part.*

La friponne est adroite, & sçait bien son métier.

SCENE V.

CLEON, LE COMTE.

CLEON *en riant.*

AMi, que dites-vous d'un semblable message ?
Julie avec Finette est de concert, je gage.

LE COMTE *d'un air froid.*

Non, je ne le crois pas. Mais je suis assuré
Qu'elle a perdu beaucoup, & doit vous sçavoir gré
D'un secours aussi prompt pour la tirer d'affaire,
Et lui sauver l'ennui d'importuner son Pere,
Dont elle recevroit cent reproches fâcheux :
Car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brutal, emporté . . .

CLEON *apercevant le Baron.*

Chut.

LE COMTE *surpris.*

C'est lui même, je pense.

CLEON *au Comte.*

Il gronde entre ses dents.

SCENE VI.

CLEON, LE COMTE, LE BARON.

LE BARON *bas, en les contemplant du fond du Théâtre.*

O La belle alliance
(*Haut.*)
D'un flâteur & d'un fou ! Serviteur, serviteur.

CLEON *en souriant.*

Qu'avez vous ? Vous voilà d'assez mauvaise humeur,
Ce me semble.

LE BARON *brusquement.*

Oui, morbleu.

CLEON.

Pourquoi ce ton sévére ?

LE BARON.

J'étois intime Ami de défunt votre Pere.

CLEON.

Je sçais cela : passons.

LE BARON.

Je puis même ajouter
Qu'il connoissoit mon rang, sçavoit le respecter ;
Que loin de se piquer d'une haute naissance,
Il mettoit entre nous beaucoup de différence,
Et que, reconnoissant de mes égards pour lui,
Il n'en abusoit pas comme vous aujourd'hui.

CLEON.

Ah ! vous voulez prêcher, & me faire comprendre
Que vous m'honorez trop en me prenant pour Gendre.

LE BARON.

Si je vous le disois... je ne mentirois point ;
Mais il ne s'agit pas à present de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenses.

Quoi! je ferai témoin de tant d'extravagances,
Et je les souffrirai?

CLEON *d'un ton méprisant.*

Mais, Monsieur le Baron,
Vous le prenez ici sur un fort plaisant ton.

LE BARON *en furie.*

Mon ton n'est point plaisant.

CLEON. *au Comte en riant.*

C'est celui de mon Pere,
Je crois l'entendre encore.

LE BARON.

Il avoit bien affaire
De suer, de veiller, d'entasser, pour un Fils
Qui prodigue des biens si durement acquis!

CLEON *rit encore plus fort,*
& le Comte aussi.

Voilà comme il parloit. Ma foi, je vous admire.
Si mon Pere vivoit, il ne pourroit mieux dire;
Mais le pauvre bon-homme étoit très-ennuyeux.
Asseyez-vous, Baron, vous prêcherez bien mieux.

LE BARON *s'asseyant brusquement.*

Ah parbleu, volontiers. Ouvrez bien vos oreilles.

CLEON *& le Comte s'asseyent aussi*
vis-à-vis du Baron.

Asseyons-nous aussi, nous entendrons merveilles.
--(*D'un ton ironique.*) (*Au Comte en riant.*)
Eh bien, vous dites donc?... Ne l'interrompons point.

LE BARON.

Que vous êtes un fou; voilà mon premier point.

CLEON.

(*Au Comte.*)
Continuez, bon-homme. Il radote, le Sire.

LE BARON.

Et voici mon second. Votre folie attire
Chez vous mille flâteurs qui mangent votre bien,
Et vous planteront-là quand vous n'aurez plus rien.
Ils vous vendent bien cher de basses flâteries,

Tandis

Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries.

LE COMTE *au Baron.*

Et qui font ces flatteurs ?

LE BARON.

Qui ? Vous tout le premier.

LE COMTE.

Je pardonne à votre âge, autrement...

LE BARON.

Sans quartier

Je dis la vérité ; c'eft ce qui vous étonne,
Mais je fuis homme encore à ne craindre perfonne.

LE COMTE *en foûriant.*

Avec des cheveux blancs on peut bien rifquer tout.

CLEON *au Baron.*

Votre difcours eft long ; quand ferez-vous au bout ?

LE BARON.

M'y voici.

CLEON.

Je refpire.

LE BARON.

En faveur de Julie

Changerez-vous ou non votre genre de vie ?
Songez qu'à votre perte il vous méne à grands pas.

CLEON.

Non, Monfeu le Baron, je ne changerai pas.
Je n'ai que trop fouffert de l'indigne avarice
D'un Pere, qui faifoit fon bonheur de ce vice.
Entaffant jour & nuit un bien prodigieux,
Il me laiffoit languir dans un état honteux ;
Je n'avois point d'argent, de valets, d'équipage,
J'étois contraint de fuir tous les gens de mon âge ;
Il eft mort, grace au Ciel ; tout fon bien eft à moi ;
En faire un noble ufage eft mon unique loi.
Il haïffoit l'éclat : & la magnificence
Eft mon plus grand plaifir. Il fuyoit la dépenfe ;
Je la cherche. Et me fais eftimer & chérir,
Autant qu'il fe faifoit méprifer & haïr.

LE BARON.

Oh, la belle leçon pour la plûpart des Peres!
Ils se plaignent souvent les choses nécessaires;
Pour qui? Pour des ingrats, pour des extravagans,
Qui défont en un an l'ouvrage de trente ans.

CLEON.

Mais vous, qui prétendez faire ici le capable,
Le Marquis votre Fils est-il plus raisonnable?

LE BARON.

Il a fait comme vous, & n'est plus qu'un escroc;
Et vous le deviendrez, quand, par un juste choc,
La fortune en courroux vous jettera par terre.
Si j'ai fait à mon Fils une inutile guerre,
Il en est bien puni. Le voilà ruiné,
Et par son Pere même il est abandonné.
L'exemple est fait pour vous, tâchez d'en faire usage.

CLEON *prenant du Tabac.*

Eh bien, dans quarante ans je deviendrai plus sage.

LE BARON *se levant brusquement.*

Dans quarante ans? Bon jour. Voici mon dernier point:
Vous recherchez ma Fille, & vous ne l'aurez point.

CLEON *en riant.*

Dépend-elle de vous? Songez-vous qu'elle est Veuve?
Maîtresse de son sort?

LE BARON.

Ah, vous ferez l'épreuve
Que j'en suis maître encor. Je vous donne huit jours;
Et si dans ce tems-là prenant un autre cours,
Vous ne chassez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maison, & j'emmene ma Fille.
Elle m'obéïra, n'en doutez nullement.
Adieu: j'ai parlé net; songez-y mûrement.

SCENE VII.

CLEON, LE COMTE.

CLEON.

IL m'embarrasse au moins ; car j'adore Julie,
Et je sacrifierois . . .

LE COMTE.

Vous feriez la folie
De bannir vos Amis, de renoncer à tout
Pour une femme ? Eh fi ! Nous viendrons bien à bout
D'adoucir le bon homme, & j'en fais mon affaire.

CLEON *l'embrassant.*

Que vous m'obligerez !

LE COMTE.

Allez, laissez-moi faire ;
Nous irons notre train, & nous épouserons.
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.
Je répons de Julie, & je sçais la maniére
De l'obtenir.

CLEON.

Comment ?

LE COMTE.

Ah, j'apperçois son Frere.

SCENE VIII.

CLEON, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS *accourt & embrasse Cléon.*

BOn jour, mon cher Cléon.

CLEON.

Bon jour, mon cher Marquis.

Te voilà bien brillant.

LE MARQUIS.

Tu vois. A ton avis
Penses-tu qu'à mon âge avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolure,
On n'ait pas des secours toujours prêts au besoin?
Me montrer, m'étaler est mon unique soin;
L'Amour fait tout le reste. Il me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent. C'est par lui que je brille
A la Cour, à la Ville, aux Spectacles, au Cours.
Riche sans aucun fonds, je passe d'heureux jours.
Va, mon cher, on a tout, quand on a du mérite.

CLEON *en riant.*

Le tien rend à merveille, & je t'en félicite.

LE MARQUIS.

Je suis sec, abîmé, ruiné, mais parbleu
J'ai deux bons apuis.

CLEON.

Qui?

LE MARQUIS.

Les Femmes, & le Jeu.
Depuis que je suis gueux, je vis dans l'abondance.
Si, comme toi, j'étois au sein de l'opulence,
Je me délivrerois d'un si sot embaras.
Ruine-toi donc vîte, & tu m'imiteras.
Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
Que je t'aporte ici?

CLEON.

Nous verrons. Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Tu vas être charmé.

CLEON.

De quoi donc? Dis-le moi.

LE MARQUIS.

Premiérement.. Je viens m'enyvrer avec toi.
De plus, j'améne ici nombreuse compagnie,
Mais moins nombreuse encor que finement choisie.

(Au Comte.)

Votre Cousine en est.

LE COMTE.

Cidalise?

LE MARQUIS.

Oui parbleu.

C'est un friand morceau! Quel enjouement! Quel feu!

J'en suis fou.

LE COMTE.

(A Cléon.)

Je le crois. Je vous répons d'avance

Que vous serez ravi de cette connoissance.

CLEON.

Je la connois. Ce sont les plus piquans attraits.

LE MARQUIS.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.

Du reste, cher Ami, chacun de nous se flate

De faire ici grand'chere, & chere délicate.

Prens donc soin d'ordonner un somptueux repas.

Que le vin de Champagne au moins n'y manque pas,

Du mousseux. J'aime à voir dans un verre qui brille,

Un vin qui porte au nez un bouquet qui petille.

Mais qu'as-tu mon enfant? tu parois inquiet.

CLEON.

Oui je le suis, ton Pere en est le seul sujet.

LE MARQUIS.

Bon! C'est un vieux rêveur. Est-ce que tu l'écoutes?

CLEON.

Il me fait des sermons...

LE MARQUIS.

Fadaises! Tu redoutes

Un censeur envieux des plaisirs que tu prends?

CLEON.

Mais il m'ôte ta Sœur.

LE MARQUIS.

Et moi, je te la rends.

J'ai du crédit sur elle, & malgré le bon homme,

Elle m'aime toujours. Je veux que l'on m'assomme,
Si tu n'es son Epoux dans huit jours au plus tard.
Tiens-toi gai, bûvons frais, & nargue du Vieillard.
Compte sur ma parole, elle est très-positive.
Mais à propos, avant que notre monde arrive
Ecoute un mot.

(Il le tire à l'écart.)

CLEON.

Eh bien!

LE MARQUIS.

Prête-moi cent louis.

CLEON *lui donnant sa bourse.*

J'ai mille écus sur moi.

LE MARQUIS *la saisissant.*

Bon, je m'en réjouis

C'est autant d'avancé sur le present de Nôce.

CLEON.

Quelqu'un entre céans.

LE COMTE.

Oui, j'entens un carosse.

LE MARQUIS.

Que je vais m'en donner!

CLEON *en souriant.*

Oh, je n'en doute pas.

LE MARQUIS *prenant Cléon sous le bras.*

Allons, vive la joye, & faisons grand fracas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Vous laissez compagnie ?

JULIE.

O Ciel, quelle cohue !
Je n'y puis plus tenir.

FINETTE.

Vous voilà bien émue !

JULIE.

Qui ne le feroit pas ? C'est un tas de joüeurs,
De joüeuses, de fous, de libertins. Mes pleurs
Auroient fait remarquer la douleur qui m'accable ;
Je me suis éclipsée.

FINETTE.

On n'est donc pas à table ?

JULIE.

Non, Finette, on attend six Convives nouveaux.

FINETTE.

Et qui sont, s'il vous plaît, tous ces originaux ?

JULIE.

Le premier, c'est mon Frere.

FINETTE.

Oh, le bon personnage !
Je crois qu'il fait beau bruit.

JULIE.

Il assomme.

FINETTE.

Je gage

Que la vieille Araminte est céans.

JULIE.

Oui vraiment.

Elle lorgne Carton, son insipide Amant,
Qui se croit adorable, & qui lorgne sa bourse.
Il joue, & perd toujours ; la vieille est sa ressource ;
Et scandaleusement se ruine pour lui.

FINETTE.

A soixante ans passez !

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon Frere a fait venir l'orgueilleuse Bélise,
La prude Aisinoé, la jeune Cidalise,
Coquette impertinente & folle au par-dessus,
Qui soutient que la mode est de ne rougir plus.
Elle agace Cleon ; lui, selon sa coutume,
Prend feu d'abord pour elle. On feroit un volume
Des portraits singuliers de tous ceux qu'aujourd'hui
Cleon se fait honneur de régaler chez lui :
Sur-tout de Florimon, dont je hais la presence,
Et qui ne sçait briller que par son impudence.

FINETTE.

Florimon !

JULIE.

C'est ce gros Magistrat débauché,
Qui porte en un beau corps un esprit ébauché,
Du Cuisinier François fait son unique livre,
Et de vin de Langon dès le matin s'enyvre,
Parasite effronté, menteur comme un laquais,
Vivant toujours d'emprunt, & ne payant jamais.

FINETTE.

Grand homme ! & pour Cleon utile connoissance !

JULIE.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

FINETTE.

Je pense

Que Cleon devient fou.

JULIE.

Depuis quelques inſtans,

Il a diſtribué quinze ou vingt mille francs.

Sa vanité triomphe, & tient ſa bourſe ouverte

A tous venans.

FINETTE.

Cet homme eſt tout près de ſa perte.

JULIE.

Il y court tant qu'il peut.

FINETTE.

Ne le ménageons plus.

A propos; avez-vous touché vingt-mille écus ?

JULIE.

Oui, le Comte tantôt m'a remis cette ſomme.

FINETTE.

Ah, tant mieux. Vous voyez que c'eſt un galant homme.

JULIE.

Ou plutôt un indigne.

FINETTE.

Il le faut ignorer.

Donnez-lui tout au moins quelque lieu d'eſpérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité; c'eſt ce que j'ai pû faire.

FINETTE.

Il croit vous acquérir.

JULIE.

Il verra le contraire.

FINETTE.

Enfin, vous conviendrez qu'en cette occaſion,

J'ai ſignalé mon zéle & mon affection.

J'en aprens le ſuccès, & j'en ſuis ſi ravie....

JULIE.

Je veux m'en ſouvenir le reſte de ma vie ;

Mais je ne puis penſer ſans un chagrin cuiſant,

Que Cleon me croyant en un besoin pressant,
Loin de venir m'offrir une ressource prompte,
Pour s'y déterminer ait consulté le Comte.

FINETTE.

Belle délicatesse! encor si vous l'aimiez,
Ce seroit à bon droit que vous le plaindriez;
Mais aimant son argent bien plus que sa personne,
Qu'importe que son cœur ou sa main vous le donne?

JULIE.

Que tu me connois mal!

FINETTE.

Je jurerois que non.

JULIE.

Malgré tes faux soupçons, j'aime toujours Cleon.
C'est l'amour le plus vif!...

FINETTE.

Oui, l'amour des pistoles.
On ne m'éblouit point par de belles paroles,
Je juge par les faits; & j'ai toujours pensé,
Qu'un véritable amour n'est point interressé.

JULIE.

Non, tu raisonnes juste, & je pense de même.

FINETTE.

Ne vous piquez donc plus d'une tendresse extrême.

JULIE.

Je m'en pique Finette, & je soutiens encor,
Que sur le pur amour nous sommes très-d'accord.

FINETTE.

Comme les Médecins sur une maladie.
Est-ce avec moi qu'il faut jouer la comédie?

JULIE *vivement.*

Oh, tu me fâcheras si tu ne me crois point.

FINETTE.

Eh bien, je vous crois donc. Traitons un autre point.
Je ne m'étonne plus si céans l'argent roule,
Et si des emprunteurs il attire la foule.

JULIE.

Comment ?

FINETTE.

Pour mériter encor mieux votre amour,
Cleon vient par ma foi de jouer un beau tour.
Il a vendu ſous main une Terre à Dorante :
Terre qui vaut au moins dix mille écus de rente.
Ce marché s'eſt conclu ſans qu'on en ait ſçû rien ;
Mais Paſquin m'a tout dit. Vous ſoûriez ! Eh bien,
Qu'en dites-vous ?

JULIE.

Je dis... que l'affaire eſt très-bonne.

FINETTE.

Oui, pour les emprunteurs..... Votre ſang froid m'étonne.

JULIE.

Je ſçais le fait.

FINETTE.

Comment, & quand l'avez-vous ſçû ?

JULIE.

J'ai conduit le marché, c'eſt moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Qui ! vous ? Autoriſer la plus haute ſottiſe !...

JULIE.

Le reſte va bien plus augmenter ta ſurpriſe,

FINETTE.

Quoi ?

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter ſon nom,
En achetant ſous main la Terre de Cleon :
Cette Terre eſt à moi ; car je l'ai bien payée ;
Mais Cleon n'en ſçait rien.

FINETTE.

Je ſuis extaſiée !
Qui vous avoit fourni tant de deniers comptans ?

JULIE *en riant.*

C'eſt le Vendeur.

FINETTE.

Cléon ?

JULIE.

Oui ; par ses dons fréquens.

FINETTE.

Le trait est tout nouveau.

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FINETTE.

Des deniers du Vendeur vous achetez sa Terre !

JULIE.

Pouvois-je mieux, Finette, employer ses effets ?
Je te dirai bien plus ; mais garde mes secrets :
J'ai déja retiré mon argent en partie :
J'en veux tirer encore ; & je ne suis sortie
Que pour donner l'allarme à mon prodigue Amant.
Il viendra me chercher ; je vais feindre un moment
Que je romps avec lui ; tu verras sa foiblesse,
Il va m'offrir... Il vient. Seconde mon adresse ;
Et de l'argent compté pour l'acquisition,
Nous sauverons encore une autre portion.

SCENE II.

CLEON, JULIE, FINETTE.

CLEON.

MAdame, vous avez bien peu de complaisance !
Quoi ! me laisser ainsi ? Vous devriez, je pense,
M'aider à recevoir.....

JULIE.

Moi, Cléon ? Vous aider
A vous perdre ? Chez vous on vient vous obseder.
On vous pille à mes yeux, & je serois tranquille ?
Non, non, j'ai fait sur vous un effort inutile.
Il faut rompre.

CLEON.

Il faut rompre ?

FINETTE.

Oui, Monsieur, à l'instant ;

Madame parle juste, & j'en ferois autant.

CLEON *à Julie.*

Est-ce donc-là le prix d'une amour si parfaite ?

FINETTE.

(*à Julie.*)

Chansons que tout cela ! Vîte faisons retraite.

CLEON.

Finette est contre moi ?

FINETTE.

Si je suis contre vous ?

Comme un tigre.

CLEON.

Et pourquoi ?

FINETTE.

Prendra-t'elle un Epoux

Qui prodigue ses biens ? qui les met au pillage ?

Ce seroit de quoi faire un fort joli ménage.

CLEON *à Julie.*

Souffrez....

FINETTE *emmenant Julie.*

Point de quartier.

CLEON *arrêtant Julie.*

Je vous promets qu'un jour...

FINETTE *poussant Julie.*

Promettez, promettez ; mais adieu, sans retour.

CLEON *à Julie.*

Vous voulez que je meure ?

FINETTE *entraînant Julie.*

A vous permis.

CLEON *la retenant.*

Madame....

FINETTE *à Julie qui s'arrête.*

Fuyez. Il vous séduit.

CLEON.

Un moment.

FINETTE *voyant qu'elle regarde Cléon.*

Quelle Femme !

JULIE *à Cléon.*

Voulez-vous mériter & mon cœur & ma foi ?

CLEON.

Si je le veux !

JULIE.

Eh bien, vivez seul avec moi.
Allons à votre Terre. Un séjour si tranquile
Vous dédommagera des plaisirs de la Ville,
Si le don de ma main, si mon fidèle amour...

FINETTE.

Votre Terre est, dit-on, un si charmant séjour !
C'est un château superbe, un parc d'une étenduë
Surprenante ; des eaux, & la plus belle vuë !
Bref, c'est une merveille ; outre les revenus
Qui vont, bon an mal an, à dix bons mille écus.
Oui, oui, si vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouserons, & nous allons vous suivre.

JULIE.

Mais partons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE *à Cléon.*

Vous ne dites mot !

CLEON *à part.*

Dorante m'a trahi, je suis pris comme un sot.

JULIE *d'un air piqué.*

Vous avez bonne grace à garder le silence,
Au lieu de me marquer votre reconnoissance.

FINETTE *à Julie.*

Il me vient un soupçon, le dirai-je tout haut ?

JULIE.

Parle.

FINETTE.

Sur mon honneur, la Terre a fait le faut,
Et cette maifon-ci fera bien-tôt vendue;
Ainfi, mariez-vous pour coucher dans la rue.

JULIE *à Cléon.*

Infenfé!

CLEON.

Je vois bien que Dorante me perd,
Et le traître qu'il eft vous a tout découvert.

JULIE.

Oui, cruel, je fçais tout, & je vais à mon Pere
Découvrir au plutôt cet odieux myftére.

CLEON *l'arrêtant.*

Ah! s'il en eft inftruit il vous ammenera,
Et mon Oncle, à coup fûr, me deshéritera,

FINETTE *à Cléon.*

Mais comment voulez-vous qu'une Femme fe taife?
Quand je garde un fecret j'ai les pieds fur la braife.

JULIE *à Cléon.*

Puis-je me difpenfer de lui faire fçavoir?...

CLEON.

Si vous me décelez, craignez mon defefpoir.

FINETTE *à Cléon.*

Que ferez-vous?

CLEON *mettant la main fur la garde de fon épée.*

Je veux me percer à fa vuë.

FINETTE.

Vous? Vous n'en ferez rien.

CLEON.

Que la foudre me tue,
Si mon bras à l'inftant ne termine mon fort!
Je remplirai vos vœux, fi vous voulez ma mort.

FINETTE *fe mettant entre eux deux.*

Doucement. Nous pouvons ajufter cette affaire:
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire.
Combien pour cette Terre avez-vous eu d'argent?

CLEON.

Deux cens mille écus.

FINETTE *à Cléon.*

Bon. Est ce en argent comptant?

JULIE.

Oui, j'en suis sûre.

FINETTE *à Cléon.*

Oh çà, combien lui donnez-vous
Pour enchaîner sa langue, & calmer son couroux?

CLEON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs : la faute
Mériteroit sans doute une amende plus haute.
C'est marché donné. Mais nous avons le cœur bon.

CLEON.

Je reviens à l'instant.

FINETTE *l'arrêtant.*

Une Fille, dit on,
Se tait mal-aisément. J'ai le malheur de l'être,
Et je crains...

CLEON *en riant.*

Je t'entens.

SCENE III.

JULIE, FINETTE.

(*Elles rient dès que Cléon est sorti.*)

FINETTE.

De pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JULIE.

Tu vois bien que Cléon

Ne me soupçonne point de l'acquisition.

FINETTE.

Et vous voyez aussi qu'avec assez d'adresse
Je sçais, quand il le faut, seconder ma Maîtresse.

JULIE.

Il est vrai, mais Cléon va te récompenser....

FINETTE.

De l'avoir attrapé. Qu'il sçait bien dépenser
Son argent!

JULIE.

Tu le vois.

FINETTE.

Il faut peu de science
Pour en tirer de lui. Ma foi, c'est conscience.
Ne vous sentez-vous point quelque secret remord?

JULIE.

Pas le moindre.

FINETTE.

Tant mieux. Nous voilà donc d'accord
Pour le bien pressurer.

JULIE.

C'est à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi, vive un Amant quand il est aussi dupe!

JULIE.

S'il ne l'est que de moi, je plains peu son malheur.

SCENE IV.

CLEON, JULIE, FINETTE.

CLEON *presentant des Papiers à Julie.*

Voici cent mille francs en billets au porteur.

FINETTE *à Cléon.*

Ils sont bons?

JULIE.

Oui, très bons, & j'en suis satisfaite.

CLEON *donnant une bourse à Finette.*

Et voici de quoi rendre une Fille muette.

FINETTE.

La dose est-elle forte ?

CLEON.

Oui. Cent louis.

FINETTE.

Enfin.

J'ai trouvé pour mon mal un sçavant Médecin.

(En serrant la bourse.)

Prenons donc son remède. Ah! je me sens guérie ;

Et vous, Madame ?

JULIE.

Eh mais...

CLEON *à Julie.*

Oh çà, sans raillerie,

Sommes-nous bons amis ?

JULIE.

Il le faut bien, Cléon.

CLEON.

Vous ne direz donc rien à Monsieur le Baron ?

JULIE.

Soyez tranquile.

CLEON *à Finette.*

Et toi ?

FINETTE.

Moi ? Je n'ai plus de langue.

Permettez-moi pourtant une courte harangue.

A vous guérir vous-même employez tout votre art.

CLEON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE.

Mais ce sera trop tard,

Si vous ne vous hâtez.

CLEON.

Oh j'ai double ressource.

FINETTE.

Tout le monde s'empresse à vous couper la bourse.

CLEON.

Eh peut-on l'épuiser ? Je suis seul héritier
De mon Oncle.

JULIE.

Il est vrai.

CLEON.

C'est un vieux usurier
Qui ménage pour moi des richesses immenses,
Et sa mort va bien tôt relever mes finances.
Au surplus, feu mon Pere a mis sur un vaisseau
Plus de cent mille écus.

FINETTE.

C'est de l'argent sur l'eau ;
La mer est bien perfide.

CLEON.

Oui, mais à pleine voile
Mon tresor vient, guidé par mon heureuse étoile.

JULIE.

Elle peut se lasser.

CLEON.

Plus de moralité ;
J'achete noblement un peu de liberté ;
Pour m'en laisser jouir, que votre complaisance
Du moins soit de mes dons la douce récompense.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre il faut bien le souffrir.

CLEON *lui prenant la main.*

M'aimez-vous ?

JULIE *tendrement.*

C'est un mal dont je ne puis guérir.

CLEON.

Un mal ! Vous me charmez & me faites outrage.

JULIE *attendrie.*

Adieu ; je ne veux pas vous fâcher davantage.

CLEON.

Quoi ! vous ne rentrez pas ?

JULIE.

Dans un petit instant.

FINETTE *à Cléon.*

Doublez toujours la dose, & vous serez content.

SCENE V.

CLEON *seul.*

AU fond, je ne sçais plus que penser de Julie ;
En combien de façons son esprit se replie !
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur ;
Et tantôt ses froideurs m'accablent de douleur.
Elle m'aime & me hait ; me prévient & m'évite,
Elle pleure ; elle rit ; s'adoucit, puis s'irrite ;
Me condamne, me loue ; enfin, à tous momens
Je trouve en son humeur de nouveaux changemens :
Son empire me tient dans la plus rude gêne ;
Toujours quelque demande est l'objet de la scène :
Je veux combler ses vœux, mais j'ai beau le tenter,
Ma prodigalité ne peut la contenter.
Un intérêt si vif me jette en défiance.
De tant d'immenses dont l'unique récompense
Sera l'ingratitude : elle m'épuisera,
Et jamais notre hymen ne se terminera.
Après tous ses délais suivra notre rupture ;
Le Baron m'y prépare, & c'est ce que j'augure
Des discours que tantôt m'a tenu ce vieillard.
Oui, oui, je suis leur dupe, & je le vois trop tard.

SCENE VI.

CLEON, LE COMTE.

LE COMTE.

Qu'avez-vous ?

CLEON.

Je rêvois.

LE COMTE.

A quoi donc ?

CLEON.

A Julie.

LE COMTE *en riant.*

Et cela vous excite à la mélancolie ?

CLEON.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Et pourquoi ?

CLEON.

Je soupçonne, entre nous,

Qu'elle veut me tromper.

LE COMTE.

Sur quoi le croyez-vous ?

CLEON.

Je l'accable de biens ; & rien ne la contente.

LE COMTE *après avoir un peu rêvé.*

Ecoutez donc, la chose est assez aparente.
On veut vous ruiner, & puis vous planter-là.
L'insulte du Baron me fait croire cela.

CLEON.

J'y pensois. On a sçu que j'ai vendu ma Terre,
D'abord, on m'en a fait une cruelle guerre,
Jusqu'à me menacer de le dire au Baron.
Cela marque un dessein.

LE COMTE.

Oui Vous avez raison.

CLEON.

On vouloit rompre.

LE COMTE.

Oh, oh!

CLEON.

Il m'en coute une somme
Assez considérable.

LE COMTE.

Un aussi galant homme
Que vous l'êtes, Cléon, ne pourra-t'il jamais
Se guérir de son foible? Accabler de bienfaits
Une ingrate! souvent je vous plains, je murmure;
Mais je n'ose parler.

CLEON.

Parlez, je vous conjure:
Je vous croirai peut-être, & je romprai tout net.

LE COMTE.

Pouvez-vous différer un si sage projet?

CLEON.

Oui, je me crains moi même, & connois ma foiblesse.
Je romps toujours mes fers, & j'y rentre sans cesse.

LE COMTE.

Si vous voulez me croire, il est un moyen sûr
Pour les rompre à jamais.

CLEON.

Ah, qu'il me sera dur
De perdre tout le fruit de tant de dons immenses!
Mais je veux me punir de mes extravagances,
De ma crédulité, de mon aveuglement,
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Apuyez mon dépit, & prêtez moi votre aide.

LE COMTE.

Cidalise pour vous est le plus sûr remède,
Aimez-la.

CLEON.

Je m'y ſens vivement diſpoſé.
J'ai voulu lui parler, & ne l'ai pas oſé.

LE COMTE.

Parlez-lui. Cidaliſe eſt d'une humeur charmante,
Très-deſintéreſſée, & ma proche Parente.
Elle ne dépend plus que de ſon vieux Tuteur
Dont je puis diſpoſer.

CLEON.

Que n'ai-je ſur mon cœur
Un empire abſolu!

LE COMTE.

Plus il vous tiranniſe,
Moins il faut lui céder. Ah, voici Cidaliſe,
Voyez ſi ſon abord eſt ſombre & ſérieux.

CLEON.

Tout me paroît en elle aimable & gracieux.

SCENE VII.

CIDALISE, CLEON, LE COMTE.

CIDALISE.

MEſſieurs, la compagnie eſt complette & nombreuſe;
Mais franchement, ſans vous je la trouve ennuyeuſe;
Et je viens vous chercher. Quel eſt donc le ſujet
Qui vous tient à l'écart?

LE COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet?

LE COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimére!

LE COMTE.

Pourquoi donc ?

CIDALISE.

(regardant tendrement Cleon.)

Oh pourquoi ! C'est que je desespére
D'être unie à celui que je voudrois avoir.

LE COMTE *bas à Cleon.*

L'entendez-vous ?

CLEON.

(à Cidalise.)

Fort bien. Vos yeux ont tout pouvoir.

CIDALISE.

Point du tout. Jugez en ; le seul homme que j'aime,
Aime un autre que moi. Mon malheur est extrême
Comme vous le voyez ; & je puis vous jurer,
Que je le pleurerois si je sçavois pleurer.
Mais ne le pouvant pas, je ris de ma sottise.
Que je suis ridicule ! *(Elle rit.)*

CLEON.

Ah cessez, Cidalise,
De faire tant d'outrage à vos divins apas.
Vous ? Vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas ?

CIDALISE *riant encore plus fort.*

Oui.

CLEON.

Quel est donc l'objet de ce joyeux martire ?

CIDALISE *prenant un air serieux.*

Vous êtes l'homme à qui je voudrois moins le dire.

CLEON.

Vous le pourriez. Je suis un confident discret.

CIDALISE *d'un air tendre.*

A quoi vous serviroit de sçavoir mon secret ?

CLEON *vivement.*

A vous désabuser : à vous faire connoître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez peut-être.

CIDALISE *en minaudant.*

On pourroit, me le dire, & je n'en croirois rien.

CLEON.

CLEON.

Pourquoi?

CIDALISE.

Celui que j'aime est pris dans un lien
Dont il ne peut sortir, je n'en suis que trop sûre.
C'est dommage pourtant. Car au fond, la nature
En nous formant tous deux, forma la même humeur.
Il aime le fracas; je l'aime à la fureur.
Il est gai, complaisant, libéral, magnifique,
Je vous en offre autant. Egal, doux, pacifique,
Ce sont mes qualitez. Bien loin que l'avenir
Occupe son esprit, il fait tout son plaisir
De jouir du present sans en craindre la suite,
Morale qui me charme, & régle ma conduite.
Beau joüeur, bon convive, aimant à dépenser,
Et prêtant son argent sans jamais balancer,
Foiblesse d'un bon cœur, d'une ame généreuse,
Qui quadre avec la mienne, & me rendroit heureuse.
Enfin, cet homme-là me ressemble si bien,
Qu'en faisant son portrait, je crois faire le mien.

LE COMTE.

Oui, voilà de quoi faire un parfait assemblage.

CIDALISE *en riant.*

L'entreprendriez-vous?

LE COMTE.

C'est à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimére, encore un coup.

LE COMTE *montrant Cleon.*

Voici ma caution.

CIDALISE.

Monsieur vous répondra que l'homme en question
Est si bien engagé qu'il n'ose s'en dédire.

CLEON.

Vous vous trompez Sur lui vous prenez tant d'empire,
Que pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables loix il viendra se ranger.

CIDALISE *tendrement.*

Il se trompe, & jamais il n'aura ce courage.

CLEON *lui baisant la main.*

Il l'aura, j'en répons.

CIDALISE.

Eh bien, qu'il se dégage,
Et me raporte un cœur qu'il avoit mal placé,
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLEON.

Vous lui promettez donc?...

CIDALISE.

Oh, j'ai dit, ce me semble,
Tout ce qu'il falloit dire. Ajustez-vous ensemble.
Vous pourrez bien sans moi poursuivre l'entretien;
Vous avez de l'esprit, & vous m'entendez bien.
Sans adieu.

SCENE VIII.

CLEON, LE COMTE.

LE COMTE.

Quel raport, & quelle sympathie!
Il ne tiendra qu'à vous de nouer la partie,
Comme vous le voyez.

CLEON.

Son agréable humeur,
Ses graces, son esprit, m'assurent un bonheur
Que je ne puis jamais goûter avec Julie.
Cidalise doit être une Femme accomplie.

LE COMTE.

N'est-il pas vrai?

CLEON.

Sans doute. Il faut que vous m'aidiez...

LE COMTE.

Qu'exigez-vous de moi ?

CLEON.

Que vous me dégagiez.
Allez trouver Julie, & lui faites comprendre,
Que d'un nouvel amour je n'ai pû me défendre,
Que comme nos humeurs...

LE COMTE.

Ne me prescrivez rien ;
Je sçai ce qu'il faut dire, & je le dirai bien.

CLEON.

Mais je vous charge là d'un compliment bien triste.

LE COMTE.

Au contraire ; & pourvû que votre cœur persiste,
Vous ne pouviez me faire un plaisir plus charmant,
Que de me charger, moi, d'un pareil compliment.
Je vais m'en acquitter en Ami très-fidèle,
S'il ne faut que cela pour vous prouver mon zèle.

CLEON *l'embrassant.*

Vous êtes un Ami comme l'on n'en voit point.

LE COMTE *en soûriant.*

Oh que pardonnez-moi.

CLEON.

Vos bontés...

LE COMTE.

Un seul point
M'arrête.

CLEON.

Quel est il ?

LE COMTE.

Julie & vous sans doute,
Vous êtes engagez ; je ne sçais qu'une route
Par où de ses liens vous puissiez échaper ;
(Car votre changement doit beaucoup la fraper.)
C'est que vous l'obligiez à ne point mettre obstacle
A vos projets.

CLEON.

Comment ferez-vous ce miracle ?

LE COMTE.

J'en puis venir à bout, si vous y consentez.

CLEON.

Volontiers.

LE COMTE.

Pour lever toutes difficultés,
En cette occasion usons de politique ;
Envoyez à Julie un présent magnifique,
Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux,
Et qu'il vous soit permis de former d'autres nœuds.
Vous sçavez à quel point elle est interressée.

CLEON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

Le hazard seconde ma pensée.

(Il tire un écrain.)

Voici les diamans que vous lui destiniez.
Le fameux usurier de qui vous empruntiez
Les avoit pris en gage, & vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, & les lui ferai prendre
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLEON.

Ce projet me paroît assez bien concerté.

LE COMTE.

Quarante mille écus ne sont pas une somme
Que l'on doive épargner pour rompre en galant homme.

CLEON.

Déja mille présens ont dû la contenter.

LE COMTE.

Pour nous défaire d'elle il faut bien la tenter.

CLEON.

Je m'abandonne à vous.

LE COMTE.

Je vais trouver Julie.

Rentrez : je rejoindrai bientôt la compagnie,
Et je vous rendrai compte à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLEON *l'embrassant.*

Je vous dois mon repos.

SCENE IX.

LE COMTE *seul.*

JE le mene où je veux sans une peine extrême,
Et le pauvre garçon s'est enferré lui-même.
L'occasion me rit, il faut en profiter,
Puisque j'ai les moyens de me faire écouter.

SCENE X.

LE COMTE, JULIE, FINETTE.

JULIE *à Finette.*

OUi, je reviens chez lui, quoiqu'avec répugnance,
Mais il faut lui montrer un peu de complaisance.

FINETTE.

Il vous la payera bien.

JULIE *en riant.*

C'est mon intention.

(*Elle aperçoit le Comte & double le pas.*)

LE COMTE *l'arrêtant.*

Madame, où courez-vous ?

JULIE.

On m'a dit que Cléon
M'attendoit.

LE COMTE.

Non, Madame, & même il vous conjure
De ne le plus revoir.

JULIE.

Moi?

LE COMTE.

Vous, je vous assure.

JULIE *voulant avancer.*

Vous vous moquez, je crois.

LE COMTE *la suivant.*

C'est lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE *au Comte.*

Comment? On nous donne congé?

LE COMTE.

Congé très-absolu, s'il faut que je le dise.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice?

LE COMTE.

Il aime Cidalise.

JULIE *en riant & voulant avancer.*

Oh, n'est-ce que cela?

LE COMTE.

Le fait est sérieux,
Et c'est un parti pris. Faut-il le prouver mieux.
Je vous aporte ici ce present magnifique

(*Il lui montre l'écrain.*)

Pour vous en consoler.

FINETTE *voulant le prendre.*

Donnez.

LE COMTE.

Mais je m'explique.
C'est à condition que vous lui permettrez
De suivre son penchant.

JULIE *d'un air noble & fier.*

Monsieur, vous lui direz,
Que mon intention n'est point de le contraindre
Sur nos engagemens, qu'il souhaite d'enfraindre.
Que je l'en rends le maître, & que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puisse le rendre heureux.

Quoique j'ose en douter; & qu'au surplus j'accepte
Le présent qu'il me fait.

FINETTE *prenant l'écrain.*

Bon cela. Le précepte
Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux suivi,
C'est qu'il faut toujours prendre.

LE COMTE *à Julie.*

Il sera très-ravi
D'un procédé si doux, & vous verrez, Madame,
A quel point il se livre à sa nouvelle flame.
Cidalise l'enchante; il n'attend plus que moi
Pour lui sacrifier & son cœur & sa foi.

JULIE *en soûriant.*

Ils sont faits l'un pour l'autre.

LE COMTE.

Oserois-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je soupire,
C'est que son inconstance & son aveuglement
Vous fassent écouter un plus fidéle Amant.
Vous le voyez en moi. Depuis que je vous aime
Les présens de Cleon viennent moins de lui-même,
Que du tendre penchant que je sentois pour vous.
De mon pouvoir sur lui l'effet m'étoit bien doux,
Puisqu'il étoit utile à l'objet que j'adore.
Il me reste un moyen de vous servir encore,
Et devant qu'il soit peu vous en verrez l'effet.
De ce que je veux faire, & de ce que jai fait
Je demande le prix: accordez-le, Madame,
Aux preuves, aux transports de la plus vive flame.
Je vous offre ma foi; la vôtre est toute à vous;
Dans le plus tendre Amant, acceptez un Epoux.
Je sçais bien que toujours circonspecte & sevére
Votre vertu vous tient soumise à votre Pere;
Consentez-y, Madame, & je vais lui parler.

JULIE *d'un air froid.*

Vous le pouvez, Monsieur.

LE COMTE.

Mais, sans dissimuler,
Si je puis obtenir que le Baron prononce
En ma faveur....

JULIE.

Pour lors je vous ferai réponse.

LE COMTE.

Cela suffit, Madame, & je n'oublirai rien,
Comptant sur votre aveu, pour obtenir le sien.

SCENE XI.

JULIE, FINETTE.

JULIE *en souriant.*

AH, s'il peut l'obtenir, je consens qu'il m'épouse.
Le perfide!

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouse
De Cidalise?

JULIE *en riant.*

Moi? Non, Finette, à coup sûr.

FINETTE.

Un congé cependant est un morceau bien dur.
Au fond, j'en suis piquée, & j'en rougis de honte.

JULIE.

Moi, j'en ris de bon cœur. C'est un des tours du
Comte.

FINETTE.

Mais enfin, si Cléon...

JULIE.

Dès que je le voudrai,
En esclave à mes pieds je le rapellerai.
Tel est de la vertu l'ascendant légitime.

L'amour eſt tout puiſſant s'il régne avec l'eſtime.

FINETTE *ouvrant l'écrain.*

En tout cas, nous avons de quoi nous ſoutenir.

JULIE.

Allons chercher mon Pere. Il faut le prévenir
Sur les offres du Comte, & dicter ſa réponſe,
Qui doit être peſée avant qu'il la prononce.

FINETTE.

Oui, oui, trompons celui qui trahit ſon Ami;
Il faut avec un fourbe être fourbe & demi.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *seul.*

QUel éclat! Quel fracas! quelle diable de vie!
Quoi! quarante couverts & la table remplie
Des vins de tout Païs; tant de mets délicats,
Qu'une Ville, je crois, ne les mangeroit pas.
Trente Muſiciens, ſymphoniſtes avides,
Qui ſont entrez céans la bourſe & le corps vuides,
Qui convoitant les plats, font jurer leur archet,
Et s'en vont tour-à-tour s'enyvrer au buffet.
Des Galans pleins de vins qui déclarent leurs flammes,
Par-deſſus tout cela le caquet de vingt Femmes,
Et Cléon tranſporté qui ne s'occupe à rien,
Qu'à provoquer les gens à dévorer ſon bien.

SCENE II.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

AH, te voilà Paſquin? Que fais-tu?

PASQUIN.

Je médite
Sur les faits de mon Maître. O cervelle maudite!

FINETTE.

Comment ! cela t'afflige ?

PASQUIN.

Eh ! puis-je ſans douleur
Voir périr tous les biens de ce Diſſipateur ?
Les tréſors de Créſus ne pourroient lui ſuffire.

FINETTE.

Crois-moi, profitons-en, & n'en faiſons que rire.
L'exemple de ce chien que tu citois tantôt
M'a frapée ; & je vois que c'eſt un grand défaut
Que de s'embarraſſer des ſottiſes des autres.
Vos affaires vont mal, & nous faiſons les nôtres ;
C'eſt ce qui me conſole.

PASQUIN.

Oh le bon petit cœur !

FINETTE.

Les ſcrupules avoient ſuſpendu mon ardeur,
Mais je m'en ſuis guérie.

PASQUIN.

Auſſi fait ta Maîtreſſe.
Qu'elle a bon apetit !

FINETTE.

Elle dévore. Adreſſe,
Complaiſance, rigueurs, ruptures & retours,
Elle met tout en œuvre, & profite toujours.
Mais le meilleur de tout, c'eſt que Monſieur le Comte
S'intéreſſe pour nous très-vivement.

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas.

FINETTE.

Tu ſçais bien que Gripon,
Votre honnête Intendant, eſt un maître fripon.

PASQUIN.

Le fait eſt clair. Eh bien ?

FINETTE.

Le Comte le menace

De le faire danser au milieu d'une place,
Si de son brigandage il ne fait pas raison.
Gripon qui sent son cas digne de pendaison,
Vient de nous aporter par les ordres du Comte
Soixante-mille écus, dont on lui tiendra compte
Sur ce qu'il doit lâcher par restitution.
Sa taxe étant payée, on portera Cleon,
Par l'apas toujours sur d'une modique somme,
A signer que Gripon est un très-honnête homme.
Tel est le marché fait entre le Comte & lui.

PASQUIN.

Quel est le plus fripon de vous tous ?

FINETTE.

Aujourd'hui

Pareille question est un peu trop subtile.
On passe sur l'honnête, & l'on songe à l'utile.

PASQUIN.

Ta Maîtresse, à coup sûr, s'occupe du dernier,
Et laisse aux sots le soin de songer au premier.

FINETTE.

Ma Maîtresse prétend que rien n'est plus honnête,
Que sa façon d'agir, & se fait une fête
De ruiner Cleon, afin de lui garder
Ce qu'elle sauvera.

PASQUIN.

Pour me persuader

Il me faut des effets. Ils vont bientôt paroître,
Le dénouëment aproche.

FINETTE.

Il aproche ?

PASQUIN.

Oui. Mon Maître

Sans s'en apercevoir est ruiné tout net.
Il brille, mais ma foi, c'est en faisant binet:
On va, pour l'achever, jouer un jeu terrible :
Mon Maître taillera. Crois-tu qu'il soit possible
Qu'il évite sa perte ? Il jouë étourdiment,

Tient tout, & ne voit rien. Tu juges aisément
Que sa banque se fond en jouant de la sorte,
Et que ce qu'il y met, tout le monde l'emporte.

FINETTE.

Il faut que ma Maîtresse en tire aussi sa part,
Car elle sçait à fond tous les jeux de hazard;
Et son bonheur au moins égale son adresse.

PASQUIN.

Mais Cléon, m'a-t'on dit, rompt avec ta Maîtresse.

FINETTE.

Cette rupture-là nous inquiéte peu.
D'ailleurs, pour son argent, chacun se met au jeu:
C'est la régle.

PASQUIN.

Courage. Achevez le pauvre homme.
Les autres l'ont blessé, ta Maîtresse l'assomme.
Encor si son cher Oncle avoit la charité
De se laisser mourir! Cléon ressuscité
Reprendroit son éclat: mais, morbleu, le vieux traître
A déja si souvent attrapé mon cher Maître....

FINETTE.

Les loix devroient défendre à ces vieux opulens,
Qui ne sont bons à rien, de passer soixante ans.
Mais ces Oncles malins sont clouez à la vie.

PASQUIN.

Le nôtre est tous les ans deux fois à l'agonie.
Un courier diligent vient nous en avertir.
Pour aller l'enterrer nous songeons à partir,
Quand un autre courier, qui jusqu'au cœur nous frape,
Arrive, & nous aprend que le traître en réchape,
Malgré deux Médecins qui ne le quittent pas.

FINETTE.

Deux Médecins n'ont pû lui donner le trépas?
Il ne mourra jamais.

PASQUIN.

Je ne suis point tranquille:
On vient de m'avertir qu'il est en cette Ville.

Ah, si ce vieux avare alloit venir céans
Pendant tout le fracas que l'on fait là-dedans !
Lui qui mene une vie & misérable & dure,
Il deshériteroit son Neveu.

FINETTE.

Chose sûre.
Tu devrois prévenir...

PASQUIN.

Morbleu! tout est perdu.
Voici l'homme lui même. Il n'est point attendu.
O le malin Vieillard! Il s'est mis dans la tête
De venir nous surprendre, & de troubler la fête.
Que lui dire? Aide-moi.

FINETTE.

J'y ferai de mon mieux.
Il se parle : écoutons.

(*Ils se rangent dans un coin du Théâtre.*)

SCENE III.

GERONTE, FINETTE, PASQUIN.

GERONTE *sans les voir.*

OUi, je suis curieux
De voir si mon Neveu, comme le dit sa lettre,
S'est si bien réformé; car tenir & promettre
Ce sont deux.

PASQUIN *à part.*

Vraiment oui.

GERONTE.

Si je l'en crois pourtant,
Il vit comme un Caton. Que je serois content
S'il m'avoit mandé vrai!

PASQUIN *à Finette.*

Bon, voilà notre texte.

Il faut broder dessus ; & sous quelque prétexte
Eloigner ce fâcheux.

FINETTE.

Commence, j'apuîrai.

GERONTE.

S'il me trompe, jamais je ne le reverrai,
Et de tous mes grands biens je ferai le partage
Entre gens qui sçauront en faire un bon usage.

PASQUIN *à Finette.*

Ne te l'ai-je pas dit ?

FINETTE.

Le péril est pressant.

PASQUIN.

Abordons le, & prenons l'air tendre & caressant.
(*Pasquin lui embrassant ses genoux.*)
Ah, Monsieur, est-ce vous ?

FINETTE *lui prenant les mains.*

Quel bonheur! quelle joye
De vous revoir !

PASQUIN.

Monsieur, il suffit qu'on vous voye
Pour sentir des transports...

GERONTE.

Bonjour. Et mon Neveu,
Comment se porte t'il ?

PASQUIN.

Assez bien depuis peu.

GERONTE.

Depuis peu ! Comment donc ? A-t'il été malade ?

PASQUIN.

Oui. L'étude, à mon sens, est un plaisir bien fade ;
Cependant, c'est le seul auquel il s'est réduit.
La lecture à present l'occupe jour & nuit.

GERONTE.

Tout de bon? La nouvelle est pour moi bien charmante.
Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante.

PASQUIN.

Trop d'aplication l'a fort incommodé ;
Mais sa santé revient.

GERONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade.

PASQUIN.

Hélas ! il n'avoit garde.

GERONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Vous affliger ? Voulez-vous qu'il hazarde
Une santé, l'objet de son attention ?
Car il se sent pour vous une inclination !
Un amour ! un respect ! . . . Demandez à Finette.

FINETTE.

Tenez, Monsieur, depuis qu'il vit dans la retraite,
Son amitié pour vous s'est augmentée encor.
Ma foi, c'est un Neveu qui vaut son pesant d'or.
Demandez à Pasquin.

GERONTE.

Vous me comblez de joye.
Enfin, le voilà sage & dans la bonne voye.

FINETTE.

On n'y peut être mieux. C'est une gravité,
C'est une modestie, une docilité,
Une discrétion ! . . .

GERONTE.

Fort bien, ma douce Amie ;
Mais vous ne parlez point de son économie,
C'est le point capital.

FINETTE.

Bon ! il est trop mesquin,
Trop dur.

GERONTE.

Me dis-tu vrai ?

FINETTE.

Demandez à Pasquin.

PASQUIN.

Son ménage à present va jusqu'à l'avarice.

GERONTE.

O le brave garçon! On dit que c'est un vice.

FINETTE.

Fi donc!

GERONTE.

Mais, à mon sens, le plaisir d'amasser
Surpasse infiniment celui de dépenser.

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GERONTE.

Mais, c'est donc un autre homme?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Sçavez-vous qu'à present on le nomme
Le petit Arpagon?

GERONTE.

Vous me flâtez.

FINETTE.

Qui? nous?
Je vous jure qu'il est aussi ladre que vous:
C'est tout dire.

PASQUIN.

Oui, ma foi.

GERONTE *tirant son mouchoir.*

Sur mon honneur, je pleure
De surprise & de joye. Il faut que tout à l'heure
Je l'embrasse.

PASQUIN *l'arrêtant.*

Ah, Monsieur, n'entrez pas.

GERONTE.

Et pourquoi?

PASQUIN *embarassé.*

Demandez à Finette; elle sçait mieux que moi...

FINETTE.

Monsieur... c'est qu'il s'est fait... une étrange habitude...
Pendant toutes les nuits... il s'aplique à l'étude,
Et ne s'endort jamais... qu'après qu'il a dîné.

GERONTE.

Parbleu, plus vous parlez, plus je suis étonné;
Un pareil changement ne sçauroit se comprendre.
Mon Neveu, qui jamais n'a voulu rien aprendre,
Qui haïssoit l'étude à la mort, maintenant
Passe les nuits à lire!

PASQUIN.

Il est plus surprenant
De l'avoir vû prodigue, & de le voir avare.

FINETTE.

L'homme est un animal si changeant! si bizare!

GERONTE.

Mais, l'éveiller pour moi n'est pas un grand malheur.
Je veux le voir, entrons.

FINETTE *le retenant.*

Auriez vous bien le cœur
D'interrompre son somme?

GERONTE.

Oui.

PASQUIN *le retenant à son tour.*

Souffrez qu'on vous dise
Qu'un réveil en sursaut...

GERONTE *se débarassant.*

Tarare!

FINETTE *le rattrapant.*

La surprise
Peut le rendre malade; attendez à ce soir.

GERONTE.

Non, ma joye est trop grande, & je prétens le voir.

PASQUIN.

Puisque vous résistez à ce qu'on vous conseille,
Pour le surprendre moins souffrez que je l'éveille,

GERONTE.

Eh bien, va l'avertir que je l'attens ici.

SCENE IV.

GERONTE, FINETTE.

GERONTE.

MAis j'entens un grand bruit! Que veut dire ceci?

FINETTE.

Comme votre Neveu donne dans les Sciences,
Il fait venir ici pour des expériences,
Grand nombre de Sçavans, esprits vifs, pointilleux;
Gens qui sur un fêtu, pendant une heure ou deux,
En dissertations fiérement se répandent,
Et font un si grand bruit, que les voisins l'entendent.

GERONTE.

Des Sçavans!

FINETTE.

Ici près le cercle est assemblé.

GERONTE.

Le sommeil de Cléon doit en être troublé.

FINETTE.

Oh point Car pour se mettre à l'abri du tapage
Il monte prudemment jusqu'au troisiéme étage;
Il s'endort, il s'éveille, il descend; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait son profit.
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie.

GERONTE.

Mais à propos, quand donc est ce qu'il se marie?
Julie est un parti qui lui convient très-fort;
S'il ne l'épousoit pas, il auroit très-grand tort.
Je veux tout au plutôt faire ce mariage,
Et c'est-là proprement l'objet de mon voyage.

FINETTE.

Ma Maîtresse, Monsieur, a demandé du tems ;
Voulant par bienséance être du moins deux ans
Dans le veuvage ; elle est & modeste & prudente,
Et ne veut pas passer pour trop impatiente.
Elle doit ces égards à défunt son Epoux,
Qu'elle honoroit beaucoup, quoiqu'il fût vieux, jaloux,
Usé, cassé, gouteux, quinteux & lunatique.

GERONTE.

Tu fais de lui vraiment un beau panégyrique.
Je sçais bien que sa Veuve a beaucoup de vertu,
Et qu'avec ce Vieillard elle a très-bien vécu ;
Mais ce qui charme en elle, & passe tout le reste,
C'est qu'elle est économe autant qu'elle est modeste.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon Neveu.

FINETTE.

C'est bien dit, & cela se peut faire dans peu,
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GERONTE.

D'ailleurs, puisque Cléon est devenu si sage,
Je ne vois plus d'obstacle à cet engagement.

SCENE V.

GERONTE, CLEON, PASQUIN, FINETTE.

CLEON *accourant les bras ouverts.*

JE revois mon cher Oncle ! Ah, quel ravissement !

GERONTE.

Venez, embrassez-moi ; ce que j'aprens me charme,
Grace au Ciel, me voilà hors de crainte & d'allarme.
Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit.
Quel heureux changement !

CLEON *d'un air sérieux.*

J'ai bien fait mon profit
De vos sages discours, de vos lettres prudentes.

PASQUIN.

Oh oui.

CLEON.

Des jeunes gens les passions ardentes
Les entraînent souvent dans des égaremens;
Mais pour les bons esprits, il est de bons momens.
Après beaucoup d'efforts j'ai réformé ma vie.
Vous imiter, vous plaire est toute mon envie.
J'ai pris le bon chemin, & j'y veux demeurer.

FINETTE *à Géronte.*

Vous voyez ?

PASQUIN *à Géronte.*

Comme vous cela me fait pleurer.
N'êtes-vous pas touché d'une telle réforme ?

GERONTE *à Cléon.*

Oui; mais pendant la nuit la santé veut qu'on dorme.
On s'échauffe à veiller.

CLEON.

Oh je ne veille plus.

GERONTE.

On m'assure pourtant . . .

CLEON.

C'est un mensonge.

PASQUIN.

Abus,
De prétendre cacher la mauvaise habitude
Que vous avez.

CLEON.

De quoi ?

PASQUIN *lui faisant des signes.*

De donner à l'étude
Toutes les nuits, au lieu de les passer au lit.
Monsieur sçait votre train, & nous avons tout dit.

CLEON *à Géronte.*

Il faut vous l'avouer, jour & nuit j'étudie.

GERONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie.

CLEON *surpris.*

Je ne suis point malade, & ne l'ai point été.

FINETTE.

Quoi! les veilles n'ont pas troublé votre santé?
Vous n'avez pas senti de certaines atteintes? . . .

PASQUIN.

Eh que diable, Monsieur, mettons bas toutes feintes.
Oseriez-vous nier que l'aplication . .

CLEON *embarassé.*

Il est vrai, j'ai senti . . . quelque altération . . .
Par l'excès du travail; & n'osois vous le dire
De peur de vous fâcher: mais . . .

PASQUIN.

Moi, pour un empire

(*A Géronte.*)

Je ne mentirois pas. Avec tous ces efforts,
Mon Maître se ruine & l'esprit & le corps.

GERONTE *en colére.*

Je ne veux point cela.

CLEON.

Mon Oncle, la science
A des attraits si vifs!

GERONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon Neveu, qu'un Docteur est souvent un grand sot.
L'étude apesantit, & n'est point votre lot.
On peut, par ci par-là, vâquer à la lecture,
Mais c'est folie à vous de forcer la nature.
A gouverner vos biens soyez très-diligent,
Mangez peu, dormez bien, & comptez votre argent
Quand vous vous ennuyez.

CLEON.

J'en fais tous mes délices.

GERONTE.

Plus on aime l'argent, & moins on a de vices;
Le soin d'en amasser occupe tout le cœur,
Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.
Un Ami qu'on implore, ou refuse, ou chancèle;
L'argent est un ami toujours prompt & fidèle.
Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès qu'on sçait que l'on peut remplir tous ses desirs,
Qu'on en a les moyens, notre ame est satisfaite.
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,
Et cela me suffit. J'admire un beau Château;
Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau,
Me dis-je. J'aperçois une Femme charmante;
Je l'aurai si je veux, & cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus spécieux,
Mon coffre le renferme, & je l'ai sous mes yeux,
Sous ma main; & par-là, l'avarice qu'on blâme,
Est le plaisir des sens, & le charme de l'ame.

CLEON.

Que c'est bien dit, mon Oncle! Aussi mon plus grand soin
Est de tésauriser.

PASQUIN.

J'en suis un bon témoin.
C'est un charme de voir comme mon Maître amasse.

CLEON.

J'ai beaucoup dépensé, mais à la fin tout lasse;
Je n'ai plus de plaisir qu'à compter de l'argent.

FINETTE.

Et qu'à le dépenser... comme un homme prudent.

GERONTE.

Fort bien.

CLEON.

Je ne veux plus manger mon bled en herbe.

GERONTE.

Vous portez-là pourtant un habit bien superbe!

CLEON.

J'acheve de l'user, au lieu de le donner.

GERONTE.

Bon. Quand il sera vieux, faites-le retourner,
Puis il vous durera cinq ou six ans encore.

CLEON *lui faisant la révérence.*

Je n'y manquerai pas.

GERONTE.

Le faste...

CLEON.

Je l'abhorre.

GERONTE.

Est toujours ruineux.

CLEON.

Sans doute.

GERONTE.

Voyez moi,
Je porte cet habit depuis dix ans, je croi,
Et je veux le porter encor plus de dix autres.

PASQUIN *à part.*

Dieu nous en garde!

GERONTE.

Quoi?

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
Sont riches à l'excès, & qu'il faut nous garder
Desormais de ce luxe. Ah, qu'on va brocarder
Sur notre économie!

FINETTE.

Eh qu'importe qu'on raille?
Accumulez toujours.

GERONTE.

C'est bien dit. La canaille
Quand je passe, m'insulte & me siffle souvent.
J'entre, j'ouvre mon coffre, & puis mon cher argent
Me console. J'en ai de quoi remplir deux pipes:
Outre cet argent-là, mes meubles & mes nipes,

J'ai

J'ai de revenu clair trois cens bons mille francs,
Et n'en dépense pas trois mille tous les ans.
Aussi mon tas s'accroît! il se renfle!

PASQUIN.

Le nôtre
Ne se renfle pas tant; mais nous visons au vôtre,
Et nous y parviendrons.

FINETTE.

Dans peu je vous réponds
Que votre cher Neveu sera si bien en fonds,
Qu'il ne comptera plus.

CLEON *à Géronte.*

Oui, toute mon envie
Est d'atteindre à vos biens.

GERONTE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir qu'il tienne enfin de son Pere & de moi!
Continuez, mon cher, vous irez loin.

PASQUIN.

Ma foi,
C'est très-bien dit.

GERONTE.

D'honneur à la fin je me pique,
Et je m'en vais vous faire un présent magnifique
Pour vous récompenser de tout ce que j'aprens.
(*Il tire une petite bourse de cuir.*)
Tenez, mon cher Neveu, voilà quatre cens francs
Que je vous donne.

CLEON.

A moi?

GERONTE.

Faites en bon usage,
Je serai libéral tant que vous serez sage.

CLEON *en soûriant.*

Vos libéralités sont touchantes.

PASQUIN *bas à Cléon.*

Prenez.

CLEON *bas à Pasquin en lui donnant la bourse.*

Tiens, Pasquin.

PASQUIN *bas à Cléon.*

Grand merci.

GERONTE *à Cléon.*

Comment! vous lui donnez

Mon argent?

PASQUIN.

Oui, Monsieur; mais c'est pour sa dépense.
Comme c'est en moi seul qu'il met sa confiance,
Il me charge du soin d'acheter, de payer.

GERONTE.

Mais n'es-tu point fripon? Songe à bien employer
Cette somme. Après tout elle est considérable.

PASQUIN.

Aussi servira-t-elle à défrayer sa table
Pendant plus d'un grand mois.

GERONTE *embrassant Cléon.*

Ah, je suis enchanté!

SCENE VI.

CLEON, LE BARON, GERONTE, PASQUIN, FINETTE.

GERONTE *allant au devant du Baron.*

Mon Ami, prenez part à ma félicité;
Souffrez qu'entre vos bras mon transport se déploye.

LE BARON *l'embrassant.*

Bon jour, mon cher Geronte.

PASQUIN *à Finette.*

Ah, voici rabat-joye!
Avec ses vérités il s'en va tout gâter.
Comment le prévenir?

FINETTE.

Je m'en vais le tenter.

(Au Baron bas.)

Monsieur, un petit mot.

LE BARON.

(A Finette,) *(A Géronte.)*

Paix. Sçachons, je vous prie,

D'où naissent vos transports ?

GERONTE.

Mon ame est attendrie

De voir que mon Neveu...

LE BARON.

La mienne l'est aussi,

Et je compâtis fort aux chagrins...

GERONTE.

Dieu merci,

Je n'ai plus de sujet d'en avoir.

LE BARON.

Moi, je pense

Que si jamais...

FINETTE *bas au Baron.*

Monsieur, un moment d'audience.

Nous avons...

LE BARON *la repoussant.*

(A Géronte.)

Ote toi. Je...

PASQUIN *tirant le Baron.*

Deux mots à l'écart.

LE BARON *fort haut.*

Eh ? Plaît-il ?

PASQUIN *bas.*

Ecoutez.

LE BARON *à part.*

Que me veut ce pendart ?

PASQUIN *bas au Baron.*

Monsieur, c'est que...

LE BARON *le poussant rudement.*

Tais-toi.

PASQUIN *à part.*

Que la peste te creve !

(*à Cléon bas.*)

Aidez-nous. Il s'agit d'empêcher qu'il n'achéve,
Ou vous êtes perdu.

LE BARON *à Geronte.*

Je suis très-étonné
De vous voir si joyeux.

CLEON *au Baron.*

Il m'a tout pardonné,
Monsieur, laissons cela.

LE BARON *à Geronte.*

Vous êtes bien facile!
Ah si vous m'en croyez!...

CLEON *au Baron.*

Vous venez de la Ville;
Que dit-on de nouveau?

LE BARON.

Ce qu'on dit? Ah vraiment
On parle assez de vous.

GERONTE *au Baron.*

C'est sur son changement?

CLEON *à Geronte.*

Sans doute.

GERONTE *au Baron.*

Tout le monde est bien surpris, je pense?

LE BARON.

En doutez-vous? Chacun fronde sur sa dépense.

PASQUIN *à Geronte.*

Qu'il vient de retrancher Rien n'est plus étonnant.

LE BARON *à Cléon.*

Vous l'avez retranchée?

CLEON *au Baron.*

Ah, Monsieur, maintenant
Je suis bien revenu de mes erreurs passées,

Et mes dépenses sont tellement compassées !
Je suis si réformé !...

LE BARON.

Me prend-on pour un fou
Quand on me parle ainsi ? Vous réformé ! Par où ?
Depuis quand ?

CLEON *faisant des signes au Baron.*

Il suffit que mon Oncle le croye ;
Et vous avez grand tort d'interrompre sa joye.
Enfin, il est content, très-content...

LE BARON.

En effet,
Le bon homme a tout lieu d'être très-satisfait.

GERONTE.

Aussi suis-je, & ma joye égale ma surprise.

LE BARON.

Allez, vous radotez, s'il faut que je le dise.

GERONTE *en colere.*

Comment donc ?

PASQUIN *à Geronte qu'il tire à part.*

Gardez-vous d'écouter ce qu'il dit.
Depuis deux ou trois mois il a perdu l'esprit.

GERONTE *bas à Pasquin.*

Tout de bon !

CLEON *bas à Geronte.*

Oui, mon Oncle, à toute heure il s'égare,
Et dans ce moment-ci, son accès se déclare.

FINETTE *à Geronte bas.*

Quand on le contredit il devient furieux.

GERONTE *reculant.*

La peste !

CLEON *bas à Geronte.*

Voyez-vous la bile dans ses yeux ?

GERONTE *bas à Cléon.*

Mais effectivement il paroît en furie.

LE BARON *d'un ton de colére.*

Quel colloque avez-vous à l'écart, je vous prie ?

Entendez-vous le bruit que l'on fait là-dedans?

GERONTE.

Oui. Mon Neveu chez lui rassemble des Sçavans
Qui disputant entr'eux....

LE BARON.

Des Sçavans! La cervelle
Vous tourne assurément. Vous me la donnez belle
Avec vos Sçavans!

GERONTE.

Mais....

LE BARON *à Géronte.*

Suivez-moi, vous verrez
Des Docteurs, avec qui vous vous divertirez,
Et qui font rude guerre à la mélancolie.

CLEON *bas à Geronte.*

Mon Oncle, vous voyez jusqu'où va sa folie.

GERONTE *bas à Cleon.*

Il me fait grand'pitié!

LE BARON *en riant.*

Parbleu vous en tenez
Avec vos Sçavans. Ah!

GERONTE *d'un ton piqué.*

Pourquoi me rire au nez?

PASQUIN *bas à Geronte.*

Eh, ne l'irritez point, il est dans son délire.

CLEON *à Geronte bas.*

Souvent dans ses accès il se pâme de rire.

LE BARON *riant à gorge déployée.*

Des Sçavans! Le bon tour que l'on vous jouë ici?
Des Sçavans!

(Il rit encore plus fort.)

GERONTE *à Cleon.*

Sur mon ame il me fait rire aussi.
Oui, Baron, des Sçavans.

(Il rit de tout son cœur.)

LE BARON *riant de plus en plus.*

La scène est excélente.

GERONTE *riant comme lui.*

Par ma foi, nôtre Ami, vous la rendez plaisante.

(Les deux Vieillards rient demesurément en se mocquant l'un de l'autre.)

PASQUIN *bas à Cleon.*

Ils vont crever tous deux.

CLEON *bas à Pasquin.*

Plût à Dieu ! Mais du moins
Tâche à m'en délivrer.

PASQUIN.

J'y vais mettre mes soins.

LE BARON *reprenant son air sérieux.*

Oh çà, c'est assez ri. Je vois qu'on vous abuse,
Et que votre Neveu vous prend pour une buse.
Pour finir la dispute, entrons. Bien-tôt, ma foi,
Vous verrez qui radote ou de vous ou de moi.

PASQUIN *bas à Geronte.*

Gardez-vous de le suivre, il rentre en sa furie.

LE BARON *tirant vivement Geronte.*

Ventrebleu, venez donc.

GERONTE.

Doucement, je vous prie;
(A Cleon.)
Défaites-moi de lui.

CLEON *se mettant entr'eux deux.*

Baron, d'un ton plus doux;
Laissez ici mon Oncle, & retournez chez vous.

LE BARON.

Comment donc ! Qu'est-ce à dire ? Est-ce ainsi qu'on me traite ?

CLEON *d'un air fier.*

Vous nous importunez.

LE BARON.

Eh bien, je fais retraite.

CLEON.

Ce sera m'obliger.

LE BARON *d'un ton furieux.*

Mais vous me le payerez.
Et je romps avec vous.

CLEON.

Tout comme vous voudrez.

GERONTE *à Pasquin.*

L'accès est violent.

PASQUIN *bas à Géronte.*

Il écume de rage.

LE BARON.

Je m'en vais.

CLEON.

Serviteur.

LE BARON *très brusquement.*

Adieu, Monsieur le sage.

(Comme il veut sortir, il entend la voix du Marquis, & s'arrête.)

SCENE VII.

CLEON, LE BARON, LE MARQUIS, GERONTE, FINETTE, PASQUIN.

LE MARQUIS *chante en entrant, tenant une serviette. Il est yvre.*

Bacchus doit régner le jour.
La nuit doit être à l'Amour.

Eh! Cléon!

CLEON *à part.*

Le bourreau!

PASQUIN *à Finette.*

Le Marquis! Comment faire?

LE BARON.

Ah, c'est Monsieur mon Fils!

LE MARQUIS.

Bon jour, Monsieur mon Pere.

(*A Cléon.*)

Comment vous portez-vous ? Que fais-tu donc ici
Avec ces bonnes gens ?

CLEON.

Eh, tu me perds.

LE BARON *à Géronte.*

Voici
Un des Sçavans...

GERONTE.

O Ciel !

LE BARON.

Que céans on rassemble.

LE MARQUIS.

Nous sommes là-dedans plus de quarante ensemble.

GERONTE.

Plus de quarante !

LE MARQUIS *lui frapant sur l'épaule.*

Oui. Bon jour, vieux roquentin,
Vous me voyez bien rond. Quand on a de bon vin
On boit à ses amours, cela grimpe à la tête,
Et le cœur s'attendrit. Mon cher Cléon, ta fête
Te coûtera bon; mais elle te fait honneur.

LE BARON *à Géronte.*

Faites la révérence à Monsieur le Docteur.

GERONTE *à Cléon.*

Ah, ah, c'est donc ainsi qu'on me berne !

CLEON *à part.*

J'enrage.

LE MARQUIS *à Géronte.*

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.

GERONTE *à Pasquin.*

Eh bien, maître fripon.

PASQUIN *s'esquivant.*

Très-humble serviteur.
Je m'en vais prendre aussi le bonnet de Docteur.

GERONTE.
(*A Finette.*)
Le scelérat! Et toi, Madame l'impudente,
Peux-tu?...
FINETTE *lui faisant la révérence.*
Mon cher Monsieur, je suis votre servante.
Si vous avez du goût pour Messieurs les Sçavans,
Comptez que jour & nuit on les trouve céans.
GERONTE *la poursuivant.*
Tu me railles encor!

SCENE VIII.

CLEON, GERONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *arrêtant Géronte.*

Respectez le beau sexe,
Et modérez un peu votre pas circonflexe.
Comme vous n'avez plus l'apétit sensitif,
Le sexe à vos fureurs n'est pas un correctif;
Mais moi qui le révère & qui le trouve aimable...
Allons point de chagrin, venez vous mettre à table;
Vous verrez un festin aussi bien entendu...
GERONTE.
Si j'en goûte un morceau je veux être pendu.
LE MARQUIS.
Je veux vous enyvrer.
GERONTE.
Qui! moi?
LE MARQUIS.
Vous. Et j'espere,
Choquer aussi le verre avec Monsieur mon Pere.

SCENE IX.

LE MARQUIS, GERONTE, LE BARON, CLEON, LE COMTE, FLORIMON, CARTON, CIDALISE, BELISE, ARAMINTE, ARSINOÉ, & plusieurs autres Convives.

FLORIMON *à Cléon.*

Comment donc ? T'éclipser au milieu d'un repas ?

LE COMTE *à Cléon.*

Nous venons vous chercher.

GERONTE.

Ah, bon Dieu, quel fracas !

LE BARON *à Géronte.*

Le cercle est assez beau.

ARAMINTE *à Cléon.*

J'étois impatiente
De voir où vous étiez.

CIDALISE *à Cléon.*

Peut on être contente
Où l'on ne vous voit pas ?

ARSINOE' *à Cléon.*

On se plaint fort de vous.
Qui peut donc si long-tems vous séparer de nous ?

BELISE.

Vous nous donnez, Cléon, un festin magnifique,
Et vous nous plantez là ? Ce procedé me pique.

CARTON *à Cléon.*

Tu nous fais trop languir; il faut nous mettre au jeu,
Le tems est précieux.

GERONTE.

Courage mon, Neveu,
La réforme est complette & très-édifiante.

FLORIMON *au Marquis.*

Quel est cet homme-là ?

LE MARQUIS *prenant la main de Geronte.*

Messieurs, je vous presente
La fleur de la contrée. Un Oncle gracieux,
Prévenant, libéral, & qui fait de son mieux
Pour soutenir Cleon dans sa magnificence.

CIDALISE *& toutes les Dames le saluent.*

Il veut bien recevoir notre humble révérence.

LE COMTE *embrassant Geronte.*

Monsieur, en vérité, j'avois un grand desir
De faire connoissance avec vous.

FLORIMON *l'embrassant.*

Quel plaisir
De l'embrasser !

CARTON *faisant de même.*

Monsieur, veut bien me le permettre.

LE MARQUIS.

Parbleu, j'aurai mon tour; & j'ose me promettre
Que Monsieur sentira dans cet embrassement,
L'excès de l'amitié....

GERONTE.

Doucement, doucement.

LE MARQUIS.

Allons, à toi, Cleon; une tendre acollade.

CLEON *embrassant Geronte avec transport.*

Mon Oncle, mon cher Oncle!

GERONTE *s'essuyant.*

Ah! j'en serai malade.
Retire-toi, bourreau. Tu me fais outrager,
Mais avant qu'il soit peu je sçaurai m'en venger.

CLEON.

Quoi! Lorsque mes Amis s'empressent à vous plaire ?

GERONTE.

Dissipe, mange, boi, ce n'est plus mon affaire.
Je t'abandonne.

LE COMTE *à Géronte.*

Au fond, dequoi vous plaignez-vous ?

GERONTE.

De quoi je me plains ?

LE COMTE.

Oui.

GERONTE.

J'ai tort d'être en courroux...

LE COMTE.

Vous ménagez pour lui. Votre sage vieillesse
Réparera bien-tôt des fautes de jeunesse.

GERONTE *effrayé.*

Bien-tôt !

LE MARQUIS.

Assurément A parler de bon sens,
C'est une honte à vous de vivre si long-tèms,
Et d'un pauvre héritier lasser la patience.

LE BARON *au Marquis.*

Insolent ! Tout au moins respectez ma presence.

LE MARQUIS.

On cherche à quereller ? Je n'aime point le bruit;
Je m'en retourne à table, & qui m'aime me suit.

CLEON. (*Il sort.*)

Je suis mortifié, mon Oncle...

GERONTE.

Point d'excuse,
Je n'écoute plus rien. On m'insulte, on m'abuse,
On m'outre; c'en est fait, je ne te connois plus.

CARTON *à Cléon.*

Puisque pour l'apaiser tes soins sont superflus,
Compte sur des Amis de qui la bourse ouverte
Sera prête au besoin à réparer ta perte.

ARAMINTE.

Sans doute.

BELISE.

J'en répons.

ARSINOÉ.

Je m'en ferois honneur.

CIDALISE.

J'en ferois mon plaisir.

FLORIMON.

Sois sûr d'un Serviteur,
Pénétré de tendresse & de reconnoissance.
Va, tu m'éprouveras quelque jour.

LE COMTE.

Il m'offense
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui.

CLEON *à Géronte.*

Vous entendez.

GERONTE.

Fort bien.

LE BARON.

On vous flâte aujourd'hui,
Et jusques au besoin on vous promet merveilles :
Mais s'il vient, parlez-leur, ils n'auront plus d'oreilles.

CIDALISE.

Messieurs, m'en croirez-vous? Rejoignons le Marquis.

ARAMINTE.

Je me rends volontiers à ce prudent avis.

CLEON *à Géronte.*

Mon Oncle, sans rancune & sans cérémonie,
Voulez-vous prendre place avec la compagnie?

GERONTE.

Va trouver ta cohue, & me laisse en repos.

CLEON *lui faisant la révérence.*

Je me retire donc sans un plus long propos.

***

SCENE X.

GERONTE, LE BARON, JULIE, *qui entre & qui écoute.*

GERONTE.

ALlons, passons chez vous. Qu'on apelle un Notaire.

LE BARON.

Un Notaire?

GERONTE.

A l'instant.

LE BARON.

Et que voulez-vous faire?

GERONTE.

Je vais deshériter mon indigne Neveu.

LE BARON.

Un si cruel dessein n'aura point mon aveu.

JULIE *avançant avec précipitation.*

Ah, qu'entens-je, Monsieur! Vous sera-t'il possible
D'avoir tant de rigueur?

GERONTE.

Il est incorrigible;
Je suis inexorable, & je veux le punir.

JULIE *se jettant à ses pieds.*

Je demande sa grace, & je dois l'obtenir.
Excusez les transports de sa folle jeunesse;
Ayez pitié de moi, qui l'aime avec tendresse.

GERONTE.

Je sçais que vous l'aimez: mais ce Dissipateur
Ne doit point de mes biens devenir possesseur.
Pour vous en assurer la jouissance entiére,
Je m'en vais vous nommer mon unique héritiére.

JULIE.

Qui? moi, Monsieur?

GERONTE.

Oui, vous. Je veux que dès ce soir
Le sort de mon Neveu soit en votre pouvoir.
Dès long-tems je connois votre prudence insigne.
Vous le rendrez heureux s'il s'en rend moins indigne;
Si non, à son malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes soins seule vous jouirez.
Vous êtes après lui, ma plus proche parente;
De plus, vous êtes sage, œconome, prudente,
C'est un double motif pour vous laisser mon bien.

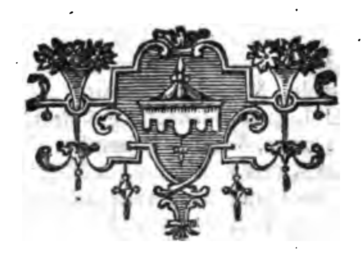
JULIE.

Songez....

GERONTE.

Vous aurez tout, & l'ingrat n'aura rien.
Allons, mon cher Baron, terminer cette affaire.
Du dessein que j'ai pris rien ne peut me distraire;
J'assure à la vertu sa rétribution,
Et me venge en faisant une bonne action.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE BARON *seul.*

LAISSONS en liberté le bon homme Géronte
Dicter son testament; car j'aurois quelque honte
D'assister à cet acte, auquel assurément
Il s'est déterminé contre mon sentiment.

SCENE II.

LE BARON, LE COMTE.

LE BARON *apercevant le Comte.*

QUe me veut ce flâteur ? Il me cherche, je gage,
Afin de me parler touchant son mariage
Avec ma Fille.

LE COMTE *à part.*

Il faut doucement aborder
Ce Brutal, & tâcher de le persuader.

LE BARON *à part.*

Il répéte son rôle.

LE COMTE *à part.*

Il me hait, mais n'importe,
Je sçais comme il faut prendre un homme de sa sorte.

LE BARON *à part.*

Ah, si je m'en croyois... Mais il faut l'écouter;
Ma Fille ne veut pas encor le rebuter.

LE COMTE *après plusieurs révérences.*
Je voudrois vous parler d'une importante affaire,
Et je souhaite fort qu'elle puisse vous plaire.
Vous avez mon estime, & (j'en jure ma foi)
Je vous suis attaché sincérement.

LE BARON.

Vous?

LE COMTE.

Moi.
De votre probité mon ame est si ravie,
Qu'avec vous je voudrois passer toute ma vie.
J'en ferois mon plaisir, ma gloire, mon bonheur.

LE BARON.

Je ne vous croyois pas charmé de mon humeur.
Vous devez la trouver fort contraire à la vôtre,
Et nous sympathisons très peu l'un avec l'autre.

LE COMTE.

Et par quelle raison?

LE BARON.

J'aime la vérité,
Je suis franc, cordial, & n'ai jamais flâté:
Jugez si vous & moi nous pouvons vivre ensemble.

LE COMTE.

Oui. Je ne suis rien moins que ce que je vous semble.
Si je flâte Cléon dans ses égaremens,
C'est après avoir vû que mes raisonnemens
Ne pouvoient le guérir de sa folle manie:
Semblable au Médecin qui contre l'agonie
N'essaye aucun remède, & tâche seulement
Que le pauvre malade expire doucement.
Aux maux desespérez quel secret remédie?

LE BARON.

Souvent le Médecin aigrit la maladie,
Sur-tout si, par l'apas d'un intérêt present,
Il se rend au malade un peu trop complaisant.

LE COMTE *lui frapant doucement sur l'épaule.*
Vous êtes véridique, & j'aime la franchise.

LE BARON.

Ma foi, tant pis pour vous, car vous lui donnez prise.

LE COMTE *le flâtant.*

Allons, vous plaisantez.

LE BARON.

Je parle tout de bon.

Soyez aussi sincére.

LE COMTE.

Il faut que la raison

A la sincérité tienne toujours la bride,

Elle s'égare trop quand elle va sans guide.

LE BARON.

Oh bien la mienne va toute seule. Aucun art

Ne dirige ses pas : elle marche au hazard,

Et sans s'embarasser de plaire ou de déplaire,

D'abord elle s'embarque, & vogue la galére.

LE COMTE.

Chacun a sa façon ; & la vôtre, à coup sûr,

Est bonne, quoiqu'elle ait quelque chose de dur.

Laissons cette matiére un peu trop délicate,

Et malgré nos humeurs, souffrez que je me flâte

Que vous avez, Monsieur, quelqu'estime pour moi,

Et...

LE BARON *brusquement.*

Passons là-dessus.

LE COMTE.

Vous connoissez, je croi,

Ma naissance, mon bien ?

LE BARON.

Oui, je sçais quelque chose.

LE COMTE.

C'est sur ce fondement qu'ici je vous propose

De faire une alliance entre nous.

LE BARON.

Et comment ?

LE COMTE.

J'estime votre Fille, & l'aime éperdûment.

LE BARON.

C'est fort bien fait à vous.

LE COMTE.

Oserois je prétendre
A la gloire, au bonheur de me voir votre Gendre ?

LE BARON.

Non, Monsieur.

LE COMTE.

Comment, non ?

LE BARON.

Eh non, vous dis-je encor.
Ne l'ai-je pas promise à votre Ami ?

LE COMTE.

D'accord.
Mais par ses procédez je sçais qu'il vous desole,
Et vous avez tantôt repris votre parole.

LE BARON.

En lui donnant huit jours. Oubliez-vous ce point ?

LE COMTE.

Espérance inutile. Il ne changera point.

LE BARON *d'un souris malin.*

Et comme son Ami vous venez me le dire ?

LE COMTE.

Comme le Médecin dont le malade empire,
Et qui vient avertir les parens de songer
Au parti qu'il faut prendre en ce pressant danger.

LE BARON.

Il peut en revenir, j'en ai quelqu'espérance.

LE COMTE.

Je cachois de son mal une autre circonstance,
Qui sans doute aura lieu de vous mortifier.

LE BARON.

Quoi ?

LE COMTE.

Cléon avec vous ne veut plus s'allier.
Il aime Cidalise, & bien-tôt il l'épouse.

LE BARON.

Ah, de ce travers-là ma Fille est peu jalouse.
Elle doute très-fort qu'il ait aucun effet ;
Et j'en doute encor plus.

LE COMTE.

Mais suposons le fait.

LE BARON *impatienté.*

Oh pour lors... nous verrons.

LE COMTE.

Souffrez du moins que j'ose...

LE BARON *brusquement.*

Je ne puis à present vous répondre autre chose.
Après l'événement je vous répondrai mieux.
Sur cela, s'il vous plaît, je reçois vos adieux.
Serviteur.

(*Le Comte ne lui répond que par une révérence, & sort.*)

SCENE III.

LE BARON *seul.*

RESpirons, grace au Ciel, j'en suis quite,
Et je doute qu'il soit content de sa visite.
Je l'ai traité, me semble, encor trop poliment ;
Mais il n'y perdra rien, & j'attens le moment....

SCENE IV.

GERONTE, JULIE, LE BARON.

GERONTE *à Julie.*

EN vertu de mon seing, & du seing du Notaire,
Vous voilà de mes biens unique légataire.

Que le Ciel me puniſſe & m'abîme à l'inſtant,
Si dans mes volontez je ne ſuis pas conſtant,
Et ſi du Teſtament je révoque une ligne.

JULIE.

Je ſçais par quel moyen je dois m'en rendre digne,
Monſieur, & je vous jure auſſi de mon côté...

GERONTE.

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
Vous poſſédiez mes biens, ſans que rien vous engage,
Envers qui que ce ſoit, au plus petit partage;
Et que mon Neveu même aprenne le premier
Qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

LE BARON *à Géronte.*

Vous avez très-grand tort. S'il n'a plus rien à craindre,
Dans ſes égaremens qui pourra le contraindre?
Vous étiez le ſeul frein qui le retint un peu;
Otez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu.

JULIE.

Tant mieux pour lui.

LE BARON.

Tant mieux?

JULIE.

Oui. Car pour moi, j'opine
Que pour ſe corriger il faut qu'il ſe ruine.
Alors ſes faux Amis, ſes lâches ſéducteurs
Le laiſſeront en proye aux remords, aux douleurs;
Il ouvrira les yeux, il connoîtra les hommes,
Et s'étant convaincu que le ſiécle où nous ſommes
N'eſt que corruption, intérêt, fauſſeté,
Lui-même il blâmera ſa prodigalité.
On redoute l'écueil quand on a fait naufrage,
Et le malheur d'un fou ſert à le rendre ſage.

GERONTE.

Cette ſageſſe-là lui coûtera bien cher.

JULIE.

Ses pertes deſormais doivent peu vous toucher.
Il eſt preſque abîmé, j'en ſuis trop avertie,

Et j'ai de ses débris la meilleure partie.

GERONTE.

La meilleure partie !

JULIE.

Oui, sa Terre est à moi ;
Ses bijoux, son argent, j'ai presque tout.

GERONTE.

Ma foi,
J'en suis charmé, ravi.

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque,
Et je la conduirai dans le port.

GERONTE.

Je remarque
Qu'une Femme prudente & qui se donne au bien,
Vaut cent fois mieux qu'un Homme.

LE BARON.

Oui.

GERONTE.

Mais par quel moïen
Avez-vous pû ?...

JULIE.

Tantôt vous sçaurez notre histoire,
Elle vous surprendra ; mais voulez-vous me croire ?
En cachant à Cléon qu'il est deshérité,
Quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté,
Et laissez-lui penser qu'un excès de tendresse
Calme votre couroux, excuse sa jeunesse,
Et daigne se prêter à ses égaremens.
Vous donnerez matiére à des événemens
Qui précipiteront ses regrets & sa perte,
Et qui rendront bientôt cette maison deserte.

GERONTE.

Volontiers ; à mon tour je m'en vais le berner,
Et c'est un vrai plaisir que je veux me donner.

LE BARON.

Je vous seconderai, quoique mal-propre à feindre ;

Mais il eſt des momens où l'on doit ſe contraindre,
Et je ſens comme vous que Julie a raiſon.

SCENE V.

CLEON, JULIE, GERONTE, LE BARON.

CLEON *entrant avec précipitation.*

Je veux voir ſi mon Oncle... Encor dans ma maiſon!
Le Baron & Julie! Ah, que je vais entendre
De beaux ſermons! Je ſuis en train de me défendre,
Et de leur dire à tous leur fait en quatre mots.

GERONTE *d'un ton doux.*

Aprochez, mon Neveu.

CLEON *d'un ton fier.*

Point d'ennuyeux propos.
J'ai du ſens, de l'eſprit, & je ſçais me conduire.

GERONTE.

Sans doute.

CLEON.

A me gêner rien ne peut me réduire.
J'aime ma liberté plus que mon intérêt,
Et mon unique loi, c'eſt tout ce qui me plaît.

LE BARON.

Ah! c'eſt parler cela.

JULIE *à Cléon.*

Qui ſonge à vous contraindre?

CLEON.

Qui? vous trois; & j'étois aſſez ſot pour vous craindre.
Sous le poids de mes fers mon cœur a trop gémi;
Mais contre ma foibleſſe on m'a bien affermi.

GERONTE.

Vertubleu, mon Neveu, comme vous êtes brave!

CLEON.

CLEON.

Oui ; je leve le masque, & cesse d'être esclave.

LE BARON.

Il prend le mord aux dents.

CLEON.

Vous aurez beau pester,
Je veux voir mes Amis, jour & nuit les traiter,
Inventer cent moyens d'augmenter ma dépense,
Et me rendre fameux par ma magnificence.
Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
Dussent tous les Censeurs en crever de dépit.
Vous m'entendez, Messieurs.

GERONTE.

Ah, fort bien.

LE BARON.

Il s'explique
En termes éloquens, &....

CLEON.

Plus de politique,
C'est un art dont jamais je ne me piquerai.

(A Géronte.)

J'en ai fait avec vous un malheureux essai ;
Pour y bien réussir j'ai le cœur trop sincere.

(Regardant Julie.)

Il faut être né faux pour aimer le mystere,
Pour aller à ses fins sous un masque trompeur.
La finesse est toujours l'effet du mauvais cœur ;
Vous m'entendez, Madame ?

JULIE *en soûriant.*

Oui, j'entends à merveille.

GERONTE.

Je vois bien, mon Neveu, que le vin vous éveille.

CLEON.

Il me fait dire vrai, sans troubler ma raison.
D'ailleurs d'habiles gens m'ont bien fait ma leçon ;
J'ai sçu si fortement l'imprimer dans mon ame,
Que je brave comme eux la censure & le blâme,

Ce sont mes vrais Amis ; je ne connois plus qu'eux.

GERONTE.

Ces amis font de vous la perle des Neveux.

CLEON.

Vous avez beau railler, on m'estime, on m'adore ;
Mais je n'ai qu'à vous croire, & je me déshonore.
Je serois un grand fou de me régler sur vous.

GERONTE.

J'en demeure d'accord.

CLEON.

Car, mon Oncle, entre nous,
Il n'est point de défaut plus bas que l'avarice.
Il suffit de paroître entiché de ce vice,
Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens, que pour s'en faire honneur ?
Le monde aime l'éclat & la magnificence,
Et l'on n'est estimé que selon sa dépense.
Eh quel plaisir plus doux que de voir nuit & jour,
Mille gens empressez à nous faire la cour ?
Le faste nous tient lieu d'une haute noblesse,
Les plus fiers, les plus grands adorent la richesse :
Quiconque en fait usage avec eux va de pair,
Et pour paroître grand, il faut prendre un grand air.
Ainsi, loin de blâmer mon humeur libérale,
Mon Oncle, savourez ma prudente morale,
Et sans me fatiguer d'inutiles raisons,
Prenez-moi pour modèle, & suivez mes leçons.

GERONTE *en riant.*

Il n'est pas fort aisé de les suivre à mon âge.

CLEON.

On n'est jamais trop vieux pour devenir plus sage.

GERONTE.

Il parle comme un livre, & raisonne si bien,
Que j'ai honte d'avoir amassé tant de bien.

CLEON.

C'est un pesant fardeau dont je veux vous défaire.

GERONTE.

Non, je vous en dispense, & j'en fais mon affaire ;
Puisqu'à se ruiner on se fait tant d'honneur,
Corbleu, j'y vais aussi travailler de bon cœur.

CLEON.

Ah, vous me plaisantez !

GERONTE.

Non, mon cher, je vous jure.
En vous croyant un fou je vous faisois injure,
Et c'est moi qui l'étois.

LE BARON.

Il en faut convenir,
Et de mes préjugés il me fait revenir.

CLEON.

Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie ?

LE BARON.

Tout de bon.

GERONTE *à Cléon.*

Agissez sans façon, je vous prie.
De tout votre fracas, bien loin d'être allarmé,
Plus vous prodiguerez plus je serai charmé.
Vous ne pouvez jamais épuiser la fortune.
Embrassez-moi, mon cher, & vivons sans rancune.

(*Ils s'embrassent.*)

Adieu, mon doux Neveu, tenez vous en gayeté,
Coupez, taillez, rognez en pleine liberté ;
Comptez toujours sur moi, comme vous devez faire,
Et que votre plaisir soit votre unique affaire.

CLEON.

Quoi ! sérieusement ! vous n'êtes plus fâché ?

GERONTE.

Plus du tout ; vos discours m'ont vivement touché.
Je vois votre sagesse, & mon extravagance,
Et veux vous surpasser par la magnificence ;
J'étois un idiot, un buffle, un animal.
Dès demain je régale & je donne le bal.

LE BARON.

Et j'y danserai.

JULIE.

Moi, j'en veux être la Reine.

GERONTE.

C'est comme je l'entends. Ma présence le gêne,
Laissons-le à ses Amis. Touchez-là, mon Neveu,
Et sans cérémonie allez vous mettre au jeu,
La compagnie attend. Jouissez de la vie,
Et, bravez, comme moi, la censure & l'envie.

SCENE VI.

CLEON, JULIE.

CLEON.

PAr un ton si nouveau je suis déconcerté.

JULIE.

Eh quoi ! vous fâchez-vous de votre liberté ?

CLEON.

Cette liberté-là me paroît bien suspecte.

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre Oncle vous respecte.

CLEON.

Etes-vous de concert pour vous mocquer de moi ?

JULIE.

Non, Cléon, je vous parle ici de bonne foi ;
Votre Oncle vous blâmoit, il reconnoît sa faute,
Vous aviez un tyran, & c'est moi qui vous l'ôte.
J'ai corrigé son ton. Sans aigreur, sans couroux,
Votre Oncle va vous voir vous livrer à vos goûts ;
Je l'en ai tant prié, qu'à la fin il m'a crue.
Moi-même, qui sur vous voulois être absolue.
Je suivrai son exemple, & mon cœur désormais,
Veut se montrer par-là sensible à vos bienfaits.
Le dernier que de vous j'ai reçu par le Comte,

M'a servi de leçon. Je confesse à ma honte,
Que si mes procédez vous avoient offensé,
Mon zèle peu discret est bien récompensé.
Je vous ai rebuté par mon humeur austére;
Quand vous vous en vengez, c'est à moi de me taire;
De votre volonté je me fais une loi,
Et vous ne recévrez nul reproche de moi.

CLEON *embarassé.*

Cet excès de bonté....

JULIE.

L'inconstance est permise
Lorsqu'elle est bien fondée. Après tout, Cidalise
Vous convient mieux que moi, je le dois avouer,
Et d'un choix si prudent chacun va vous louer.
Car, que suis-je auprès d'elle? une importune Amie
Qui vous prêche sans cesse, & dont l'économie,
Si d'éternels liens nous unissoient tous deux,
Seroit à votre humeur un frein trop ennuyeux.
Voulez vous vous lier? Cherchez qui vous ressemble,
C'est l'unique moyen de vivre deux ensemble,
Et de.... Vous rougissez! Je ne dis pourtant rien
Qui vous doive offenser.

CLEON.

Non. Mais je sens fort bien
Que vous êtes piquée, & que mon inconstance....

JULIE.

Je la vois, je vous jure, avec indifférence.

CLEON.

Avec indifférence?

JULIE.

Oui.

CLEON.

J'en doute bien fort.

JULIE.

Vous en doutez?

CLEON.

Je crois que je n'ai pas grand tort,

Et j'en suis bien fâché.

JULIE.

Détrompez-vous de grace ;
Quoi ! lorsque vous changez j'aurois l'ame assez basse ? . . .

CLEON.

Mais au fond vous m'aimiez ?

JULIE.

Eh, mais oui, je le crois.

CLEON.

Et vous aviez de même un ascendant sur moi,
Dont je sens que j'ai peine à me rendre le maître.

JULIE.

Vous en triompherez bien-tôt.

CLEON.

Cela peut-être ;
Mais je souffre moi-même en vous voyant souffrir.

JULIE *en souriant.*

C'est un leger tourment dont il faut vous guérir.

CLEON.

Me le conseillez-vous ?

JULIE.

Oui, je vous le conseille.
Rendez-vous vraiment libre, & vous ferez merveille.

CLEON.

Vous me permettez donc de faire un autre choix ?

JULIE.

C'est à votre cœur seul à vous donner des loix.

CLEON.

Les aprouverez-vous ?

JULIE.

Oui, de toute mon ame.
Et je vous livre à lui.

CLEON *d'un air piqué.*

Cela suffit, Madame.
Je ne balance plus puisque j'ai votre aveu.
J'en sçaurai profiter ; même avant qu'il soit peu.

JULIE.

Vous l'aviez prévenu ; vous aimez Cidalise.

CLEON.

Ma résolution n'étoit pas trop bien prise,
Mais vous la confirmez ; & cela me suffit.
Au défaut de l'amour, je suivrai le dépit.

JULIE.

Et l'amour le suivra.

CLEON.

C'est ce que je souhaite.

JULIE.

Je le souhaite aussi.

CLEON.

Vous serez satisfaite.

SCENE VII.

JULIE, CIDALISE, CLEON.

CIDALISE.

On vous attend, Cléon ; que faites-vous ici ?
Un racommodement ?

JULIE.

Non, puisque vous voici,
Je dois me retirer & vous ceder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grace.

JULIE.

Vous voyez, je suis bonne.

CIDALISE.

Eh, pas trop. Car au fond
Vous me haïssez !...

JULIE.

Moi ? Non, je vous en réponds.
On ne sçauroit haïr que les gens qu'on estime.

CIDALISE.

Le trait est un peu vif. Le dépit vous anime;
Mais j'ai peu mérité ces marques de couroux.
Est-ce ma faute à moi, si je plais mieux que vous?

JULIE.

Ah, mon dieu, point du tout. Je sçais que c'est la mienne.
Je n'ai qu'un cœur fidèle, & rien qui le soutienne.
Pour vous, dont les attraits ont un si grand éclat,
Vous n'avez pas besoin d'un cœur si délicat.

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité, mon cœur vaut bien le vôtre.
Il ne balance pas, il suit ce qui lui plaît;
Mais il aime du moins sans aucun intérêt.

CLEON *se mettant entr'elles.*

Eh, Mesdames, cessez....

JULIE *à Cidalise.*

Je ne suis point blessée
Que vous me soupçonniez d'une ame interressée;
Mes actions un jour sçauront ouvrir les yeux
A qui me connoît mal, & vous connoîtra mieux.

CIDALISE.

Plus on me connoîtra, plus j'aurai l'avantage
De l'emporter sur vous qui vous croyez si sage.

JULIE.

Si je ne le suis pas, j'aspire à l'être au moins;
Mais on voit que c'est-là le moindre de vos soins.

CIDALISE.

Vous possédez à fond l'art de la pruderie.

JULIE.

Je le préférerois à la coquetterie.

CIDALISE.

L'invective est permise à qui perd ses Amans,
Et ne peut réussir à les rendre constans.

JULIE.

Enfin, soit que les miens soient constans ou volages;
Je ne vais pas chez eux mandier leurs hommages.

CIDALISE *vivement.*

Vous perdriez vos soins....

CLEON *à Cidalise.*

Madame, croyez-moi,

Ne poussez pas plus loin ce discours.

CIDALISE.

Mais je crois

Que je puis lui répondre.

CLEON.

Oui; mais je vous suplie

De marquer moins d'aigreur & d'épargner Julie.

CIDALISE.

Comment vous exigez ?...

CLEON.

Moi ! je n'exige rien;

Je voudrois seulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis, comme elle, ici dire ce que je pense.

JULIE.

Oui, vous y pouvez tout, grace à son inconstance.
Votre triomphe est beau, chacun vous l'envira,
Mais vous n'en jouirez qu'autant qu'il me plaira.

SCENE VIII.

CLEON, CIDALISE.

CIDALISE.

QU'autant qu'il lui plaira! Je la trouve plaisante:
On ne sçauroit tenir à sa gloire insolente;
Et je vais la rejoindre...

CLEON.

Ah, de grace, arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc! je souffrirai toutes ses duretez?

CLEON.

Daignez me témoigner un peu de complaisance,
Et ne lui faites pas la plus legere offense.

CIDALISE.

La priere sans doute a de quoi me flatter.
Si bien que pour vous plaire il faut la respecter ?

CLEON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore,
Je sens bien que mon cœur la revere & l'honore.

CIDALISE.

Eh bien, honorez-là. Tant de ménagement
Marque qu'on doit sur vous compter légérement.

CLEON.

N'avez-vous pas ma foi !

CIDALISE.

Je la crois incertaine
Quand vous vous soumettez à cette humeur hautaine.

CLEON.

A vivre sous ses loix je suis accoutumé.
On ne sçauroit haïr ce qu'on a tant aimé.

CIDALISE.

Je vois qu'elle dit vrai, malgré vous trop fidelle,
Vous rentrez dans ses fers dès qu'elle vous rapelle.

CLEON.

Je viens de lui parler pour la derniere fois.
Un trop juste dépit à sçû fixer mon choix.
Mais pour elle mon cœur malgré moi s'interresse ;
Il me faut quelque tems pour vaincre sa foiblesse ;
Vous l'aurez tout entier s'il se rend à mes vœux.
Etre digne de vous est tout ce que je veux.
Le dépit, la raison, vos apas, tout m'engage
A vous offrir enfin le plus parfait hommage,
Et je vous l'offrirai, n'en doutez nullement ;
Mais cet effort n'est pas l'ouvrage d'un moment.
J'ose vous l'avouer.

CIDALISE.

Pour être aussi sincere,

Je vous avoue aussi qu'un autre a sçu me plaire,
Et qu'il me reste encor quelque foible pour lui.
Malgré moi je me suis aperçue aujourd'hui,
Que si je le quittois, ce n'étoit pas sans peine.
Travaillons de concert à rompre notre chaîne,
Et quand nous nous croirons en pleine liberté,
Nous nous avertirons avec sincérité.

CLEON.

Ah, quel cruel aveu! faites-le moi connoître
Ce Rival trop heureux, & s'il ose paroître
Devant moi....

CIDALISE.

Le voici.

CLEON.

Comment, c'est le Marquis?

SCENE IX.

CLEON, CIDALISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

J'Ai dormi d'un bon somme, & me voilà remis,
Prêt à recommencer. Quoi! tous deux tête-à tête?
Ah, petite coquette! est-ce que ma conquête
Ne vous suffisoit pas?

CIDALISE.

Vous voyez bien que non.

LE MARQUIS.

La réponse est naïve. Et vous, Monsieur Cléon,
Croyant trouver par tout des conquêtes aisées,
Vous vous donnez les airs d'aller sur mes brisées?
Cela ne sera pas.

CLEON.

Qui m'en empêchera?

LE MARQUIS.

Vous êtes un perfide; & ma Sœur le sçaura.

CLEON.

Va, nous avons rompu.

LE MARQUIS.

Ma Sœur, & toi?

CLEON.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Et pour t'en consoler Cidalise t'écoute?

CIDALISE.

Oui, c'est mon foible à moi, je plains les malheureux.

LE MARQUIS.

Je ne vous croyois pas un cœur si généreux.
A soulager les gens vous êtes un peu prompte,
Et de tous vos sermens vous faites peu de compte.

CIDALISE.

Quand je vous les ai faits c'étoit de bonne foi.
Si mon cœur les oublie, est-ce ma faute à moi?

LE MARQUIS.

Pour vous défendre mieux dites que c'est la mienne.

CIDALISE.

Le fait n'est point douteux; car qu'il vous en souvienne,
J'ajoutai cette clause à nos engagemens,
C'est que je me tiendrois quitte de mes sermens,
Si mon cœur s'ennuyoit de posseder le vôtre.
Que ne l'empêchiez-vous de pencher pour un autre?

LE MARQUIS.

Dépendoit-il de moi de le rendre constant?

CIDALISE.

Oui. Vous m'avez trahie, & moi j'en fais autant.
De beautés en beautés un Amant qui voltige,
A faire comme lui tôt ou tard nous oblige.
Je connois votre allure, & la vois tous les jours;
Ainsi donc, quitte à quitte, & tréve de discours.

LE MARQUIS.

Elle a la repartie & vive, & naturelle,
Et nous faisons tous deux une scène nouvelle;
Mais je ne me rends point, & ....

CIDALISE.

Rendez-vous ou non,
J'ai donné ma parole.

LE MARQUIS.

A qui donc ?

CIDALISE.

A Cléon.

LE MARQUIS.

Oh! doucement. Mon cher, si tu veux Cidalise,
Ce ne sera parbleu qu'après l'avoir conquise.
Tu m'entens.

CLEON.

Tout au mieux.

LE MARQUIS.

Eh bien, nous nous verrons.

CLEON.

Ah, tu prens ce ton-là ! Nous la disputerons.
Il me restoit encor du foible pour Julie.
Je sens qu'en la quittant je fais une folie;
Mais à mon nouveau choix l'obstacle que tu mets,
Fait qu'avec elle enfin j'ai rompu pour jamais.

LE MARQUIS.

C'est assez.

CIDALISE.

Cet éclat seroit fort à ma gloire :
Mais, Marquis, dussiez-vous remporter la victoire,
Vous ne gagnerez rien que mon aversion.
Loin de forcer par-là mon inclination,
Vous ne m'inspirerez qu'un desir de vengeance.
Prétendre me gêner c'est me faire une offense.
Quiconque l'entreprend me devient odieux.

LE MARQUIS.

Ah ! cela supose, je vous fais mes adieux,
Et sans aucun regret.

CIDALISE *à Cléon.*

Oubliez-vous Julie
Pour jamais ?

CLEON.

Pour jamais je vous la sacrifie.

CIDALISE.

Et moi, je vous promets de n'aimer plus que vous,
Et que quand vous voudrez vous serez mon Epoux.

CLEON *lui baisant la main.*

J'accepte avec transport cette douce promesse.

LE MARQUIS *revenant sur ses pas.*

Courage, mes enfans. Vous me quittez, traîtresse,
Et sans trop me vanter, pour un plus mauvais choix.

(*A Cléon.*)

Je m'en console. Et toi, tu te mordras les doigts
De m'avoir enlevé le cœur d'une coquette.
Tout bien considéré, je gagne à ma défaite;
J'allois faire le sot; c'est toi qui le feras.
Ah qu'avant qu'il soit peu tu me divertiras!
J'enrageois contre toi, mais ta bonté m'oblige.
Allons, mariez-vous, mariez-vous, vous dis-je:
Jamais couple plus beau ne pouvoit être joint.

SCENE X.

CLEON, CIDALISE, LE MARQUIS, CARTON.

CARTON.

Toujours des pour parlers? ne jouerons-nous point?
La table est entourée, & Julie a pris place.

CLEON.

Julie?

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE.

A-t-elle encor l'audace
De venir me braver? & ...

CLEON.

Nous l'en punirons.
Puiſqu'elle veut jouer nous la ruinerons.

CIDALISE.

Oui ; vengeons-nous ainſi de qui nous importune
Et guidez par l'amour, courons à la fortune.

(Elle lui donne la main.)

LE MARQUIS.

J'ai perdu mon procès, ils triomphent tous deux.
Mais j'en apelle au ſort qui me vengera d'eux.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FINETTE *seule.*

O Ciel ! vit-on jamais un revers plus funeste ?
Pauvre Cléon ! Tu viens de jouer de ton reste !
Te voilà ruiné sans ressource ! Le Sort
Paroît avec l'Amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconstance, & pour venger Julie.

SCENE II.

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

EH bien, a-t'on fini cette grande partie ?
Ma Fille en étoit-elle ?

FINETTE.

Oui, Monsieur, sûrement.

LE BARON.

A-t'elle eu du bonheur ?

FINETTE.

Epouvantablement.

LE BARON.

L'expression est neuve.

FINETTE.

Et conforme à l'histoire.
Je l'ai vû arriver, & j'ai peine à le croire.
Quand vous en douteriez, vous m'étonneriez peu.

Ma Maîtresse attendoit que l'on se mît au jeu;
En entrant, Cidalise & Cléon l'ont brusquée,
Et par cent traits malins l'ont vivement piquée;
Plus elle étoit tranquile, & plus on la railloit;
Mais sans rien repliquer, comme Cléon tailloit,
Elle s'en est vengée en tentant la fortune.
L'Inconstant qui trouvoit sa presence importune,
Et vouloit s'en défaire en la poussant à bout,
L'excitoit à risquer, offrant de tenir tout.
„ Eh bien, a dit Madame, il faut vous satisfaire;
„ Ruinez-moi, Monsieur, si cela peut vous plaire;
„ Je mets mille louis sur ces trois cartes-là.
Elle gagne d'abord. Très-piqué de cela,
Cléon, pour réparer une perte si dure,
Lui fait autre défi; toujours même avanture.
Jusqu'au *trente & le va* leur fureur les conduit;
Plus Cléon risque & tient, plus le malheur le suit.
D'un sang froid merveilleux ma prudente Maîtresse
Pour le mettre au néant épuise son adresse.
Enfin, elle a gagné tout ce qu'elle a risqué,
Et jusqu'à quatre fois elle l'a débanqué.

LE BARON.

La fortune aujourd'hui paroît bien équitable!

FINETTE.

Cléon jure, il fulmine, il renverse la table;
Et jettant sur Julie un regard furieux,
Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux.
Elle, sans s'émouvoir, fait emporter sa proye,
Et la suit, sans marquer ni tristesse ni joye.
A peine sommes-nous dans votre appartement,
Que l'on vient la prier avec empressement
De la part de Cléon, d'excuser sa furie,
Et de rentrer chez lui. Ma Maîtresse attendrie
Ne sçait quel parti prendre, & balance long-tems.
Un Messager pressant vient d'instans en instans;
Elle rejoint Cléon, le calme, le console.
„ Madame, lui dit-il, je vous donne parole

„ Que quand fur moi le fort épuiferoit fes coups,
„ J'expirerois plutôt que de m'en prendre à vous :
„ Mon refpect en répond, l'honneur me le commande;
„ Mais je veux ma revanche, & je vous la demande.

LE BARON.

Ciel!

FINETTE.

Pour s'expédier il lui propofe un jeu
Dont l'inventeur, je crois, mériteroit le feu.

LE BARON.

De quel jeu parles-tu ?

FINETTE.

C'eft au *Trente & Quarante*
Que Cléon a trouvé la fortune conftante
A le faire périr. Argent, billets, contrats,
Meubles, caroffe, hôtel, tout a paffé le pas
Devant trente témoins confternez de fa perte,
Et tous prêts à laiffer cette maifon deferte,
Où pour plumer leur dupe ils n'ont plus nul moyen;
Car tout eft à Madame, & Cléon n'a plus rien.

SCENE III.

JULIE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON *à Julie.*

CE que j'aprens ici me paroît incroyable.
Y dois-je ajouter foi ?

JULIE.

Rien n'eft plus véritable :
J'ai ruiné Cléon. Ma Rivale en fureur,
Eft encor plus que lui fenfible à fon malheur;
Elle pleure, elle crie, elle fe defefpére.
Moi, pour ne point aigrir leur haine & leur colére,
Je viens de les laiffer en proye à leurs tranfports.

Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde ;
Ils n'écoutent plus rien, & brusquent tout le monde.
Enfin, graces au Ciel, mon triomphe est parfait.
Il faut voir maintenant quel en sera l'effet ;
Si tous ces grands Amis qu'attiroit la fortune,
Voudront avec Cléon faire bourse commune,
Comme ils l'en ont flâté quand il étoit heureux,
Et si j'ai de tout tems bien ou mal jugé d'eux ?
Cidalise, sur tout, est ce qui m'intéresse :
Elle peut à present lui prouver sa tendresse,
Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs ;
Mais c'est dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

LE BARON.

Cléon devroit mourir de douleur & de honte.
Je sors pour informer le bon homme Géronte
De cet événement, & je l'amene ici,
Pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

SCENE IV.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Comment prétendez-vous user de la victoire ?

JULIE.

Je n'en sçais rien encor.

FINETTE.

Ma foi, j'ai peine à croire
Qu'il reste à votre Amant d'autres Amis que vous.

JULIE.

Et c'est ce qui rendra mon triomphe plus doux.

FINETTE.

Plus doux? Vous me semblez bien âpre à la vengeance ?
Voulez-vous de Cléon augmenter la souffrance ?

Il vous doit tout au moins faire compassion;
Et vous ne me marquez aucune émotion.

JULIE.

Le tems amene tout.

FINETTE.

Tout franc, je vous admire.
Se peut-il que sur vous vous ayez tant d'empire ?
Pouvez-vous d'un Amant savourer le malheur ?

JULIE.

Je veux voir quel effet il fera sur son cœur.
Son sort va desormais dépendre de lui-même;
S'il est digne de moi, tu verras si je l'aime.

FINETTE.

Il est assez puni, Madame, en vérité.

JULIE *en souriant.*

Il ne sçait pas encor qu'il est deshérité.
Et pour l'éprouver mieux, je prétens qu'il l'aprenne.

FINETTE.

De votre bouche ?

JULIE.

Non, Finette, de la tienne:
Saisis l'occasion de l'informer du fait,
Et devant Cidalise: on verra par l'effet,
Que loin qu'à son égard je sois dure, insensible,
J'use, pour le guérir, d'un secret infaillible.

FINETTE.

Je commence, Madame, à penser comme vous.
Employer pour cela des remédes trop doux,
Ce seroit tout gâter. Il faut d'une main sûre
Tailler, couper, percer pour achever la cure.
Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous lasse,
Je veux à votre Amant donner le coup de grace.
Laissez moi faire. Il vient.

SCENE V.

CLEON, JULIE, FINETTE.

CLEON *du côté par où il entre d'un air furieux.*

NOn, ne me suivez pas.
Je veux lui parler seul.

FINETTE *à Julie.*

Fuyez, doublez le pas;
Il est hors de lui même.

CLEON *arrêtant Julie.*

Un moment d'audience.
Eh quoi! d'un malheureux vous fuyez la presence?
Barbare, ingrate! Eh bien, me voilà ruiné.
De votre propre main je suis assassiné.
Vous triomphez.

JULIE.

Le sort...

CLEON.

Vous triomphez, ingrate.
Oui, malgré vous, je sens que ma fureur vous flâte;
Ce qui me desespére est un charme pour vous.
J'écoute mon respect, il retient mon couroux;
Mais je veux une fois vous dire ma pensée.
Vous n'avez jamais eu qu'une ame intéressée;
Vous n'aimiez point Cléon, vous adoriez son bien,
Son malheur vous l'assure, & Cléon n'est plus rien;
Vous lui ravissez tout, il n'a plus de retraite,
Et votre avidité s'est enfin satisfaite.
Dans mon desastre au moins il me reste un bonheur:
Me voilà convaincu de votre mauvais cœur.
J'adorois un objet trop digne de ma haine,
Le sort ne m'a trahi que pour rompre ma chaîne;
S'il me perd, il me sauve, & je benis ses coups,

Puisqu'ils vont pour jamais me délivrer de vous.
Je vais à mes Amis demander un azile,
En vous laissant chez moi triomphante & tranquile :
Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits,
Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais.
Dans mon desastre affreux c'est ce qui me console,
Et j'espére . . .

(Julie lui fait une profonde révérence, & sort.)

SCENE VI.

CLEON, FINETTE.

CLEON.

ELle sort sans dire une parole !
Voilà son dernier coup, l'outrage & le mépris.

FINETTE.

Ne vous emportez point, & calmez vos esprits.

CLEON.

Moi, je me calmerois ! Lorsque sa barbarie,
Son sang froid insultant rallume ma furie ?

SCENE VII.

CLEON, CIDALISE, FINETTE.

CLEON *à Cidalise.*

AH, Madame ! venez soulager ma douleur,
Et rendez vous enfin maîtresse de mon cœur,
Il brûle d'être à vous, achevez votre ouvrage ;
Ne lui permettez plus un indigne partage :
Sauvez le de lui même, il s'offre à vos attraits,
Et se livre en vos mains pour n'en sortir jamais.

CIDALISE.

Quoi! vous doutiez encor que j'en fusse maîtresse?
Sentez-vous pour Julie un retour de tendresse?
Elle l'a mérité.

CLEON.

Je vais la détester.
Desormais, tout à vous, j'ose vous protester...
Vous ne m'écoutez point.

CIDALISE.

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi! Tout ce que je vois me fait haïr Julie:
Et pour vous mieux prouver à quel point je la hais,
Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a faits...
Mais je n'ose.

CIDALISE.

Pourquoi?

FINETTE.

Si je vous le révele,
Je m'en vais vous causer une douleur mortelle.
Vous aimez trop Cléon, vous devez trop l'aimer,
Pour soutenir ce choc.

CIDALISE.

Acheve, il faut s'armer
De courage. Quel coup va l'accabler encore?

FINETTE.

Il peut le suporter parce qu'il vous adore,
Et qu'il retrouve en vous le généreux apui
D'un bon cœur, déja prêt à s'immoler pour lui.
Que feroit-il sans vous? Son Oncle l'abandonne.

CLEON *à Cidalise.*

Ah, ne la croyez pas. Je sçais qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non, il vous a trompé pour se venger de vous,
Et ses feintes douceurs vous cachoient son couroux.

CLEON.

Quoi donc?

FINETTE *d'un air affligé.*

Le méchant Oncle ! Ah quelle ame traîtresse !
Quel fourbe ! Il assassine au moment qu'il caresse.
Oui, Monsieur, dans l'instant que cet Oncle malin
Vous disoit cent douceurs d'un air tendre & benin,
Il venoit de signer votre ruine entiére
En vous deshéritant d'une indigne maniére :
Car il vous ôte tout, & même a fait serment
De ne jamais changer un mot au Testament.
Votre disgrace est pleine, infaillible, autentique,
Et Julie est, Monsieur, sa légataire unique.

CLEON.

Julie ? A-t'elle pû pousser l'indignité ? ...

FINETTE *prenant un ton furieux.*

Rien ne peut échaper à son avidité.
Et votre Terre aussi que vous avez venduë ...

CIDALISE *d'un ton d'étonnement.*

Il a vendu sa Terre ?

FINETTE *d'un ton pleureur.*

Et même il l'a perduë,
Je veux dire le prix qu'il en avoit touché :
Mais si vous sçaviez tout, que vous seriez fâché,
Monsieur, & que pour vous l'avanture est piquante !
Ma Maîtresse ...

CLEON.

Poursuis.

FINETTE.

Sous le nom de Dorante ...

CIDALISE.

Eh bien ?

FINETTE.

A fait sous main cette acquisition.
Votre Terre est, Monsieur, en sa possession.

CLEON.

La perfide ! Au moment qu'elle m'en fait reproche,
Et que pour l'apaiser ...

FINETTE *soupirant.*

Ah, c'est un cœur de roche;
Elle convoite tout, & sçait tout obtenir.
Elle a vos biens presens, & vos biens à venir.
C'est son bonheur outré qui vous rend misérable,
Et qui vient d'accomplir votre sort déplorable.
Adieu; j'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
Et Madame aura soin d'adoucir vos malheurs.

(Elle s'éloigne, les contemple quelque tems, & sort en riant sous son éventail.)

SCENE VIII.

CLEON, CIDALISE.

CLEON.

EH bien, vous le voyez, ma disgrace est complete.

CIDALISE *brusquement.*

Oh rien n'y manque.

CLEON.

Allons, il faut faire retraite;
Quittons une maison où tout m'est odieux,
Où tout exciteroit mes transports furieux.
Juste Ciel! Ah sans vous que je serois à plaindre,
Madame! A mon malheur rien ne sçauroit atteindre;
Mais puisque vous m'aimez, mon sort me paroît doux,
Et mon cœur est flâté de n'espérer qu'en vous,
D'avoir en vos bontez un glorieux azile,
Et de pouvoir compter . . .

CIDALISE *d'un air froid & embarassé.*

Il seroit inutile
De vous tromper, Cléon. Je plains votre malheur,
Mais je ne suis pas libre, & dépens d'un Tuteur,
Qui, dès qu'il aprendroit vos disgraces diverses,
Vous feroit essuyer les plus rudes traverses.

Nous attendrons la mort de ce Tuteur fâcheux,
Et peut-être qu'alors....

CLEON.

Le trait est généreux.
Il m'ouvre votre cœur, & je sens ma folie
De l'avoir cru plus sûr que celui de Julie.
Je ne vois que des cœurs doubles, interressez,
Perfides, séducteurs....

CIDALISE *d'un ton de hauteur.*

Ah, Cléon, finissez.
Le malheur vous aigrit, la hauteur m'importune,
Et l'on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

SCENE IX.

CLEON, CIDALISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

BOn soir, Cléon. J'accours pour te féliciter.
Ton Oncle vient, dit-on, de te deshériter.
L'Oncle, le jeu, l'amour, la table, les largesses,
Te sauvent pour jamais l'embarras des richesses.
Comme un Sage de Gréce, en méprisant le bien,
Te voilà vraiment libre, & vis à vis de rien.
Parbleu, j'en suis ravi; même sort nous rassemble,
Mon cher, & nous allons philosopher ensemble.

CLEON *d'un ton de colere.*

Viens-tu pour m'insulter?

LE MARQUIS.

Non, Cléon, sur ma foi,
Un revers t'a rendu tout aussi gueux que moi;
Mais ne t'afflige point, mon Ami, je t'en prie,
Et je vais t'enseigner à vivre d'industrie.
Tu nous prêtois. Ton tour est venu d'emprunter.
Pour y bien réussir, tu n'as qu'à m'imiter.

CLEON.

Les hommes tels que moi tombent dans la misére,
Mais ne dégradent point leur noble caractére.
J'ai des Amis encor que je puis implorer,
Et ce sera toujours sans me déshonorer:
C'est à quoi je me fixe ; ou si tout m'abandonne,
La mort est ma ressource, & n'a rien qui m'étonne.

LE MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur ?

CLEON.

Est-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur ?

LE MARQUIS.

De l'honneur ! On en a qu'autant qu'on fait figure.
Ah ! je vois ce que c'est ; Madame te rassure.
Tu crois....

CLEON.

Non. Mon malheur à produit son effet,
Et me rend à ses yeux un misérable objet.
J'attendois de sa part une main secourable ;
Mais son cœur effrayé du sort d'un misérable,
Opose à mon espoir l'obstacle d'un Tuteur
Qui ne souffriroit pas qu'elle fît mon bonheur.

LE MARQUIS.

Quí ! lui ? te traverser ? Pitoyable défaite.
C'est un vieux idiot, un homme qui végete,
Qui ne sçait ce que c'est que de rien refuser,
Et dont, comme il lui plaît, elle peut disposer.

CLEON *à Cidalise.*

Voilà donc ce Tuteur pour moi si redoutable ?

CIDALISE.

Ecoutez-vous un fou ?

LE MARQUIS.

C'est un fou raisonnable,
Du moins par intervale. Ah je vous connois bien.
(*en montrant Cléon.*)
Vous le croyez perdu parce qu'il n'a plus rien ;
Mai j'ai trente moyens pour le tirer d'affaire.

CIDALISE.

Il n'a qu'à se former sur votre caractere,
Il ne sçauroit manquer.

LE MARQUIS.

Rien ne lui manquera
Lorsque de vos liens il se délivrera ;
Et les avis d'un fou pourront le rendre sage.

CIDALISE.

Eh bien, pour son repos je romps son esclavage,
Et je lui rends un cœur qu'il m'offrit à regret.

CLEON.

Vous ne l'eutes jamais ; & toujours en secret
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avoit sçu m'enlever, sans l'en rendre complice.
Le Ciel m'en est témoin ; ce Ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs, & suivi mon dépit.
Vous m'aviez aveuglé, vous me rendez la vûë,
Et tout mon malheur vient de vous avoir connuë.

CIDALISE.

J'aime ce ton tragique, il vous sied à ravir.
Dans vos besoins urgens il pourra vous servir.
Il ne vous reste plus que l'art de la parole,
Et je vous laisse en paix méditer votre rôle.

(Elle sort d'un air dédaigneux.)

LE MARQUIS.

Cette scène m'a plû, t'a dévoilé son cœur,
Et je vais sur le champ en informer ma Sœur.

CLEON *le retenant.*

C'est un soin superflu, je l'ai trop offensée.

LE MARQUIS.

Les Femmes ont toujours quelque arriere pensée,
Et je veux pénétrer si ma Sœur en effet,
N'a point encor pour toi quelque retour secret.

SCENE X.

CLEON *seul.*

SOn cœur interressé ne m'en croira plus digne.

SCENE XI.

CLEON, FLORIMON, ARAMINTE, CARTON, ARSINOÉ, BELISE, autres Convives.

ARSINOE' *à Bélise.*

A Son mauvais destin il faut qu'il se résigne.
Il ne peut faire mieux.

BELISE.

Mais, quoi! deshérité
Après qu'il s'est perdu? C'est trop en vérité.

ARAMINTE.

Ah, mon pauvre Cléon, que venons-nous d'aprendre?
J'en ai presque pleuré.

BELISE *à Cléon.*

Je n'ai pû m'en défendre.
Et votre sort me fait vraiment compassion.

CLEON *attendri.*

Je n'attendois pas moins de votre affection.

CARTON *à Cléon.*

La fortune sur toi semble épuiser sa rage.
Le remede à cela, c'est d'avoir bon courage.

FLORIMON.

En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc,
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc.
Où donc est Cidalise?

CLEON.

Elle est déja partie.

ARSINOE'.

Quand on est en malheur, on quitte la partie.

BELISE.

C'est jouer bassement.

ARAMINTE.

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'est pas fort à louer.

ARSINOE'.

Pour moi, je la croyois tendre & compatissante,
Mais je me trompois bien. Je serois plus constante.

(à Cléon.)

Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardens je vous seconderai,
N'en doutez point. Je sens que votre sort me tuë,
Et je ne saurois plus soutenir votre vûë.

(Elle sort.)

BELISE.

J'ai pour vous à coup sûr, les mêmes sentimens,
Et vos peines pour moi deviennent des tourmens.
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime.
Adieu, consolez-vous. *(Elle sort.)*

CARTON.

Oui, oui, console-toi,
C'est le meilleur parti.

ARAMINTE.

Comptez toujours sur moi.

(Elle donne la main à Carton, & sort précipitamment, suivie de tous les autres Convives, excepté Florimon.)

CLEON.

Comment! dans mon malheur voilà donc ma ressource?
On me fait compliment, & puis on prend sa course!
Ah, mon cher Florimon! n'est-tu pas consterné
De ce que tu vois?

FLORIMON.

Non. Chacun est prosterné
Devant les gens heureux; sont ils dans la misere,
On les plaint tout au plus, & l'on croit beaucoup faire.

CLEON.

Ce sont-là les Amis qu'on espere trouver!
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrois t'éprouver...

FLORIMON *brusquement.*

Tu m'éprouves aussi; Je m'en vais.

SCENE XII.

CLEON *seul.*

AH, le traître!
Avec quelle impudence il ose méconnoître
Un Ami toujours prêt à l'aider! Quelle horreur!
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur?

SCENE XIII.

CLEON, LE COMTE.

CLEON *allant au-devant du Comte, qui veut l'éviter.*

CHer Ami, sçavez-vous jusqu'où va ma disgrace?
Déja de mon malheur tout le monde se lasse.
Je n'ai plus d'Amis.

LE COMTE *en soûriant.*

Quoi? Pensiez-vous en avoir?

CLEON.

Ah, que je m'abusois! J'en suis au desespoir!

LE COMTE.

Moderez, croyez-moi, cette douleur profonde;

Ce qui se passe ici n'est que le train du monde.
Vous vous êtes trompé jusqu'à ce triste jour,
En vous imaginant qu'on vous faisoit la cour.
Ce n'étoit point à vous, c'étoit à vos richesses.
On vouloit partager vos plaisirs, vos largesses;
On trouvoit tout chez vous : on n'y trouve plus rien,
Et l'on perd ses Amis en perdant tout son bien.
Le monde est fait ainsi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, & prenez patience.

CLEON.

Mais sans bien, sans espoir, que vais-je devenir?
Mes Amis à leur tour dévroient me soutenir.

LE COMTE.

Sur quoi vous fondez-vous?

CLEON.

Sur la reconnoissance.

LE COMTE.

Et vous en doivent-ils? Votre magnificence,
Vos dons, vos grands repas, dites la vérité,
Etoient-ils des effets de générosité?
Vous cherchiez à briller, à surpasser les autres,
C'étoient-là vos motifs; & quels étoient les nôtres?
D'en profiter, mon cher, autant que nous pourrions:
Vous vouliez de l'encens, & nous vous le vendions.
Pour tenter l'acheteur la marchandise est faite;
Le marchand doit-il rien à celui qui l'achete?

CLEON.

Vous étiez donc aussi de ses Amis trompeurs?

LE COMTE.

Moi? J'étois comme un autre, au rang de vos flâteurs.
Mais vous n'en aurez plus. Grace à votre misére,
Chacun à votre égard va devenir sincére.

CLEON.

Eh quoi! m'attendiez vous à cette extrêmité,
Pour m'oser librement dire la vérité?

LE COMTE.

On ne se fait aimer que par les complaisances.

Mais ne vous plaignez plus des fausses aparences;
Si ce qu'on dit est vrai, je ne suis pas un sot,
On m'a berné pourtant comme un franc idiot.
Les plus fins sont trompés, & cette indigne Veuve
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLEON.

Comment?

LE COMTE.

Je l'adorois. Sur un espoir flatteur
J'ai tâché par vos dons de m'acquérir son cœur;
Je les sollicitois de concert avec elle;
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle;
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.
Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connoître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus traître,
Le plus interressé que le Ciel ait formé,
Est celui de l'objet dont vous étiez charmé.
L'ardeur de s'enrichir est tout ce qui l'occupe,
Et j'ai la rage au cœur de me trouver sa dupe.
Etes-vous donc surpris si vous l'avez été,
Comme de vos Amis? Tout n'est que fausseté.
Qui croit s'en garantir, grossiérement s'abuse,
Elle régne par-tout, & voilà mon excuse.
Adieu.



SCENE XIV.

CLEON *seul*

JE ne dis rien, car je suis confondu.

SCENE XV.

CLEON, PASQUIN, *qui entre d'un air affligé.*

CLEON.

QUe viens-tu m'annoncer?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu.
Ce fripon d'Intendant, pour consommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets vient de plier bagage,
Et n'a laissé chez lui que ce billet ouvert.

CLEON.

Donne. Pour me trahir tout paroît de concert.
Lisons. C'est à Gripon que ce billet s'adresse;
Il est datté de Brest, & ceci m'interresse.
Peut-être est-ce à mes maux un doux soulagement;
Ah, qu'il vient à propos en ce fatal moment!

(*Il lit.*)

Voici pour votre Maître une triste nouvelle :
Le Vaisseau qui pour lui raportoit un tresor,
Par une avanture cruelle,
Vient de faire naufrage en aprochant du Port.

Tous les malheurs sont donc enchaînés sur ma tête!

Et mon dernier eſpoir périt dans la tempête !
Mer barbare & perfide autant que mes Amis !
Que vais-je faire, ô Ciel !

PASQUIN.

Me feroit-il permis
De vous dire deux mots ?

CLEON.

Va-t'en trouver Julie
De ma part.

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

CLEON.

Dis lui que je la prie
De payer tous mes gens, & de les renvoyer.

PASQUIN *ſanglotant.*

L'affaire eſt faite, on vient de les congédier.

CLEON.

Et toi ?

PASQUIN.

Je ne ſçai point ce que l'on me deſtine;
Mais qu'on me chaſſe ou non, mon pauvre cœur s'obſtine
A ne vous point quitter; & juſques à la mort,
Je ſuis bien réſolu de ſuivre votre ſort.

CLEON.

Que feras-tu de moi ? Je ſuis un miſérable.

PASQUIN.

Le peu que je poſſede....

CLEON.

Ah, ce trait-là m'accable !
Voilà le ſeul Ami qui me demeure. Ingrats !
Et cet exemple là ne vous confondra pas ?
Va-t'en. Laiſſe-moi ſeul au fond du précipice.
Donne-moi ce fauteuil, c'eſt le dernier ſervice
Que j'exige de toi.

PASQUIN *lui baisant la main.*

Mon cher Maître !

CLEON.

Va, sors,

Et tu m'obligeras.

SCENE DERNIERE.

CLEON *se croyant seul.* JULIE *qui entre doucement & qui écoute.*

CLEON *se jettant dans un fauteuil.*

INutile rémords,
Pourquoi me tourmenter ? O ! raison trop tardive,
Que ne prévenois-tu le malheur qui m'arrive ?
Je suis abandonné, trahi, déshérité,
Et pour comble de maux, je l'ai bien mérité.
Fortune, tu m'aprens à connoître les hommes.
Il n'est donc plus d'Amis dans le siécle où nous sommes !
Hélas, je me livrois à ces Amis trompeurs !
Insensé, par mon cœur je jugeois de leurs cœurs.
Quelle étoit mon erreur ! Quelle étoit ma folie !
Je leur pardonne à tous ; mais vous, mais vous, Julie !
Vous que j'ai tant aimé, vous que j'adore encor,
Pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon sort ?
C'est là ce qui me tue. Une fausse inconstance
A-t'elle mérité cette horrible vengeance ?
Les fureurs d'un Amant par vous même abîmé,
Devroient-elles ?... Jamais vous ne m'avez aimé ;
L'effet confirme trop un si juste reproche.

Jouissez de ma mort, je la sens qui s'aproche.

(Il tire son épée.)

Qu'elle vient lentement ! Il faut la prévenir,
Et grace à ma fureur mes tourmens vont finir.

(Il veut se fraper.)

JULIE *le retenant.*

Que faites-vous, Cléon ?

CLEON.

O Ciel ! C'est vous, Julie !
C'est vous qui m'empêchez de m'arracher la vie !
Pourquoi ce soin ? Songez qu'il ne me reste rien.

JULIE.

Ingrat ! vous avez tout, puisque j'ai votre bien.
Lorsque vous m'accusiez d'une ame intéressée,
Que ne pouviez-vous lire au fond de ma pensée !
J'ai tâché de vous perdre afin de vous sauver,
Et vous ai tout ravi pour vous le conserver.
A votre aveuglement c'étoit le seul reméde.
Vous êtes maître encor de ce que je posséde,
Mon cœur, mon tendre cœur vous l'offre avec transport ;
Il ne sçauroit sans vous goûter un heureux sort.
Vous êtes le seul bien qu'il estime, qu'il aime ;
Il vous rend tout le vôtre, & se livre lui même.
Recevez-le, Cléon, en recevant ma foi :
Vivez heureux, content, & vivez avec moi.

CLEON *se jettant aux pieds de Julie.*

Adorable Julie ! Ah, vous me percez l'ame !
Eh quoi ! tant de vertu dans le cœur d'une Femme !
Elle me fait mourir de honte & de regret.

JULIE.

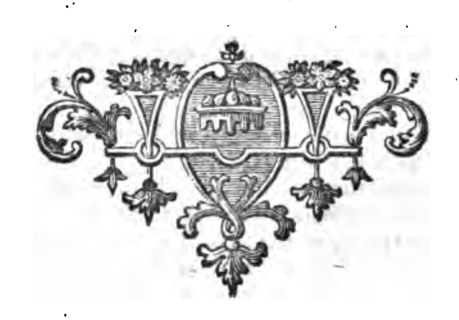
Levez-vous. Grace au Ciel, j'ai trouvé le secret
De guérir vos erreurs, de vous rendre à vous même,
Et de vous faire voir à quel point je vous aime.
Allons trouver mon Pere, instruit de mon dessein,
Il va vous assurer & mon cœur & ma main.

Votre Oncle en eſt charmé : mon Frere rentre en grace ;
De nos diviſions la Diſcorde ſe laſſe ;
Un Ciel pur & ſerain nous préſage un doux ſort,
Et la tempête enfin nous a mis dans le port.

CLEON *lui donnant la main.*

Mon repos, mon bonheur ſont votre heureux ouvrage.
Pour comble de bienfaits vous m'avez rendu ſage ;
Et je vais éprouver dans les plus doux liens,
Qu'une Femme prudente eſt la ſource des biens.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



OEUVRES
DE MONSIEUR
DESTOUCHES,
DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION,
AUGMENTÉE DE PIECES nouvelles, & mise en meilleur ordre.

TOME SECOND.
QUATRIÉME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez BENJAMIN GIBERT, Libraire.

M. DCC. LI.

LE GLO-

LE
GLORIEUX,
COMEDIE.



PREFACE.



CETTE Comédie vient d'être reçue si favorablement du Public, que je me croirois indigne des aplaudissemens dont il m'a honoré, si je ne m'efforçois pas de lui en témoigner ma reconnoissance. J'ose lui protester qu'elle est aussi vive que juste. Je ne trouve point de termes qui puissent l'exprimer; mais pour la faire éclater d'une maniére sensible, je promets à ce même Public, à qui je suis si redevable, qu'en cherchant à lui procurer de nouveaux amusemens, je n'épargnerai ni soins, ni travaux pour mériter la continuation de ses suffrages. Quoique les caractéres semblent épuisez, il m'en reste encore plusieurs à traiter. Ce n'est pas que je ne sois très-convaincu des difficultez & des périls de l'entreprise, parce que les caractéres les plus faciles & les plus saillans ont déja paru sur la Scène : mais comme les succès redoublent mon zèle, peut-être augmenteront-ils mes forces. Ce qui doit au moins m'en faire bien augurer, c'est que mon objet est généralement aprouvé. On sçait que j'ai toujours devant les yeux ce grand principe dicté par Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci;

Et que je crois que l'Art dramatique n'est esti-

mable, qu'autant qu'il a pour but d'instruire en divertissant. J'ai toujours eû pour maxime incontestable, que quelqu'amusante que puisse être une Comedie, c'est un ouvrage imparfait, & même dangereux, si l'Auteur ne s'y propose pas de corriger les mœurs, de tomber sur le ridicule, de décrier le vice, & de mettre la vertu dans un si beau jour, qu'elle s'attire l'estime & la vénération publique. Tous mes Spectateurs ont fait connoître unanimement, & si je l'ose dire, d'une maniére bien flâteuse pour moi, qu'ils se livroient avec plaisir à un objet si raisonnable. Je ne craindrai pas même d'ajouter ici, qu'en m'honorant de leurs aplaudissemens, ils se sont fait honneur à eux-mêmes. Car enfin, qu'y a-t'il de plus glorieux pour notre Nation, si fameuse d'ailleurs pour tant de qualitez, que de faire aujourd'hui connoître à tout l'Univers, que les Comédies, à qui l'ancien préjugé ne donne pour objet que celui de plaire & de divertir, ne peuvent la divertir & lui plaire long-tems, que lorsqu'elle trouve dans cet agréable Spectacle, non-seulement ce qui peut le rendre innocent & permis, mais même ce qui peut contribuer à l'instruire & à la corriger? Il est donc de mon devoir, en payant au Public le juste tribut qu'il attend de ma reconnoissance, de le féliciter sur le goût qu'il fait toujours éclater pour les Ouvrages qui ne tendent qu'à épurer la Scène, qu'à la purger de ces frivoles saillies, de ces débauches d'esprit, de ces faux brillans, de ces sales équivoques, de ces fades jeux de mots, de ces mœurs basses & vicieuses, dont elle a été souvent infectée, & qu'à la rendre digne de l'estime & de la presence des honnêtes gens. Il est aisé de voir dans tous mes Ouvrages, remplis au surplus d'une infinité de défauts, que c'est uniquement à ces sortes de Spectateurs que

je me suis toujours efforcé de plaire. Il ne manque à un objet si légitime, que les talens nécessaires pour y parvenir. Toute la gloire dont je puisse me flâter, c'est d'avoir pris un ton qui a paru nouveau, quoiqu'après l'incomparable *Moliére* il semblât qu'il n'y eût point d'autre secret de plaire, que celui de marcher sur ses traces. Mais quelle témérité de vouloir suivre un modèle que les Auteurs les plus sages & les plus judicieux ont toujours regardé comme inimitable! Il ne nous a laissé que le desespoir de l'égaler; trop heureux si, par quelque route nouvelle, nous pouvons nous rendre suportables après lui! C'est à quoi je me suis borné dans mes Ouvrages dramatiques, & c'est sans doute à cette précaution essentielle que je dois l'accueil favorable qu'ils ont reçu.

Je m'en suis pas moins redevable à l'Art des Acteurs, qui en ont employé tous les ressorts & toutes les finesses, principalement dans cette derniére Comédie, pour signaler leur zèle & leur amitié pour moi. Je leur dois à tous, sans nulle exception, cette justice; & je la leur rends avec d'autant plus de plaisir, que le Public l'autorise par ses aplaudissemens. Mr *Quinault l'aîné*, dans le Role de *Licandre*, a fait voir qu'il sçait se transformer en toutes sortes de caractéres, que quelques différens qu'ils puissent être les uns des autres, ils lui fournissent également une occasion brillante de faire admirer ses talens & son esprit, & qu'il peut se donner le ton, la gravité, les entrailles de Pere, avec autant de justesse, de précision & de vérité qu'il s'aproprie les saillies, la vivacité & les graces d'un jeune-homme, quand il est question de les representer. Quelle estime, quelle vénération, quel amour n'a-t'il point inspirez pour le malheureux *Pere du Comte de Tufiére & de Lisette*?

Je dois les mêmes louanges à ſon frere, *Mr Dufreſne*, qui a trouvé l'art d'annoncer le caractére du GLORIEUX, même avant que de prononcer une parole, & par la ſeule maniére de ſe preſenter ſur la Scène. Quelle nobleſſe dans ſon port! Quelle grandeur dans ſon áir! Quelle fierté dans ſa démarche! Quel art, quelles graces, quelle vérité dans tout le debit du Rôle, & quelle fineſſe, quelle variété dans tous les jeux de Théâtre!

Jamais perſonnage ne fut plus difficile à repreſenter que celui de *Liſette*, fille de condition, Femme-de-chambre en même-tems. Etre trop comique, c'étoit démentir ſa naiſſance. Etre trop ſérieuſe, c'étoit s'expoſer à refroidir l'action, & à rendre le perſonnage ennuyeux. Il s'agiſſoit de trouver un juſte milieu entre les ſaillies & les vivacitez d'une Suivante, & la noble retenue d'une Fille de condition. C'eſt ce qu'on vient de voir exécuter avec tant de ſuccès, par l'excélente Actrice chargée du Rôle de *Liſette*.

Me ſera-t'il permis de faire ſouvenir le Public de l'air de confiance, de joye, de naïveté, & des plaiſantes bruſqueries de *Liſimon*, ou plutôt de l'Acteur judicieux & naturel qui a paru ſous le nom de ce Bourgeois annobli? L'extrême plaiſir qu'il a fait aux Spectateurs ne me laiſſe aſſurément aucun lieu de douter, qu'il n'ait extrêmement contribué au ſuccès de mon Ouvrage.

Je me ferois encore un devoir bien agréable, de faire ici l'éloge de mes autres Acteurs, ſi la crainte d'ennuyer par un trop long détail, ne mettoit, malgré moi, des bornes à ma reconnoiſſance.

Aprés ce juſte tribut qu'elle exigeoit de ma plume, ce ſeroit ici l'occaſion naturelle d'em-

ployer quelques lignes à réfuter la censure de l'Auteur d'une petite Comédie, ou plutôt d'un Ouvrage qui en usurpe le nom, & qui a paru pendant quelques jours sur le Théâtre Italien. Mais quoiqu'il me convienne moins qu'à qui que ce puisse être, de mépriser mes Confréres les Auteurs, & que je reconnoisse en eux des talens supérieurs aux miens; je crois pouvoir affecter le silence à l'égard de l'Auteur dont il est question. Je me dispenserai même de le nommer, pour ne le point tirer de son obscurité, & je lui laisse le champ libre sur un Théâtre qui est son unique ressource, & qui est propre à exercer son génie: Théâtre qui ne subsiste qu'aux dépens des meilleurs Ouvrages, & dont le mérite principal est de les tourner en ridicule, & de les livrer à l'envie & au mauvais goût. Il me suffit que le Public ait eu la bonté de suivre ma Comédie; en l'aprouvant, il s'est chargé de la défendre, & de justifier en même tems ses suffrages. Tout ce qui me reste à dire maintenant, c'est qu'on me trouvera toujours également disposé, à me corriger sur les avis des personnes impartiales & judicieuses, & à mépriser les censures de certains petits Auteurs étouffez, qui tachent de se donner quelque relief, en attaquant, sans mesure & sans discernement, tout ce que le Public ne juge pas indigne de ses louanges.



ACTEURS.

LISIMON, riche Bourgeois annobli.

ISABELLE Fille de Lisimon.

VALERE, Fils de Lisimon.

LE COMTE DE TUFIERE, Amant d'Isabelle.

PHILINTE, autre Amant d'Isabelle.

LICANDRE, Vieillard inconnu.

LISETTE, Femme-de-Chambre d'Isabelle.

PASQUIN, Valet-de-Chambre du Comte.

LA FLEUR, Laquais du Comte.

Mr JOSSE, Notaire.

UN LAQUAIS de Licandre.

PLUSIEURS autres Laquais du Comte.

La Scène est à Paris, dans un Hôtel garni.

LE



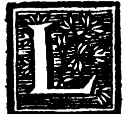
LE GLORIEUX,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *seul.*


ISETTE ne vient point : je crois que la friponne
A voulu se mocquer un peu de ma personne,
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup, je m'en vais. Ah ! ma foi, la voici.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

MOn cher Monsieur Pasquin, je suis votre servante.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable Maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remerciment;
Mais pour m'en acquitter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre ?

PASQUIN.

A vous parler sans fard,
Ma Reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plutôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, & j'enrageois d'attendre.
Rien ne pouvoit calmer mes desirs excités;
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable ?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être estimable ?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous; & je lis dans vos yeux,
Qu'avec moins de raison je vous plairois bien mieux.

LISETTE.

A moi ? Je vous fuirois, si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait; & j'entends ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un Favori;
Et de moi vous ferez un honnête Mari.
Je me sens pour ce titre un fonds de patience,
Dont vous pourrez bien-tôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort: car je ne veux de vous
Ni faire mon Amant, ni faire mon Epoux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc ? Quel sujet nous assemble ?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi ?

LISETTE.

Sur votre Maître & ma Maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien ?

LISETTE.

Traitons cette matiére, & ne nous cachons rien.
Tous deux, à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très-juste, elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le Comte votre Maître est froid & sérieux;
Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pû lui parler un quart d'heure.
Quel est son caractere ? Entre nous, j'entrevois
Que ma Maîtresse l'aime; & cependant je crois
Qu'il ne doit pas long-tems compter sur sa tendresse.

Car avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des graces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit on,
Il faut connoître à fond; car l'Amour est bien traître.
Pour Isabelle, elle aime avant que de connoître;
Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il derobe à ses yeux les défauts d'un Amant.
Les cherchant avec soin, & les trouvant sans peine,
Après quelques efforts sa victoire est certaine:
Honteuse de son choix, elle reprend son cœur,
Et l'on voit à ses feux succeder la froideur:
Sur le point d'épouser elle rompt sans mystére.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractére.
Un cœur tendre & volage, un esprit vif, ardent
Jusqu'à l'étourderie, & toutefois prudent:
Coquette au par-dessus?

LISETTE.

Non, point capricieuse,
Point coquette, & sur-tout point artificieuse.
Elle aime tendrement, & de très-bonne-foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites moi
Toutes les qualitez du Comte votre Maître.
C'est pour le mieux servir, que je le veux connoître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui,
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma Maîtresse
De s'en apercevoir, & fixons sa tendresse.
Mais découvrez les moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre,
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualitez seront mon premier point;
Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
Que je serai très-court sur son premier chapitre;

Très long fur le dernier. Premiérement, fon titre
De Comte de Tufiere, eft un titre réel :
Et fon air de grandeur eft un air naturel :
Il eft, certainement, d'une haute naiffance.

LISETTE.

C'eft l'effet du hazard. Paffons.

PASQUIN.

Toute la France
Convient de fa valeur ; & brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il eft très-eftimé.
Il fera fon chemin, à ce que l'on affure.
Il eft homme d'honneur ; on vante fa droiture ;
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Paffons vîte au fecond.

SCENE III.

LISETTE, PASQUIN, LA FLEUR.

PASQUIN.

AH ! te voilà, la Fleur ? Que fait Monfieur le
Comte ?

LA FLEUR.

Il joue ; & qui plus eft, il y fait bien fon compte ;
Car il va mettre à fec un franc Provincial,
Au moins auffi nigaud qu'il me paroît brutal :
Notre Maître, tandis qu'il jure & fe défole,
Embourfe fon argent, fans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu fi tôt ?

LA FLEUR.

Pour un deffein que j'ai.

PASQUIN.

Quel deffein ?

LA FLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi ?

LA FLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes Factotum de Monsieur notre Maître.
On n'ose lui parler sans le mettre en couroux ;
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN.

Tu me surprens, la Fleur : Je te croyois plus sage.
Servir Monsieur le Comte est un grand avantage :
Pourquoi donc le quitter? Eclaircis moi ce point.

LA FLEUR.

C'est que vous parlez trop, & qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait est singulier, & la plainte est nouvelle.

LA FLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chere Demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot ;
Et mon Maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela ?

LA FLEUR.

Comment donc, que m'importe ?
Peut-il avec ses gens en user de la sorte ?
Que je sois tout un jour dans son apartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement :
Et j'ai quitté pour lui la meilleure Maîtresse . . .
Qui vouloit qu'on parlât, & qui parloit sans cesse.
On ne s'ennuyoit point. Tous les jours tour-à-tour,
Elle nous chantoit pouille avant le point du jour.
C'étoit un vrai plaisir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde ?

LA FLEUR.

Je ne hais point cela, pourvû que je réponde.

Répondre, c'eſt parler. Encor vit-on. Mais bon:
Avec Monſieur le Comte on ne dit oui, ni non.
Il ne dit pas lui-même une pauvre ſyllabe.
Oh! j'aimerois autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait ſécher; cela me pouſſe à bout,
Moi, qui dis volontiers mon ſentiment ſur tout;
Le ſilence me tuë, & .... vous riez?

LISETTE.

Acheve.

LA FLEUR *en pleurant.*

Si je reſte céans, il faudra que je créve.

LISETTE *à Paſquin.*

Que j'aime ſa franchiſe & ſa naïveté!

LA FLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre Maître à ſes gens fait garder le ſilence;
Mais ils ſentent l'effet de ſa magnificence,
Bien nourris, bien vêtus, & payez largement.

LA FLEUR.

Et tout cela pour moi n'eſt point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle, & c'eſt-là ſa folie.

LA FLEUR.

Autrement, je ſuccombe à la mélancolie.
J'eus un Maître autrefois, que je regrette fort,
Et que je ne ſers plus, attendu qu'il eſt mort.
Il ne me faiſoit pas de fort gros avantages;
Il me nourriſſoit mal, me payoit mal mes gages,
Jamais aucuns profits, & ſouvent en hyver
Il me laiſſoit aller preſque auſſi nud qu'un ver:
Mais je l'aimois. Pourquoi? C'eſt qu'il me faiſoit rire;
Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.
Il m'apeloit ſon cher, ſon ami, ſon mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mai, pour Monſieur le Comte, au diantre ſi je l'aime.
Il eſt toujours gourmé, renfermé dans lui-même;

Toujours portant au vent; fier comme un Ecossois.
Je ne puis le souffrir, à vous parler François :
Et dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulois servir un Maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience; à ta face on s'accoutumera,
Et tu verras qu'un jour Monsieur te parlera.
Mais ne t'échape point. Attends l'heure propice.
Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE *à Pasquin.*

Ce pauvre garçon-là me fait compassion :
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LA FLEUR.

Tenez, j'aimerois mieux deux mots, que deux pistoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LA FLEUR.

Enfin, point de milieu;
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse Adieu.
Voilà mon dernier mot, c'est moi qui vous l'annonce;
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

SCENE IV.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

J'Ai pitié, comme vous, de ce pauvre la Fleur.

LISETTE.

Le Comte de Tufiere est donc un fier Seigneur ?

PASQUIN.

C'est-là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Eſt d'être toujours grave avec un domeſtique.
S'il lui diſoit un mot, il croiroit s'abaiſſer;
Et qu'un Valet lui parle, il ſe fera chaſſer.
Enfin, pour ébaucher en deux mots ſa peinture,
C'eſt l'homme le plus vain qu'ait produit la Nature.
Pour ſes inférieurs plein d'un mépris choquant:
Avec ſes égaux même il prend l'air important,
Si fier de ſes Ayeux, ſi fier de ſa Nobleſſe,
Qu'il croit être ici bas le ſeul de ſon eſpéce:
Perſuadé d'ailleurs de ſon habileté,
Et décidant ſur tout avec autorité;
Se croyant en tout genre un mérite ſuprême,
Dédaignant tout le monde, & s'admirant lui-même;
En un mot, des Mortels le plus impérieux,
Et le plus ſuffiſant, & le plus glorieux.

LISETTE.

Ah, que nous allons rire!

PASQUIN.

Et de quoi donc?

LISETTE.

Son faſte,
Sa fierté ſes hauteurs, ſont un parfait contraſte
Avec les qualitez de ſon humble Rival,
Qui n'oſeroit parler, de peur de parler mal.
Qui, par timidité, rougit comme une Fille,
Et qui, quoique fort riche & de noble famille,
Toujours rampant, craintif, & toujours concerté,
Prodigue les excès de ſa civilité;
Pour les moindres Valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ſes révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraſte eſt tout des plus parfaits.
Et nous en pourrons voir d'aſſez plaiſans effets.
Ce doucereux Rival, c'eſt Philinte, ſans doute?
Mon Maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce Comte si fier est donc bien riche aussi ?
Du moins, il le paroît.

PASQUIN.

Riche ? Non, Dieu merci :
Car c'est-là quelquefois ce qui rabat sa gloire.
Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa Pension, & de son Régiment :
Mais il sçait tous les jeux, & jouë heureusement :
C'est par-là qu'il soutient un train si magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune ?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertez.
Je le boude, il soûrit. Mes dépits concertez,
Un air froid & rêveur, quelques brusques paroles,
L'aménent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles
Il cherche à m'apaiser, à me calmer l'esprit ;
Et comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait, & je vais vous instruire.
Le Comte va bientôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle, oui, soyez en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
Elle est d'humeur liante, affable, sociable,
L'orgueil est à ses yeux un vice insuportable,
Et malgré les grands biens qui lui sont assurez,
Son air & ses discours sont simples, mesurez,
Honnêtes, prévenans, & pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon Maître elle est mal assortie ?

LISETTE.

Il aura son congé s'il ne se contraint point :
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point....

LISETTE.

J'entends du bruit. Je crois que c'est nôtre vieux
Maître :
Ne me laissez pas seul avec lui.

PASQUIN.

Ce vieux Reistre
Est-il si dangereux ?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,
Il est plus libertin que tous nos jeunes gens,
Et, ce qui me surprend, c'est que son Fils Valere
A toute la sagesse & la vertu d'un Pere.

SCENE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON *courant à Lisette.*

Bon jour, ma chere enfant, embrasse-moi bien fort.
Comment donc ! tu me fuis ?

LISETTE.

Reservez ce transport
Pour Madame.

LISIMON.

Eh fi donc. Tu te mocques, je pense ?
J'arrive de campagne ; & plein d'impatience
De te revoir, j'accours .... Quel est ce garçon-là ?
Tête à-tête tous deux ? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas si fiere.

LISETTE.

Nous nous entretenions du Comte de Tufiere,
Son Maître.

LISIMON.

Ce Seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma Fille ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

LISIMON.

Je ſuis très-diſpoſé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choiſir pour Gendre;
On me le vante fort; & l'on me fait entendre
Qu'il eſt homme d'honneur, de grande qualité:
Mais eſt-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant? Car je veux tout cela pour ma Fille.

PASQUIN.

Vous faites ſon portrait, & c'eſt par-là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t'il la table, & boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! Il eſt le plus fort de tout le Régiment.
Il a fait ſon chef d'œuvre en Allemagne, en Suiſſe.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpiſſe.

LISETTE.

Qui? Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain:
C'eſt un homme qui met le tiers d'eau dans ſon vin:
Ce fade perſonnage en ſes façons diſcrettes
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon Gendre Bûveur d'eau! Fût il Prince, morbleu,
Je le refuſerois. Nous allons voir beau jeu:
Car ma Femme, dit on, le deſtine à ma Fille.
Sçait-elle que je ſuis le chef de ma famille?
Le Monarque abſolu d'elle & de mes enfans?
Que j'en veux diſpoſer? Mais eſt-elle céans?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chere compagne,
Qu'il faut que dès ce ſoir elle aille à la campagne.

FINETTE.

Et pourquoi donc?

LISIMON.

Pourquoi? C'est que je suis ici.
Belle demande!

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit; & trop près l'un de l'autre:
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon Hôtel sera vaste; & je prendrai grand soin
Que nos apartemens se regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle & moi nous assemble;
Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si Madame est visible.

LISIMON.

Non, non;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, sors, mon garçon:
Va-t'en chercher ton Maître en toute diligence.
Il faut qu'incessamment nous fassions connoissance.

LISETTE.

Son Maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attens ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors. Décampe.

SCENE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,

Nous sommes tête à-tête ; & ma vive tendresse . . .
Où vas-tu donc ?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma Maîtresse.
Elle m'apelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez vous pas ?

LISIMON.

Moi ! point.

LISETTE.

Moi, je l'entens ; & j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez vous qu'on me gronde ?

LISIMON.

Qui l'oseroit céans ? Je veux que tout le monde
T'y regarde en Maîtresse, & me respecte en toi.
Que Femme, Enfans, Valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi,
Monsieur ? Y pensez-vous ?

LISIMON.

Oui, ma petite Reine :
De mon cœur, de mes biens je te rends souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, & je ne l'entens pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes apas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarasser d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrettement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique,

Habits, ajustemens, rien ne te manquera;
Et sur tous tes desirs mon cœur te préviendra:
M'entens-tu maintenant?

LISETTE.

Oui, Monsieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille?
Que répons-tu, ma chere, à ces conditions?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très-bonne Dame
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc?

LISETTE.

Madame votre Femme.

LISIMON.

Comment diable, ma Femme!

LISETTE.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.
A ce qui me regarde elle prend intérêt;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te mocques-tu?

LISETTE.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma Maîtresse, & puis de Monsieur votre Fils.
Tous trois édifiez, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchez de voir que lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin;
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille,
Jusqu'à les ruiner, pour placer une Fille.

LISIMON.

Tu le prens sur ce ton?

LISETTE.

Oui, Monsieur, je l'y prens.
Aprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh! puisque mon amour, mes offres, mes discours,
Ne peuvent rien sur toi, je prétens...

LISETTE *s'enfuyant*

Au secours.

LISIMON.

Quoi! friponne! me faire une telle incartade!

SCENE VII.

LISIMON, VALERE, LISETTE.

VALERE *accourant.*

MOn Pere, qu'avez-vous?

LISIMON.

Rien.

VALERE.

Etes-vous malade?

LISIMON.

Non, je me porte bien. Que voulez-vous?

VALERE.

Qui, moi?
On crioit au secours; & plein d'un juste effroi,
Je suis vîte accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peine;
Lisette me suffit.

VALERE.

Mais...

LISIMON.

Votre aspect me gêne:

Sortez.

VALERE.

Moi ! vous quitter en ce pressant besoin ?
Je n'ai garde à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De Monsieur ; sortez vîte ; allez dire à ma Mere
Qu'elle vienne au plutôt.

LISIMON.

Eh, je n'en ai que faire ;
Bourreau !

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON.

(*A Lisette.*) (*A Valère.*)
Demeure. Et toi, sors à l'instant.

VALERE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera. Mais aussi, je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu :
Je crains quelqu'accident. Asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le Médecin ?

LISIMON.

Tais-toi.

(*En sortant.*)
Traître, tu le payras.

SCENE VIII.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez.

VALERE.

Oui, je voi
A quel indigne excès veut se porter mon Pere.
Quel exemple pour moi ! Quel chagrin pour ma Mere !
Je ne m'étonne plus si sa foible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son apartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALERE.

Non, non, ne craignez rien.
De mon Pere, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sçais ; mais enfin, je veux sortir, vous dis-je.

VALERE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige ?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous sçavez mon dessein.

LISETTE.

Il seroit mon bonheur
S'il pouvoit s'accomplir ; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétens,
Vous me le promettez ; mais en vain je l'attens :
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos Parens sont puissans ; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis :
Jugez si vous & moi nous sommes assortis ?

VALERE.

L'amour assortit tout ; & mon ame ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, & ne sçais d'où je sors.

VALERE.

Esprit, grace, beauté, ce sont-là vos tresors,
Vos titres, vos Parens.

LISETTE.

Vous flâtez-vous, Valére,
De faire à notre hymen consentir votre Pere?

VALERE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Oui, vous; mais non pas moi.

VALERE.

Je puis secrettement...

LISETTE.

Non, non, ne croïez pas qu'un vain espoir m'endorme.
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme;
Et me garderai bien de courir le hazard...

VALERE.

Vous n'avez rien à craindre; &.... Que veut ce
Vieillard?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paroît, sa sagesse est profonde;
Et c'est le seul Ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet Ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Fait de me secourir sa principale affaire:
Je trouve en sa personne un guide salutaire.
Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALERE.

De bon cœur:
Mais revenez bien-tôt me joindre chez ma Sœur.

SCENE IX.

LICANDRE, LISETTE.

LICANDRE.

ENfin, je vous revois; cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir.

LISETTE.

Moi, je ſuis bien honteuſe
Que vous me retrouviez dans l'état où je ſuis.

LICANDRE.

Que faites-vous ici ?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher ; mais . . . .

LICANDRE.

Quoi ?

LISETTE.

J'y ſuis en ſervice.

LICANDRE.

Juſte Ciel ! Et c'eſt donc pour ce vil exercice
Que, ſans m'en avertir, vous ſortez du Couvent ?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez ſouvent ;
Mais depuis quelque tems vous m'avez négligée.
De plus, ma Mere eſt morte. Inquiéte, affligée,
N'entendant rien de vous, ſans eſpoir, ſans apui,
Quelle reſſource avois-je en ce cruel ennui ?
La Fille de céans, à preſent ma Maîtreſſe,
Mon Amie au Couvent, ſenſible à ma triſteſſe,
Sur le point de ſortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit ferment,
Que je ſerois plutôt compagne que ſuivante :
Je ne pus réſiſter à ſon offre preſſante.
Ce ne fut pas pourtant ſans verſer bien des pleurs ;
Mais mon ſort le voulut : & voilà mes malheurs.

LICANDRE.

O fortune cruelle ! Et vous tient-on parole,
Par de juſtes égards ?

LISETTE.

Oui.

LICANDRE.

Cela me conſole
D'un ſi triſte incident, que j'aurois prévenu,

Si mes infirmitez ne m'eussent retenu
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mene moi-même une vie assez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

LICANDRE.

Hélas!

LISETTE.

Vous soupirez? Dans ma triste avanture
Je ne sçais quel espoir me soutient, me rassure;
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LICANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bien tôt. La fortune se lasse
De vous persécuter. Mais, dites-moi, de grace,
A qui parliez-vous-là, quand je suis survenu?

LISETTE.

Au Fils de la maison. S'il vous étoit connu,
Vous l'estimeriez fort.

LICANDRE.

Il a donc votre estime?
Vous rougissez?

LISETTE.

Qui, moi? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice?

LICANDRE.

Il est jeune, bien-fait,
Riche: il vous voit souvent?

LISETTE.

Oui, souvent, en effet.

LICANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, & sans expérience;
Voilà bien des écueils.

LISETTE.

Soyez en assurance,
Mon cœur est au-dessus de ma condition:

J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LICANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune homme?

LISETTE.

Il se nomme Valere.

LICANDRE.

Eh mon Dieu, qu'il se nomme
Ou Valere, ou Cleon, que m'importe? Il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LICANDRE.

Est ce-là tout?

LISETTE.

Oui.

LICANDRE.

C'est tout?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LICANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh mais.... Ce reproche m'afflige.
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser.
En secret.

LICANDRE.

En secret? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non; je réponds de lui. Mais bien loin de me rendre,
En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parens n'aprouvent son dessein:
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre.
Et pour fuir un éclat, Monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
Pour que Valere & moi nous cessions de nous voir.

LICANDRE.

D'un sort moins rigoureux, ô Fille vraîment digne!
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence, & de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tû.
Vous pouvez aspirer à la main de Valere,
Et même l'épouser de l'aveu de son Pere.

LISETTE.

Moi, Monsieur?

LICANDRE.

Je dis plus, ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds;
Et respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

FINETTE.

Vous vous mocquez de moi. Pourquoi jusqu'à sa mort
Ma Mere a-t'elle eu soin de me cacher mon sort?
Mon Pere est-il vivant?

LICANDRE.

Il respire, il vous aime;
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi si long-tems m'abandonner ainsi?

LICANDRE.

Vous sçaurez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, & gardez le silence;
C'est un point Capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance!
Ah! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystére à fond.

LICANDRE.

Non, j'en ai dit assez.
Pour sçavoir tout le reste, attendez votre Pere.
Adieu. Mais dites-moi, le Comte de Tufiere
Demeure-t'il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LICANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! Monſieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triſte équipage,
Car on me l'a dépeint d'un orgueil ſi ſauvage...

LICANDRE.

Je ſçaurai l'abaiſſer.

LISETTE.

Il vous inſultera.

LICANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Juſqu'au revoir. Songez qu'une naiſſance illuſtre
Des ſentimens du cœur reçoit ſon plus beau luſtre:
Pour les faire éclater il eſt de ſûrs moyens:
Et ſi le ſort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare treſor enviant le partage,
Soyez riche en vertus: C'eſt-là vôtre apanage.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *seule.*

DOIS-je me réjoüir ? Dois-je m'inquiéter ?
Ce que m'a dit Licandre est bien prompt à flater
Mon petit amour propre ; & pourtant, plus j'y pense,
Et moins à son discours j'y trouve d'aparence :
Le bon homme, à coup sûr, s'est diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je crois
Démêler sa finesse. Il veut me rendre fiere,
Afin que je me croye au dessus de Valere ;
Et le Vieillard adroit usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'Amour.
Oui, oui, tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bien déchue !
Je redeviens Lisette, & le sort conjuré....
Pauvre Lisette ; hélas ! ton régne a peu duré !
Je me suis endormi, & j'ai fait un beau songe,
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

J'Avois beau vous attendre ! Eh quoi ! seule à l'écart ?
Qu'y faites-vous ?

LISETTE.

Je rêve.

VALERE.

Il faut que ce Vieillard,
Qui vous eſt venu voir, vous ait dit quelque choſe
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALERE.

Et quelle eſt donc la cauſe
De votre rêverie ?

LISETTE.

Un fait qui ſûrement
Devroit me réjoüir, & c'eſt préciſément
Ce qui m'afflige.

VALERE.

Oh, oh! le trait, ſur ma parole,
Eſt des plus ſurprenans.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle
Sur ce que je vous dis ; & cependant ce trait,
D'un excès de ſageſſe eſt peut-être l'effet.

VALERE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce myſtere.

LISETTE.

Cela m'eſt défendu ; mais je ne puis me taire,
Et quoique l'on m'ordonne un ſilence diſcret,
Je ſens bien que pour vous je n'ai point de ſecret :
Je ſoutiens avec peine un fardeau qui me laſſe.

VALERE.

A la tentation ſuccombez donc de grace.

LISETTE.

C'eſt le meilleur moyen de m'en guérir, je crois.
Mais ſi je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALERE.

Quoi ! vous pouvez ?....

LISETTE.

Jurez, que quoique je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

VALERE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,
Ou si vous le voulez, mon indiscretion,
Exige de ma part cette précaution;
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or écoutez.

VALERE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bon homme m'a dit.... Vous allez vous moquer.

VALERE.

Et non, vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valere, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, & sur-tout point d'éloge.

VALERE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donne la naissance & l'éducation?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres à soutenir un noble personnage?

VALERE.

Un Amant sur ce point est un Juge suspect,
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pû produire?
Votre rang? votre bien? Plût au Ciel! Je soupire
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort.
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort;
Et de quelques parens que vous soyez issuë,
Chacun remarque en vous, à la premiére vûë,

Certain air de grandeur qui frape, qui saisit,
Et ce que je vous dis tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur ; mais est-il bien sincére ?

VALERE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Aprenez donc, Valere,
Ce qu'on vient de me dire, & ce qui m'est bien doux,
Parce que son effet rejaillira sur vous.
Par de fortes raisons qu'on doit bientôt m'aprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de descendre
D'une famille illustre & de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALERE.

Non, on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure,
Et j'en ferai serment..

LISETTE *en riant.*

Fort bien.

VALERE.

Je vous conjure
Charmante Lis.... ô Ciel! je ne sçais plus comment
Vous nommer ; mais enfin, je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juste idée,
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.

(*Il se met à genoux.*)

LISETTE.

Valere, levez-vous, vous me rendez confuse.

VALERE.

Quoi ! vous, servir ma Sœur ! Ah, déja je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser ;
A vous manquer d'égards je pourrois l'exposer.
Mon Pere m'inquiéte, & je sçais que ma Mere
Quelquefois avec vous prend un ton trop sévére ;
Je vais donc avertir ma famille, & je crains....

LISETTE.

Ah! voilà mon secret en de fort bonnes mains!
On me défend sur-tout de me faire connoître.
Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
Bien loin de me servir....

VALERE.

Eh bien, je me tairai.
Je suis dans une joye.... Oh, je me contraindrai,
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc, j'aperçois Isabelle.

SCENE III.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

VALERE *courant au-devant d'Isabelle.*

MA Sœur, que je vous dise une grande nouvelle.

LISETTE *le retenant.*

Eh bien, ne voilà pas mon étourdi?

VALERE.

Mon cœur
Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma Sœur.

ISABELLE.

Adieu! Vous mocquez-vous? Dites-moi donc, mon Frere,
Cette grande nouvelle.

VALERE.

Oh, ce n'est rien.

ISABELLE.

Valere,
Quoi! vous me plaisantez?

VALERE.

Non, non, quand vous sçaurez...

LISETTE *bas à Valere.*

Allez-vous-en.

VALERE *sort & revient.*

Ma Sœur, lorsque vous parlerez
A Lisette....

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALERE.

Ayez toujours pour elle
Le respect....

ISABELLE.

Le respect!

VALERE.

Oui, car Mademoiselle...
Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, & de nous tous.... Adieu.
(Il sort brusquement.)

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sçais que penser d'un discours aussi vague.
Qu'en dites-vous? Je crois que mon Frere extravague.

LISETTE.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect!
C'est aller un peu loin. Ce discours m'est suspect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

ISABELLE.

Mon Frere vous aime. Oh oui, oui, je devine;
Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimeroit, feroit-ce un crime ?

ISABELLE.

Non :

Mais....

LISETTE.

Si je veux l'en croire, il me trouve jolie.
Mais bon, je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Pure faillie
De jeune-homme, qui fçait prodiguer les douceurs,
Et qui, fans rien aimer, en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon Frere n'eft point de ces conteurs volages,
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connois fa droiture & fa fincérité,
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE *vivement.*

Quoi ! férieufement ?

ISABELLE

Oui, la chofe eft certaine,
Je vois que ce difcours ne vous fait point de peine.
Ah, ma bonne !

LISETTE.

Quoi donc ?

ISABELLE.

Je pénêtre aifément.

LISETTE.

Quoi ? Que pénétrez-vous ?

ISABELLE.

Mon Frere eft votre Amant,
Et mon Frere, à coup fûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut, & l'ame délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que fi je n'étois point

Ce que je suis....

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

Il m'estime à tel point,
Qu'il feroit son bonheur de m'obtenir pour Femme.

ISABELLE.

Ensuite? Vous rêvez? Je vous ouvre mon ame
En toute occasion, Lisette; imitez-moi.
Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh mais, je lui réponds... Vous êtes curieuse
A l'excès.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je serois heureuse,
Si j'étois un parti qui lui pût convenir!
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois. Mais je crains l'avenir.
Votre amour vous rendra malheureux l'un & l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, & nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre Frere enfin n'ayez aucun souci:
Ne vous allarmez point de ce que je hazarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoissez l'état;
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proye.

Comment se porte-t-il ?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joye.

Il est donc bien épris ?

ISABELLE.

Oui, Lisette, si bien,

Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh ! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien serment.

LISETTE.

Le Ciel vous en préserve.

ISABELLE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui malgré votre ardeur,
Pénétrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le Comte est sûrement d'une aimable figure,
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure;
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connoissez peu. C'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connoître,
Quelque défaut en lui vous frapera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas. C'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse :
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens.
Qui se fait souhaiter se fait aimer long-tems.

Qui nous voit trop souvent voit bientôt qu'il nous
lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours ; mais dites-moi de grace,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts ?

LISETTE.

Qui ! moi ?
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échaperont pas long tems à votre vûë,
Et c'est tant pis pour vous. Etes-vous résoluë
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point ?
Cet homme est le Phénix ; il ne se trouve point.
Si le Comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur : Que ce soit votre oracle.
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment,
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement,
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résoluë à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercîrez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte ?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuye à mourir.
Je l'estime beaucoup, & ne le puis souffrir.
Le moyen d'y durer ? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences :
Dès qu'il parle, il s'égare ; il se perd ; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il ?

LISETTE.

A votre esprit critique

Il vient fournir des traits pour son panégirique.

SCENE V.

PHILINTE, ISABELLE, LISETTE.

PHILINTE *du fond du Théâtre, après plusieurs révérences.*

MAdame.... je crains bien de vous importuner.

LISETTE *à. Isabelle.*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous....

PHILINTE *redoublant ses révérences.*

Ah, Madame !... de grace,

Si je suis importun punissez mon audace.

ISABELLE *lui faisant la révérence.*

Monsieur....

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité....

ISABELLE *la lui rendant.*

J'ai pour votre personne

(A Lisette.)

L'estime & les égards.... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE *aprés avoir fait plusieurs révérenses à Philinte, lui présente un siége.*

Vous plaît-il vous asseoir ?

PHILINTE *vivement.*

Que me proposez-vous ?
O Ciel ! devant Madame il faut être à genoux.

LISETTE.

(à Isabelle.)
A vous permis, Monsieur. Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne sçaurois.

LISETTE.

Fort bien ; l'entretien se dispose
A devenir brillant.... Monsieur, je m'aperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi ;
Je me retire.

PHILINTE *la retenant.*

Non, il n'est pas nécessaire,
Et je ne veux ici qu'admirer, & me taire.

LISETTE *à Philinte.*

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux ?

PHILINTE.

Je ne m'en lasse point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux,
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE *à Lisette.*

Oh je perds contenance.

LISETTE *bas à Isabelle.*

Eh bien, interrogez-le, il répondra, je pense.

ISABELLE *bas à Lisette.*

Vous-même, avisez vous de quelque question.

LISETTE *bas à Isabelle.*

C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE *à Philinte aprés avoir un peu rêvé.*

Quel tems fait-il, Monsieur ?

LISETTE *à part.*

Matiére intéressante !

PHILINTE.

Madame .... en vérité ... la journée est charmante.

ISABELLE.

Monsieur, en vérité ... j'en suis ravie.

LISETTE.

Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais, quoi!
La conversation est donc déja finie ?
Çà, pour la relever employons mon génie.

(A part.)

Dit-on quelque nouvelle ? Enfin il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien apris du nouvel Opéra.

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE *à part.*

Cet homme est laconique.

ISABELLE *à Philinte.*

Qu'y desaprouvez-vous ? Les Vers, ou la Musique ?

PHILINTE.

Je sçais peu de Musique, & fais de méchans Vers,
Ainsi j'en pourrois bien juger tout de travers ;
Et d'ailleurs, j'avoûrai qu'au plus mauvais ouvrage
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un Auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter,
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux Auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, & l'art est difficile.
C'est-là ce qui produit ce peuple de Censeurs;
Et ce qui retrécit les talens des Auteurs.

(A Isabelle.)

Mais vous êtes distraite, & paroissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu ! qu'avez-vous ?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE *s'en allant avec précipitation.*

Je m'enfuis.

ISABELLE *le retenant.*

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur !

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je souffre le martire.

PHILINTE.

J'en suis au desespoir. Je veux vous reconduire.
(Il met ses gants avec précipitation.)
Madame, vous plaît-il de me donner la main ?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, Madame ?

ISABELLE.

Ah, Monsieur, à toute heure;
Mais ne me suivez point, de grace.

PHILINTE *à Lisette.*

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE.

Monsieur... en vérité,
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse;
Et mon devoir m'apelle auprès de ma Maîtresse.
(Philinte lui donne la main & la reconduit.)

SCENE VI.

PHILINTE *seul.*

CEtte migraine-là vient bien subitement!
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'est ma timidité, que je ne sçaurois vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
Que je suis malheureux ! Des jeunes Courtisans
Que n'ai je le babil & les airs suffisans!
Quiconque s'est formé sur de pareils modelles,
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCENE VII.

PHILINTE, UN LAQUAIS mal vêtu.

LE LAQUAIS.

CEtte lettre, Monsieur, s'adresse à vous, je crois.

PHILINTE *lit.*

Au Comte de Tufiere. Elle n'est pas pour moi;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE *lui faisant la révérence.*

(*A part.*)

Ah, Monsieur. C'est à lui que l'on me sacrifie:
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Hola, quelqu'un des gens du Comte de Tufiére ?

PASQUIN *d'un ton arrogant.*

Que voulez-vous ?

LE LAQUAIS *à part.*

Cet homme a la parole fiére.

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin ?

PASQUIN.

C'est moi-même en effet. Mais aprenez, Faquin,
Que le mot de Monsieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus. Ce reproche me touche ;
J'ignorois qu'il fallût vous apeler Monsieur,
Mais vous me l'aprenez, j'y souscris de bon cœur.

PASQUIN *d'un ton important.*

Tréve de complimens.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au Comte votre Maître un petit mot de lettre ?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part ?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point :
Elle est d'un Inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, Monsieur Pasquin : quoique mon ignorance
Ait pour Monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra desormais à mon air circonspect,
Que pour Monsieur Pasquin je suis plein de respect.

SCENE IX.

PASQUIN *seul.*

CE maroufle me raille : & même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat ;
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied-plat.
Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil aussi bien que mon Maître.
Je sens qu'un Glorieux est un sot animal !
Mais j'entens du fracas. Ah, c'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCENE X.

LE COMTE, PASQUIN, Six LAQUAIS.

LE COMTE *entre, marchant à grands pas & la tête levée. Ses six Laquais se rangent au fond du Théâtre d'un air respectueux. Pasquin est un peu plus avancé.*

L'Impertinent !

PASQUIN *lui presentant la Lettre.*
Monsieur...

LE COMTE *marchant toujours.*
Le fat !

PASQUIN.
Monsieur...

LE COMTE.
Tais-toi.
Un petit Campagnard s'emporter devant moi !

Me manquer de respect pour quatre cens pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem? A qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit Campagnard.

LE COMTE.

Soit; mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez: serrez cela.

(Il lui donne une grosse bourse.)

PASQUIN.

Peste! qu'elle est doduë!
A ce charmant objet je me sens l'ame émuë.

(Il ouvre la bourse & en tire quelques pièces.)

LE COMTE *le surprenant.*

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

(Il fait plusieurs signes, & à mesure qu'il les fait, ses Laquais le servent. Deux aprochent la table; deux autres un fauteuil; le cinquieme aporte une écritoire & des plumes, & le sixieme du papier; ensuite il se met à écrire.)

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer de respect, vous donner cette lettre.
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre.

LE COMTE *continuant d'écrire après l'avoir prise.*

Ah! c'est du petit Duc?

PASQUIN.

Non, un homme est venu...

LE COMTE.

C'est donc de la Princesse ? . . .

PASQUIN.

Elle est d'un Inconnu

Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise ?

PASQUIN.

Un Laquais mal vêtu . . .

LE COMTE *lui jettant la Lettre.*

C'est assez ; qu'on la lise,

Et qu'on m'en rende compte ; entendez-vous ?

PASQUIN.

J'entens.

(Il lit la lettre bas.)

LE COMTE *toujours écrivant.*

Monsieur Pasquin ?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN *d'un air suffisant.*

Sortez.

LA FLEUR *au Comte.*

Monsieur . . .

LE COMTE.

Comment !

LA FLEUR.

Oserois-je vous dire ? . . .

LE COMTE.

Il me parle, je crois ! Hola, qu'il se retire,

Et donnez-lui congé.

PASQUIN *à la Fleur.*

Je te l'avois prédit.

Va-t'en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCENE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

(Le Comte relit ce qu'il a écrit, & Pasquin lit la Lettre.)

LE COMTE *après avoir lû ce qu'il écrivoit.*

Tu ne partiras point; & c'est une bassesse
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se feroit deshonneur,
Si sa plume à quelqu'un donnoit du Monseigneur.
Non, mon petit Seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très-complet,
Mais si c'est à ce prix, je suis votre valet.

(Il déchire la Lettre.)

Ote-moi cette table. Eh bien, que dit l'épitre ?

PASQUIN.

Elle roule, Monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc ? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez, mais...

LE COMTE.

Oh, trêve de discours.

PASQUIN *lit.*

„ *Celui qui vous écrit...*

LE COMTE.

Qui vous écrit ? Le stile
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(Il lit.)

„ *Celui qui vous écrit s'intéressant à vous,*

„ *Monsieur, vous avertit sans crainte & sans scrupule,*
„ *Que par vos procédez dont il est en couroux,*
„ *Vous vous rendez très-ridicule.*

LE COMTE *se levant brusquement.*

Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

Poursuivrai-je ?

LE COMTE.

Oui, voyons; la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit.*

„ *Vous ne manquez pas de mérite;*
„ *Mais...*

LE COMTE.

Vous ne manquez pas! Ah vraiment je le croi:
Bel éloge en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN *lit.*

„ *Vous ne manquez pas de mérite;*
„ *Mais bien loin de vous croire un prodige étonnant,*
„ *Aprenez que chacun s'irrite*
„ *De votre orgueil impertinent.*

LE COMTE *donnant un souflet à Pasquin.*

Comment, Maraut!

PASQUIN.

Fort bien; le trait est impayable.
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?
Au diable l'écrivain avec ses véritez.

(Il jette la Lettre sur la table.)

LE COMTE.

Ah! je vous aprendrai...

PASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur...

LE COMTE *lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, & soyez diligent.

PASQUIN *va & revient.*

Sçavez-vous à combien cette somme se monte ?

LE COMTE.

Non, pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(*A part.*)

Je m'en vais du souflet me payer par mes mains.

SCENE XII.

LE COMTE *seul.*

PUissai je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.
Voyons si je pourrois connoître l'écriture.

(*Il lit.*)

„ *L'Ami de qui vous vient cette utile leçon,*
„ *Emprunte une main étrangère:*

(*Haut.*) (*Il lit.*)

Il fait fort bien. „ *Mais il ne vous cache son nom,*
„ *Que pour donner le tems à votre ame trop fière*
„ *De se prêter à la seule raison:*
„ *Et lui-même, ce soir, il viendra sans façon*
„ *Vous demander si votre humeur altière*
„ *Aura baissé de quelque ton.*

(*Il jette le billet.*)

Voilà, sur ma parole, un hardi personnage;
S'il vient, il payra cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
Plus j'y pense...

SCENE XIII.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il se monte ?

PASQUIN.

A trois cens quatre-vingt-dix pistoles.

LE COMTE.

Mais...

PASQUIN.

Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat.

LE COMTE.

Mais cependant mon gain
Montoit à quatre cens, & j'en suis très-certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous trompe ;
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe ?

LE COMTE.

Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur ?

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non.
Mais...

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle :
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle sçait mon amour :
J'ai parlé ; c'est assez.

PASQUIN.

Son Pere est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, & de m'offrir sa Fille.

PASQUIN.

Ah, Monsieur ! vous voulez qu'un Pere de Famille
Fasse les premiers pas ?

LE COMTE.

Oui, Monsieur, je le veux :
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une maniére un peu moins dédaigneuse ;
Car Lisette m'a dit...

LE COMTE.

Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, & ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

LE COMTE.

Et que dit-elle donc ?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle
A pour les Glorieux une haine mortelle.

LE COMTE *se levant.*

Que dites-vous ?

PASQUIN.

Moi ? rien. C'est Lisette. J'espére....

LE COMTE.

On vient ; voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi, c'eſt le Beau-pere.

LE COMTE.

J'étois bien aſſuré qu'il feroit ſon devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'aprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer, & moi, je vais vous ſuivre.

SCENE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON *à Paſquin.*

LE Comte de Tufiere eſt-il ici, mon cœur ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur, le voici.

(*Le Comte ſe leve noncbalamment, & fait un pas au-devant de Liſimon, qui l'embraſſe.*)

LISIMON.

Cher Comte, ſerviteur.

LE COMTE *à Paſquin.*

Cher Comte ! nous voilà grand amis, ce me ſemble.

LISIMON.

Ma foi, je ſuis ravi que nous logions enſemble.

LE COMTE *froidement.*

J'en ſuis fort aiſe auſſi.

LISIMON.

Parbleu nous-boirons bien.
Vous bûvez ſec, dit-on ? Moi je n'y laiſſe rien.
Je ſuis impatient de vous verſer raſade,
Et ce ſera bien-tôt. Mais êtes-vous malade ?
A votre froide mine, à votre ſombre accueil...

LE COMTE *à Paſquin, qui préſente un ſiége.*

Faites aſſeoir Monſieur.... Non, offrez le fauteuil.

Il ne le prendra pas, mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse,
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use;
Que je m'étale aussi; car je suis sans façon,
Mon cher, & cela doit vous servir de leçon,
Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh ça, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous ferons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, Monsieur?

LISIMON.

A qui donc, je te prie?
A Pasquin?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

LE COMTE.

Non, mais je suis peu fait à ces maniéres là.

LISIMON.

Oh bien tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge crois-tu que je forme les miennes?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse,
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fiere grandeur d'un rien se formalise,

Et qui craint qu'avec elle on ne familiarise ;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons Amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'Amis avec Amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis Ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Oüais ! Vous le prenez haut. Ecoute, mon cher Comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas-là mon compte.
Ma Fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit,
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit,
Tu lui plais ; j'y souscris du meilleur de mon ame,
D'autant plus que par là je contredis ma Femme,
Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton Beau-pere,
Il faut baisser d'un cran, & changer de maniére.
Ou si non, marché nul.

LE COMTE *à Pasquin, se levant brusquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune ?

LE COMTE.

Mais si ....

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse, allons, veux-tu venir ?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens ; mais commençons par boire.

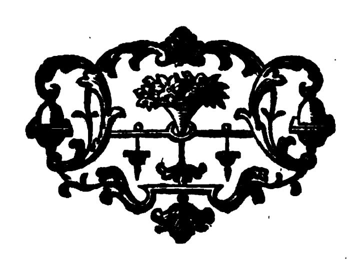
Grand soif, bon apétit, & sur-tout point de gloire,
C'est ma devise. On est à son aise chez moi,
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, & sans te gourmer avec moi de la sorte;
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

SCENE XV.

PASQUIN *seul.*

VOilà mon Glorieux bien tombé! Sa hauteur
Avoit ma foi besoin d'un pareil Précepteur;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

OUI, quoiqu'à mes Valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment.
Et descendre avec toi jusqu'à la confiance.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'aprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le Beau-pere.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

J'espere
Que me connoissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vuidé presque vos deux bouteilles
Avec tant de sang froid & d'intrépidité,
Que le futur Beau-pere en étoit enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serai son Gendre;
Sa Fille étoit ravie, & me faisoit entendre
Combien à ce discours son cœur prenoit de part.

Et moi, j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté!

LE COMTE.

Si son Pere est le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frapé le bon homme; il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assomme
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux, & qu'il a pris son pli:
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, & pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je suis sûr que malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'achever l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux, c'est-là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite.
Lisimon, nouveau noble, & Fils d'un Pere heureux,
Qui le comblant de bien n'a pû combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse;
Et sa Fille, sans doute, a la même foiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité;
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours

Leur donner à penser que mon Pere est toujours
Dans cet état brillant, superbe & magnifique,
Qui soutint depuis long-tems notre noblesse antique;
Et leur persuader que, par raport au bien,
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cede en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux serviteur de Monsieur votre Pere,
Autrefois m'a conté les cruels accidens
Qui lui sont arrivés, & peut-être.....

LE COMTE.

Le tems
Les a fait oublier. D'ailleurs, notre Province,
Où mon Pere autrefois tenoit l'état d'un Prince,
Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens ci;
De nos adversités n'ont rien sçû jusqu'ici,
Si ta discrétion....

PASQUIN.

Croyez....

LE COMTE.

Point de harangue;
Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue.
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, réponds en assurance,
Que ma fortune au moins égale ma naissance:
A Lisette sur tout persuade-le bien.
Pour établir ce fait c'est le plus sûr moyen;
Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette Fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le credit.

J'aurois trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi;
J'aprouve ce commerce; il convient d'elle à toi.
On vient, sors, & sur-tout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh, quand il faut mentir nous avons du courage.

SCENE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Je vous trouve à propos, & mon Pere veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse:
Que par vous mon bonheur me sera confirmé,
J'aspire à votre main; mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserois-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sçai ce qu'elle pense, & je crois qu'en effet,
Vous avez lieu, Monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE *à Isabelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.*

Et faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une Fille, Monsieur, ne dit point, je vous aime;
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE *à Isabelle.*

Ne parlez vous jamais que par une Interprête?

ISABELLE.

Comme elle est mon Amie, & qu'elle est très discrete,

LE COMTE.

Votre Amie ?

ISABELLE.

Oui, Monſieur.

LE COMTE.

Cette Fille eſt à vous,
Ce me ſemble ?

ISABELLE.

Il eſt vrai; mais ne m'eſt-il pas doux,
D'avoir en ſa perſonne une Compagne aimable,
Dont la ſociété rend ma vie agréable ?

LE COMTE.

Quoi ! Liſette avec vous eſt en ſociété !
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, Monſieur ?

LE COMTE.

Chacun a ſa maniére
De penſer ; mais pour moi....

LISETTE *à part.*

Le Comte de Tufiere
Eſt un franc Glorieux ; on me l'avoit bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'eſprit ;
De la ſincérité, de l'amitié, du zèle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.
Car enfin....

LE COMTE.

Votre Pere a-t'il fixé le jour,
Où je dois recevoir le prix de mon amour ?

ISABELLE.

Vous allez un peu vîte, & nous dèvons peut-être
Avant le mariage un peu mieux nous connoître ;
Examiner à fond quels ſont nos ſentimens,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.
C'eſt peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant ſoit fondé ſur l'eſtime.
Et.....

LE COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précaution & plus d'empressement.
Je croyois mériter que d'une ardeur sincere
Votre cœur apuyât l'aveu de votre Pere;
Et que sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma gloire,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous croire;
Que de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un soupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut,
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop tôt.

SCENE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALERE, LISETTE.

VALERE.

Dois-je croire, ma Sœur, ce qu'on vient de m'aprendre?

ISABELLE.

Quoi?

VALERE.

Que vous épousez Monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALERE.

Je crois.....

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.

(Il veut sortir.)

J'en serai très-flatté. Je rejoins votre Pere,
Pour lui donner parole & conclure l'affaire.

VALERE.

Vous y pourrez trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, Monsieur!

VALERE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté
De me faire sçavoir qui peut la faire naître?
Qui me traversera?

VALERE.

Mais.... Ma Mere, peut-être.

LE COMTE.

Votre Mere!

VALERE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE *riant.*

Cela seroit plaisant.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Il prend avec mon Frere un ton bien suffisant.

LE COMTE.

Elle ne sçait donc pas que j'adore Isabelle,
Et qu'un Ami commun m'a proposé pour elle?

VALERE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALERE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'eſt que j'avois compté qu'elle ſeroit pour moi.
J'avois imaginé que mon rang, ma naiſſance,
Méritoient des égards & de la déférence:
Que bien d'autres raiſons que je pourrois citer,
Si j'étois aſſez vain pour oſer m'en vanter,
Feroient pencher pour moi Madame votre Mere.
Mais je me ſuis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur ſuis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'eſt pas connu:
Et loin que le mépris, & m'offenſe, & m'irrite,
Je ne m'en prens jamais qu'à mon peu de mérite.

VALERE.

Qui! nous, vous mépriſer? En recherchant ma Sœur,
Certainement, Monſieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE *avec un ſoûris dedaigneux.*

Ah, mon Dieu, point du tout.

VALERE.

Mais à parler ſans feinte.
Depuis aſſez long-tems ma Mere eſt pour Philinte;
Elle a même avec lui quelques engagemens;
Et l'amitié, l'eſtime, en ſont les fondemens.

LE COMTE *d'un ton railleur.*

Oh, je le crois. Philinte eſt un homme admirable.

VALERE.

Non: mais à dire vrai, c'eſt un homme eſtimable;
Quoiqu'il ne ſoit plus jeune, il peut ſe faire aimer:
Et riche, ſans orgueil....

LE COMTE.

Vous allez m'allarmer.
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à ſentir que je ſuis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel Rival:
Quoiqu'il ſoit, m'a t'on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'eſt qu'un foible avantage
Si-tôt qu'avec Philinte on veut me comparer,

Et c'eſt lui faire tort que de délibérer.

LISETTE *à Iſabelle.*

Quoi n'admirez-vous pas cette humble repartie ?

ISABELLE.

Je n'en ſuis point la dupe, & cette modeſtie
N'eſt, ſelon mon avis, qu'un orgueil déguiſé.

LE COMTE *à Iſabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étois propoſé.
Mon ardeur eſt trop vive & trop peu circonſpecte ;
On m'opoſe un Rival qu'il faut que je reſpecte.

ISABELLE *en ſouriant.*

Philinte du reſpect veut bien vous diſpenſer.

LE COMTE *faiſant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALERE.

Mais ſans vous offenſer,
Il a cent qualitez reſpectables. Du reſte,
Plus on veut l'en convaincre, & plus il eſt modeſte.
Il ſe tait ſur ſon rang, ſur ſa condition.

LE COMTE.

Et fait très-ſagement ; car, ſans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter ſa naiſſance.

VALERE.

Il eſt bien Gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaiſance
De le croire.

VALERE.

Et de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'eſt tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,
Ce n'eſt pas là deſſus que l'on en fait accroire ;
Et j'oſe me vanter, ſans me donner de gloire,
Car je ſuis ennemi de la préſomption,
Que ſi Philinte étoit d'une condition,
Et de quelque famille un peu conſidérable,

Nous n'aurions pas fur lui de difpute femblable ;
Et que bien fûrement il me feroit connu.
Mais fon nom jufqu'ici ne m'eft pas parvenu :
Preuve que fa Nobleffe eft de nouvelle date.

VALERE.

C'eft ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flâte.
Par exemple, Monfieur, vous connoiffiez mon nom
Avant de m'avoir vû.

VALERE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, Monfieur ; car le nom de Tufiére,
Nous ne le prenons pas d'une Gentilhommiére,
Mais d'un château fameux. L'Hiftoire en cent endroits
Parle de mes Ayeux, & vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous fommes ;
Et qu'entre mes Vaffaux j'ai trois cens Gentilshommes
Plus nobles que Philinte.

VALERE.

Ah, Monfieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le fçavent mieux que moi :
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modefte.

VALERE.

C'eft très bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE.

Je le détefte.
Les Grands perdent toujours à fe glorifier,
Et rien ne leur fied mieux que de s'humilier.
Vous fortez ?

VALERE.

Oui, Monfieur, je quitte la partie,
Et je fors enchanté de votre modeftie.

LE COMTE *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons Amis ?

VALERE.

Ce m'est bien de l'honneur :
Et je...

LE COMTE.

Parbleu, je suis votre humble serviteur,
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grace,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre Sœur, & cesse de la voir.
Dites-lui, que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car je vous le déclare en termes très-exprès,
S'il l'emportoit sur moi, nous nous verrions de près.

VALERE.

A cet égard, Monsieur, je ne puis rien vous dire,
Mais j'entens ce discours, & je vais l'en instruire.

SCENE VI.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos Rivaux avec bien du mépris.

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté ; mais, à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'opose Philinte.
Un Rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi ! Ce terme-là m'étonne ;
Il me paroît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens ;
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entens,
Le Ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc ! d'un Rival prenez-vous le parti ?

ISABELLE.

Non pas ; mais à present que mon Frere est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendois de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites, votre amour propre. Oui, tout me le fait croire.
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un & l'autre m'anime ; & la gloire que j'ai,
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pû souffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé, même en votre presence.
Vous dites qu'elle est fiere, & parle avec hauteur ;
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout ? C'est l'honneur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime ;
Mais il est généreux, sincére, magnanime,
Et pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est, & fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée ;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux ?
Le véritable honneur est moins présomptueux :
Il ne se vante point, il attend qu'on le vante ;
Et c'est la vanité, qui lasse de l'attente,
Et qui fiére des droits qu'elle sçait s'arroger,

Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
Mais loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grace, à quel propos cette distinction ?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'aplication ;
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite aparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, & sans même le croire ;
L'un est superbe & vain, l'autre n'a point de gloire ;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater ;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus. Les gens nez d'un sang respectable,
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant ; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est par tout odieuse, importune :
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un Grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain, & même avec rudesse,
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espéce ;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau ; mais que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, sçaura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours, qui paroît déja vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grace, avec vous souffrez que je m'explique.
Cette Fille, aprés tout, est votre domestique ;

Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez :
Et vous me ferez voir une preuve fidelle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connoît à fond mon esprit, mon humeur,
Ecoutez, profitez, & méritez mon cœur.
Adieu.

SCENE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc ?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle, on me l'ordonne ; & moi,
J'en meurs d'envie aussi : mais je ne sçais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune & me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre Noblesse ;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le Grand, on paroît bien petit.

LE COMTE.

Quoi ! vous osez ?...

LISETTE.

Oui, j'ose ; & votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, Monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds !

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs,
Vous décélent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.
Le discours d'Isabelle étoit votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne sçaurois me taire.
Je ne vous dirai pas, changez de caractére;
Car on n'en change point, je ne le sçais que trop.
Chassez le naturel, il revient au galop:
Mais du moins je vous dis, songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre.
Paroissez quelque tems de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Voulez-vous parvenir à l'hymen d'Isabelle;
Soyez moins fier, humain, raisonnable autant qu'elle.
Voilà mon sentiment. Profitez en, ou non:
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paroît mécontente,
Je lui baise les mains, & je suis sa servante.

SCENE VI.

LE COMTE *seul.*

IL n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut!
Sçavoir tenir son rang passe ici pour défaut;
Et ces petits Bourgeois traiteront d'arrogance,
Les sentimens qu'inspire une haute naissance?
Si je m'en croyois ... Non, je veux prendre sur moi:
L'amour & l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre.
Mais l'indigne Rival qu'on veut me faire craindre,
Va dès ce même instant me voir tel que je suis,
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connoître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCENE VII.

PHILINTE, LE COMTE.

PHILINTE *faisant plusieurs révérences.*

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions,
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis long-tems je vous dois cet hommage,
Et je ne le sçaurois différer davantage.

LE COMTE.

Très-obligé, Monsieur. D'où nous connoissons nous?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bien-tôt celui de me faire connoître.
Mon nom n'impose pas, mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné...
(en faisant une profonde révérence.)
Je m'apelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! j'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux revérences.

PHILINTE *d'un air très-humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison.
Mais de quoi s'agit-il? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valére est mon Ami; vous le sçavez, je pense.

LE COMTE.

Que m'importe cela?

PHILINTE.

Tantôt en sa presence,
Si j'en croyois son raport, & j'en suis peu surpris,
Vous m'avez honoré... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltoit fort; moi, j'ai dit ma pensée:
Votre délicatesse en est-elle blessée ?

PHILINTE *faisant la révérence.*

Ah, Monsieur, point du tout, je me connois; je croi
Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.
Mais on ajoute encore à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE *d'un air railleur.*

Vous en doutez, Monsieur ?

PHILINTE.

Jamais, jusqu'à ce jour,
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en desespére.
Et j'en viens d'assurer Isabelle & sa Mere.

LE COMTE *mettant son chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment ?

PHILINTE.

Avec confusion, mais très-distinctement.

La nature envers moi moins mere que marâtre,
M'a formé très rétif & très opiniâtre.
Sur-tout, lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi :
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine.
Plus on lui fait la guerre, & plus elle s'obstine ;
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter !
Un petit Gentilhomme ose avoir cette audace !

PHILINTE.

Moi, Monsieur ! Je vous viens demander une grace.

LE COMTE.

Et c'est ?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir & l'honneur ...
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire.
Vous vous méconnoissez. Mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes Rivaux,
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE *d'un air railleur, mettant ses gants.*

Je suis reconnoissant de cette grace insigne.
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Trêve de compliment. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque en osant me braver.

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCENE VIII.

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON *accourant.*

CHez moi, morbleu, chez moi faire un pareil vacarme?
Par la mort, le premier...

PHILINTE.

Le respect me desarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, Monsieur le Doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur il n'est pas dangereux.

PHILINTE.

C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure,
Que de cette maison, si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prens la liberté de vous dire...

LISIMON.

Je croi
Qu'un Pere de famille en ce cas est le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prens la liberté de l'être,
En dépit de ma Femme & de ses adhérans:
Si tu ne le sçais pas, c'est moi qui te l'aprens,
Le Comte aime ma Fille, il a droit d'y prétendre;
J'ai pris la liberté de le choisir pour Gendre.

Ma Fille en est d'accord, & prend la liberté
De se soumettre en tout à mon autorité.
Ainsi, sans te flâter contre toute aparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, Monsieur, de répondre à cela,
Que Madame n'est pas de ce sentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en est pas? J'ai donné ma parole.
Si, pour me chicaner, Madame est assez fole,
Madame sur le champ, par le pouvoir que j'ai,
En même tems que toi recevra son congé.

PHILINTE.

J'adore votre Fille; & l'aveu de sa Mere
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéïrai:
Jusques-là j'ai mes droits, & je les soutiendrai.

(Il sort.)

SCENE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

Quelle obstination!

LE COMTE.

Ceci vient de Valére;
Et je m'en vengerois, si vous n'étiez son Pere.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton,
Ou le gueux dès ce soir quittera la maison.
Il m'a joué d'un tour... Eh là, là, patience.

LE COMTE.

C'est un petit Monsieur rempli de suffisance.

LISIMON.

Le portrait de sa Mere, un sot, un freluquet,

Qui

Qui fait le bel esprit, & n'a que du caquet.
Oh, la méchante Femme! avec son air affable,
Composé, doucereux; c'est un Tyran, un Diable.
De sang froid, tout à l'heure, en termes éloquens,
Et tous bien de niveau, mais malins & piquans,
Devant ma Fille même, elle m'a fait entendre,
Qu'elle me quittera si je vous prens pour Gendre;
Et moi j'ai répondu que j'étois résigné
A souffrir ce malheur dès qu'elle auroit signé.
Qu'immédiatement après sa signature,
Elle pourroit aller à sa bonne avanture.
Sur cela, force pleurs, évanouissement.
Isabelle & Lisette avec gémissement
L'ont vîte secouruë, & par cérémonie,
Toutes trois à présent pleurent de compagnie:
Car qu'une Femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles?

LISIMON.

Pour en venir à bout je ferai des miracles.
Ce que j'aprens de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyois pas un si puissant Seigneur.
Comment diable! Ton Pere, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa Baronnie une noble figure.

LE COMTE *lui frapant sur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoyrez plus un Gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser l'habitude m'emporte:
Au cérémonial enfin je me soûmets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets;
Va, tu feras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle maniére
De se corriger !

LISIMON.

Oh, tréve à votre humeur fiére,
Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,
C'est de ne plus souffrir qu'ici on se hazarde,
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sçachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider....

LE COMTE.

Non, Monsieur, je vous jure.
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCENE X.

LISIMON *seul.*

IL faut que je sois bien possedé du Démon,
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil Rodomon;
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête!
Je vais rompre. Attendons. Si je prens ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher & mon Fils & ma Femme,
Et Monsieur désormais dépendra de Madame:
Bel honneur que je fais à Messieurs les Maris!
Non, il n'en fera rien. Le dépit m'a surpris;
Mais l'honneur me réveille, il m'excite à combattre;
Et je m'en vais pour lui, faire le diable à quatre.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, LISETTE.

(Ils entrent par deux differens côtés du Théâtre ; Pasquin le premier, & marchant fort vite.)

LISETTE.

QUOI! sans me regarder doubler ainsi le pas ?

PASQUIN.

Ah! ma Reine, pardon, je ne vous voyois pas.
Auriez-vous par hazard quelque chose à me dire ?

LISETTE.

Oui ; sur de certains faits voudriez-vous m'instruire ?

PASQUIN.

Le puis-je ?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire,
Pour vous marquer mon zèle & tâcher de vous plaire ;
Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose ?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matiére,

Avez-vous jamais vû le Château de Tufiére?

PASQUIN.

(*A part.*)

Si je l'ai vû? Cent fois. C'est mentir hardiment.

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment!

C'est le plus beau Château qui soit sur la Garone.
Vous le voyez de loin qui forme un Pentagone....

LISETTE.

Pentagone! Bon Dieu! Quel grand mot est-ce-là?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela;

Mais expliquez moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'est très-facile, & je vais vous décrire
Ce superbe Château pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord, ce sont sept tours, entre seize courtines...
Avec deux tenaillons placés sur trois collines....
Qui forment un vallon, dont le sommet s'étend
Jusques sur... un dongeon... entouré d'un étang...
Et ce dongeon placé justement.... sous la Zone..
Par trois angles saillans, forme la Pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux Château.

PASQUIN.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'est donc en ce lieu que le Pere du Comte

Tient sa Cour?

PASQUIN.

Oui, ma Reine; & faites votre compte,
Que dans tout le Royaume il n'est point de Seigneur,
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
Meutes, Chevaux, Piqueurs, superbes Equipages,
Table ouverte en tout tems, deux Ecuyers, six Pages,
Domestiques sans nombre & bien entretenus,
Tout cela ne sçauroit manger ses revenus.

LISETTE.

Mais, c'est donc un Seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos recits quelque petit défaut.
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc?

LISETTE.

Un Menteur qui n'a pas de mémoire
Se décele d'abord. Si je veux vous en croire,
Le Comte est grand Seigneur: Dans un autre entretien,
Vous m'avez assuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paroît sans replique.
Naturellement, moi, je suis très véridique.
Mais j'obéïs. Au fond les faits sont très constans,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le tems.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du Pere
Se trouvera très-vrai. Depuis; tout a changé.
Dans un piteux état le bon homme est plongé,
Et le pauvre Seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon Maître voulant qu'il fasse encor figure,
Par un recit pompeux, fruit de sa vanité,

Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrette.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiscrette,
Je ferois tort au Comte. Et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valere, à mes efforts sans relâche s'opose;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

LISETTE *d'un air dédaigneux.*

AH! vous voilà, Monsieur, vraiment, j'en suis ravie.

VALERE.

Quoi! vous voulez gronder?

LISETTE.

J'en aurois bien envie.

VALERE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais.... sur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos loix.

VALERE.

Il est vrai.

LISETTE.

Cependant devant Monsieur le Comte
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte;
Et contre mon avis, votre zèle emporté,
A sçû porter Philinte à toute extrêmité.

VALERE.

J'ai dit à mon Ami qu'on avoit eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace ;
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur ! Ce discours me fatigue & m'irrite.

VALERE.

Mais par quelle raison ? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur,
Pour faire que le Comte épouse votre Sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte ;
Je vous déclare, moi, sans mystère & sans feinte,
Que, Demoiselle ou non, comme le Ciel voudra,
Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

VALERE.

(*Voyant Licandre.*)

Par quel motif ?... Et quoi ! cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens !

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALERE.

Adieu donc.

SCENE III.

LICANDRE, LISETTE.

LICANDRE.

Je reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie ?

LISETTE.

Oui; mais nous nous querellions. Valere a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune Seigneur
Qui demeure céans, ne prétende à sa Sœur.

LICANDRE.

Et vous ? Vous soutenez le Comte de Tufiere;

LISETTE.

Oui, Monsieur, contre tous, & de toute maniere:
Il est vrai que le Comte est si présomptueux,
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux:
Il ne respecte rien, ne ménage personne;
Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

LICANDRE.

Ah, que vous m'affligez !

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LICANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne ? Est-il donc bien possible,
Qu'à votre empressement il se montre sensible,
Jusques à vous marquer des égards, des bontés ?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés.
Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
N'importe; à le servir je trouve mille charmes.

LICANDRE.

Qu'entends-je ? Juste Ciel ! Quel bon cœur, d'un côté!
De l'autre, quel excès d'insensibilité !
O détestable orgueil ! Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux Mortels, plus digne de suplice.
Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LICANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espere,
La consolation d'un trop malheureux Pere.

LISETTE.

A chaque instant, Monsieur, vous me parlez de lui.
Il devoit à mes yeux se montrer aujourd'hui :
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez peut-être.

LICANDRE.

Un peu de patience ; il va bien-tôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi différe-t-il ces trop heureux momens ?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassemens ?

LICANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi ! Se peut-il qu'il le pense ?

LICANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah, qu'il me connoît mal !

LICANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste avanture il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher ; & loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,
Redoublera pour lui de tendresse & d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
Il sera possesseur du peu que je possede ;
Mon zèle à ses malheurs servira de remede.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent.
Je garde un diamant que m'a laissé ma Mere :
Je vais tout engager, tout vendre pour mon Pere.
Heureuse si je puis & mille & mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

LICANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon ame attendrie.
Vous aimez votre Pere, il n'est plus malheureux.

LISETTE.

Ah! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Aprenez-moi quel monstre a causé sa misére.

LICANDRE.

Quel monstre?

LISETTE.

Oui.

LICANDRE.

L'orguëil. L'orguëil de votre Mere.
Par son faste les biens se sont évanouis:
Son orguëil a causé des malheurs inouis.

LISETTE.

Eh! comment?

LICANDRE.

Une Dame assez considérable
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'Epoux de cette Dame enflamé de colére,
Pour venger cet affront, attaqua votre Pere
Au retour d'une chasse; & prit si bien son tems,
Qu'ils se trouvérent seuls pendant quelques instans.
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie:
Il vouloit se venger; il y perdit la vie.
En un mot, votre Pere, en défendant ses jours,
Tua son Ennemi; mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parens du défunt poussérent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pur effet du hazard, pour un assassinat.
Des témoins subornez soutiennent l'imposture.
On les croit. Votre Pere outré de cette injure,
Se défend; mais en vain. Il se cache. Aussi-tôt

Un Arrêt le condamne : Et pour fuir l'échaffaut,
Il passe en Agleterre, où quelques jours ensuite,
Votre Mere devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous, qui sortiez du berceau;
Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel ! que m'aprenez-vous ? Ce n'est donc pas ma Mere,
Que j'avois au Couvent, & qui m'étoit si chere ?

LICANDRE.

C'étoit votre Nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre Pere, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre Mere, & cachant votre nom.

LISETTE.

Mais, pourquoi ce secret ? Et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étois née ?

LICANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée;
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'a ce que le Ciel adoucit vos malheurs,
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre Pere;
Et sa précaution vous étoit nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir ; & je tremble pour lui.
Comment osera-t'il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste Arrêt ?....

LICANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidèles Amis, sûrs de son innocence,
Et puissans à la Cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le Procès:
Et deux des faux témoins prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre Pere caché depuis près de deux ans,
Attendoit les effets de ces secours puissans;

On vient de lui donner d'agréables nouvelles :
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point! Je crains quelque accident,
Quelque piége caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher ? Par notre diligence
Prévenons ses bontez & son impatience.
Sortons, Monsieur; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LICANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joye :
Vous voulez la chercher, & le Ciel vous l'envoye.
Oui, ma Fille, voici ce Pere malheureux;
Il vous voit, il vous parle; il est devant vos yeux.

LISETTE *se jettant à ses pieds.*

Quoi! c'est vous même ? O Ciel! que mon ame est ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LICANDRE.

Ma Fille, levez-vous! Je connois votre cœur.
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais, hélàs! que je crains de revoir votre Frere!

LISETTE.

Mon Frere! Et quel est-il ?

LICANDRE.

Le Comte de Tufiere.

LISETTE.

Je ne sçais où j'en suis, je ne respire plus :
Daignez me soutenir.

LICANDRE.

Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra!

LISETTE.

Moi, sa Sœur!

LICANDRE.

Oui, ma Fille.

LISETTE.

Sans doute, nous sortons de la même famille.

Oui, le Comte est mon Frere; & dès que je l'ai vû,
A travers ses mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon foible pour lui, je ne suis plus surprise.

LICANDRE.

Votre cœur le prévient, & l'ingrat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion,
Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le tems permettra de vous faire connoître.

LISETTE.

Jusques-là, devant lui ne dois-je plus paroître?

LICANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation
Sera vive, à coup sûr, & sa présomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton d'un Pere,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévére.

LISETTE.

S'il ne vous connoît pas, vous les éprouverez.

LICANDRE.

Non. Nous nous sommes vûs. Il me connoît. Rentrez,
Ma Fille. Quelqu'un vient; gardez bien le silence.

LISETTE *lui baisant la main.*

Mon Pere, attendez tout de mon obéissance.

SCENE IV.

LICANDRE, PASQUIN *s'arrêtant à considérer Licandre.*

LICANDRE.

LE Comte de Tufiére est-il chez lui?

PASQUIN *d'un ton brusque.*

Pourquoi?

LICANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN *le regardant du haut en bas.*

Lui parler? Qui? vous?

LICANDRE.

Moi.

PASQUIN *d'un air méprisant.*

Cela ne se peut pas.

LICANDRE.

La raison, je vous prie ?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LICANDRE.

Oh ! je vous certifie,
Quelqu'occupé qu'il soit, que dès qu'il aprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN *fièrement.*

Eh ! qu'êtes-vous ?

LICANDRE.

Je suis . . . car je perds patience ;
Un homme très choqué de votre impertinence.

PASQUIN *à part.*

Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours,
Et je veux m'en punir.

(A Licandre.)

Je vois que mon discours,
Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable ;
Mais si je suis si fier, je suis très-excusable.

LICANDRE *vivement.*

Et par où, s'il vous plaît ?

PASQUIN.

Pour le dire, en un mot,
Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LICANDRE.

Allez, on ne l'est point, quand on connoît sa faute.

PASQUIN.

Mon Maître a très souvent la parole si haute,
Il est si suffisant, que par occasion
Je le deviens aussi, mais sans réflexion.
Heureusement pour moi, la raison, la prudence,
Abrégent les accès de mon impertinence.

Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LICANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t'il luë?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Seriez-vous, par hazard,
L'Inconnu?...

LICANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi! que je vous annonce?

PASQUIN.

Eh! vîte, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encor.

LICANDRE *souriant.*

Ne craignez rien pour moi.
Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!
Vous vous exposez?...

LICANDRE.

Oui; j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LICANDRE.

Dépêchez-vous, de grace.

PASQUIN *va, & revient.*

En vérité, je crains...

LICANDRE *d'un air impatient.*

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCENE V.

LICANDRE *seul.*

PAr les airs du Valet on peut juger du Maître.
Ah! du moins, si mon Fils pouvoit se reconnoître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon;
Tôt ou tard sa fierté plieroit sous sa raison.
Mais je n'ose espérer....

SCENE VI.

LICANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*

Quel est le téméraire...
(*A part.*)
Quel est l'audacieux qui m'ose?... Ah! c'est mon Pere!

LICANDRE.

L'accueil est très-touchant, j'en suis édifié.

PASQUIN *à part.*

Comment donc? le voilà comme pétrifié?

LE COMTE *ôtant son chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, Monsieur.

PASQUIN *à part.*

Il lui demande excuse!

LE COMTE.

(*A Pasquin.*)
Je croyois... Sors, Pasquin.

LICANDRE.

Pourquoi le chassez-vous?
Laissez-le ici; je veux....

LE COMTE *poussant Pasquin.*

Sors, ou craint mon couroux.

LICANDRE *retenant Pasquin.*

Reste.

PASQUIN *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

SCENE VII.

LICANDRE, LE COMTE.

LICANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LICANDRE.

Pourquoi

Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

LE COMTE.

Aux regards d'un Valet dois-je exposer mon Pere?

LICANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misére:
Voilà votre motif. Et loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil allarmé
Rougit de ma presence. Il se sent au suplice.
De sa confusion votre cœur est complice;
Et tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est en vain qu'un billet vous avoit prévenu;
Et je me suis trompé, croyant qu'un Inconnu
Vous corrigeroit mieux qu'un Pere misérable,
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui! moi, je vous méprise! Osez-vous le penser?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser!
Croyez que votre Fils vous respecte, vous aime.

LICANDRE.

Vous? prouvez le moi donc, & dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez; qu'exigez-vous?

LICANDRE.

Qu'en l'état où je suis,
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystere,
Et de me reconnoître en qualité de Pere,
Dans cette maison ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez.

LICANDRE.

Dois je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon. Menez moi chez sa Fille.

LE COMTE.

De grace, à vous montrer ne soyez pas si prompt.
Vous les exposeriez à vous faire un affront.
Vous ne sçavez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un Bourgeois ennobli, fier de son opulence?
Si le faste & l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom & mon courage
Font toute ma richesse; & ce seul avantage
Rehaussé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens & de protections.
J'ai monté par degrez: & riche en aparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;

Et sans ce faux relief, ni mon rang, ni mon nom,
N'auroient pû m'introduire auprès de Lisimon.

LICANDRE.

On me l'a peint tout autre ; & j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire :
Mais pour moi qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétens me montrer, & j'irai mon chemin.

(*Il veut sortir.*)

LE COMTE *le retenant.*

Différez quelques jours, la faveur n'est pas grande ;
Je me jette à vos pieds, & je vous la demande.

LICANDRE.

J'entens. La vanité me déclare à genoux,
Qu'un Pere infortuné n'est pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta Mere ;
Et tu n'as hérité que de son caractére.

LE COMTE.

Eh! compâtissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Seroit de vous servir aux dépens de ma vie ;
Mais du moins ménagez un honneur délicat ;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LICANDRE.

Vous me faites pitié. Je vois votre foiblesse,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse ;
Mais à condition que si votre hauteur
Eclate devant moi, dès l'instant...



SCENE VIII.

LICANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON *au Comte.*

SErviteur.
Je vous cherchois, mon cher; votre froideur m'étonne,
Car il est tems d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma Femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne Dame est sage;
Car j'allois sans cela faire un joli tapage.
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne Epouse; & puis tout ira bien,
Pourvû que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins: car c'est une Princesse
Aussi fiére que vous, & dont les préjugez...

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien.

LISIMON *se découvrant.*

Enfin, Monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis, faites-vous une loi.

LICANDRE.

Monsieur vous parle juste, & pour votre avantage.
Que votre unique objet soit votre mariage;

Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON *au Comte.*

Quel est cet homme-là ?

LE COMTE *tirant Lisimon à part.*

C'est... c'est mon Intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute aparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'Intendance.

LE COMTE *à Lisimon.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paroît.

LICANDRE *à part.*

Je voi
Qu'il trompe Lisimon en lui parlant de moi.
Sa gloire est allarmée à l'aspect de son Pere.

LE COMTE *à Lisimon.*

Sçachez encore...

LISIMON.

Eh bien ?

LICANDRE *à part.*

Je retiens ma colére,
Espérant que bien tôt il me sera permis
De me faire connoître, & de punir mon Fils:
Et mon juste dépit lui prépare une scène,
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE *à Licandre.*

Contraignez vous, de grace; & ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LICANDRE.

Fort bien.

LE COMTE *bas à Lisimon.*

C'est un homme économe autant qu'il est fidelle.

LISIMON.

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle:
Ne la négligeons pas. Ma Femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit faites votre devoir.

LE COMTE *en souriant.*

Mon devoir !

LISIMON.

Oui, vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte.

LICANDRE *au Comte.*

Quoi ! faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte ?

LISIMON *au Comte.*

Il parle de bon sens.

LICANDRE.

Il est bien question
De chicaner ici sur une expression.

LE COMTE *d'un air un peu fier à Licandre.*

Mais, Monsieur . . .

LICANDRE *d'un air impérieux.*

Mais, Monsieur, je dis ce qu'il faut dire ;
Faites ce qu'il faut faire au plutôt.

LE COMTE *à part.*

Quel martire !
Il va se découvrir.

LISIMON *au Comte.*

Ce Vieillard est bien verd,
Ce me semble ?

LE COMTE.

(*A Lisimon.*) (*A Licandre.*)

Il est vrai. Votre discours me perd.
Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LICANDRE *au Comte.*

Faites ce qu'il desire, ou je cesse de feindre.

LE COMTE.

Ma Femme vous attend : Venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LICANDRE *au Comte.*

Soumis ; vous entendez ?

LE COMTE *d'un air piqué.*

Oui, j'entens à merveille.

(A part.)

Ciel !

LISIMON *à Licandre.*

Vous aprouvez donc ce que je lui conseille ?
Bon-homme, expliquez vous.

LICANDRE.

Oui, je l'aprouve fort ;
Et s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.
Vous lui donnez, Monsieur, une leçon très-sage.
Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE *à part.*

J'enrage.

LISIMON *à Licandre.*

Vous êtes donc à lui depuis long-tems ?

LE COMTE *à Lisimon.*

Sortons,
Je regrette, Monsieur, le tems que nous perdons.

LISIMON.

(Au Comte.) (A Licandre.)
Un moment. A quoi vont les revenus du Comte ?

LICANDRE.

Je ne sçaurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor ?

LE COMTE *à Licandre.*

Dites-lui ...

LICANDRE *bas au Comte.*

Je ne veux point mentir.

(A Lisimon.)
Une affaire, Monsieur, m'oblige de sortir.
Mais avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire ;
Et j'ose me flâter qu'avec un peu de tems,
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contens.
Adieu.

SCENE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre Intendant avec vous fait le Maître;
Que veut dire cela? Hem?

LE COMTE.

Comme il m'a vû naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertez.

LISIMON.

Allons trouver ma Femme, & tréve de fiertez.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez. Mais que faut-il lui dire?

LISIMON.

Plaisante question! Quoi! faut-il vous instruire?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.
Prier! solliciter! je n'entens point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, & faites bien ma cour.
Cela suffit, je crois.

LISIMON.

Est-ce-là le retour
Dont vous payez mes soins? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous presenter ma Fille,
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma Fille vaut bien peu, si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, & je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCENE

SCENE X.

LE COMTE *seul.*

QUe ces gens inconnus
Sont fiers! voilà l'orgueil de tous nos Parvenus.
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole;
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'Idole.
Ah! maudite fortune! à quoi me réduits-tu!
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'apas des richesses?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses?

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OH çà, Mademoiselle, expliquons-nous un peu,
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre Mere apaisée
A vos tendres desirs paroît moins oposée.
Vous pouvez espérer d'épouser votre Amant.
Mais loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste & si réveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour Epoux;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous;
Il vous a demandée; & cette ame si fiere.
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle maniere?
De ses soumissions la choquante froideur,
Son soûris dédaigneux, son air fier & mocqueur,
Son silence affecté, tout me faisoit comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à descendre.
Mon Pere avec ardeur sollicitoit pour lui;

A peine de deux mots lui prêtoit-il l'apui ;
Et sans votre credit sur l'esprit de mon Frere,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma Mere,
Le Comte a si bien fait que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pû.
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée.
Plus je sens que j'en suis vivement offensée,
Pour un cœur délicat quel triste événement!

LISETTE.

Si bien, que votre amour est mort subitement?

ISABELLE.

Il est bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conscience.
N'entre t-il point ici quelque peu d'inconstance?

ISABELLE.

Vous me connoissez mal.

LISETTE.

Oh! que pardonnez-moi,
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

D'aucun Roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'Héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser, quand vous me plaisantez?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos véritez.
Le soupçon d'un défaut vous trouble & vous allarme.
Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie, & peut-être trop-tôt.

ISABELLE.

Le Comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi! Pour un peu de gloire & de présomption?

C'est-là ce qui fait voir la grandeur de son ame.
Il est fier à présent : mais devenez sa Femme,
L'Amant fier deviendra Mari tendre & soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flateur peut-il m'être permis ?

SCENE II.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

LISETTE *à Valere.*

Vous voilà bien rêveur ?

VALERE.

Et j'ai sujet de l'être.
Aux yeux de mon Ami je n'ose plus paroître,
J'ai servi son Rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étois incapable
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez ?

VALERE.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins. Mais enfin, je voudrois
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très juste, & quand vous l'aprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en aplaudirez.

VALERE.

Je le veux croire ainsi ; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, & ne pouvois le dire.
Je le sçais à présent, & ne le dirai point.

VALERE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point ?

Quoi! Faut-il qu'un Amant vous trouve si discrette?

ISABELLE *à Valere.*

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

VALERE.

Je l'aime, & m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement.
Mais quel en est l'objet? quelle est votre espérance?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, & me fais cet effort,
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALERE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste Ciel!

VALERE.

Et mon Pere,
Pour dicter le Contrat, est chez notre Notaire.

ISABELLE.

Ma Mere n'y met plus aucun empêchement?

VALERE.

Non; & vous me devez un si prompt changement.

SCENE III.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

ÇA; réjoüissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soûmet. J'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignois un éclat;
Mais votre Mere enfin va signer le Contrat.

Elle a banni Philinte ; & j'attends le Notaire,
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu feras dès ce soir Madame la Comtesse,
Ma Fille.

ISABELLE.

Dès ce soir ?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention,
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion ? Comment, Mademoiselle !
Allez-vous nous donner une scène nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait,
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet ?
Pensez-vous que le Comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie ?

VALERE.

Mais, mon Pere, après tout...

LISIMON.

Mais après tout, mon Fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis ?
Quoi donc ! j'aurai sçu faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma Femme raisonnable,
(Chose qu'on n'a point vûë, & qu'on ne verra plus.)
Et mes enfans rendront mes travaux superflus ?
Un chef-d'œuvre si beau deviendroit inutile ?
Non, parbleu. Gardez-vous de m'échauffer la bile,
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste couroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, Monsieur, en Pere de famille.
Courage. Disposez enfin de votre Fille :

Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi ! Lisette ?...

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle :
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au Comte, il faut que ce dessein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette Fille me charme. Oui, ma chere Lisette,
Tiens, sois un peu moins sage, & tu seras parfaite.

LISETTE.

L'avis est bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier ;
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie,
Jusqu'à ce que je sois une Fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-tems. Il faut absolument
Que ma reconnoissance éclate en ce moment.

VALERE *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon Pere.

LISIMON *le repoussant.*

Monsieur le Médecin, ce n'est pas votre affaire.
Que je m'échauffe, ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.
Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entr'eux quelque intrigue secrette.

(*A Valere.*)

Je veux m'en éclaircir. Sçachons un peu....

VALERE.

Voici
Votre Notaire.

LISIMON.

(*A Valere qui veut sortir.*)

Ah, bon. Non, non, demeure ici.
Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENS, MR. JOSSE.

LISIMON.

Aproche, Monsieur Josse.

MR. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble?

LISIMON.

Oui.

MR. JOSSE.

Lisons ma minutte. A trois articles près,
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc-là la future?

LISIMON.

A peu près. C'est ma Fille.

MR. JOSSE *la regardant avec ses lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur?

ISABELLE.

Je n'en sçais encor rien.

MR. JOSSE.

Comment! Se faire attendre? Oh! cela n'est pas bien;
Et vous méritez fort. . . .

LISIMON.

Le voici qui s'avance.
Assis-toi, Monsieur Josse; & nous, prenons séance.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS, LE COMTE.

(Ils sont tous assis, excepté Lisette.)

MR. JOSSE *vis à-vis d'une table, après avoir mis ses lunettes, lit.*

P*Ar-devant...*

LISIMON *à Isabelle, qui parle à Lisette.*

Ecoutez.

MR. JOSSE *lit.*

„ *Les Conseillers du Roi,*
„ *Notaires soussignés, furent présens....*

LISIMON *à Valere, qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi!
Vous ne vous tairez point? Est-il tems que l'on cause?
Valere, ici. Laissez cette Fille; & pour cause.

MR. JOSSE *au Comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang:
Je ne les sçavois point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grace,
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

MR. JOSSE.

La marge y supléra. Voyez quelle largeur!

LE COMTE.

(Il dicte.)

Ecrivez donc. „ *Très-haut & très-puissant Seigneur...*

MR. JOSSE *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

Point de raisonnemens, je vous le signifie.

Mr. JOSSE *écrivant.*

Et très-puissant Seigneur...

LE COMTE *dictant.*

„ *Monseigneur Carloman,*
„ *Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,*
„ *Philogenes, Louis...*

Mr. JOSSE.

Oh, quelle Kirielle!
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.

(il repéte.)

Philogenes, Louis... Après?

LE COMTE *dictant.*

„ *De Mont sur-Mont.*

Mr. JOSSE *repétant.*

Sur-Mont.

LE COMTE *dictant.*

„ *Chevalier...*

Mr JOSSE *répétant.*

Lier.

LE COMTE *au Notaire.*

Continuez. „ *Baron*
„ *de Montorgueil.*

Mr. JOSSE *répétant.*

Orgueil.

LE COMTE *d'un ton empoulé.*

Bon. „ *Marquis de Tufiere.*

LISIMON.

Quoi! vous êtes Marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon Pere.
Mais comme après sa mort j'aurai ce Marquisât,
J'en prens d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON *lui frapant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise.

(à Isabelle.)

Je te fais compliment, Madame la Marquise.

Mr. JOSSE *au Comte.*

Est-ce tout?

LE COMTE *se levant.*

Comment tout ? „ *Seigneur* . . .

Mr. JOSSE

Et cætera.

Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez „ *&* *autres Lieux*, en très gros caractére.

ISABELLE *à Lisette.*

En lettres d'or.

LISETTE *à Isabelle.*

Paix donc.

ISABELLE *à Lisette.*

Je ne sçaurois me taire.

Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE *à Isabelle.*

C'est le foible commun des gens de qualité.

Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

Mr. JOSSE *à Lisimon.*

(*Il lit.*)

A vous présentement, Monsieur. „ *Messire Antoine* „ *Lisimon* . . .

LE COMTE *d'un air surpris.*

Antoine !

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi ! c'est-là votre nom ?

Antoine ! Est-il possible ?

LISIMON.

Eh ! parbleu, pourquoi non ?

LE COMTE.

Ce nom est bien Bourgeois !

LISIMON.

Mais, pas plus que les autres.

Je crois que mon Patron valoit bien tous les vôtres.

LE COMTE *d'un air dédaigneux.*

Passons, Monsieur, passons. Vos titres. C'est le point

Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui, moi ? Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc ? Vous n'avez aucune Seigneurie ?

LISIMON.

Ah ! je me fouviens d'une. Ecrivez, je vous prie.
(Il dicte.)
„ *Antoine Lifimon, Ecuyer.*

LE COMTE.

Rien de plus ?

LISIMON.

„ *Et Seigneur fuzerain . . . . d'un million d'écus.*

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois ? L'argent eft-il un titre ?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens. Et j'ai dans mon Pupître
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas,
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

Mr. JOSSE.

Il a raifon.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la nobleffe . . .

Mr. JOSSE.

Oh ! nous autres Bourgeois nous tenons pour l'efpéce.
(à Lifimon.)
C'à, ftipulons la dot.

LISIMON.

Le Gendre que je prens
M'engage à la porter à neuf-cens mille francs.

Mr. JOSSE *au Comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui foutiendra bien votre nobleffe antique.

LE COMTE *à Mr. Joffe, bas.*

Monfieur le Garde notte, oui, l'argent nous foutient ;
Mais nous purifions la fource dont il vient.

MR JOSSE.

Et quel douaire aura l'Epouse contractante ?

LE COMTE.

Quelle douaire, Monsieur? vingt mille francs de rente.

LISETTE *à part.*

Mon Frere est magnifique. En tout cas, je sçais bien
Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

MR JOSSE *au Comte.*

Sur quoi l'assignez-vous ?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Sur la Baronie
De Montorgueil.

MR JOSSE *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La nôce se fera
Aussi tôt qu'à Paris ton Pere arrivera.

LE COMTE.

Mon Pere, dites-vous ? Il ne faut point l'attendre,
Jamais en ce païs il ne pourra se rendre.
La goute le retient au lit depuis six mois.

LISETTE *à part.*

Mon Frere, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS, LICANDRE.

LE COMTE *à part.*

AH! le voici lui-même. O Ciel! quel incident!

LISIMON *à Licandre.*

Que voulez-vous? Parbleu, c'est Monsieur l'Intendant.

LICANDRE *au Comte.*

Je viens sçavoir, mon Fils...

VALERE & ISABELLE.

Son Fils!

LE COMTE *à part.*

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher Comte.

LE COMTE *à Licandre.*

Eh quoi! dans cet état osez-vous vous montrer?

LICANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'allarme & t'importune;
Mais aprens que mes droits vont devant ta fortune.
Rends leur hommage, Ingrat, par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh! le puis-je, au moment...

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'est donc-là ce superbe & brillant équipage
Dont tu faisois tantôt un si bel étalage?

LICANDRE *à Lisimon.*

L'état où je parois, & sa confusion,

D'un excessif orgueil sont la punition.

(Au Comte.)

Je la lui réservois. Je benis ma misére,
Puisqu'elle t'humilie, & qu'elle venge un Pere.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle; reconnois-moi.

ISABELLE *à Lisette.*

Vous voilà tout en pleurs,
Lisette?

LISETTE *à Isabelle.*

Vous allez en aprendre la cause.

LICANDRE.

Je vois qu'à ton penchant la vanité s'opose.
Mais je veux la dompter. Redoute mon couroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien, vous le voulez, rendez-moi méprisable.
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnoît plus.
Oui, je suis votre Fils; & vous êtes mon Pere.
Rendez votre tendresse à ce retour sincére.

(Il se met aux genoux de Licandre.)

Il me coûte assez cher, pour avoir mérité
D'éprouver desormais toute votre bonté.

LISIMON *à Licandre.*

Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerois, morbleu, que vous êtes son Pere.

LICANDRE *releve le Comte, & l'embrasse.*

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé.
Mais malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos allarmes,
Oublier vos écarts qui sont assez punis.
Mon Fils, rassurez-vous. Nos malheurs sont finis.
Le Ciel enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.

Notre auguste Monarque instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes Persécuteurs,
Vient par un juste Arrêt de finir ma misére.
Il me rend mon honneur ; à vous il rend un Pere
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle. Et ma joye est extrême
De pouvoir à present vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE.

Qu'entens-je? Juste Ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang, & ma naissance;
Et j'en ai desormais la pleine jouissance.

LICANDRE.

Devenez plus modeste en devenant heureux.

LISIMON.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'aprendre,
Pour choisir votre Fils en qualité de Gendre,
Parce qu'à l'orgueil près, il est joli garçon.
Voici notre contrat, signez-le sans façon.

LICANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontez pour lui je dois vous rendre grace;
Et pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétens avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LICANDRE.

Pour votre Fils, je vous offre ma Fille.

VALERE *à Lisette.*

Je suis perdu!

LISIMON.

L'honneur est grand pour ma famille.
Très-agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre Fille?

LICANDRE.

Sans doute. Aprochez-vous, Constance ;
Et recevez l'Epoux ...

LISIMON.

Vous vous mocquez, je pense ?
C'est Lisette.

LICANDRE.

Ce nom a causé votre erreur.
Venez, ma Fille. Comte, embrassez votre Sœur.

LISIMON.

Sa Sœur, Femme-de-chambre !

LICANDRE *au Comte.*

Une telle avanture
Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grace au Ciel, votre Sœur est digne de son sang ...
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALERE.

Quel heureux dénoûment ! Je vais mourir de joye.

ISABELLE *à Lisette.*

Je prens part au bonheur que le Ciel vous envoye.

LISETTE *au Comte.*

En me reconnoissant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir. Je m'en fais un honneur.

LISIMON *à Licandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puisse donner un rang sortable à votre Fille :
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat ;
Et je suis en marché d'un très beau Marquisat,
Dont je veux que mon Fils décore sa future.
Dès ce soir, Monsieur Josse, il faudra le conclure ;
Allez voir le vendeur ; & que demain mon Fils
Ne se réveille point sans se trouver Marquis.

(Au Comte.)

Etes-vous satisfait ?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon ; nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE *au Comte.*

Mon cœur parle pour vous ; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs,
Comptez sur son pouvoir ; que faut-il pour vous plaire ?
Vos goûts, vos sentimens feront mon caractére.

LICANDRE.

Mon Fils est glorieux ; mais il a le cœur bon,
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison.
Et s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi ;
Du respect, de l'amour je veux suivre la loi,
Ils m'ont ouvert les yeux, qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut se faire aimer, on vient de m'en convaincre ;
Et je sens que la gloire & la présomption
N'attirent que la haine & l'indignation.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LES PHILOSOPHES AMOUREUX,

COMEDIE.

ACTEURS.

LEANDRE, Philoſophe.

DAMIS, autre Philoſophe, Ami de Léandre.

POLEMON, Pere de Léandre.

LISIDOR, ancien Ami de Polémon.

CLITANDRE, Frere cadet de Léandre.

CLARICE, Fille de Liſidor.

ARAMINTE, Sœur de Liſidor.

ARTE'NICE, Fille d'Araminte.

PLUSIEURS SCAVANS.

LA FLEUR, Laquais.

La Scène eſt dans le Château de Léandre.



LES PHILOSOPHES AMOUREUX,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLEMON, LISIDOR.

POLEMON *embrassant Lisidor.*



POUR la centiéme fois soyez le bien venu.

LISIDOR *regardant de tous côtez.*

La beauté de ce lieu répond au revenu.

POLEMON.

Vous êtes insensible à toutes mes caresses,
Et n'êtes occupé que de biens, de richesses.

LISIDOR.

Et de quoi, s'il vous plaît, dois-je donc m'occuper ?

C'eſt, à mon ſentiment, ſoi-même ſe duper,
Que de perdre ſon tems à parler d'autres choſes.
Les ſciences, Ami, ſont pour moi lettres cloſes;
Les nouvelles du tems ne m'embaraſſent point;
Je vais droit au ſolide, & c'eſt-là mon grand point.
Ah, la belle Maiſon! Quelle magnificence!
Pour moi, je ſuis charmé de cet air d'opulence,
Et du bon goût qui régne en vos apartemens.
Un grand Parc, de beaux Bois, & des Jardins charmans,
Une longue Terraſſe au bord de la Riviére,
Ce ſuperbe Sallon où l'art & la matiére
Semblent ſe diſputer le prix de la beauté;
Tout fait de ce ſéjour un ſéjour enchanté.
Mais au fond, ſa beauté la plus intéreſſante,
C'eſt qu'il vaut tout au moins dix mille écus de rente;
Et ce qui rend encor cette Terre ſans prix,
Elle eſt, pour ainſi dire, aux portes de Paris.

POLEMON.

Mon Frere, vieux garçon, dégoûté du ſervice,
Acheta ce beau lieu dont il fit ſon délice,
Et par ſon Teſtament l'a laiſſé tout entier
A l'aîné de mes Fils, ſon unique héritier.
De ſorte que Léandre avec cet héritage,
Et ce que de ſa Mere il eut pour ſon partage,
Joignant tous les grands biens que je lui laiſſerai
Un jour, mais le plus tard pourtant que je pourrai,
Aura cent mille francs de rentes ſûres, nettes,
Sans avoir à payer deux mille écus de dettes.

LISIDOR.

D'avance j'ai pour lui le plus profond reſpect.
Ah! vive un grand Seigneur. Tout rit à ſon aſpect,
Tout fléchit devant lui; tout eſt pour ſon uſage.
Le plus ſot, s'il eſt riche, eſt un grand perſonnage;
Mais un gueux, qui n'aura que l'eſprit pour ſon lot,
Auprès d'un homme riche, à mon gré, n'eſt qu'un ſot.
Qu'un riche eſt reſpectable, & mérite qu'on l'aime!

POLEMON.

Mais vous devez donc bien vous respecter vous-même?

LISIDOR *faisant la révérence.*

Aussi fais-je.

POLEMON.

Mon Fils ne pense pas ainsi,
Et vous relanceroit, s'il entendoit ceci.

LISIDOR.

Moi, je le tancerois, s'il disoit le contraire.

POLEMON.

Du parti qu'il a pris rien ne peut le distraire.

LISIDOR.

Quel est donc ce parti?

POLEMON.

De marquer du mépris
Pour tout ce que le monde estime d'un haut prix:
De fuir tous les plaisirs; de n'aimer que l'étude,
Et de se sequestrer dans cette solitude.
Il apelle cela, je crois... philosopher.

LISIDOR.

Et vous pouvez souffrir?...

POLEMON.

Bon! j'ai beau m'échauffer,
Beau me mettre en colére & faire du vacarme,
A force d'argumens d'abord il me desarme;
Et malgré que j'en aye, il a toujours raison.

LISIDOR.

Mais il déroge au moins. L'aîné d'une Maison
S'ériger en Docteur! faire le Philosophe!
Ce métier est-il fait pour gens de notre étoffe?
Ce n'est qu'aux roturiers à devenir sçavans.
Les gens de qualité doivent être ignorans,
Et même s'en piquer: Briller par la parure,
De Spectacle en Spectacle étaler sa figure,
Ne dire rien du tout & toujours discourir,
De la Cour à Paris sans affaire accourir,
Boire, jouer, chasser, établir son ménage

Avec quelque Beauté qu'on met en équipage;
Avoir un air distrait & jamais ne penser,
Médire du prochain sans s'en embarasser;
Parler toujours de soi comme d'une merveille;
Veiller lorsque tout dort, dormir lorsque tout veille;
Avec les plus outrez aller au moins de pair;
Voilà quel est le train d'un homme du bel air.

POLEMON.

Et c'est précisément ce qu'abhorre Léandre.
Mais au fond, ce portrait est celui de Clitandre,
Mon second Fils.

LISIDOR.

Tubleu, c'est un joli garçon!
Aux plus déterminez il donneroit leçon
Celui-là.

POLEMON.

Que n'est-il l'aîné de ma famille!

LISIDOR.

S'il l'étoit, dès demain il obtiendroit ma Fille.
Il est d'un caractere à s'en faire adorer.

POLEMON.

Eh bien, marions-les.

LISIDOR.

Pouvez-vous ignorer
Qu'on n'a d'égards qu'aux biens en pareille matiére?
Votre aîné sera riche, & ma Fille héritiére;
Voilà de quoi former un ménage parfait.

POLEMON.

Mais s'ils ne s'aiment pas?

LISIDOR.

Qu'est ce que cela fait?
S'épouse-t'on par goût dans le siécle où nous sommes?

POLEMON.

De mon tems...

LISIDOR.

Eh! mon Dieu, vivons avec les hommes!
Suivons le train-courant, laissons le tems jadis.

La mode eſt pour les mœurs comme pour les habits.
D'ailleurs, quand on vivroit comme au tems d'Henri quatre,
On ne pourroit jamais me faire rien rabatre
Du bien que je prétends qu'ait mon Gendre futur.

POLEMON.

Envers un vieux Ami, vous vous montrez bien dur.
J'ai deux Fils. Pour l'aîné je ſens beaucoup d'eſtime;
Mais je ne l'aime guere. Un vif penchant m'anime
En faveur du cadet, ſans ſçavoir trop pourquoi:
Et ſi vous vouliez bien vous entendre avec moi,
Nous trouverions moyen de faire ſa fortune.

LISIDOR.

Tout franc, mon vieux Ami, ce diſcours m'importune.
Pour une bonne fois connoiſſez Liſidor:
Je prétends que ma Fille un jour roule ſur l'or;
Et ſuivant ce projet je veux choiſir un Gendre.
Si j'en connoiſſois un plus riche que Léandre,
Je le préférerois, je le dis ſans façon,
Et tous les gens ſenſés diront que j'ai raiſon.
Mais ſçachez que ma Fille, oui, Clarice elle-même,
Penſe comme ſon Pere, & c'eſt pourquoi je l'aime.

POLEMON.

Si jeune, l'intérêt eſt ſa premiére loi?

LISIDOR.

C'eſt que je l'ai formée, elle eſt digne de moi.
Elle eſt vive, étourdie, un peu trop volontaire,
Mais elle a de l'eſprit; & dans ſon caractere
Je ne ſçais quoi de bruſque, un tour original,
Qui, comme vous verrez, ne lui ſied pas trop mal.

POLEMON.

Je brûle de la voir.

LISIDOR.

Sa Tante nous l'amene;
Elles vont arriver.

SCENE II.

DAMIS, POLEMON, LISIDOR.

DAMIS *à des Sçavans qui entrent avec lui.*

MEssieurs, prenez la peine
De vous en retourner. Des Sçavans comme vous
Fatigueroient Léandre : il ne voit point de fous.
Nous ne nous piquons point de vos hautes sciences,
Ni de tout le fatras de vos expériences.
Nous laissons disputer Descartes & Newton,
Et nous étudions Epictete, Platon,
Seneque : la morale est notre objet unique,
Notre sçavoir consiste à la mettre en pratique,
Plus sçavans en cela, si nous réussissons,
Que nous ne le serions en suivant vos leçons,
Qui ne menent à rien qu'à bâtir des systêmes,
A calculer sans fin, à former des problêmes,
Purs galimathias. Adieu. Sondez vos cœurs,
Laissez-là votre algébre, & devenez meilleurs.

(*Les Sçavans se retirent.*)

LISIDOR *à Polemon, lui montrant Damis.*

N'est-ce pas-là Damis ? Je crois le reconnoître.

POLEMON.

Oui, l'Ami de Léandre, & presque aussi son maître ;
Car c'est lui qui le gâte & le tourne à son gré,
Et c'est, à mon avis, un Sage bien outré.

LISIDOR *à Polemon.*

Ces Sçavans quelquefois donnent la Comédie.

POLEMON.

Trop souvent ; & j'en ai la cervelle étourdie.

LISIDOR.

Cet homme est bien rêveur.

POLEMON.

Il nous voit ſans nous voir.

DAMIS *les apercevant.*

Ah! Meſſieurs, pardonnez; je ſuis au déſeſpoir
Que ma diſtraction....

LISIDOR.

Dans votre rêverie
Peut-on vous interrompre un inſtant, je vous prie?

POLEMON.

Je veux avec mon Fils avoir un entretien.
A quoi s'occupe-t-il préſentement?

DAMIS.

A rien.
Entouré de Sçavans il leur donne audience.
Pour moi, je lui ſoutiens que l'unique ſcience
Eſt celle de dompter toutes ſes paſſions;
Qu'un Sage borne-là ſes méditations.

LISIDOR.

Vos Sages, à mon ſens, ſont des viſionnaires.
Le vrai Sage eſt celui qui ſonge à ſes affaires,
Et non un fainéant....

DAMIS.

O, quel blaſphême affreux!

LISIDOR.

Ce ſont nos paſſions qui nous rendent heureux.

DAMIS.

Nos paſſions!

LISIDOR.

Sans doute.

DAMIS *en ſoûriant.*

Eh de grace, à votre âge,
Les ſentez-vous encor, pour tenir ce langage?

LISIDOR.

Si je les ſens encor! Plaiſante queſtion!

DAMIS.

Eh oui dà. L'avarice eſt une paſſion.
Qui croît en vieilliſſant.

LISIDOR.

Treve de raillerie,
Le plus grand des défauts c'eſt la pedanterie.

POLEMON.

Témoin mon Fils aîné, que vous m'avez gâté.

LISIDOR.

Et que vous enlevez à la ſociété.

DAMIS.

A de pareils diſcours je ne daigne répondre;
Et je laiſſe à ce Fils le ſoin de vous confondre.
Le voici. La ſageſſe eſt peinte ſur ſon front,
Et va faire ſur vous rejaillir ſon affront.

LISIDOR.

A la ſageſſe moi, je vais laver la tête.

POLEMON.

Tant mieux.

SCENE III.

LEANDRE, DAMIS, POLEMON, LISIDOR.

LISIDOR *à Polemon, voyant Léandre qui entre d'un air riant, en faiſant une profonde révérence.*

Pour un Pedant il a l'accueil honnête,
Celui-ci.

LEANDRE *embraſſant Liſidor.*

Quel plaiſir je ſens de vous revoir!
Moi-même j'aurois dû venir vous recevoir,
Monſieur; mais dans l'inſtant j'aprends votre arrivée.

LISIDOR.

Ma viſite eſt pour vous une rude corvée,
Je crois.

LEANDRE.

Vous m'offenſez en me parlant ainſi.
Tous les honnêtes gens ſont bien venus ici,
Et principalement les Amis de mon Pere.

LISIDOR *à Polemon.*

Il a de bons momens, ce me ſemble.

LEANDRE.

J'eſpere
Vous convaincre bien-tôt de cette vérité.

LISIDOR.

Vous n'êtes pas encore entiérement gâté;
Vous donnez de la grace à la Philoſophie.
Je la croyois ſauvage, orgueilleuſe, bouffie.

LEANDRE.

C'étoit lui faire tort. Loin d'avoir de l'aigreur,
Elle adoucit l'eſprit, elle calme l'humeur.

POLEMON.

Damis ne l'offre pas ſi douce & ſi riante.

LEANDRE *en ſoûriant.*

Il eſt vrai qu'il la rend un peu contrariante:
Mais en cela, Meſſieurs, à parler franchement,
La morale agit moins que le tempérament.

LISIDOR.

Le trait n'eſt pas mauvais.

LEANDRE.

Sa vertu peu tranquile
Eſt quelquefois ſujette à des accès de bile.
N'eſt-il pas vrai, mon maître?

DAMIS.

Ah! vous tirez ſur moi,
Diſciple révolté!

LEANDRE.

L'honneur que je reçoi
Me met de bonne humeur.

DAMIS.

Et moi, tout au contraire.

POLEMON *à Damis.*
Du moins par politeſſe il faut vous contrefaire.
Pouvez-vous à votre âge être ſi ſérieux ?
Reprenez l'air du monde, il vous alloit bien mieux.
DAMIS.
Moi! faire encor le fat! Oh ſi mon train de vie
Déplaît au genre humain, j'en ai l'ame ravie;
Car le plus ſûr moyen de devenir parfait,
C'eſt de fuir ce qu'il aime, & d'aimer ce qu'il hait.
LEANDRE.
Au fond, vous dites vrai. Mais ſi, pour être ſage,
Il falloit contracter une humeur ſi ſauvage,
La ſageſſe à mes yeux n'auroit aucuns apas.
Pour moi, je fuis le monde, & je ne le hais pas,
LISIDOR.
Et vous faites fort bien, car il vous trouve aimable,
Et vous regrette fort.
POLEMON.
Rien n'eſt plus véritable.
LISIDOR.
Ce ſejour eſt charmant, j'en conviens avec vous;
Mais le monde, après tout, a des charmes plus doux:
C'eſt le centre de l'ame. Oui, la Cour, & la Ville,
D'un homme tel que vous doivent être l'azile;
Et non une retraite à l'âge de trente ans,
Où vous vous ennuyez, & perdez votre tems.
LEANDRE.
Vous vous trompez. J'y goûte un calme plein de joye.
La plus prompte retraite eſt la plus ſûre voye
Pour ſe déſabuſer des préjugez trompeurs,
Qui corrompent notre ame, & cauſent nos erreurs.
LISIDOR.
Abus.
LEANDRE.
Ma ſolitude à tous momens abonde
En plaiſirs innocens que n'offre point le monde.
Dans un repos parfait, exempt de paſſions,

Ici tout eſt matiére à mes réfléxions.
De ce vaſte Univers j'obſerve la ſtructure,
Dans ſes jeux infinis j'admire la nature.
Un Inſecte, une Fleur m'occupe tout un jour,
Plus agréablement que ne feroit la Cour.
Enſuite, quand je veux m'étudier moi-même,
Je ſens que je ſuis né pour un bonheur ſuprême:
Que le cœur par les ſens ne goûte aucuns plaiſirs
Qui puiſſent pleinement contenter ſes deſirs.
Qu'au contraire, jamais mon ame n'eſt heureuſe,
Que lorſque de mes ſens elle eſt victorieuſe;
Et que briſant leur joug qui tend à l'abaiſſer,
Elle attaque l'erreur, oſe la terraſſer,
Et qu'elle monte enfin dans ſa rapide courſe,
Juſqu'à la vérité qu'elle puiſe à ſa ſource.

POLEMON *à Liſidor.*

Répondez maintenant.

LISIDOR.

Ma foi, je n'y ſuis plus,
Et mes raiſonnemens deviendroient ſuperflus.

POLEMON.

Ne vous l'ai-je pas dit?

LISIDOR.

Oui, je vous rends juſtice,
Et je crains qu'à mon tour il ne me pervertiſſe.

POLEMON.

Je n'en jurerois pas.

LISIDOR *à Léandre.*

Je ne puis vous ranger
A mon opinion, & je veux m'en vanger.
Bon pied, bon œil, mon brave. On va vous mettre en tête
Deux rudes ennemis, qui ſe font une fête
De vous livrer chez vous un ſi terrible aſſaut,
Qu'ils ſçauront mettre enfin la ſageſſe en défaut.

LEANDRE *en riant.*

Vous ne m'effrayez point, & j'attends de pied ferme.

DAMIS.

La sageſſe en ſon cœur a mis ſon plus beau germe.

LISIDOR.

Bon, bon !

DAMIS.

Ni lui, ni moi, rien ne peut nous troubler.

LISIDOR.

Et moi je vous réponds qu'ils le feront trembler.

LEANDRE.

C'eſt attaquer un homme avec trop d'avantage,
Que de vouloir d'avance étonner ſon courage:
Mais enfin contentez mon deſir curieux.
Qui ſont ces ennemis terribles ?

LISIDOR.

Deux beaux yeux.

LEANDRE.

Deux beaux yeux !

POLEMON.

Oui, mon Fils, & ſi remplis de charmes,
Que moi qui parle, moi je leur rendrois les armes.

DAMIS.

Quoi ! ce n'eſt que cela ?

LISIDOR.

Que cela, dites-vous ?
Des plus ſages ſouvent ils ont fait de grands fous,
Et d'un viſionnaire ils peuvent faire un ſage.

DAMIS.

Ici les plus beaux yeux perdront leur étalage.

LISIDOR.

Nous verrons.

LEANDRE.

Quelle eſt celle à qui ces yeux vainqueurs
Font faire ſi ſouvent la conquête des cœurs ?

POLEMON.

Vous la verrez bien-tôt, & lui rendrez juſtice.

LEANDRE *en ſoûriant.*

La connois-je ?

LISIDOR.

Sans doute.

LEANDRE *d'un air riant.*

On la nomme ?

POLEMON.

Clarice.

LEANDRE *à part.*

Je suis mort !

DAMIS *à Léandre.*

Qu'avez-vous ? vous mollissez je crois ?

LEANDRE *d'un ton tremblant.*

Non.

LISIDOR.

C'est ma Fille enfin que j'amene avec moi.

LEANDRE *d'un ris forcé.*

Ah ! fort bien.

POLEMON.

N'est-ce pas une aimable personne ?

LEANDRE.

Certainement, Monsieur.

POLEMON.

Eh bien, il vous la donne.

DAMIS.

Et Monsieur la lui rend.

LEANDRE.

On me fait trop d'honneur.
Mais je ne puis donner ni ma main, ni mon cœur.

POLEMON.

Comme aîné, vous devez songer au mariage.
Celui qu'on vous propose est pour votre avantage.
Point d'obstination ; car à l'extrémité,
Je sçaurois me servir de mon autorité.
Nous avons tout exprès fait venir mon Notaire.
Et nous allons tous trois terminer cette affaire.

SCENE IV.

LEANDRE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi ! vous êtes muet, interdit & confus,
Et n'avez pas d'abord tranché par un refus ?
Auriez-vous bien le front d'accepter une Femme ?

LEANDRE.

Ah ! laissez-moi le tems de rassurer mon ame.
Le coup est assommant plus que vous ne pensez.

DAMIS.

Esprit pusillanime ! Eh quoi ! vous balancez ?
De la victoire encor votre cœur se défie !
C'est donner un soufflet à la Philosophie.

LEANDRE.

Ami, je ne suis point fanfaron de vertu.
Je me croirai vainqueur quand j'aurai combattu,
Et que, pour mon repos autant que pour ma gloire,
J'aurai sçû remporter une pleine victoire.

DAMIS.

Mais au moins, n'allez pas résister à demi ;
Il faut ou désarmer, ou braver l'ennemi.

LEANDRE.

Pour ne pas succomber je ferai mon possible ;
Mais je crains que mon cœur ne soit pas invincible.

DAMIS.

Ah ! je suis en fureur d'entendre ce discours.

LEANDRE.

Vous ne connoissez pas le péril que je cours.

DAMIS.

Parce que Polemon a pris un ton sévére ;
Vous laissez-vous ainsi mener par votre Pere ?

LEANDRE.

Dois-je donc me soustraire à son autorité ?

DAMIS.

Non, mais vous reposer sur sa facilité.
Pour peu que l'on résiste à ce qu'il se propose,
Sçait-il un seul moment vouloir la même chose ?

LEANDRE.

Je sçais qu'avec mon Pere, autant que je voudrai,
Selon ma volonté je me gouvernerai,
Aussi n'est-ce pas-là le point qui m'embarasse.

DAMIS.

Craignez-vous ces beaux yeux desquels on vous menace ?

LEANDRE.

Oui voilà le sujet de ma juste frayeur.

DAMIS.

Philosophe poltron ! Deux beaux yeux te font peur ?
Qu'ils m'attaquent morbleu ! Mon cœur ferme, immobile,
Sçauroit y résister, quand ils seroient dix mille.

LEANDRE.

Toutesfois Arténice avoit sçu le toucher.

DAMIS.

Oh! je n'ai là-dessus rien à me reprocher.
Quand j'ai senti mon ame au point d'être réduite,
J'ai pris très-bravement le parti de la fuite.

LEANDRE.

Mais si, par avanture, écoutez bien ceci,
Arténice venoit vous relancer ici,
Pour essayer sur vous le pouvoir de ses charmes,
N'en sentiriez-vous pas de secrettes allarmes ?

DAMIS.

Moi ! non. Je suis en garde. On ne peut m'aprocher,
Le cœur d'un Philosophe est dur comme un rocher.
Mais pourquoi vainement rapeller Arténice ?
Avez-vous autrefois soupiré pour Clarice ?

LEANDRE.

Oui; voilà le secret que je tenois caché,
Et qu'en dépit de moi vous m'avez arraché.

Clarice m'a frapé malgré son caractére,
Qui, dès que je la vis, eut de quoi me déplaire.
Pour ses airs étourdis, son indiscretion,
Pour son ton décisif je pris aversion;
Et son caquet bruyant, quoique vif, agréable,
Me parut, je l'avouë, un vice insupoitable.
Mais sur-tout à son âge, où la simplicité
Est le riche ornement d'une jeune beauté,
Cependant, admirez l'effet de mon étoile,
Et comme sur nos yeux l'amour sçait mettre un voile:
Aux défauts de Clarice enfin accoutumé,
Je ne les sentis plus; même je les aimai:
Mais sa distraction l'empêcha de connoître
Que de mon foible cœur je n'étois plus le maître;
Et moi, piqué de voir que sur ma passion
L'ingrate témoignât si peu d'attention,
Je cherchai le secours d'une prompte retraite,
Et la fuite empêcha mon entiere défaite.
Sans l'absence je sens que j'aurois succombé;
Jugez dans quel peril me voilà retombé.

DAMIS.

Armé du plein pouvoir que donne la sagesse,
Vous êtes au dessus de l'humaine foiblesse.
Vous êtes absolu, souverain comme moi.

LEANDRE.

Moi, souverain!

DAMIS.

Oui, vous. Le Sage est un grand Roi;
Roi de ses passions; bravant celles des autres;
Voilà quels sont mes droits, voilà quels sont les vôtres.

LEANDRE.

Les miens! Ah, plût au Ciel que cela fût ainsi!



SCENE V.

LEANDRE, DAMIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

JE viens vous avertir qu'il vous arrive ici
Nombreuse compagnie.

LEANDRE.

Oui, Lisidor, Clarice.
Et de plus, Araminte, & sa Fille Artenice.

DAMIS *en tressaillant.*

Artenice!

LA FLEUR.

Oui, Monsieur, & je viens de les voir.

LEANDRE *à la Fleur.*

C'est assez. A l'instant j'irai les recevoir.

SCENE VI.

LEANDRE, DAMIS *qui rêve profondément.*

LEANDRE.

GRand Roi, vous vous taisez?

DAMIS.

L'étonnante nouvelle!
Artenice en ce lieu! Pourquoi? Qu'y cherche-t'elle?

LEANDRE *en souriant.*

Vous.

DAMIS.

Si je le croyois, mon cher Léandre...

LEANDRE.

Eh bien,
Dites, que feriez-vous?

DAMIS.

Ma foi, je n'en ſçais rien.
J'irois... je lui dirois... que ſur de grandes ames
L'amour... non, la raiſon... maudites ſoient les Femmes;
Je ne ſçais où j'en ſuis.

LEANDRE.

Vous vous mocquez, je croi.
L'homme revient déja? qu'eſt devenu le Roi?

DAMIS.

Le Roi s'eſt éclipſé; mais il va reparoître;
A mes ſens étonnez il va parler en maître,
Reprendre ſon empire & ſa noble fierté,
Et des mains du Tyran ſauver ma liberté.

LEANDRE.

Mais vous ſouvenez-vous des charmes d'Artenice?

DAMIS.

Ah! ſi je m'en ſouviens? Trop bien pour mon ſuplice.

LEANDRE.

Vous l'aimez donc encor?

DAMIS.

Qui! moi? Non, je la hais:
Même j'ai fait ſerment de ne la voir jamais.
Je vous déclare au moins que je fuirai ſa vuë.

LANDRE.

Vous blâmiez mes frayeurs, & votre ame eſt émuë.

DAMIS.

Oui, je ſens, malgré moi, des battemens de cœur....

LEANDRE *vivement*.

Philoſophe poltron! Deux beaux yeux te font peur?
Armé du plein pouvoir que donne la ſageſſe,
N'es tu pas au-deſſus de l'humaine foibleſſe?
Graves Stoïciens, votre pompeux jargon
Ne peut dans le péril ſauver votre raiſon.
Vôtre Sage eſt un Roi, ſelon vos hyperboles,
Plus petit en effets, qu'il n'eſt grand en paroles.
Dès que les paſſions oſent ſe révolter,

Ce Roi, tout grand qu'il eſt, ne ſçauroit les domter.

DAMIS.

Venez, venez le voir les mettre en eſclavage.

LEANDRE.

Ami, ſoyez modeſte, & je vous croirai ſage.

DAMIS.

Artenice eſt ici. Je m'en vais la trouver.
C'eſt peu d'en triompher, je prétens la braver.

LEANDRE *en riant.*

Vous aviez fait ſerment d'éviter ſa preſence.

DAMIS.

A la ſeule raiſon, & non pas à l'abſence,
Je veux devoir la gloire où j'aſpire en ce jour.
Vous aprendrez de moi, comme on brave l'amour.

LEANDRE.

Peut-être j'aprendrai que celui qui le brave,
Eſt celui qui devient le plutôt ſon eſclave.
Ne le défiez pas, il ſe rira de vous.

DAMIS.

Pour me mettre à jamais à l'abri de ſes coups,
Je vais faire ſur l'heure un ferment effroyable.
Amour! maudit Amour, tyran abominable,
Je jure par ton arc, tes fléches, ton carquois,
De me pendre plutôt que de ſuivre tes Loix.

LEANDRE.

Moi, ſans faire à l'Amour cette fiére apoſtrophe,
Je lui vais opoſer le cœur d'un Philoſophe,
Qui déteſte l'attrait d'un ſavoureux poiſon,
Mais qui préſume peu de ſa foible raiſon.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE *seul.*

HEureusement pour moi, je n'ai point vû Clarice.
Tâchons de m'affermir au bord du précipice
Qu'à mes yeux éblouïs l'amour va presenter.
Si j'en crois ma raison, je sçaurai l'éviter :
Si j'écoute mon cœur, ma chute est infaillible.
Après six mois d'absence, il doit être insensible.
Il le doit : mais au trouble, aux frayeurs qu'il ressent,
Je ne le vois que trop, le péril est pressant :
Enfin j'aimai Clarice. Oui. L'aimerois-je encore ?
Cela se pourroit bien. Mais pourquoi ? Je l'ignore.
Comment puis-je l'aimer, je ne l'estime pas ?
Qu'importe ? C'est le cœur qui juge des apas.
Quand il a décidé, la raison a beau dire,
Il ne peut résister à l'aimant qui l'attire.
Si malgré la raison l'amour séduit le cœur,
L'amour est donc l'effet d'une aveugle fureur.
Très-aveugle, il est vrai ; mais la Philosophie
Sçaura m'en préserver. Malheur à qui s'y fie !
En vain contre les sens elle éleve sa voix,
L'amour, c'est la nature ; elle exerce ses droits.
Le plus grand ignorant, le plus grand Philosophe,
Tout bien considéré, sont de la même étoffe.
En quoi différent-ils ? L'un tombe aveuglément,
L'autre, les yeux ouverts, tombe aussi lourdement.
Comment pourrai-je donc éviter ma défaite ?
Il faudra batailler. J'ai goûté la retraite ;
Oposons ses douceurs aux charmes de l'amour.

Clarice a des défauts, mettons-les au grand jour :
A les faire éclater employons notre adresse,
Et sur-tout voyons les des yeux de la sagesse.
L'amour me les cachoit, elle les grossira,
Et peut-être qu'enfin elle me guérira.

SCENE II.

LEANDRE, POLEMON, LISIDOR.

POLEMON.

Quoi, mon Fils ! quand chez vous la compagnie abonde,
Vous êtes ici seul & fuyez tout le monde ?

LISIDOR.

Depuis plus d'un quart-d'heure on court pour vous trouver,
Et vous vous retirez à l'écart pour rêver ?
C'est faire voir aux gens une humeur bien sauvage.

POLEMON.

Il rêvoit à Clarice. A quand le mariage ?

LEANDRE.

A quand ?

POLEMON.

Oui.

LEANDRE.

Je ne sçais.

LISIDOR.

L'aimable compliment !

LEANDRE.

Est-ce qu'on se marie aussi subitement ?

LISIDOR.

C'est la bonne méthode.

LEANDRE.

Elle est impertinente.
L'affaire la plus grave & la plus importante.

Qu'on puisse avoir jamais, se conclut-elle ainsi?

LISIDOR.

Et d'où venez-vous donc? Vous n'êtes pas d'ici,
Je crois. Vous êtes riche aussi-bien que ma Fille,
C'est tout. Le reste n'est qu'une pure vétille.

LEANDRE.

Oh bien, ce reste-là que vous méprisez tant,
Suivant ce que je pense, est le plus important.
Il faut que les esprits, les mœurs, les caractéres
Se conviennent.

LISIDOR.

Parbleu, voilà bien des mystéres!

LEANDRE.

Je veux avoir le cœur en recevant la foi:
Pour l'article du bien, c'est ma vétille, à moi.

POLEMON.

Tout franc, il a raison. Du tems de ma jeunesse
On cherchoit le mérite autant que la richesse.
Un hymen sans amour paroissoit dangereux.
Quand je me mariai, j'étois fort amoureux.

LISIDOR.

Pour moi, je n'étois point amoureux de ma Femme
Lorsque je l'épousai. De plus la bonne Dame
M'aimoit encore moins. Toutefois, en dix ans
Nous ne laissâmes pas d'avoir nombre d'enfans
Bien conditionnez. Sans se rendre incommode,
Chacun de nous pensoit & vivoit à sa mode.
Nous allions, nous venions, sans nous chercher jamais;
Et voilà le secret d'être toujours en paix.
Mes Ayeux, comme moi, respectoient fort les Dames,
Mais tous, de Pere en Fils, nous n'aimons point nos Femmes.
Je vois que notre mode a paru de bon sens,
Car elle a prévalu. C'est la mode du tems;
Et jusqu'au Bourgeois même il faut que tout y vienne.

LEANDRE.

Je jure que jamais ce ne sera la mienne.

POLEMON.

Mais tant pis ; car enfin je goûte ses raisons.
Et sens qu'on a bien fait d'abreger les façons.
Il faut qu'un bon esprit se conforme à l'usage.
L'avis du plus grand nombre est toujours le plus sage.

LEANDRE.

L'avis du plus grand nombre est souvent le moins bon,
Et rarement conforme à la droite raison.
Mille faux préjugez entraînent le vulgaire,
Qui marche aveuglément dans la route ordinaire,
Et qui, sans réfléchir sur le parti qu'il prend,
Croit ne point s'égarer quand il suit le torrent.
Contre les préjugez un bon esprit en garde,
Sur la foi du Public jamais ne se hazarde ;
De l'exacte raison il consulte la voix,
Elle seule l'éclaire & lui dicte des Loix.
Et que dit la raison touchant le mariage ?
Que de deux cœurs unis c'est un saint assemblage,
Que forment de concert l'amour & la vertu.
Tel est mon sentiment aujourd'hui combattu
Par l'attrait odieux d'un intérêt sordide.
A ce lien sacré c'est ce Dieu qui préside,
Et qui fait un commerce infâme & malheureux
De ce qui doit former les plus aimables nœuds.

POLEMON.

Ma foi, c'est fort bien dit. Voilà comme je pense.
Vous devez m'obéïr, mais je vous en dispense ;
Car vous êtes au fond plus éclairé que nous.
Mon Grand-pere autrefois me parloit comme vous.
Il faut en revenir aux anciennes rubriques.

LISIDOR.

Moi, je méprise fort ces maximes Gothiques.
Chacun vit pour son siécle, & doit s'y conformer.
Le beau Prédicateur qui veut nous réformer !
Ce jargon précieux n'est que pédenterie.

Mais qui doit de nous deux commander, je vous prie?

POLEMON.

C'eſt moi, ſans contredit.

LISIDOR *en ſouriant.*

Vous?

POLEMON.

N'eſt-il pas mon Fils?

LISIDOR.

Je le crois.

POLEMON.

Mais au fond il fait comme je fis,
Quand on me propoſa de ſonger à ſa Mere.
Je devins tout rêveur, & je dis à mon Pere...
Ecoutez mon hiſtoire afin d'en profiter;
Je ne mettrai qu'une heure à vous la raconter.

LISIDOR.

Qu'une heure! Y penſez vous! Laiſſez-là votre hiſtoire,
Ou je m'en vais.

POLEMON.

Tout doux.

LISIDOR.

Croit-on m'en faire accroire?
Tous ces beaux argumens ne ſçauroient m'impoſer.
Je ſoutiens qu'un bon Fils ne doit point s'opoſer,
Sous des prétextes vains, à ce qu'un Pere ordonne.
Qu'en fait de mariage il faut qu'on s'abandonne
Au choix de ſes Parens, & ſur tout au hazard,
Qui dans l'événement a la meilleure part;
Et qui, le plus ſouvent contre toute aparence,
Nous conduit mieux cent fois que notre prévoyance.

POLEMON.

Il eſt vrai, je comprens cette maxime-là.
(A Licandre.)
Qu'avez-vous, s'il vous plaît, à répondre à cela.

LEANDRE.

Qu'il faut être imprudent, étourdi, téméraire,
Pour commettre au hazard une ſi grande affaire.

Je sçai bien qu'aujourd'hui la personne n'est rien,
Et qu'il est du bon air de ne songer qu'au bien;
Mais un homme d'honneur qui pense, qui raisonne,
A peu d'égard au bien, & songe à la personne.
Parce qu'il veut trouver son plaisir, son bonheur,
Dans celle à qui sa foi doit engager son cœur.

POLEMON *à Lisidor.*

Il n'a pas tort au moins. J'admire sa sagesse.

LISIDOR *à Polemon.*

Ne rougissez-vous point d'avoir tant de foiblesse?
Il n'est plus question ici de raisonner;
C'est à lui d'obéïr, comme à vous d'ordonner.
Allez, vous ne sçavez ce que c'est qu'être Pere.

POLEMON.

Corbleu, pardonnez-moi. Je suis ferme & sévere,
Rien ne peut empêcher ma résolution,
Quand je suis bien certain de mon intention.
Vous allez voir. Pour vous j'ai fait choix de Clarice,
(*à Léandre.*)
Plus de raisonnemens: je veux qu'on m'obéïsse.

LEANDRE.

Ne précipitons rien.

POLEMON.

C'est un point résolu....
(*à Lisidor.*)
Vous voyez que je suis sur le ton absolu.

LISIDOR.

Que Dieu vous y maintienne.

POLEMON.

Oh, je vous en assure.
L'affaire est convenable, & je veux la conclure.

LEANDRE.

A Clarice tous deux vous engagez ma foi,
Sans sçavoir si son cœur est disposé pour moi.

LISIDOR.

Que cela soit ou non....

LEANDRE.

Elle me hait, peut-être.
Donnez-nous tout au moins le tems de nous connoître.

POLEMON.

Je reviens à cela.

LISIDOR.

Vous m'impatientez.
Peut-on en un moment avoir cent volontez ?

POLEMON.

Il faut bien compâtir à sa délicatesse.

(A Léandre.)

Et sçavoir . . . mais on vient. Voici votre Maîtresse.

LISIDOR.

Nous allons emmener & ma Niéce & ma Sœur,
Pour vous laisser tous deux.

LEANDRE *à part.*

Allons, ferme, mon cœur.
Notre ennemi paroît ; tâchons de nous défendre.

SCENE III.

CLARICE, ARTENICE, ARAMINTE, LEANDRE, LISIDOR, POLEMON.

LISIDOR.

MA Fille, aprochez vous & saluez Léandre.

CLARICE *entre brusquement & regarde le Sallon.*

C'est donc-là ce Sallon que l'on m'a tant vanté ?

ARAMINTE.

Oui, tout m'y paroît riche & d'un goût enchanté.

CLARICE.

(A Léandre.)

Il est assez joli. Monsieur, votre servante.
Mon arrivée ici vous paroît surprenante ;
Mais mon Pere a voulu que je vinsse vous voir.

LEANDRE.

Je me tiens trop heureux de vous y recevoir.

CLARICE.

De peur de m'ennuyer j'amene compagnie.

ARTENICE *à Araminte.*

Ce début est poli.

ARAMINTE.

La petite étourdie !

LEANDRE *à Clarice.*

Votre précaution m'oblige infiniment.

CLARICE.

Ma Tante, répondez à ce doux compliment.

ARAMINTE.

Ma Niéce, cet avis n'étoit pas nécessaire.
(*A Léandre.*)
Je m'en vais vous tenir un discours bien sincére.
J'avois de vous revoir un extrême desir,
Mais il faut vous chercher pour avoir ce plaisir.
Ainsi vous permettrez que je sois indiscréte,
Jusqu'au point de venir troubler votre retraite,
Et que ....

LEANDRE.

C'est lui prêter de nouveaux agrémens,
Madame, & je vous dois mille remercîmens.

ARAMINTE.

Voici ma Fille ; il faut que je vous la presente.

CLARICE *à Léandre.*

Faites-lui grand accueil, car c'est une Sçavante.
Profitez gravement de ces momens heureux,
Et pour l'amour du Grec, embrassez-vous tous deux.

ARTENICE *reculant.*

Ma Cousine me veut donner un ridicule,
Mais il est mal fondé.

CLARICE.

Comme elle dissimule !
Pourquoi tant de façons ? Sçachez qu'il n'est rien tel
Que de se presenter dans tout son naturel.

ARTENICE *à Léandre.*

Je vous jure, Monsieur, que je suis ignorante
Autant que je le dois.

CLARICE.

Elle est un peu pedante,
Mais elle a de l'esprit, je suis sa caution,
Et vous pouvez compter sur ma décision.

ARAMINTE.

Ma Niéce, taisez-vous, ou changez de langage.

CLARICE.

Ma Tante, on doit parler quand on est à mon âge.

ARAMINTE.

Non, ma Niéce, à votre âge on ne doit qu'écouter.

CLARICE.

A mon âge tout sied. Sans vouloir me vanter,
Je sçais ce qui convient. Je mettrai mon étude,
Quand j'aurai cinquante ans, à bien jouer la Prude.

ARAMINTE.

Ce discours....

ARTENICE.

Eh, Madame! il faut lui pardonner.
Son indiscretion doit peu vous étonner.
(*A Clarice.*)
Vous pouviez nous sauver cette brusque incartade,
Ma Cousine.

LISIDOR *à Araminte.*

Allons faire un tour de promenade.
(*A Léandre*)
Nous suivez vous?

LEANDRE.

Monsieur, j'ai quelque affaire ici.

POLEMON *à son Fils.*

Vous restez?

LEANDRE.

Oui.

LISIDOR.

Clarice.

CLARICE.

CLARICE.

Eh bien ?

LISIDOR.

Reſtez auſſi.

CLARICE.

Mais pourquoi ?

LISIDOR.

Vous avez quelque choſe à vous dire.

LEANDRE.

Nous ? point du tout.

POLEMON.

Si fait.

LEANDRE *à part.*

Oh, quel cruel martyre !

SCENE IV.

LEANDRE, CLARICE.

CLARICE.

Nous voilà tête-à tête. Eh bien ? Que dirons-nous ?

LEANDRE.

Je ne le ſçais pas trop.

CLARICE.

Je le ſçais comme vous :
Ma préſence a le don de vous rendre immobile.

LEANDRE.

Il s'en faut pourtant bien que je ne ſois tranquile.

CLARICE *bâillant à demi.*

Oh le triſte ſéjour ! Je meurs déja d'ennui.

LEANDRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

CLARICE.

Je n'ai vû d'aujourd'hui
Que des bois, des ruiſſeaux, des fleurs, de la verdure;
Quelle fadeur ! Comment eſt-ce que l'on y dure !

LEANDRE.

Quoi! Les ruisseaux, les bois, la verdure, les fleurs,
Cet air pur ? ....

CLARICE.

Tout cela me donne des vapeurs.

LEANDRE.

La campagne offre aux yeux miracles sur miracles;
Est-il dans l'Univers de plus charmans Spectacles ?

CLARICE.

Oui, Monsieur.

LEANDRE.

Quels sont-ils ?

CLARICE.

Quels sont-ils ? L'Opera,
Le Bal, la Comédie, enfin ce qu'on voudra;
Tout amuse à Paris. Mais pour votre campagne,
Tout ce que l'on y voit, le dégoût l'accompagne.

LEANDRE.

Pour moi, j'y trouve tout; Jeux, Spectacles, Plaisirs,
Et si-tôt que j'y suis, je n'ai plus de desirs.

CLARICE.

Moi, je n'y trouve rien, car rien ne m'y contente.

LEANDRE.

Peut-être votre cœur la trouveroit riante
Près de l'heureux mortel dont il seroit charmé.
Le cœur se plaît par-tout avec l'objet aimé.

CLARICE.

La campagne pour moi n'en seroit pas moins fade.
L'Amant le plus aimé m'y paroîtroit maussade:
Il y rendroit mon cœur & mes yeux assoupis.

LEANDRE.

Mais un Mari peut-être....

CLARICE.

Un Mari ! cent fois pis.

LEANDRE.

L'aveu n'est point fardé.

CLARICE.

C'est la vérité pure.

LEANDRE.

Oui, vous parlez au ton que parle la Nature.
Mais puisque vous avez tant de sincérité,
Contentez, s'il vous plaît, ma curiosité.

CLARICE.

Soit. Quelle question avez-vous à me faire ?

LEANDRE.

Voici le fait.

CLARICE.

Voyons.

LEANDRE.

Entre nous, votre Pere
Vous a-t-il dit pourquoi l'on vous amene ici ?

CLARICE *en riant.*

A propos, je l'avois oublié.

LEANDRE.

Grand merci.
La fleurette est touchante. Y pensez-vous, Madame,

CLARICE.

Oui, je pense qu'on veut que je sois votre Femme.

LEANDRE.

Et vous, que voulez-vous ?

CLARICE.

Moi ! Tout ce qu'on voudra.
Et je déciderai comme on décidera :
Car en fait de Mari, je crois que l'un vaut l'autre.

LEANDRE.

Pas toujours. Mais enfin si je deviens le vôtre ?

CLARICE.

Si vous le devenez.... Je m'en consolerai.

LEANDRE.

Fort bien. Et sçavez-vous ce que j'exigerai ?

CLARICE.

Mais, vous exigerez que je vive à ma mode.

LEANDRE.

Oui! vous vous flatez donc que je ferai commode?
Dites-le franchement.

CLARICE.

Mais après tout, je crois
Que vous ne voudrez pas être un Mari Bourgeois.

LEANDRE.

Pardonnez-moi. Bourgeois, & très Bourgeois, Madame.
J'aurai même le front...

CLARICE.

De quoi?

LEANDRE.

D'aimer ma Femme.

CLARICE.

Oh! tant qu'il vous plaira. Mais vraisemblablement
Vous ne l'avoûrez pas?

LEANDRE

Qui? moi! publiquement.

CLARICE.

Vous ferez donc jaloux?

LEANDRE.

Oui, si j'ai lieu de l'être.

CLARICE.

Et vous vous garderez au moins de le paroître?

LEANDRE.

Pourquoi, si je le suis?

CLARICE.

On se rira de vous.

LEANDRE.

On ne doit point du tout rougir d'être jaloux,
Mais rougir de donner matiére à jalousie.
Je vois l'étonnement dont votre ame est saisie.

CLARICE.

Un homme du grand monde & de condition,
Vouloir aimer sa Femme? Oh quelle vision!

LEANDRE.

Vous ne comprenez pas cette délicatesse.
Dans ma Femme, en un mot, je veux une Maîtresse,

CLARICE.

Et fi, vous vous moquez. Cela ne se peut pas.

LEANDRE.

Pourquoi non, s'il vous plaît?

CLARICE.

C'est qu'on suit pas-à-pas
Une Maîtresse.

LEANDRE.

Eh bien, je pourrai, ce me semble,
Vous suivre où vous irez?

CLARICE.

On nous verroit ensemble
Aux Spectacles, au Cours? Ah! cela seroit beau!

LEANDRE.

Je sçais bien qu'aujourd'hui le cas seroit nouveau.
Aussi n'est-ce pas-là que je prétens vous suivre.

CLARICE.

Ah! pour un Philosophe au moins vous sçavez vivre.

LEANDRE.

Jamais en lieux pareils on ne nous raillera,
Car aucun de nous deux ne les fréquentera.

CLARICE.

Nous n'irons point au Cours, point à la Comédie,
A l'Opera!

LEANDRE.

Jamais.

CLARICE.

Je passerois ma vie
A vous contempler?

LEANDRE.

Oui.

CLARICE.

Le joli passe-tems!
Vous me promettez-là d'agréables instans!

LEANDRE.

Ils le feront autant que je pourrai vous plaire.

CLARICE.

Ce fera donc ici mon fejour ordinaire ?

LEANDRE.

Nous n'en fortirons point.

CLARICE.

Vous vous moquez, je croi.

LEANDRE.

Je ferai tout à vous, vous ferez toute à moi;
Car je veux que ma Femme aime ma folitude,
Nous y vivrons fans trouble & fans inquiétude,
Et nous nous y ferons cent plaifirs innocens.

CLARICE.

Je crois que ces plaifirs feroient bien languiffans.
Si c'eft-là votre plan, il n'a rien qui me tente;
Qu'il n'en foit plus parlé, je fuis votre fervante.

LEANDRE.

Je vous ai mife au fait de mes intentions,
Et ne donne ma main qu'à ces conditions.

CLARICE.

A ces conditions, je vous ouvre mon ame,
Vous vivrez peu content fi je fuis votre Femme,
Vous & moi nous ferons un trifte affortiment.
Songez-y bien.

LEANDRE.

J'y fonge, & c'eft mon fentiment.

CLARICE *vivement.*

Ah! que vous m'aprenez une bonne nouvelle!

LEANDRE.

Tout de bon ?

CLARICE.

Oui.

LEANDRE.

Je vais vous fervir avec zéle,
Et fi bien exhorter votre Pere & le mien,
Madame, que jamais nous ne nous ferons rien.

CLARICE.

Ce que vous dites là me flatte & me rassûre.
Me le promettez-vous ?

LEANDRE.

De plus, je vous le jure.

CLARICE *lui présentant la main.*

Touchez-là.

LEANDRE.

Volontiers.

SCENE V.

CLARICE, LEANDRE, LISIDOR, POLEMON.

LISIDOR *voyant qu'ils se touchent dans la main.*

Courage, mes enfans !
(*A Polemon.*)
Enfin ils sont d'accord, & nous voilà contens.

LEANDRE.

Oh oui, nous convenons....

POLEMON.

Mon ame en est ravie.
Je n'ai jamais senti plus de joye en ma vie.

LEANDRE *à Lisidor.*

Aprenez donc, Monsieur.

LISIDOR.

Continuez tous deux,
Vous serez dès ce soir au comble de vos vœux.

CLARICE.

Mais un mot, s'il vous plaît. Vous sçaurez que Léandre...

LISIDOR.

Mon Dieu ! vos actions se font assez entendre.

POLEMON.

Sortons, ne troublons pas un si doux entretien.

LEANDRE.

Vous croyez tout sçavoir & vous ne sçavez rien.

LISIDOR.

Nous en sçavons assez pour terminer l'affaire.
(A Polemon.)
Allons tous deux dicter le Contrat au Notaire.
Tenez-vous gai, mon Gendre, & dans une heure ou deux,
Nous signerons tous quatre.
(Les deux Vieillards sortent en s'embrassant.)

SCENE VI.

LEANDRE, CLARICE.

LEANDRE *en riant.*

Ils s'en vont tous joyeux.

CLARICE *en riant aussi.*

Il est vrai.

LEANDRE *d'un air très-sérieux.*

L'avanture est assez étonnante.

CLARICE *s'éclatant de rire.*

Je ne puis m'empêcher de la trouver plaisante.



SCENE VII.

CLARICE, LEANDRE, CLITANDRE.

CLITANDRE *entrant d'un air empressé.*
AYant sçu ce matin que vous veniez ici,
J'ai couru, j'ai volé pour m'y trouver aussi,
Madame, cependant toute ma diligence
N'a jamais pû répondre à mon impatience.

CLARICE.
Clitandre, en vérité, vous venez à propos.
Je m'ennuye à mourir.

CLITANDRE.
Quoi! les graves propos
De ce grand Philosophe ont-ils si peu de charmes?
Pour moi, j'en ai conçu les plus vives allarmes.
J'ai cru que votre cœur dès les premiers momens,
Ne pourroit résister à tous ses argumens.
Rien n'est plus dangereux qu'un argument, Madame;
Cela va droit au cœur; cela chatouille l'ame.

CLARICE.
Je n'ai pas le talent d'en connoître le prix.
Mais depuis ce matin que fait-on à Paris?
Ah! l'aimable séjour, & que je le regrette.
On ne vit pas ici; je crois être en retraite.

CLITANDRE.
La pauvre enfant! ma foi, vivent les gens de Cour!
Ils sçavent égayer le plus triste séjour;
Mais avec vos Docteurs les plus beaux lieux ennuyent.
Ils arrangent leurs mots, les tournent, les apuyent;
Ils pensent en parlant, sans jamais se presser:
Mais pour nous, nous parlons avant que de penser.

CLARICE.
Voilà le bon esprit, je n'en connois point d'autre.

LEANDRE.

Et vous avez raison ; c'est justement le vôtre.
Voyez ce galant homme, il est tout fait pour vous :
Ce seroit dequoi faire un agréable Epoux.

CLARICE.

Mais oui.

CLITANDRE.

Le don de plaire est toute ma science.

LEANDRE.

Il est vrai ; vous avez cet air de confiance,
De bonne opinion, qui charme une beauté.
Rien n'est si séduisant que la fatuité.
Les Femmes du grand air vont vous mettre à la mode.

CLARICE *à Leandre.*

Vous ne feriez point mal de suivre sa méthode.
Il n'a pas, comme vous, l'air grave, singulier,
Rien ne lui manqueroit s'il étoit héritier.

CLITANDRE.

Oh je le deviendrai, n'est-il pas vrai, mon Frere ?
Vous avez de grands biens & ne sçavez qu'en faire,
Le monde vous ennuye, & vous l'ennuyez fort.
Si vous n'y renoncez, vous aurez très-grand tort.

LEANDRE.

C'est à quoi je pensois. Tous les fous me chagrinent,
Et malheureusement ce sont eux qui dominent.
Près des Femmes sur-tout ils prennent le haut ton,
Et font par tout la guerre à la pauvre Raison.

CLARICE.

On leur est obligé, car elle est ennuyeuse.
(*à Clitandre.*)
A propos de raison, ne suis-je pas heureuse ?
Vous ne le croiriez pas ; on veut me marier
A Monsieur.

CLITANDRE.

Oh ! cela ne se peut pas payer.
Vous sa Femme ! Parbleu l'idée est trop plaisante !

CLARICE.

Vous m'y faites songer, elle eſt divertiſſante.

CLITANDRE.

Rions-en donc tous deux.

CLARICE *riant de tout ſon cœur.*

Nous en avons ſujet.

Votré Pere & le mien ont formé ce projet.

(*Ils rient tous deux déméſurément.*)

CLITANDRE.

Ils radotent ma foi. Les gens de ſon étoffe....

CLARICE.

Mais nous importunons Monſieur le Philoſophe.
Allons rire à l'écart, & laiſſons-le en repos.

(*Ils ſortent en riant.*)

SCENE VIII.

LEANDRE *ſeul.*

JE devrois mépriſer de ſemblables propos;
Et je ſens cependant que je ſuis en colere,
Outré contre Clarice, & jaloux de mon Frere...
O Ciel! en quel état je ſuis en ce moment!

SCENE IX.

LEANDRE, DAMIS.

DAMIS.

CHer Léandre, je viens avec empreſſement
Pour vous dire.... Grand Dieu que je hais Artenice!

LEANDRE.

Pourquoi donc?

DAMIS.

Elle vient de me mettre au ſuplice.

LEANDRE.

Et comment ?

DAMIS.

Nous venons d'avoir un entretien
Où j'ai sondé son cœur & son esprit.

LEANDRE.

Eh bien ?
Qu'en est-il arrivé, dites-moi ?

DAMIS.

La traîtresse
Par son cœur, son esprit, son humeur, sa sagesse,
Offre en elle un objet, dont la perfection
Mérite autant d'amour que d'admiration.

LEANDRE.

Elle a tort.

DAMIS.

Comment tort ! C'est un tour effroyable,
C'est un assassinat dont elle est responsable.
Malgré l'art qu'elle employe à cacher son sçavoir,
Sans affectation il se laisse entrevoir...
Avec tant d'agrément, que l'ame la plus dure
Ne pourroit.... Ah ! morbleu ! l'horrible créature !

LEANDRE.

Tout horrible qu'elle est, la belle vous plaît fort.

DAMIS.

J'en suis fou. Mais aussi je la hais à la mort.
Heureusement je vois en dépit d'elle même,
Qu'elle m'estime fort, mais que c'est vous qu'elle aime.

LEANDRE.

Moi.

DAMIS.

Vous.

LEANDRE.

Vous plaisantez.

DAMIS.

Non, j'en suis assuré.
J'ai deviné son foible, & je m'en sçais bon gré.

Ami, pour me guérir renoncez à Clarice,
Et portez votre hommage à la sage Artenice,
J'aprouverai, loûrai vos transports amoureux,
Parce qu'à la vertu vous offrirez vos vœux.

LEANDRE.

Oui, je lui porterois un tribut légitime;
Mais mon cœur ne peut être entraîné par l'estime:
Et ce qui met encor le comble à mon malheur,
L'objet que je méprise a captivé mon cœur.
Oui, malgré cent défauts, Clarice a sçu me plaire,
Quoique j'en sois haï, quoiqu'elle aime mon Frere;
Je ne suis plus moi-même. Enfin le croirez-vous?
J'aime avec tant d'excès ... que je me crois jaloux.

DAMIS.

Jaloux!

LEANDRE.

Par le dépit dont mon ame est saisie,
Je viens de me surprendre en cette frenésie.

DAMIS.

Vous me faites horreur.

LEANDRE.

Je dois faire pitié,
Et me confie à vous, sûr de votre amitié.
Pour cacher mon dépit à mon Frere, à Clarice,
Je vais rendre des soins à l'aimable Artenice:
Je feindrai de l'aimer.

DAMIS.

Aimez la tout de bon,
Et vous accorderez l'amour & la raison.

LEANDRE.

Vous le voulez? Eh bien, j'y ferai mon possible.

DAMIS.

Cependant, si l'effort vous paroît trop pénible....

LEANDRE.

Non, je veux le tenter. Voyons donc, dès ce jour,
Si l'estime pourra triompher de l'amour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTENICE *seule.*

ENFIN me voilà seule, & sans être distraite
Je puis rêver ici. L'agréable retraite!
Ah! que deux cœurs unis par l'hymen & l'amour,
Goûteroient de plaisirs en ce charmant séjour!
J'en ferois mon bonheur, j'en ferois mes délices.
La vertu, la raison en banniroient les vices,
Pour n'y faire régner que la tranquilité,
L'amour, la complaisance & la fidélité,
Le dégoût & l'ennui que d'autres pourroient craindre,
Dans nos amusemens ne pourroient nous atteindre:
Une joye innocente en feroit l'agrément,
Ils seroient toujours vifs, sans nul emportement.
A ces plaisirs, exempts de troubles & d'allarmes,
La variété même ajouteroit ses charmes;
Car que n'invente point le desir vertueux
D'amuser ce qu'on aime, & de le rendre heureux?
D'où vient que je me fais cette agréable idée?
Et quel secret motif en ce lieu m'a guidée?
C'est ici que Léandre, exempt de passions,
Vient souvent se livrer à ses réflexions.
C'est ici que son ame & s'éclaire & s'épure,
Tantôt par le travail, tantôt par la lecture.
Que ne puis-je en ce lieu partager ses plaisirs!
Mais à quoi bon former d'inutiles desirs?
Une autre est destinée au bonheur que j'envie,
Et peut-être à troubler le repos de sa vie.

Triste réflexion pour Léandre & pour moi !
N'y pensons plus. Quel est ce Livre que je voi ?
C'est Horace. Je crois qu'on ne peut me surprendre,
Et je puis sans témoins & le lire & l'entendre.
(Elle prend le Livre qui est sur la Table, & s'assied dans un fauteuil. Après avoir lû bas elle dit.)
Que cette Ode est naïve ! Et quelle tendre ardeur
Eclate dans ce vers interpréte du cœur !
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.
Oui, voilà le desir que ta vertu m'inspire,
Philosophe charmant. Je n'ose te le dire,
Mais aux muets témoins je puis me découvrir ;
Artenice avec toi voudroit vivre & mourir.
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.
Juste Ciel !
(Dès qu'elle entend qu'on entre, elle se leve brusquement, & jette le Livre sur la Table.)

SCENE II.

ARTENICE, ARAMINTE.

ARAMINTE.
D'Où vous vient cette frayeur extrême ?
ARTENICE.
Ah ! Madame, est-ce vous ?
ARAMINTE.
Ma Fille, c'est moi-même.
ARTENICE.
M'avez-vous entendue en arrivant ?
ARAMINTE.
Fort bien.
Vous lisiez du Latin.
ARTENICE.
Mon Dieu ! n'en dites rien.

Vous me perdriez.

ARAMINTE.

Vous! Et pourquoi donc, de grace?

ARTENICE.

Pourquoi! c'est qu'on sçauroit que je lisois Horace.

ARAMINTE.

Puisque vous l'entendez...

ARTENICE.

Eh oui, voilà le mal.
On m'en feroit d'abord un crime capital:
Car on veut nous forcer, toutes tant que nous sommes,
A n'étudier plus rien que l'art de plaire aux hommes;
Que si nous étendons nos recherches plus loin,
A nous timpaniser ils mettent tout leur soin;
Voulant faire de nous d'insipides poupées,
De la minauderie à toute heure occupées,
Et par-là nous ravir, pour nous mieux abaisser,
Les moyens qui pourroient nous aprendre à penser,
A reconnoître en nous des talens estimables,
Qui pourroient à leurs yeux nous rendre respectables,
Et nous faire prétendre à cette égalité
Qu'ils sçavent nous ôter de leur autorité.

ARAMINTE.

Ailleurs j'aprouverois votre juste scrupule;
Ici vous brilleriez sans craindre un ridicule;
Vos talens charmeroient & Léandre & Damis.
Et pour vous dire plus, il peut m'être permis,
Autant par votre bien, que par votre naissance,
De projetter pour vous l'une ou l'autre alliance.
Ouvrez-moi votre cœur. Pour être votre Epoux,
Entre ces deux Amis, lequel choisiriez vous?
Vous me semblez pancher en faveur de Léandre.

ARTENICE.

Disposée à l'aimer, je sçaurai m'en défendre;
Ma gloire & ma raison m'en imposent la loi,
Et seroient pour Damis, s'il s'attachoit à moi;
J'estime sa candeur & sa vertu sublime,

Et l'amour aisément peut naître de l'estime.

ARAMINTE.

Je crois qu'il vient à nous; tâchez de le sonder,
Et sans rien affecter je vais vous seconder.

SCENE III.

ARAMINTE, ARTENICE, DAMIS.

DAMIS *entrant d'un air distrait & embarassé.*

Mesdames... par hazard... avez-vous vû Léandre?
Je le croyois ici.

ARAMINTE.

Je crois qu'il va s'y rendre.

DAMIS.

Je le cherche par-tout.

ARTENICE.

Peut-on sçavoir pourquoi?

DAMIS.

Non vraiment.

ARTENICE.

Non?

DAMIS.

Cela ne regarde que moi.

ARTENICE.

Oh, permis donc à vous de garder le silence.

ARAMINTE.

On ne veut point, Monsieur, vous faire violence.

ARTENICE.

Nous ne méritons pas d'entrer dans vos secrets.

DAMIS.

Mais nous n'en avons point.

ARTENICE.

Les Sages sont discrets.

DAMIS.

Les Sages... s'il en est, ignorent le mystére,
Car ils ne pensent rien qu'ils soient forcez de taire.
C'est aux fous à cacher ce qu'ils ont dans le cœur.

ARTENICE.

Ils ne le peuvent pas, & c'est-là leur malheur:
Mais le Sage se tait; c'est-là son privilége.

DAMIS *à part.*

O Ciel! A tant d'apas comment échaperai-je?

ARAMINTE.

Qu'avez-vous? Vous semblez inquiet, agité.

DAMIS *d'un air très-agité.*

Vous vous trompez; je suis d'une tranquilité...

ARTENICE.

On ne le diroit pas.

DAMIS.

Après tout, je m'étonne
Que vous examiniez de si près ma personne.

ARTENICE.

Sans vous examiner cela frape les yeux.

DAMIS.

Soit. Mais que je sois gai, que je sois sérieux,
D'une humeur vive, sombre, inégale ou constante;
La chose, à mon avis, vous est indifférente,
Ou doit vous l'être au moins.

ARTENICE.

Elle me l'est aussi.

DAMIS.

Parlez-vous tout de bon, quand vous parlez ainsi?

ARTENICE.

Pourquoi non; s'il vous plait?

DAMIS.

Cet aveu-là me charme.
(*A part.*)
J'enrage au fond du cœur.

ARTENICE.

N'ayez aucune allarme,

Je n'imagine rien qui vous puiſſe offenſer.

DAMIS.

Vous m'enchantez, Madame, & quoiqu'on pût penſer
Que je n'ai pû vous voir, vous parler, vous connoître,
Sans vous donner mon cœur; j'en ſuis encor le maître,
Et le ſerai toujours malgré tous vos apas :
Mais j'aurai beau le dire, on ne m'en croira pas.

ARTENICE.

La choſe cependant eſt aſſez vraiſemblable.

DAMIS.

Et moi, je vous ſoutiens que rien n'eſt moins croïable.
Vous voir ſans vous aimer eſt le dernier effort
De la ſageſſe humaine : & je crains qu'un tranſport...

ARTENICE.

Ne craignez point l'effet d'un trop foible mérite.

DAMIS.

Il n'a que trop de force, & c'eſt ce qui m'irrite.
Heureuſement pour moi j'ai ſçu m'en garantir.
Mais ce n'eſt pas ſans peine, à ne vous point mentir.

ARTENICE.

L'aparence ſouvent peut tromper le plus ſage.
Une folle jeuneſſe eſt tout mon apanage.

DAMIS.

Je puis, ſans vous fâcher, dire que vous mentez.

ARTENICE *en riant.*

Comment donc?

DAMIS.

Vous avez toutes les qualitez
De l'âge le plus mûr jointes à la jeuneſſe.
Oui, chez vous la beauté fait valoir la ſageſſe,
La ſageſſe chez vous fait valoir la beauté,
Et tout conſpire en vous contre la liberté.
Ce n'eſt pas tout encore ; & votre modeſtie
Pour vous mieux rélever ſe met de la partie.
Ah, traîtreſſe!

ARAMINTE.

Eh, bon Dieu, d'où vous vient ce couroux?

DAMIS.

Je suis tout hors de moi.

ARAMINTE.

De quoi vous plaignez-vous ?

ARTENICE.

Oui.

DAMIS.

C'est un attentat que d'être trop aimable ;
Je prévois que d'un meurtre elle sera coupable.
(Léandre entre sur le Théâtre & écoute sans être aperçu.)
Mon cœur... non, mon Ami ne pourra résister
Au mérite étonnant qu'elle fait éclater.

ARAMINTE.

Léandre ? On le destine à ma Niéce Clarice.

DAMIS.

Il est vrai, mais sans doute il adore Artenice.
Son cœur, que la raison avoit rectifié,
Ce cœur par mon exemple encor fortifié,
Elle va l'enlever à la Philosophie :
C'est-là ce qui m'aigrit, ce qui me mortifie.
Verrai-je sans douleur sa défaite aujourd'hui,
Moi, qui n'ai jamais fait un faux pas devant lui ?

ARTENICE *à part.*

Ciel ! s'il me disoit vrai que je serois heureuse !

DAMIS.

Pourquoi venir ici, Fille trop dangereuse ?
Ou pourquoi faites-vous éclater en ces lieux
Ce qui charme les sens, le cœur, l'esprit, les yeux ?
Car que vous manque-t'il pour faire la conquête
Du plus sage mortel ? Pour lui tourner la tête ?
Il falloit être moi pour braver tant d'apas !
Mais Léandre à coup sûr n'y résistera pas.

ARTENICE.

Je sçais qu'il n'a pour moi que de l'indifférence,
Et que sur moi toute autre auroit la préférence.

DAMIS.

Vous connoître & vous voir d'un œil indifférent,
Cela ne ſe peut pas, je vous en ſuis garant.

SCENE IV.

LEANDRE, DAMIS, ARAMINTE, ARTENICE.

LEANDRE *à part ſans être vû.*

A Tout çe que j'entens, mon homme eſt en déroute.

DAMIS *l'apercevant.*

Ah, ah, que faites-vous dans ce coin-là ?

LEANDRE.

J'écoute.

DAMIS.

Vous ſçavez donc ſur quoi rouloit notre entretien ?
Il s'agiſſoit de vous.

LEANDRE *en ſouriant.*

Oh oui, je le vois bien.

ARTENICE.

Il vouloit me flâter . . .

LEANDRE.

Je ne feins point de dire
Que plus je vous connois & plus je vous admire.

DAMIS *à Artenice.*

Vous voyez.

LEANDRE.

Si jamais je voulois faire un choix
Je pourrois ſans rougir me ranger ſous vos Loix.
La ſévére raiſon avoûroit ma foibleſſe.

DAMIS *à Araminte.*

Avois-je tort ?

LEANDRE.

En vous j'aimerois la ſageſſe,
La ſcience, l'eſprit, les graces, la beauté.

DAMIS *à Léandre.*

Dites mieux; vous l'aimez.

LEANDRE.

Mon esprit enchanté
Me dit qu'à tant d'apas mon cœur devroit se rendre,
Mais mon cœur avec lui refuse de s'entendre.

DAMIS.

Comment donc !

LEANDRE.

Son penchant ne dépend pas de nous,
(*A Artenice.*)
Je rougis d'un aveu si peu digne de vous,
Sans présumer pourtant qu'il puisse vous déplaire
Mais si je suis injuste, au moins suis-je sincere.
Contre tant de vertus vous me voyez armé,
Et mon Ami pour moi s'est trop tôt allarmé.

DAMIS *à Léandre à part.*

Ne m'aviez-vous pas dit qu'au moins vous vouliez feindre ?

LEANDRE.

Ce seroit-là tromper; je ne puis m'y contraindre.

ARTENICE *à Léandre.*

Vous me feriez grand tort si vous pouviez penser
Qu'un aveu si naïf eût de quoi m'offenser.
En toute occasion la vérité m'enchante,
Et je l'aime encor mieux fiere, désobligeante,
Qu'un mensonge flateur dont le miel empesté,
Par un cœur délicat est toujours détesté.

DAMIS *prenant la main d'Artenice avec transport.*

Trop aimable Artenice, est-il donc possible
Que Léandre pour vous se montre peu sensible !
Ah ! s'il avoit mes yeux, que ne feroit-il pas
Pour être possesseur de vos divins apas ?
Oui, si j'étois Léandre, esclave de vos charmes
Je ferois mon bonheur de leur rendre les armes.
De vos yeux enchanteurs j'aimerois le poison.
Je leur sacrifierois... jusques à ma raison,

Qui, bien loin de rougir d'un si noble esclavage,
Croiroit en vous cédant éclater davantage.

(Il se jette à ses genoux.)

Que vous dirai-je enfin ? Tombant à vos genoux,
Je ferois vœu de vivre & de mourir pour vous.

ARTENICE.

Ah, Damis, quel transport !

DAMIS *se relevant de sang froid.*

Je parle pour Léandre,
Ce n'est qu'une leçon. N'allez pas vous méprendre.

LEANDRE *riant tout de son cœur.*

La leçon est fort bonne & me réjouït fort.

ARAMINTE.

Mais, Léandre, après tout vous avez très-grand tort.
Croyez-vous Artenice indigne de vous plaire ?
De fixer votre cœur ?

LEANDRE *reprenant son sérieux.*

Ah ! Madame, au contraire.
Je voudrois pour jamais le lui pouvoir donner.

ARAMINTE.

De quoi riez-vous donc ?

LEANDRE.

Daignez me pardonner.
Je ris de voir un Sage en proye à sa foiblesse,
Et sous le nom d'un autre exprimer sa tendresse.

DAMIS *à Léandre à part.*

Te tairas-tu, bourreau ?

LEANDRE *à Araminte.*

Pour sortir d'embarras,
Sçachez...

DAMIS.

Qu'il va mentir.

LEANDRE.

Non.

DAMIS.

Ne le croyez pas.

ARAMINTE.

J'entens du bruit. On vient.

DAMIS *à part.*

Grace au Ciel, c'est Clarice.

Elle va me tirer du bord du précipice.

SCENE V.

CLARICE, ARTENICE, ARAMINTE, LEANDRE, DAMIS, CLITANDRE, LA FLEUR.

CLARICE *entre, tenant Clitandre sous le bras.*

Je suis lasse à mourir. Reposons-nous un peu.

LEANDRE.

Des siéges.

CLARICE *après que tout le monde est assis.*

Maintenant il faut nous mettre au jeu.

Laquais!

LA FLEUR.

Que vous plaît-il?

CLARICE.

Des Cartes. L'imbécile!

Il ouvre de grands yeux & demeure immobile.

Des Cartes vous dit-on? Vous plaît-il de courir?

LA FLEUR.

Mais... nous n'en avons point.

CLARICE.

Ah! c'est pour en mourir!

Point de Cartes céans! Oh quelle barbarie!

LA FLEUR.

Voulez-vous des Echecs?

CLARICE.

Belle galanterie!

Des Echecs!

CLITANDRE

CLITANDRE *à Leandre.*

Par ma foi, je suis honteux pour vous.
Des Echecs !

DAMIS.

Pourquoi non ? Ils nous amusent nous.

LEANDRE.

Si j'eusse pû prévoir une telle visite,
Je me serois pourvû.....

CLITANDRE *d'un tôn railleur.*

Les gens d'un haut mérite
Ne daignent s'abaisser jusqu'aux jeux de hazard.
A leurs amusemens l'esprit a toujours part.

CLARICE.

Quand l'esprit est par-tout, il rebute, il ennuye.

CLITANDRE *en se balançant dans son siége.*

Çà, Messieurs, dissertez.

CLARICE.

Vous voulez que j'essuye
Leurs froids raisonnemens. Disserte qui voudra :
Mais pour nous, médisons ; cela m'amusera.

CLITANDRE.

Allons.

DAMIS.

L'amusement me paroît méritoire.

ARAMINTE *à Clarice.*

Vous êtes très-caustique, & vous en faites gloire.
Croyez-moi, c'est, ma Niéce, un dangereux métier.

CLARICE.

Je médis en public, vous en particulier :
N'est il pas vrai, ma Tante ?

CLITANDRE *en éclatant de rire.*

Excellente saillie !

CLARICE.

Quelque jour, comme vous, modeste, recueillie,
J'apuîrai gravement mes traits sur le prochain,
Pour les faire en douceur passer de main en main ;
Je sçaurai les couvrir d'un dehors charitable,

Et ma malice même aura l'air respectable.
Aujourd'hui que je suis au plus beau de mes ans ,
Je dis le front levé ce que je sçais des gens.
S'en fâche qui voudra , pourvû que je m'amuse.
J'ai pour moi les Rieurs , & mon âge m'excuse.

CLITANDRE *à Clarice.*

C'est fort bien repliqué. Je vous admire au moins.

CLARICE.

Tant mieux. A me louer employez tous vos soins.
Voici de bonnes gens qui me font une mine ...

CLITANDRE.

Votre esprit les assomme.

ARTENICE.

Après tout, ma Cousine,
Croyez-vous qu'à mon âge il sieye infiniment
De raisonner sur tout sans nul ménagement ?

ARAMINTE.

Vous vous croyez plaisante & votre esprit s'admire,
Mais vous scandalisez ceux que vous faites rire.

DAMIS.

Pour avoir de l'esprit on n'a qu'à critiquer :
On l'accorde aisément à qui veut tout risquer.

LEANDRE.

Le monde aux médisans prodigue la louange ,
Il est vrai ; mais aussi quelquefois il se venge.
Il les hait, il les craint , & leur esprit pervers
Tôt ou tard les expose à de tristes revers.

ARTENICE.

Croyez-moi , ma Cousine , une humeur sérieuse ,
Modeste , sans aigreur .....

CLARICE.

Voilà ma précieuse ,
Qui prefére toujours la Morale à l'esprit ,
Et qui se scandalise aussi-tôt que l'on rit.
Ces gens de cabinet ont l'humeur si sauvage ,
Qu'ils se choquent d'abord du moindre badinage.
Ils ne sçavent jamais que parler sur un ton.

Jugez s'ils sont plaisans; ils ont toujours raison.

CLITANDRE.

En effet, est-ce là pour se rendre agréable ?
Rien n'est plus assommant que les gens raisonnables.

DAMIS *à Clitandre.*

Voilà de quoi jamais on ne vous taxera.

CLARICE.

Et voilà ce qui fait que toujours il plaira.

CLITANDRE *à Clarice.*

Voyez vous ces Docteurs ? Que le Ciel me confonde,
S'ils sçavent seulement les élémens du monde.

ARTENICE *à Clitandre.*

Du monde qui vous plaît & que vous amusez.
Grace à leur bon esprit, ils sont désabusez;
Mais dès qu'ils le voudront ils sçauront l'art de plaire.
Ils n'ont qu'à retomber dans la route vulgaire,
Quitter cet air sensé qui leur convient si bien,
Parler toujours bien haut sans jamais dire rien,
Faire les étourdis, s'habiller à la mode,
Et bannir la raison, puisqu'elle est incommode....

CLITANDRE *à Clarice.*

A nous la balle. Il faut soutenir le parti.

CLARICE.

L'art de plaire est un don qui n'est pas départi
A gens de notre espéce. Il faut que la Nature
Ait pour cela d'abord dessiné la figure.

CLITANDRE.

Comme la mienne.

CLARICE.

Il faut certain je ne sçais quoi
Que l'Art ne donne point.

CLITANDRE.

Et que l'on trouve en moi.

CLARICE *à Artenice*

Vous, par exemple, vous, vous êtes fort jolie,
Mais vous avez des traits qui n'ont point de saillie.
Il vous manque les dons que l'on doit rassembler...

LEANDRE *à Clarice.*

Il ne vous manque à vous que de lui ressembler.

CLARICE.

Ceci n'est pas mauvais. Expliquons-nous de grace.
Comment! vous voudriez que je lui ressemblasse?

LEANDRE.

Oui, vous seriez parfaite.

ARTENICE *à Clarice.*

Il se moque de moi.

CLARICE.

En doutez-vous?

LEANDRE.

Je parle ici de bonne-foi.
(*à Artenice.*)
Si je vous louois moins, je croirois faire un crime.
En inspirant l'amour, vous inspirez l'estime;
Au lieu que nous voyons cent Belles chaque jour,
Qui détruisent l'estime en inspirant l'amour.

CLARICE *à Clitandre.*

Voilà notre Sçavante au comble de sa joye,
Pour des fades douceurs que Monsieur lui renvoye.

ARTENICE.

Non, je prens ces discours tout comme je le dois.

ARAMINTE *à Clarice.*

Elle n'est point sçavante, on vous l'a dit cent fois.

LEANDRE.

Moi, je sçais qu'elle l'est, sans oser le paroître,
Et c'est comme à son sexe il est permis de l'être.
Vous joignez, Artenice, aux traits de la beauté,
Le sçavoir, le bon cœur, & la solidité:
Votre esprit s'est orné pour avoir plus de force,
Mais les graces n'ont point avec vous fait divorce;
Elles vous ont sauvé du pédentesque orgueil
Qui de toute Sçavante est si souvent l'écueil.
Enfin vous méritez que chacun vous admire,
Mais vous ne souffrez pas qu'on ose vous le dire;
Et c'est dans votre sexe un trait si singulier,

Que pour lui faire honneur on doit le publier.

ARTENICE.

Cet éloge est trop fort.

CLARICE.

Il sent un peu l'école.

(*En se levant brusquement.*)

Je vous laisse, Messieurs, aux pieds de votre idole.
Pour moi, qui n'ai pas l'art de plaire aux grands Esprits,
Je vais me disposer à regagner Paris.
Me suivrez-vous, Clitandre ?

CLITANDRE.

Ah, jusqu'au bout du monde.

CLARICE.

Venez ; vous n'avez pas la science profonde
Qui brille en ces Messieurs ; mais, sans vous mépriser,
Vous en sçavez plus qu'eux, vous sçavez m'amuser.

CLITANDRE.

Oh, je n'en doute point.

CLARICE.

Messieurs, notre ignorance
Baise humblement les mains à la haute Science.

(*Clitandre emméne Clarice.*)

ARAMINTE *à Léandre.*

Un si brusque départ ne convient nullement,
Et je vais, si je puis, y mettre empêchement.

(*Artenice en sortant fait une révérence gracieuse à Léandre, qui y répond en soûriant, ce qui fait prendre à Damis un air très-sérieux.*)

SCENE VI.

DAMIS, LEANDRE.

LEANDRE.

EH bien ! Vous avez vû comme aux yeux de Clarice
J'ai pris très-vivement le parti d'Artenice.

DAMIS *d'un ton brusque.*

Très-vivement sans doute.

LEANDRE.

Etes-vous satisfait
De mes expressions ?

DAMIS *d'un air agité.*

Je le suis en effet.

LEANDRE.

N'êtes-vous pas charmé de mon indifférence
Pour Clarice ?

DAMIS *froidement sans le regarder.*

Très-fort.

LEANDRE.

Et de la préférence
Que j'ai donnée à l'autre ?

DAMIS.

Eh oui, si vous voulez.

LEANDRE.

Comment donc si je veux ? De quel ton vous parlez ?
Après tout, j'en ai dit tout ce qui s'en peut dire.

DAMIS *d'un ton de colere.*

Je ne le sçais que trop. Qu'avez-vous donc à rire ?

LEANDRE.

Examinez-vous bien ; n'êtes-vous pas jaloux ?

DAMIS *d'un air piqué.*

J'ai lieu de l'être au moins.

LEANDRE.

Allez, rassurez-vous,

J'ai fait voir à quel point j'estimois Artenice,
Mais sans autre dessein que d'abaisser Clarice.

DAMIS.

Vous me suplanterez, vous vous l'êtes promis.

LEANDRE.

Qui, moi?

DAMIS.

Vous menagez joliment vos Amis.

LEANDRE.

Etes-vous sérieux?

DAMIS.

Laissons cette matiére.

LEANDRE.

Mais c'est par votre avis, même à votre priére,
Que j'ai pris le parti.

DAMIS.

Vous avez très-bien fait,
J'ai grand tort de me plaindre; & je suis satisfait.

LEANDRE.

Ah! cessez de tenir un discours aussi vague,
Et dites-moi....

DAMIS *brusquement & d'un air furieux.*

Bonjour.

SCENE VII.

LEANDRE *seul.*

Le pauvre homme extravague;
Sa folie est montée au suprême dégré.
Quoi! Le meilleur esprit est si-tôt égaré?
Voilà Damis jaloux, brusque, injuste, intraitable.
Mais moi qui parle, moi, suis-je plus raisonnable?
Examinons un peu dans quel état je suis.
Pour me vaincre, il est vrai, je fais ce que je puis;

Mais plus j'y fais d'efforts, plus mon amour augmente,
Et Clarice à mes yeux est toujours plus charmante;
Si-tôt que je la vois, mon ame s'attendrit;
Jusques dans ses mépris je trouve de l'esprit:
Au fort de mon dépit ses traits vifs me désarment,
Et sa déraison même a des graces qui charment.
Dans son égarement mon cœur s'est confirmé.
Ah, lâche que je suis! J'aime, & sans être aimé.
Non: d'un si fol amour je prétends me défaire.
Ingrate! Je connois le moyen de te plaire,
Et s'il me réussit, je deviens mon vainqueur.
Je veux voir si je puis m'assurer de ton cœur,
En feignant de changer de mœurs & de langage,
Et je vais être fou pour devenir plus sage.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, POLEMON.

POLEMON.

Quoi donc ! si brusquement retourner à Paris ?
Nous quitter de la sorte ?

LISIDOR.

En êtes-vous surpris ?

POLEMON.

Qui ne le seroit pas ?

LISIDOR.

Vous avez tort de l'être.

POLEMON.

Quelle en est la raison ? Faites la moi connoître.

LISIDOR.

La raison ? La voici ; puisqu'il faut parler net.

POLEMON.

Voyons donc.

LISIDOR.

Votre Fils n'est bon qu'au cabinet,
Qu'à faire un vain amas de maximes frivoles,
Parmi cent vieux bouquins dont il fait ses idoles.
Je veux un Gendre propre à la Société.
Et j'aimerois bien mieux un sot, un hebeté,
Mais bon homme d'ailleurs, & d'un esprit commode,
Qu'un esprit singulier qui veut changer la mode,
Qui veut tout réformer sur un plan tout nouveau,
Et renfermer sa Femme au fond de son Château.
Ma Fille très-peu faite en ce genre de vie,

Sous les loix d'un Pédant ne peut être asservie ;
Je lui cherche un Mari conforme à son humeur,
Et veux un galant homme ; & non pas un Docteur.

POLEMON.

Mon Fils est Philosophe, & l'est trop pour Clarice,
J'en demeure d'accord ; mais rendons-nous justice :
Si mon Fils dans l'humeur a trop d'austérité,
Votre Fille en fait voir trop peu de son côté ;
Et s'il faut m'expliquer d'une façon naïve,
Je trouve qu'à son âge elle est bien décisive,
Bien brusque, & volontaire ; & pour moi. . . .

LISIDOR.

Son défaut,
Si c'en est un pourtant, est de penser tout haut.

POLEMON.

Oui, mais trop librement, souffrez qu'on vous le dise.
Son sexe ne doit point avoir tant de franchise.
Les Femmes, je le sçais, sont faites pour parler ;
Toutes ont cependant l'Art de dissimuler,
De mener par le nez l'homme le plus habile,
Mais Clarice, au contraire, entêtée, indocile,
Se decéle d'abord, & veut, bongré malgré,
Changer en Petit-Maître un homme retiré ;
Faire d'un Philosophe un Galand à la mode,
Et d'un homme d'honneur un Mari très-commode.
Loin d'attirer mon Fils, c'est vouloir le bannir :
C'est vouloir commencer par où l'on doit finir.

LISIDOR.

Comment ! vous prétendez qu'elle se contrefasse ?

POLEMON.

C'est ce que je ferois si j'étois à sa place.
Leandre est effrayé par le peu de raport
Qu'il trouve d'elle à lui. Mais un leger effort,
Un peu de complaisance, & plus de retenuë. . . .

LISIDOR.

Ma Fille contre lui n'est pas moins prévenuë.
Comment diantre accorder deux esprits si divers,

Et qui, je le sens bien, ont chacun leur travers ?

POLEMON.

Que votre Fille, au moins jusques au mariage,
Prenne un air plus sensé, plus modeste, plus sage ;
Qu'elle promette tout ce que mon Fils voudra ;
Et je réponds qu'enfin elle le gagnera.
Du moins il n'aura plus de prétexte valable
Pour rompre le projet d'un hymen si sortable.

LISIDOR.

Touchez-là. Dans l'instant je vais vous faire voir
Que je sçais mieux que vous user de mon pouvoir.
Je vais tancer Clarice, & même lui prescrire
Tout ce qu'elle doit faire, & ce qu'elle doit dire ;
Mais à condition que de votre côté,
Vous sçaurez vous servir de votre autorité,
Pour rendre votre Fils d'une humeur moins austére.

POLEMON.

Soit. Je vais lui parler du ton que parle un Pere.
Et je prétends qu'il change, ou nous verrons beau jeu.

LISIDOR.

Il vient tout-à-propos.

POLEMON.

Laissez-nous.

LISIDOR.

Sans adieu.

POLEMON.

Allez, je vais lui faire une vive apostrophe.

LISIDOR.

Soyez ferme.



SCENE II.

LEANDRE, POLEMON.

POLEMON.

Aprochez, Monsieur le Philosophe.
Il faut nous expliquer.

LEANDRE.

Eh de grace, sur quoi?

POLEMON.

Ne vous lassez-vous point de vous mocquer de moi?
D'abuser des bontés d'un Pere trop facile?
Fier de votre science & toujours indocile,
Vous ne connoissez plus ni respect, ni devoir,
Et votre orgueil vous veut soustraire à mon pouvoir.
Mais avant qu'il soit peu je vous ferai connoître,
Qu'un Pere, quand il veut, ose parler en maître;
Quand le cas le requiert, sçait user de son droit,
Et se faire porter le respect qu'on lui doit.

LEANDRE.

Vous n'aurez pas besoin d'user de violence
Pour voir le prompt effet de mon obéïssance.
Qui peut donc contre moi vous avoir irrité?
Quand me suis-je soustrait à votre autorité?

POLEMON.

Depuis que vous laissez & la Cour & la Ville,
Pour mener en ces lieux une vie inutile,
Et que ne citant plus que Seneque & Platon,
Vous avez pris la gourme & les airs d'un Caton.
Mais aprenez de moi, que Caton ni Seneque,
Ni tous les habitans d'une Bibliothéque,
Ne sçauroient vous donner d'aussi sages avis
Que ceux que je vous donne, & qui sont mal suivis;
Et que ces vieux rêveurs que par tout on renomme,

Ne sont bons qu'à gâter l'esprit d'un Gentilhomme.
Pour moi, qui, grace au Ciel, suis ignorant parfait,
Je n'ai jamais rien lû, mais je vais droit au fait;
Mon bon-sens me suffit sur toutes les matiéres,
Et ne m'aveugle point à force de lumiéres.
Nos Ayeux qui tenoient jadis un si haut rang,
Faisoient cas de Platon comme de l'Alcoran.
Ils n'étudioient point, mais c'étoient de grands hommes,
Qui valoient mieux cent fois que tous tant que nous sommes:
Jusqu'à la fin du monde on les exaltera.
Mais de vous, s'il vous plaît, qu'est-ce que l'on dira?
Que vous étiez sçavant; que sur une fadaise
Vous pouviez tout un jour soutenir une thèse;
Prouver que le Soleil se repose aujourd'hui,
Que la Terre est mobile & tourne autour de lui,
Que le feu n'est pas chaud, que la nuit n'est pas noire,
Et cent absurditez qu'on veut nous faire accroire.

LEANDRE.

Je connois Lisidor à de pareils discours.
C'est lui qui contre moi vous les tient tous les jours;
C'est lui qui vous aigrit contre ma solitude,
Croyant que l'on déroge en vâquant à l'étude.
Voilà la vieille erreur de notre Nation,
Et le faux préjugé de l'éducation.
Mais remontons plus haut. A Rome & dans la Gréce,
Nous verrons la science étayer la Noblesse.
Les plus fameux Héros, les plus grands Conquérans,
Bien loin de se piquer d'être fous, ignorans,
Jeunes, s'orner l'esprit des belles connoissances,
Très-souvent excéler dans toutes les Sciences,
Même les cultiver dans leurs travaux guerriers,
Et doctes, vertueux, se couvrir de lauriers.
Mais, sans aller chercher ni la Gréce ni Rome,
Regardez nos voisins. Chez eux un Gentilhomme
S'il n'orne son esprit, paroît dégénérer.

C'est par-là que du Peuple il croit se séparer.
Est-il rien de plus sensé ? La vertu, la science
Ne peuvent qu'illustrer la plus haute naissance ;
La prudence, l'étude & les réflexions.
Elevent un cœur noble aux grandes actions :
Mais chérir l'ignorance & blâmer la sagesse,
C'est être au rang du Peuple, & non de la Noblesse.

POLEMON *vivement.*

Et moi, je vous soutiens que... Corbleu ! de vos jours
Ne me tenez jamais de semblables discours.

LEANDRE.

Pourquoi ?

POLEMON.

C'est que jamais je ne puis y répondre,
Et que vous vous donnez les airs de me confondre.
Mais lorsque nous aurons tous deux un entretien,
Je vous défens tout net de raisonner si bien.
Comme Pere, je veux paroître le plus sage,
Et vous l'êtes toujours plus que moi, dont j'enrage.

LEANDRE.

Sans manquer au respect, sans vous mortifier,
Ne m'est il pas permis de me justifier ?
Du plus grand criminel on entend la défense.
Condamner sans entendre est une violence ;
Et vous avez le cœur trop rempli d'équité,
Pour fouler la raison sous votre autorité.

POLEMON.

Non ; lorsqu'un Pere veut sagement se conduire,
Il doit... Sur mon honneur, je ne sçais plus que dire.
Embrassez-moi, mon Fils. Que l'on m'en blâme ou non,
Je vous trouve cent fois plus d'esprit, de raison,
Que nous n'en avons tous, & je vous rends justice.
Mais humanisez-vous du moins avec Clarice.

LEANDRE.

C'est mon intention. Pour mieux sonder son cœur,
Comme elle n'a pour moi que mépris & froideur.

Je veux, prenant les airs qu'un Petit-Maître étale,
Voir si c'est moi qu'on hait, ou si c'est ma morale.

POLEMON.

Oui. Montrez-vous moins sage, & vous la charmerez,
Ensuite après l'hymen vous le redeviendrez.

LEANDRE.

Ainsi, vous aprouvez l'innocent artifice
Dont je vais me servir ?

POLEMON.

Et je m'en rends complice
Avec plaisir.

LEANDRE.

Fort bien.

POLEMON.

Le tour est des plus fins,
Et vous fera bien-tôt parvenir à vos fins.

LEANDRE.

Je m'en flâte, & je vais, plus bruyant que mon
Frere,
Prendre aux yeux de Clarice un nouveau caractére.

POLEMON.

Allez, mais montrez-vous plus galamment vêtu.

LEANDRE *à part en sortant.*

Allons venger l'affront qu'on fait à la vertu.

SCENE III.

LISIDOR, POLEMON.

LISIDOR.

EH bien, qu'avez-vous fait ?

POLEMON.

J'ai parlé comme un Livre,
Et blâmé vivement la maniére de vivre
De Léandre.

LISIDOR.

Fort bien. Et qu'a-t'il répondu ?

POLEMON.

Je ne le sçais pas trop, mais il m'a confondu.

LISIDOR.

Confondu !

POLEMON.

Tout d'abord.

LISIDOR.

Vous êtes un pauvre homme !

POLEMON.

Que diantre, il m'a parlé de la Gréce, & de Rome,
De ces anciens Héros qui lisoient jour & nuit,
Et qui ne laissoient pas de faire bien du bruit.
De plus, il m'a prouvé qu'un Noble sans science,
Est un franc Roturier.

LISIDOR.

Oh ! je perds patience.

POLEMON.

Que chez tous nos voisins, bien différens de nous,
Les gens de qualité sçavent tout.

LISIDOR.

Ils sont fous.

POLEMON.

Qu'enfin un Gentilhomme est né pour être habile,
Vertueux, modéré.

LISIDOR *en colére.*

Pour être un imbécile,
Un Pédant ennuyeux, un fade discoureur.
Tous ces fades discours me mettent en fureur.

POLEMON.

Malgré cela pourtant il se rend plus traitable,
Et pour plaire à Clarice il va faire l'aimable.

LISIDOR.

Lui !

POLEMON.

Pour voir si c'est lui que votre Fille hait.

Ou si c'est sa morale, il forme ce projet.
Votre Fille l'engage à changer de conduite.

LISIDOR.

A se contraindre aussi je l'ai déja réduite ;
Elle a promis merveille & va changer de ton.

POLEMON.

Elle ! Elle en va changer ! Parlez-vous tout de bon ?

LISIDOR.

Elle me l'a promis.

POLEMON *en riant.*

L'avanture est nouvelle !
Tous deux ils vont quitter leur forme naturelle,
Pour se charmer tous deux par un dehors fardé.

LISIDOR.

Ce projet pour un Sage est toujours hazardé ;
Léandre me surprend.

POLEMON.

Il me surprend moi-même.
Mais malgré sa sagesse, il est sensible, il aime.

LISIDOR.

Hom ! Encore une fois, son projet me surprend ;
Et je crois entrevoir le piége qu'il nous tend :
Un changement si prompt cache quelque artifice.
En tout cas, je m'en vais en avertir Clarice,
Pour qu'elle soit en garde, & tourne contre lui
Les armes que contr'elle il prépare aujourd'hui.
Vous, si vous m'en croyez, gardez bien le silence,
Pour qu'il ne sçache rien de notre intelligence.

(*Il sort.*)

POLEMON.

Tenez-vous assuré de ma discrétion.



SÇENE IV.

POLEMON *seul.*

SOuvent les gens trop fins se font illusion.
Le soupçon qu'il conçoit est faux & téméraire ;
Et mon Fils à coup sûr n'a dessein que de plaire.

(Damis entre en rêvant, sans prendre garde à Polemon.)

Mais voici son Ami. Ce Sage est un vrai fou.
Laissons-le s'agiter & rêver tout son sou.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DAMIS *seul.*

INdigne que je suis ! Il est trop vrai que j'aime,
Puisque je suis jaloux. J'ai honte de moi-même.
Je me hais. C'est donc-là cet absolu pouvoir,
Que j'ai sur tous mes s. ns ! Je croyois la revoir,
Sans en être touché. Dès que je l'ai revuë,
La force m'a manqué, mon ame s'est émuë,
Et ma fiére raison m'a laissé retomber.
Qui s'expose au péril y veut bien succomber :
M'en voilà convaincu. Grave Philosophie,
Sur tes puissans secours, insensé qui se fie !
En vain on les reclame en un pressant besoin,
Et tu ne sçais braver l'ennemi que de loin.
Puisque tu n'es pour moi qu'une foible ressource,
Une seconde fois je vais prendre ma course ;
Je vais vaincre en fuyant ; je m'en fais une Loi :
Voilà mon parti pris, je suis maître de moi.

SCENE VI.

DAMIS, ARTENICE.

DAMIS.

Vous venez à propos, daignez un peu m'entendre.

ARTENICE.

Dispensez-m'en ; je cherche...

DAMIS.

Aparemment Léandre ?

ARTENICE.

Je le cherche, Monsieur ! Quelle idée avez-vous ?
Elle pourroit entrer dans un esprit jaloux :
Mais oser de sang froid me faire un tel outrage,
Est-ce-là soutenir le titre d'homme sage ?

DAMIS.

Moi, sage ! & qui vous dit que je le suis ?

ARTENICE.

Du moins,
Je l'ai cru jusqu'ici. Vous mettiez tous vos soins
A m'en persuader par vos maximes graves.
Vous teniez, disiez-vous, vos passions esclaves :
C'est ainsi que tantôt vous vous peigniez à moi,
Et moi je vous ai cru sur votre bonne foi.

DAMIS.

Je mentois hardiment ; je n'ai qu'un faux mérite ;
Et sous l'air d'un Caton, je suis un hypocrite ;
Prêt à perdre le sens je vantois ma raison ;
Je faisois le vaillant, & n'étois qu'un poltron,
Qui pour cacher sa peur exaltoit ses prouesses.
Je vais en m'enfuyant vous dire mes foiblesses :
Je vous aime, Artenice.

ARTENICE.

Ah ! que m'aprenez-vous ?

DAMIS *s'éloignant toujours.*

Ce n'est pas encor tout.

ARTENICE.

Quoi donc ?

DAMIS.

Je suis jaloux.

ARTENICE.

Vous, jaloux ! Et de qui, dites-moi ?

DAMIS.

De Léandre.

ARTENICE.

C'est à tort.

DAMIS *se raprochant peu-à-peu.*

C'est à tort ! Pourquoi vous en défendre ?
Vous l'aimez, il vous aime.

ARTENICE *en riant.*

Il m'aime ! Eh dites-moi,
En convient-il enfin ? Parlez de bonne foi.

DAMIS.

Volontiers. Jurez moi de me parler de même.

ARTENICE.

Je ne vous cache point que si Léandre m'aime,
L'aveu qu'il m'en feroit pourroit bien me flâter,
Et que je me plairois à n'en pouvoir douter.

DAMIS.

Oui, d'avance je vois que mon discours vous flâte ;
Et que Léandre en vous n'aime point une ingrate.
Qu'un si cruel aveu doit me mortifier !
Mais je veux à genoux vous en remercier.

ARTENICE.

Quel sujet ?...

DAMIS.

Pour m'avoir fait lire dans votre ame ;
Et donné le moyen de vaincre enfin ma flame.
Un autre a votre cœur, vous m'en avertissez,
C'est en m'assassinant que vous me guérissez.
Heureuse cruauté qui me rend à moi-même !

Si vous m'aimiez, ingrate, autant que je vous aime...
Adieu, Madame.

ARTENICE.

Non, demeurez.

DAMIS.

Et pourquoi,
S'il vous plaît ?

ARAMINTE.

Pour aprendre à mieux juger de moi,
J'estime votre Ami, pourquoi m'en cacherois-je ?
Et s'il pouvoit m'aimer peut être l'aimerois-je.
Mais en dépit de lui, Clarice l'a charmé,
Et quoiqu'il la méprise, il veut en être aimé.
J'en suis sûre, & ma gloire après cette assurance,
Ne me laisse pour lui que de l'indifférence.

DAMIS.

Ah, cruelle! pourquoi me desabusez-vous ?
Je n'ai plus de dépit, je ne suis plus jaloux:
Je rentre dans vos fers, & j'y rentre sans peine;
Dites que vous m'aimez, & ma perte est certaine.

ARTENICE.

Votre perte!

DAMIS.

Oui, Madame, & si je suis heureux
Jusques à vous porter à répondre à mes vœux,
Cachez moi par pitié le bonheur où j'aspire,
Et sur moi-même enfin laissez-moi quelqu'empire.

ARTENICE.

Je vous entens. L'amour a beau vous obséder,
Votre orgueil est trop fort pour vouloir lui céder.

DAMIS.

Ah, dites ma raison.

ARTENICE.

Sous ce nom respectable,
L'orgueil cache souvent son faste insuportable.
Qu'il dicte vos discours, qu'il régne en votre cœur,
Je ne veux point, Monsieur, lui ravir cet honneur.

Sans regret, sans remords je veux qu'un cœur s'engage,
Et le mien, sans cela, dédaigne son hommage.

SCENE VII.

ARAMINTE, DAMIS, ARTENICE.

ARAMINTE *entrant avec précipitation.*

Je vous cherche tous deux avec empressement,
Et veux vous faire part d'un triste événement.
Je viens de voir... Jamais vous ne le pourrez croire,
Et vous croirez plutôt que je forge une histoire.

DAMIS.

Quel prodige est-ce donc?

ARTENICE.

Vous me faites frayeur.

ARAMINTE.

Mon recit ne doit pas inspirer la terreur,
Mais plutôt la pitié. Qu'est-ce qu'un homme sage,
Si la raison sans cesse est tout près du naufrage!

DAMIS.

Il est vrai. Mais enfin?

ARAMINTE.

Léandre...

DAMIS.

Eh bien, Léandre?

ARAMINTE.

Dans son apartement je viens de le surprendre,
Mettant un riche habit, & devant un miroir,
Paroissant enchanté du plaisir de se voir;
Affectant le maintien d'un jeune Petit-Maître,
Et fait, à ne pouvoir jamais le reconnoître.

ARTENICE.

Cela n'est pas possible, ou bien il perd l'esprit.

ARAMINTE.

Il gronde un petit air, il se balance, il rit,
Entouré de Valets il plaisante, il badine ;
Il leur demande à tous s'il n'a pas bonne mine,
Et beaucoup meilleur air qu'il n'avoit autrefois.
Enfin il a changé jusqu'au son de sa voix.

DAMIS.

De toute autre que vous je prendrois pour mensonge
Ce que vous m'aprenez, & qui me semble un songe.

ARAMINTE.

Moi-même j'ai douté de ce qu'ont vû mes yeux.
Mais je ne rêve point, le fait est sérieux.
Oui, Clarice à coup sûr lui tourne la cervelle,
Et ce déguisement n'est que pour l'amour d'elle.

SCENE VIII.

LEANDRE, DAMIS, ARTENICE, ARAMINTE.

LEANDRE *entre en grondant un air, & en se donnant de grands airs, mais il s'arrête tout à-coup & reprend son sérieux dès qu'il les aperçoit, & dit :*

Je ne m'attendois pas à les trouver ici.
Ils sont embarassez, & je le suis aussi.
(*A Artenice.*)
Vous voilà bien surprise, avouez-le, Artenice ;
Mais quand j'aurai parlé, vous me rendrez justice.
Il faut vous confier...

ARTENICE.

Il n'en est pas besoin.
L'état où je vous vois vous épargne ce soin.
Allez trouver Clarice, & briller devant elle ;
Elle est digne de vous, vous êtes digne d'elle.

LEANDRE *à Araminte.*

Madame, je ferai bien-tôt justifié,
Si moins prompte à blâmer...

ARAMINTE.

Vous me faites pitié.
Le trouble de vos sens m'allarme & me desole,
Et j'ai peur qu'à mon tour je ne devienne folle.

LEANDRE *à Damis en souriant.*

Et vous, mon cher Ami, vous ne me dites rien?
Ne pourrions-nous avoir un moment d'entretien?

DAMIS *brusquement.*

Monstre, oses tu jouer un pareil personnage?
Et peux-tu m'aborder dans un tel équipage?

LEANDRE.

Mais du moins à l'écart écoutez mes raisons.

DAMIS.

Va, va, les raconter aux petites-maisons.

(Ils s'en vont & s'arrêtent pour le considérer : Artenice d'un air de dépit, Araminte d'un air de compassion, & Damis d'un air de fureur. Léandre se retourne, les surprend dans ces attitudes, il se met à rire, & ils sortent brusquement.)

SCENE IX.

LEANDRE *seul.*

DE mon nouvel éclat je conçois bon augure,
Puisque des gens sensez il m'attire une injure.
Clarice desormais doit me trouver parfait,
Et mon projet sans doute aura son plein effet.
Quel plaisir! Quel plaisir! Où tend mon entreprise?
N'est-ce point de l'amour une adroite surprise?
Tous mes vœux sont de plaire. Et si je plais, mon cœur
Sera-t'il insensible à ce succès flâteur?

Je

Je m'en forme déja la plus charmante idée,
D'un eſpoir ſéduiſant mon ame eſt poſſedée;
Elle ne penſe plus que mon déguiſement,
Qui choque ma raiſon, ne tend uniquement
Qu'à la venger des traits qu'on a lancés contre elle.
Trop heureux ſi je puis ſous ma forme nouvelle,
Charmer l'indigne objet dont je ſuis trop épris,
Et l'accabler après, de honte & de mépris!
Oui, voilà mon projet, & j'ai tout lieu de croire
Qu'il va me procurer une douce victoire;
Ma raiſon la deſire & même la pourſuit;
Mais au fond, n'eſt ce point l'amour qui me ſéduit,
Et qui m'offre l'apas d'une vengeance prompte
Pour avancer par-là ma défaite & ma honte?
Ah! je ne ſçais que trop, que pour nous abuſer,
Souvent nos paſſions ſçavent ſe déguiſer;
Et pour nous mieux cacher leur dangereux ouvrage,
Surprennent la Raiſon, en parlant ſon langage.
Pourquoi donc follement l'expoſer au danger?
Pourquoi vouloir la perdre, en voulant la venger?
Lâche! je m'épouvante, & je me laiſſe abattre.
A quoi ſert la vertu, ſi ce n'eſt à combattre?
Qui ſuit ſon étendart, n'a rien à redouter,
Et c'eſt dans le péril qu'elle doit éclater.
Un intérêt commun l'un à l'autre nous lie.
Armons-nous hardiment des traits de la folie,
Et ſans enviſager le péril que je cours,
Oſons, pour le punir, emprunter ſon ſecours.
L'eſpoir de ce ſuccès m'anime & me raſſure;
Et je vais arranger ma nouvelle figure.

(Il s'ajuſte & ſe mire.)

Clarice vient; prenons l'air brillant & vainqueur
Dont il faut ſe parer pour mériter ſon cœur.

SCENE X.

CLARICE, LEANDRE *prend un air vif & étourdi, & fait plusieurs révérences à Clarice, qui entre d'un air composé, & lui répond par des révérences modestes. Ils se considérent quelque tems sans parler, & avec surprise.*

CLARICE *à part.*
SA figure m'étonne, & ce n'est plus lui-même.
LEANDRE *à part.*
Quel air grave & sensé ! Ma surprise est extrême.
(*A Clarice.*)
Madame.... Vous voyez l'effet de vos apas.
CLARICE.
Si c'en est un effet, je ne l'attendois pas.
Mes yeux me trompent-ils ? Quelle métamorphose !
LEANDRE.
L'amour que j'ai pour vous en est l'unique cause.
Son excès vous plaira, je me le suis promis.
CLARICE.
Est-ce bien vous, Léandre ? Et que dira Damis !
LEANDRE.
Sa morale, entre nous, me devient insipide :
Qu'il en murmure ou non, vous serez mon seul guide;
La raison jusqu'ici m'avoit tyrannisé,
Mais de ses faux attraits je suis désabusé.
CLARICE.
(*Vivement.*) (*Reprenant l'air sérieux.*)
Je vous trouve en effet.... Quand je vous envisage
Je vois que malgré vous, vous serez toujours sage.
LEANDRE *prenant un air encore plus vif.*
Et moi, je vais gager contre qui l'on voudra,
Qu'avant qu'il soit huit jours on me méconnoîtra.
Je veux que dès l'instant vous me trouviez tout autre,

Et vais mettre d'accord mon esprit & le vôtre.

CLARICE *d'un grand air sérieux.*

Et faut-il pour cela vous métamorphoser ?

LEANDRE.

Oui, je me change en vous, & je puis tout oser.
Façonnez mon esprit, formez mon caractére,
Et de mes volontez soyez dépositaire ;
Prenez sur tous mes sens un absolu pouvoir,
Sur votre propre goût fondez tout mon devoir.
Vos plus secrets desirs vont régler ma conduite,
Et de vos sentimens les miens seront la suite,
Ouvrez-moi donc ce cœur que je veux posséder,
Vos charmes ont des droits auxquels tout doit céder.

CLARICE *à part.*

Je ne sçais où j'en suis. Sous sa forme nouvelle,
Il a des agrémens qui font que je chancelle,
Et que je ne puis plus deviner désormais,
S'il ment, ou s'il dit vrai ; si je l'aime ou le hais.

LEANDRE.

Vous rêvez, ce me semble, & quoique je vous dise...

CLARICE.

Ce langage nouveau me cause une surprise....

LEANDRE *en lui baisant la main.*

Ah! plus il est nouveau, plus il doit vous toucher.
De toutes mes erreurs je veux me détacher :
C'est de votre ascendant une assez forte preuve.

CLARICE *à part.*

Avant de m'en flater, j'en veux faire l'épreuve :
Il me prend par mon foible, & je connois le sien ;
Attaquons-le par-là, je ne risquerai rien.

LEANDRE.

Mais votre air sérieux à la fin m'embarrasse.
Lorsque je suis tout feu, vous êtes toute glace.
Pour vivre désormais sous votre unique loi
Je renonce à l'étude, à ma retraite, à moi,
Je vous fais triompher de ma Philosophie ;
Mes scrupules, mes goûts, je vous les sacrifie ;

Pourvû que je vous plaise, il n'importe à quel prix.
Vous ne me répondez que par un fier souris,
Et je vois au moment où tout mon feu s'exhale,
Que vous me haïssiez bien plus que ma morale.

CLARICE.

Ce souris qui vous blesse, & cet air de froideur,
Sont l'effet du dépit que cause votre erreur.

LEANDRE.

Mon erreur!

CLARICE *avec dépit.*

Oui, Monsieur, votre erreur.

LEANDRE *à part.*

Ah, qu'entends-je?

CLARICE.

Je vois jusqu'à quel point vous avez pris le change.
Vous croyez me charmer, & loin de me flater,
Les airs que vous prenez ne font que m'insulter...
Quoi, sérieusement, vous me croyez donc folle?

LEANDRE *à part.*

Eh mais... La question me coupe la parole.
Je suis déconcerté par son air sérieux.

CLARICE *d'un air dédaigneux.*

Aprenez, je vous prie, à me connoître mieux.

LEANDRE.

Parbleu je vous connois.

CLARICE.

Vous voyez le contraire.

LEANDRE.

Et si je deviens fou, ce n'est que pour vous plaire.

CLARICE.

Je dois la révérence à ce doux compliment.
Pour un homme d'esprit vous errez lourdement.
Voulant voir à quel point alloit votre tendresse,
(Car c'est mon fort à moi que la délicatesse,)
J'ai paru devant vous folle jusqu'à l'excès,
Et ma feinte a pour moi le plus heureux succès,
Puisqu'au lieu des dégoûts qu'elle devoit produire,

Elle prouve à quel point j'ai pris sur vous d'empire.
Mais désabusez-vous, ne vous forcez sur rien,
Votre goût désormais va décider du mien.
Vous ne répondez point, & votre incertitude... ?

LEANDRE *après avoir un peu rêvé.*

Comment! vous pourrez vivre en cette solitude ?
Tête-à-tête avec moi ? M'immoler vos dégoûts;
Et borner tous vos vœux au cœur d'un tendre Epoux?

CLARICE.

Rien ne m'est plus aisé. Bannissez le mystere.
Et rentrez, croyez-moi, dans votre caractere.

LEANDRE.

Eh bien, j'y vais rentrer, puisque vous le voulez.
Le cœur me dit encor que vous dissimulez,
Mais le masque me pese & m'est insuportable.
Si vous pouvez aimer un Mari raisonnable...
Le dirai-je, grand Dieu?... Je vous offre ma foi.
Mais ce n'est qu'à ce prix qu'on dispose de moi,
Espérer me changer, c'est une vaine attente.

CLARICE *à part.*

Fourbe, je te démasque, & me voilà contente.
Tu voulois me tromper, & je te tromperai.
(*A Léandre.*)
Je ferai mon bonheur de vivre à votre gré.

LEANDRE.

Ah! plût au Ciel!

CLARICE.

Jamais d'humeur contrariante,
La Campagne avec vous me semblera riante :
Les jours m'y paroîtront seulement des instans,
Vous m'y rendrez l'Hyver plus beau que le Printems.
J'y verrai par vos yeux miracles sur miracles,
Qui tiendront lieu de Jeu, de Bals & de Spectacles.
Si parfois à Paris nous allons faire un tour,
Je veux, loin d'imiter & la Ville & la Cour,
Au cœur de mon Epoux uniquement bornée,
Rapeller du vieux tems la mode surannée;

N'aller en aucun lieu, sans aller avec vous,
Et morguer le Public qui se rira de nous.

LEANDRE.

Vous me promettez trop, & je ne puis vous croire.

CLARICE.

Non ?

LEANDRE.

Non.

CLARICE.

Tant pis pour vous. Il étoit de ma gloire
De vous désabuser; si j'ai mal réüssi,
Vous êtes libre encore, & je le suis aussi.

(*Elle sort brusquement.*)

SCENE XI.

LEANDRE *seul.*

Clarice... En quel état la cruelle me laisse!
Eh! comment désormais combattre ma foiblesse,
Si pour me faire moins redouter son poison,
L'amour s'arme à mes yeux des traits de la Raison.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PRÉMIERE.

LISIDOR, CLARICE.

LISIDOR.

VOUS voyez maintenant comme il eſt néceſſaire
Qu'une Fille ſur tout ne ſoit pas ſi ſincere,
Et cache ſon humeur & ſon tempérament,
Quand il eſt queſtion d'un établiſſement.
Contraignez-vous encore ; & ſi vous êtes ſage,
Vous réſoudrez bien-tôt Léandre au mariage.

CLARICE.

Encore un entretien, je l'améne où je veux.
Qu'un Philoſophe eſt ſot quand il eſt amoureux !
Il aime à la fureur, & puis rien ne l'arrête.

LISIDOR.

Dès que le cœur eſt pris, il embroüille la tête.
Mais Léandre, après tout, ne peut-il vous toucher ?

CLARICE.

Si de ſa ſolitude on pouvoit l'arracher,
S'il étoit vraiment tel qu'il vouloit le paroître,
Je crois que de mon cœur il ſe rendroit le maître.
Sa figure nouvelle avoit mille agrémens,
Soutenus par des airs & des diſcours charmans.
Il paroiſſoit bruyant, vif, étourdi, folâtre,
Comme un jeune Seigneur qui s'étale au Théâtre.
Loin de vouloir forcer mes inclinations,
Il ne m'impoſoit plus nulles conditions,
En me prenant pour Femme, il prenoit une Reine,
Que de ſes volontés il rendoit ſouveraine ;

Jamais piége ne fut tendu plus finement,
Et j'allois y donner assez étourdiment,
Lorsque de vos leçons je me suis souvenue ;
Mais comme par bonheur vous m'aviez prévenue ;
J'ai contrefait la Prude, & j'ai si bien parlé,
Que notre Philosophe enfin s'est décelé,
Il a repris sa morgue & son humeur austére,
Et moi, j'ai soutenu mon nouveau caractére.
D'un air qui m'a paru tellement le fraper,
Qu'il faut qu'il soit bien fin, s'il me peut échaper.

LISIDOR.

Suivant votre recit, ce que je conjecture,
C'est qu'on pourra bientôt l'engager à conclure :
Le contrat est dressé ; faites votre devoir
Pour le résoudre même à signer dès ce soir.

CLARICE.

Oui, mais songez-vous bien à ce que je hazarde ?
Voulez-vous m'ériger en Dame Campagnarde,
Et me lier ici pour n'en jamais sortir ?
Car c'est là son projet. J'ai feint d'y consentir ;
Mais s'il veut me forcer à tenir ma parole,
J'en mourrai de dépit, ou je deviendrai folle.

LISIDOR.

Va va, ma chere enfant, épouse-le toujours.

CLARICE.

Mais c'est m'enterrer vive au plus beau de mes jours.

LISIDOR.

Point du tout ; tu sçauras captiver sa tendresse,
Et tant qu'il t'aimera, tu seras la maîtresse. .
Des larmes, des soupirs, d'heureux momens bien pris
Le rendront dans deux mois le meilleur des Maris ;
Et tu feras si bien que toute sa science
Ne consistera plus qu'à prendre patience ;
D'ailleurs, son Pere & moi nous te seconderons.
Et sur le pied François nous le réformerons.

CLARICE.

Mais . . . .

LISIDOR.

Il ne s'agit pas de chose indifférente,
Mais de joindre à tes biens, cent mille francs de rente.
Cent mille francs de rente! Avec ce suplément,
L'homme le moins aimable est un homme charmant.

CLARICE.

Cela me tente fort, il faut que je l'avouë.

SCENE II.

LISIDOR, CLARICE, POLEMON.

POLEMON.

De votre complaisance à la fin je vous loue.
Ma belle enfant; Léandre est enchanté de vous,
Et je viens de sa part vous l'offrir pour Epoux.

LISIDOR.

Et ma Fille l'accepte avec bien de la joye.

POLEMON *à Clarice.*

Confirmez sa réponse, afin que je la croye.

CLARICE.

Mon silence vous sert de confirmation.

LISIDOR.

Oui.

POLEMON.

Mais Léandre exige une condition.

LISIDOR.

Quelle est elle?

POLEMON.

Il m'a dit qu'elle étoit raisonnable;
Et je le crois ainsi; car il est incapable
De vous rien proposer qui ne soit bien fondé.
Pour sçavoir son idée, envain je l'ai sondé.
Il me cache ce point avec un soin extrême,
Et veut dans un moment vous en parler lui-même.

CLARICE.

Ce point-là m'embaraſſe, & plus j'y veux rêver...

LISIDOR.

Sur quelque nouveau doute il veut vous éprouver;
D'un pareil incident c'eſt tout ce que j'augûre.

POLEMON.

En effet, il m'a dit qu'il ne pouvoit conclure
Que ſur votre réponſe; & s'il en eſt content,
Pour jamais avec vous il s'engage à l'inſtant.

LISIDOR *à Clarice.*

Quoiqu'il puiſſe exiger il faut tout lui promettre.

CLARICE.

C'eſt-là votre ordre?

LISIDOR.

Oui.

CLARICE.

J'ai peine à m'y ſoumettre;
Car que ſçais-je, après tout, ce qu'il exigera.

POLEMON.

D'avance je réponds qu'il ne demandera
Que ce que vous pourrez promettre ſans ſcrupule.

CLARICE.

Tant de précaution me paroît ridicule,
Ennuyeuſe, bizarre, & je n'y puis tenir.

LISIDOR.

Contraignez-vous encore, & nous allons finir.
L'effort eſt-il ſi grand?

CLARICE *d'un air impatient.*

Où me vois je réduite!

LISIDOR.

S'il prétend l'impoſſible, on ſçaura dans la ſuite
Le faire relâcher ſur vos engagemens.

CLARICE.

De grace, laiſſez-moi rêver quelques momens.
Soit; mais ſongez-y bien, je veux qu'on m'obéiſſe.

SCENE III.

CLARICE *seule.*

LEandre aparemment veut que je le haïsse,
Et je le haïrai, c'est un point résolu,
Puisqu'il veut s'assurer un pouvoir absolu.
Moi, je pourrois aimer un Mari despotique,
Qui veut me gouverner suivant sa politique!
Mon sexe m'est trop cher. Je le dégraderois
En aimant le Tyran que je me donnerois;
Ce seroit renverser le droit d'indépendance
Que Messieurs les Maris nous accordent en France,
Et qu'aucun n'ose plus revendiquer sur nous,
Sans se faire sifler comme un Mari jaloux.
Cependant je vois bien que pour avoir Léandre,
Loin de donner la Loi, c'est à moi de la prendre.
Qu'importe? Comme on veut qu'il m'épouse ce soir,
Il ne joüira pas long-tems de son pouvoir.

SCENE IV.

LEANDRE, CLARICE.

LEANDRE.

QUoi! je vous trouve seule, & même un peu rêveuse?

CLARICE.

Lorsque l'on se marie on devient sérieuse,
Je me sens naître un goût pour la réflexion.
Ce sera désormais ma récréation.
Il faut sçavoir rêver dans une solitude,
Et je m'en fais d'avance une douce habitude.

LEANDRE.

Mais en vous épousant, j'en veux à votre cœur,
Et ne veux point du tout attrister votre humeur.

CLARICE.

Vous ne m'attristez point; pour me rendre accomplie
Je veux me délecter dans sa mélancolie.
Mon feu se ralentit. Je commence à sentir,
Que pour fixer l'esprit il faut l'apesantir.
Que c'est un certain poids qui lui tient lieu de bride,
Et que plus on est lourd, & plus on est solide.
Depuis que de mon cœur vous avez disposé,
Ne me trouvez-vous pas un air plus composé?
Un esprit plus rassis? Une raison plus mâle?
Je craignois le grand air, & j'affronte le hâle,
Et mon teint qui faisoit l'objet de tous mes soins,
Est maintenant l'objet qui m'occupe le moins.
Tantôt à me mirer je me suis hazardée,
Et d'un air de mépris je me suis regardée,
Moi, qui, jusques ici n'avois pû me mirer,
Sans soûrire à mes traits & sans les admirer.
Un Livre m'effrayoit; cependant que je meure,
Si je n'ai lû ce soir près d'un demi-quart-d'heure.

LEANDRE.

Oh vous voilà sçavante, & l'on n'y tiendra pas.

CLARICE.

Vous voyez que pour vous j'amasse des apas:
Non de ces faux apas qu'admire le vulgaire,
Mais de ceux que je sçais capables de vous plaire.

LEANDRE.

Vous me trompez, Clarice, & d'un ton séducteur
Vous voulez m'enchanter par un discours flateur,
Et vous m'enchanteriez s'il étoit véritable.
Mais il ne me prend point; l'artifice est palpable.
Un langage si doux ne fait que m'allarmer,
Quoique mon cœur s'empresse à me le confirmer.
Vous avez à mes yeux une grace infinie,
Mais malgré mon penchant je sens votre ironie.

Vous entrez dans mes goûts, en vous raillant de moi,
Et ce n'est qu'aux effets que j'ajouterai foi.
Pour me convaincre, il faut une plus forte preuve.
Et je vais mettre enfin vos discours à l'épreuve.

CLARICE.

Çà, de quoi s'agit il? Qu'allez-vous proposer?

LEANDRE.

Mes vœux les plus ardens sont de vous épouser;
Mais malgré moi je veux obtenir de vous-même,
De différer le jour de mon bonheur suprême.

CLARICE.

Oh, tant qu'il vous plaira.

LEANDRE.

Que jusques à ce jour,
Vous serez en ce lieu votre unique séjour;
Que vous consentirez que toute compagnie
Pendant cet intervalle en soit toujours bannie,
Excepté mes Amis, votre Pere & le mien.

CLARICE.

Et votre Frere?

LEANDRE.

Exclus à jamais.

CLARICE.

Ah, fort bien.

LEANDRE.

Si cela vous convient, pour jamais je m'engage,
Et vous pouvez compter sur notre mariage.

CLARICE *à part.*

A cette épreuve-là je ne m'attendois pas,
Et j'ai peine à sortir d'un aussi mauvais pas.

LEANDRE *à part.*

La proposition lui paroît très-étrange,
Et la met hors d'état de me donner le change.
Je m'attens à la voir dès ce même moment
Changer de contenance & de raisonnement.

(*A Clarice.*)

Pour le coup vous voilà dans la mélancolie,

Et ma prédiction est enfin accomplie.

CLARICE.

Quelle étoit, s'il vous plaît, cette prédiction ?

LEANDRE.

Que vous rejetteriez ma proposition.

CLARICE.

N'aprendrez-vous jamais à me rendre justice ?
Je vous ferois encore un plus grand sacrifice.
Non, ce que vous voulez ne m'embarasse point,
Et nous voilà tous deux très-d'accord sur ce point.

LEANDRE.

Avez-vous mûrément pesé ce que j'exige ?
Me le promettez-vous ?

CLARICE.

Plus, s'il le faut, vous dis-je ?

LEANDRE *à part.*

De mon étonnement je ne puis revenir.

CLARICE *à part.*

Je promets sans façon, sauf à ne rien tenir.

LEANDRE *à part.*

Enfin me voilà pris sans pouvoir m'en défendre.

CLARICE.

Je vais trouver mon Pere, & je lui veux aprendre
Ce que vous exigez. S'il l'aprouve, comptez
Que je ne dépens plus que de vos volontez.

SCENE V.

LEANDRE *seul.*

O Ciel ! Je viens de voir un miracle incroyable,
Un prodige inoui ; Clarice raisonnable !
Je lui dicte des loix ; bien loin d'en murmurer,
Elle consent à tout pour me desespérer.
Vainement je m'opose au penchant qui me presse,
De tous mes préjugez elle se rend maîtresse,
Et soit dans ses discours, soit dans ses actions,

Elle ne m'offre plus que des perfections.
Pourquoi résisterois-je au penchant qui m'anime ?
Autant qu'elle est aimable elle est digne d'estime,
Et de tous les tresors qui brillent à nos yeux,
Une Femme estimable est le plus précieux.

SCENE VI.

LEANDRE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

PArbleu ! je viens d'aprendre un fait qui m'édifie,
Et qui fait grand honneur à la Philosophie !
Fiez-vous desormais à ces graves Censeurs,
Qui veulent réformer les modes & les mœurs.
Mon Frere le Caton, ce Sage à triple étage,
A donc d'un Courtisan arboré l'étalage ?
Que de graces il donne à ses traits rajeunis !
Ce n'est plus un Caton, c'est un jeune Adonis.

LEANDRE.

Vous me trouvez donc bien ?

CLITANDRE.

A ravir, mon cher Frere.

LEANDRE.

Vous voyez que l'amour change le caractére.
Je fais ce qu'il m'inspire, & je plais à present.

CLITANDRE.

En effet, vous voilà devenu très-plaisant.
A peine en ce moment puis je vous reconnoître.
Quel brillant ! Quel éclat ! Vous venez de renaître.

LEANDRE.

Quand on vous étudie, on est bien-tôt parfait.
Vous pouvez vous vanter de m'avoir mis au fait :
Vos airs ont réveillé mon humeur assoupie,
Et d'un original je me rends la copie.

CLITANDRE.

Je ne m'étonne plus si vous réussissez.
Vous prenez le bon tour. Vous en sçavez assez
Pour entrer dans le monde ; & sur d'autres matiéres
Clarice aura bien tôt réformé vos maniéres.

LEANDRE.

Vous ne méritez pas de me mettre en couroux.
Vous vous croyez bien fort d'être au nombre des fous,
Modèles qui vous ont formé tel que vous êtes,
Et qui vous ont instruit aux écarts que vous faites.

CLITANDRE *d'un air dédaigneux.*

Quels écarts fais-je donc ?

LEANDRE.

Tenez, pour le sçavoir,
Il ne faut qu'un instant vous entendre & vous voir.
(*Contrefaisant Clitandre.*)
„ Parbleu ! je viens d'aprendre un fait qui m'édifie,
„ Et qui fait grand honneur à la Philosophie !
Voilà vos airs, vos tons ; jugez-en maintenant.
Croyez-vous qu'il soit beau d'être un impertinent ?

CLITANDRE.

Non. Et j'avois pour vous certaines déférences
Pendant que vous laissiez durer mes espérances,
Et que vous voyant presque enterré tout entier,
Je pouvois me flâter d'être votre héritier.
Mais loin qu'à mon espoir un plein effet réponde,
Vous me coupez la gorge en rentrant dans le monde :
Je rentre dans le droit de rire à vos dépens,
Et je ne vois rien-là contre le droit des gens.
Me voilà ruiné, je le vois ; mais j'espére...

LEANDRE.

Si vous m'aviez fait voir un meilleur caractére ;
Si vous étiez pourvû d'un sens, d'une raison,
Propres à soutenir l'honneur d'une Maison ;
A faire d'un grand bien un salutaire usage,
J'aurois fait vœu de fuir les nœuds du mariage.

(Lui montrant un papier.)

Cet acte est le garant de mon intention ;
Cet acte vous faisoit l'entiére cession
De mes droits, de mes biens, & de ceux que j'espére:
Je vais la révoquer; obéïr à mon Pere
En épousant Clarice, & vous n'hériterez
Que du droit d'en railler autant que vous voudrez.

CLITANDRE.

Vous me cédiez vos droits!

LEANDRE.

Vous en voyez la preuve ;
Et je vous la cachois pour vous mettre à l'épreuve,
Pour voir si vous pourriez mériter mes bienfaits.
Vous n'avez pas voulu que j'en vinsse aux effets;
Et si vous me voyez prendre un autre systême,
Bien moins que mon penchant, blâmez-vous-en vous-même:
Jamais à mon bon cœur vous n'avez répondu.

CLITANDRE *aprés avoir un peu rêvé.*

Oh, ma foi, pour le coup me voilà confondu.
Je ne regrette point la fortune éclatante,
Qui, grace à vos bontez, prévenoit mon attente ;
J'enrage d'avoir cru des étourdis, des fous,
Qui m'ont gâté l'esprit, & dégoûté de vous.
Privez-moi de vos dons, vous me faites justice,
Mais ne comptez pas trop sur le cœur de Clarice;
Elle vous promet tout; vous verrez quelque jour,
Que son intérêt seul a produit ce retour.
Recevez cet avis de ma reconnoissance,
Et vengez-vous de moi par une autre alliance.
Adieu.

***

SCENE VII.

LEANDRE *seul.*

QUel coup de foudre il vient de me lancer!
Croirai-je ce qu'il dit ? Non, je ne puis penſer
Qu'on me trompe. Clarice eſt naïve & ſincére.
Mais que ſçais je après tout ? Allons chercher mon
Frere,
Et tâchons d'obtenir qu'il ne nous cache rien.
En tout cas, j'imagine un excélent moyen
Pour connoître Clarice en dépit d'elle-même,
Et pour voir, à coup ſûr, à quel point elle m'aime.
(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

ARTENICE, DAMIS.

DAMIS *entrant d'un air effaré.*

OUi, Madame, je viens vous faire mes adieux.

ARTENICE.

Si-tôt ?

DAMIS.

Je ne puis plus me ſouffrir en ces lieux.
La colére où je ſuis va juſqu'à la furie.
Je n'en puis plus douter, Léandre ſe marie :
Le contrat eſt tout prêt, on le ſigne ce ſoir,
Et cet acte odieux me met au deſeſpoir.
Se peut-il qu'un mortel que j'ai pris ſoin d'inſtruire,
Qui ſur ſes paſſions avoit pris tant d'empire,
Qu'il mettoit ſon bonheur à les contrarier,
Ait perdu la raiſon juſqu'à ſe marier ?

ARTENICE.

Mais je ne vois pas-là dequoi lui faire un crime,
Et ce n'eſt que ſon choix qui détruit mon eſtime.

DAMIS.

Que ſon choix! Je le tiens coupable à tous égards.

ARTENICE.

Mais enfin...

DAMIS.

Je le hais, le mépriſe, & je pars.

SCENE IX.

ARTENICE, DAMIS, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Je viens vous annoncer, ma Fille, une nouvelle
Qui doit vous étonner comme moi.

ARTENICE.

Quelle eſt-elle?

ARAMINTE.

Vous connoiſſez Cléon, ſa naiſſance & ſon rang:
Son mérite eſt égal à ſon illuſtre ſang,
Par malheur il avoit peu de biens en partage,
Mais il lui vient d'écheoir un puiſſant héritage;
Et ce que l'on m'écrit de plus particulier,
C'eſt que devenu riche il veut ſe marier,
Lui qui nous proteſtoit que ſa plus grande envie
Etoit de vivre ſeul le reſte de ſa vie.

ARTENICE *à Damis en riant.*

Preuve que l'on ne doit jamais jurer de rien.
Vous m'entendez, Damis.

DAMIS.

Oui, je vous entens bien.

ARAMINTE *en riant.*

Ce n'eſt pas encor tout.

ARTENICE.

Qu'est-ce donc qu'on vous mande?

ARAMINTE.

Cléon m'écrit lui même, & c'est vous qu'il demande.

ARTENICE.

Moi?

ARAMINTE.

Vous.

DAMIS.

Je n'en crois rien, vous voulez plaisanter.

ARAMINTE *montrant une Lettre.*

J'en ai la preuve ici que je puis presenter.

DAMIS *à part.*

Ciel!

ARAMINTE.

Ma Fille, lisez, je vous remets sa Lettre.

DAMIS *arrachant la Lettre à Artenice.*

Un moment à mon tour daignez me la remettre.

ARTENICE.

Mais je ne l'ai pas luë.

DAMIS.

Eh qu'importe?

ARTENICE *voulant la reprendre.*

Souffrez....

DAMIS.

C'est un froid compliment dont vous vous passerez.

ARAMINTE.

La Lettre est bien écrite, & même fort pressante.

DAMIS.

Pressante! Oh, lisons donc cette piéce éloquente.

(Il secoue la tête en lisant.)

Le fat! L'impertinent! Morbleu, c'est bien à lui
A se donner les airs qu'il se donne aujourd'hui!

ARAMINTE.

Comment?

DAMIS *se promenant d'un air agité.*

A cinquante ans vouloir en mariage

Une Fille comme elle ? Oh le bel assemblage !

ARAMINTE *vivement.*

Il est aimable encor, il est prudent, sensé,
Et je ne trouve point qu'il ait si mal pensé.
Ma Fille lui convient, il convient à ma Fille,
Et ce sera l'avis de toute la famille.

DAMIS *brusquement.*

Je vous déclare moi, que ce n'est pas le mien.
S'il pousse son projet, je l'empêcherai bien.
Il faut qu'il ait ma vie, ou bien qu'il y renonce.

ARTENICE.

Damis.

DAMIS.

(Il déchire la Lettre.)

Voilà sa Lettre ; & voici ma réponse.

ARAMINTE.

Quel est ce procédé ! De quel droit, s'il vous plaît,
Prenez-vous à ma Fille un si vif intérêt ?

DAMIS.

Par mon emportement, que je blâme moi-même,
Reconnoissez enfin à quel excès je l'aime.
Prêt à voir un Rival m'enlever tant d'apas,
Je sens qu'à ce malheur je ne survivrois pas :
L'amour sur ma raison remporte la victoire,
Mais je n'en rougis plus, j'en fais toute ma gloire.
Ce n'est qu'en lui cédant que je puis être heureux,
Et d'éternels liens sont l'objet de mes vœux.
Recevez donc ma main, trop aimable Artenice.
(A Araminte)
Vous, Madame, ordonnez que l'hymen nous unisse.

ARAMINTE.

Ma Fille prononcez.

ARTENICE.

Madame, c'est à vous.

ARAMINTE.

Si Damis vous convient, il sera votre Epoux.

ARTENICE.

En suivant votre choix je ne puis qu'être heureuse.

DAMIS *lui baisant la main.*

La réponse me charme & m'est bien glorieuse.

SCENE X.

ARAMINTE, ARTENICE, DAMIS, CLARICE, LISIDOR, POLEMON, LE NOTAIRE.

LISIDOR *à Clarice en entrant.*

Vous avez très-bien fait de lui promettre tout;
Et de le ramener nous viendrons bien à bout.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECÉDENS, LEANDRE, CLITANDRE.

LISIDOR *à Léandre.*

Votre précaution nous paroît juste & sage.
Vous voulez différer le jour du mariage;
Autant que vous voudrez nous le différerons.

LEANDRE.

Non: j'ai changé d'avis, Monsieur; nous conclûrons
Dès ce soir; à l'instant, si cela peut vous plaire.

LISIDOR.

Parbleu, très-volontiers, & voici le Notaire.
(*A Polemon.*)
D'où peut donc provenir un si prompt changement?

POLEMON.

Je ne sçais.

DAMIS *à Léandre.*

J'aplaudis à votre empressement.

Du meilleur de mon cœur je vous en félicite,
Et vous me croirez bien, puisque je vous imite.

LEANDRE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?

DAMIS.

J'ai fait un vain éclat.
La Sagesse a plié, je suis hors de combat.

LEANDRE.

Je vous l'avois prédit.

DAMIS.

Vous épousez Clarice ?

LEANDRE.

Cela se pourra bien.

DAMIS.

Et j'épouse Artenice;
Je lui donne à vos yeux & ma main & ma foi.
Soyez-en tous témoins, & félicitez-moi.

LISIDOR.

(*A Damis.*) (*Au Notaire.*)
Nous en sommes ravis. Voyons votre minute,
Et signons.

LEANDRE *lui prenant la main.*

Doucement.

LISIDOR.

Encore une rechute ?

LEANDRE.

Point du tout, je persiste.

POLEMON.

Il n'est donc question
Que de signer.

LEANDRE.

De grace, un peu d'attention.

CLARICE.

Quel nouvel incident ? . . .

LEANDRE.

Ecoutez-moi, Clarice,
Et je vais m'expliquer sans le moindre artifice,

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.

CLARICE.

J'y compte.

LEANDRE.

Vous de même ouvrez nous votre cœur.
Vous m'aimez, ou du moins vous daignez me le dire,
A tout ce que je veux vous paroissez souscrire:
Mais quand vous consentez à ma félicité,
Je crains qu'à votre cœur elle n'ait trop coûté.
Tantôt il m'a paru que vous aimiez mon Frere;
Vous le quittez pour moi. Mais parlons sans mystere;
N'est-ce point à mes biens que je dois ce retour?
La fortune aujourd'hui l'emporte sur l'amour.
Je veux qu'à tous égards vous puissiez être heureuse;
Et si ma solitude est pour vous ennuyeuse,
Je vous offre mon Frere, & lui céde mes droits;
C'est à vous maintenant à faire votre choix;
Décidez sur le champ, & rompez le silence.
Vous balancez, je crois?

CLARICE.

Vraiment oui, je balance,
Et ce que vous m'offrez...

LEANDRE.

Madame, c'est assez.
Je ne suis plus à vous puisque vous balancez.

ARTENICE *à part.*

A ce noble dépit je reconnois Léandre.

LEANDRE.

Je confirme mon offre, & vous donne Clitandre:
Il peut prétendre à vous, & cet acte fait foi
Que je renonce aux droits que me donne la Loi.
Tout ce que je posséde, & tout ce que j'espére,
En vertu du même acte, est remis à mon Frere.
Je ne retiens pour moi jusqu'à mon dernier jour,
Que la possession de ce charmant séjour:
Séjour où la vertu seule fait mes délices,
Et me tient à l'abri du tumulte & des vices.

(En lui remettant l'acte.)

Recevez donc, mon Frere, en ce moment heureux,
Et mon titre, & mes biens, & l'objet de mes vœux,
Et puissent-ils pour vous avoir autant de charmes,
Qu'ils m'auroient pû causer de troubles & d'allarmes!

DAMIS *à part.*

Le bourreau m'a trompé. Par tout ce que je voi,
Sa raison a vaincu. Quelle honte pour moi!

ARTENICE.

Que dites-vous, Damis?

DAMIS.

(A part.)

Rien. Je suis au suplice!

LEANDRE *à Lisidor.*

A mon Frere, Monsieur, accordez-vous Clarice?
Je n'en sçaurois douter après ce que j'ai fait.

LISIDOR.

Oui, votre intention aura son plein effet.
La grandeur de votre ame à mes yeux se déploye,
J'en suis surpris, charmé.

POLEMON.

Moi, j'en pleure de joye.

CLITANDRE.

Mon Frere... en vérité... Je ne sçai où j'en suis,
Pour vous remercier je fais ce que je puis...
L'expression me manque, & ma joye est si grande...

LEANDRE.

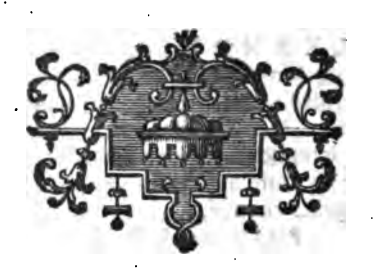
Soyez sage; c'est tout ce que je vous demande.

(A Damis & à Artenice)

Vous, ne différez plus à confirmer vos nœuds,
L'hymen ne peut unir deux cœurs plus vertueux:
Le Ciel depuis long-tems vous formoit l'un pour l'autre.
Mais par mon action comparée à la vôtre,

Cher Ami, recevez une utile leçon:
Je me suis défié de ma foible raison;
Vous avez cru la vôtre à l'abri de l'orage:
J'échape le péril, & vous faites naufrage,
Et par l'événement vous voyez que l'orgueil,
De la sagesse humaine est l'ordinaire écueil.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LE TRIOMPHE, DE L'AUTOMNE, PROLOGUE DE LA FAUSSE AGNÉS, OU DU POETE CAMPAGNARD.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.

L'AMOUR.

LA SAISON du Printems.

LA SAISON de l'Eté.

LA SAISON de l'Automne.

LA SAISON de l'Hyver.

L'OPERA.

LA COMEDIE Françoiſe.

LA COMEDIE Italienne.

PLUSIEURS AUTEURS D'ETÉ qui ne diſent rien.

UN POETE TRAGIQUE, ſuivi de pluſieurs autres.

UN POETE COMIQUE.

TROUPE de Plaiſirs, de Ris & de Jeux.

La Scène eſt à Paris.



PROLOGUE
DE LA
FAUSSE AGNÉS.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, LA SAISON DU PRINTEMS, *coëffée en Fleurs*, LA SAISON DE L'ETE', *couronnée d'Epis avec une Faucille à la main*, LA SAISON DE L'AUTOMNE, *couronnée de Pampres, avec un Thyrse à la main*, LA SAISON DE L'HYVER, *habillée en vieille, & couverte de Fourures, ses mains dans un gros Manchon.*

MERCURE.



MESDAMES les Saisons soyez plus pacifiques.
Le grand Dieu Jupiter instruit de vos débats,
Vient de me commander de descendre ici bas
Pour redresser vos écarts lunatiques.
Quand ce Dieu forma l'Univers,
Pour régner tour-à tour il vous fit toutes quatre;
Voulant qu'à même fin, par des effets divers

Vous tendissiez toujours, sans jamais vous combattre :
Et que, l'une après l'autre, en vertu de ses Loix,
Vous régnassiez sur la machine ronde,
Pendant l'espace de trois mois.
Dans les premiers âges du monde,
Chacune de vous quatre a joui de ses droits
Avec une équité comparable à la nôtre,
Et nulle n'a tenté d'empiéter sur l'autre.
Le Printems produisoit les feuilles & les fleurs;
L'Eté combloit toujours l'espoir des laboureurs,
L'Automne, de ses fruits, de sa liqueur charmante;
Donnoit exactement la récolte abondante;
Et l'Hyver, par ses noirs frimats
Et par son utile froidure,
Faisant reposer la nature,
Des impures vapeurs purgeoit tous les climats.
Par vos dissentions maintenant aveuglées,
Vous êtes toutes déréglées,
Et l'on ne voit plus de Printems
Que dans quelques fades Romans.
La Saison de l'Eté couverte de nuages
Est froide ou féconde en orages;
L'automne, au grand regret des malheureux humains,
Paroît depuis deux ans sans porter de raisins;
Et l'Hyver, faisant l'agréable,
Laisse couler ses eaux en pleine liberté,
Et prive les mortels du plaisir délectable
De boire frais pendant l'Eté.
Jupiter contre vous justement irrité,
Veut que vous rentriez chacune en vos limites,
Et qu'avec régularité
Vous observiez les loix qu'il vous avoit préscrites.

LE PRINTEMS.

Je ferai toujours mon plaisir
De régner avec le Zephir,

(*montrant l'Hyver.*)

Mais cette âpre Saison, qui cause nos divorces,
S'endort quand elle doit agir,
Et lorsque je dois revenir,
Se réveille & reprend ses forces.
Ne pouvant résister à ses noirs Aquilons,
Je fuis, & je fais place aux deux autres Saisons.

L'ETE'.

Quand l'Hyver au Printems a déclaré la guerre,
Le Printems ne sçauroit me préparer la Terre,
Et mes vives chaleurs succédant aux frimats
Causent en l'air mille combats,
D'où naissent, ou d'épais nuages,
Ou des brouillards, ou des orages,
Qui font périr les fruits, détruisent la moisson,
Et laissent peu d'espoir au triste vigneron.

L'AUTOMNE.

Leur apologie est la mienne.
Quand l'Hyver fait languir le Printems & l'Eté
Que prétend-t'on que je devienne?
Mes deux aimables Sœurs font ma fécondité.

MERCURE *à l'Hyver.*

Eh bien, vieille trembleuse, il est tems de répondre.
Tant de justes griefs ont de quoi te confondre,
Ils dévroient t'accabler de honte & de douleur,
Mais rien ne peut émouvoir ta froideur.

L'HYVER.

Quoique leur caquet vous impose,
Je ne répondrai qu'une chose
A tous leurs frivoles discours:
Si par fois j'étens trop mon cours,
Les Mortels seuls en font la cause,
Ils me préférent aux beaux jours.

LE PRINTEMS.

Toi, leur belle saison?

L'HYVER.

Oui, moi.

L'ETE'.

Seigneur Mercure,
N'êtes-vous pas choqué d'une telle imposture ?

MERCURE.

Si je le suis ? Sans doute.

(*à l'Hyver.*)

Oses-tu devant moi
Faire aux Mortels cette injustice ?

L'HYVER.

Pour un Dieu si subtil, vous êtes bien novice.
Autrefois aux Mortels j'inspirois de l'effroi,
Maintenant, je fais leur délice.

MERCURE.

Leur délice ! Comment ? Pourquoi ?

L'HYVER.

Au bon vieux tems de l'INNOCENCE
Chaque Mortel étoit berger, ou laboureur ;
Et sous son pauvre toît tremblant en ma présence
Il attendoit avec impatience
Que le Printems adoucît ma rigueur.
Depuis que de superbes villes
Rassemblant les humains leur ont servi d'aziles
Contre la plus âpre froideur ;
La Saison des frimats est pour eux la plus belle ;
Les plaisirs & les jeux annoncent mon retour ;
Et jusqu'à la saison nouvelle,
Tout rit à la Ville, à la Cour.
Je fais cesser la guerre & ses tristes allarmes ;
Je donne tous les jours des spectacles nouveaux ;
Et mon tems a bien plus de charmes
Que n'en ont les jours les plus beaux.

L'ETE'.

Oui, par une indulgence outrée
Pour de foibles mortels livrez à leurs desirs,
Elle éternise sa durée,

Pour éternifer leurs plaifirs.

MERCURE.

Ce défordre eft intolérable:
Il faut que tes trois Sœurs rentrent dans tous leurs droits;
Tel eft de Jupiter l'Arrêt irrévocable.

L'HYVER.

Eh bien, pour obferver fes loix
Nous ne nous ferons plus la guerre;
Mais dès que le Printems rajeunira la Terre,
Si tôt qu'on fentira les ardeurs de l'Eté,
La plupart des Mortels s'enfuyant loin des Villes
Redeviendront groffiers, farouches, indociles;
Plus de commerce entr'eux, plus de fociété.

MERCURE.

Tu les raffembleras auffi tôt que l'Automne
De fon divin Nectar aura rempli la tonne.

L'HYVER.

Mon cours fera trop limité
Pour réparer le mal qu'aura fait mon abfence.

MERCURE.

Je vais punir ta vanité,
Et te prouver que ta préfence
N'eft point néceffaire aux plaifirs,
Et qu'ils peuvent régner avec les doux Zéphirs.
Oui, tes aimables Sœurs, que ton orgueil irrite,
Vont avoir, comme toi, tous les Jeux à leur fuite:
Et, fixez par mes foins dans ce fameux féjour,
Ils n'attendront plus ton retour.
Ame de l'Univers, Amour, fource féconde
Des plaifirs, des ris & des jeux,
Par l'ordre du Maître du monde
Viens les raffembler en ces lieux.
Prens foin qu'ils y régnent fans ceffe,
Qu'ils en faffent toujours la gloire & l'ornement,
Et que chaque Saifon, mere de l'allegreffe,
Les y préfente également.

SCENE II.

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, LES JEUX, LES RIS, & LES PLAISIRS.

Marche de l'Amour, conduisant les Jeux, les Ris & les Plaisirs.

L'AMOUR *à Mercure.*

Pour obéïr à l'ordre de ton Pere,
J'améne ma suite ordinaire.

UN PLAISIR *à Mercure.*

Pour nous faire venir quel tems choisissez-vous ?
Pendant le régne de l'Automne,
Ce séjour est il fait pour nous ?
Bacchus & l'aimable Pomone,
De nos plus zèlés Partisans
Peuplent les Campagnes fertiles.
Nous fuyons à présent les Villes,
Et nous allons courir les Champs.

MERCURE *l'arrêtant.*

Il faut réformer cet usage.
Par un motif prudent & sage,
Jupiter veut qu'ici vous régniez en tout tems.

UN AUTRE PLAISIR.

Quoi ! veut-il nous fixer dans une solitude ?
Attendez que l'Hyver raméne l'Aquilon.

MERCURE.

Les Jeux & les plaisirs sont de toute saison.
Ce n'est qu'une vieille habitude
Qui les écarte à présent de ces lieux :
Mais pour fixer les cœurs ils ont de fortes armes,
Et les mortels voluptueux

Viendront se rassembler, & trouveront des charmes,
Par-tout où régneront les Plaisirs & les Jeux.

L'HYVER.

Si vous réüssissez vous ferez des miracles.

L'AUTOMNE.

Orgueilleuse Saison, pour t'égaler au moins,
Je forcerai tous les obstacles.

MERCURE *à l'Automne.*

Pour tenter les mortels n'épargnez aucuns soins.
Sur-tout, ranimez les Spectacles,
Les humains sont toujours flatés
Par d'agréables nouveautés.

L'HYVER.

C'est à moi qu'elles apartiennent:
C'est par moi qu'elles se soutiennent;
Et toujours on les voit languir,
Quand l'une de mes Sœurs s'empresse à les offrir.
Si vous ne voulez pas m'en croire,
Les Spectacles & les Auteurs
Vont vous dire quelle est celle des quatre Sœurs,
Qui leur procure plus de profit & de gloire.

MERCURE.

Nous allons voir. Parlons aux Spectacles d'abord,
Et tâchons d'animer leur zéle.
Puis, avec les Auteurs nous ferons notre accord.

L'AMOUR.

Spectacles, paroissez, Mercure vous apelle.



SCENE III.

MERCURE, L'AMOUR, LES QUATRE SAISONS, L'OPERA, *habillé en Danseur, ayant par-dessus cet habit une mante & un casque de Héros; d'une main il tient un masque, & de l'autre un Livre de Musique.* LA COMEDIE FRANÇOISE, *habillée moitié à la Romaine, & moitié à la Comique.* LA COMEDIE ITALIENNE, *vêtue en Arlequine, ayant le masque sur le visage.*

L'Opera s'avance le premier.

MERCURE *à l'Amour.*

Quel est ce Poupin si paré,
Qui de blanc & de rouge a plâtré son visage,
Et qui, d'un air délibéré,
Vient offrir à nos yeux un triple personnage?

L'AMOUR.

C'est l'Opera.

MERCURE *soûriant.*

Comme, il est accoutré!

L'AMOUR.

Son habillement est bizare,
Mais il indique au Spectateur
Les différens plaisirs que lui seul lui prépare.
Par cet emblême il se déclare,
Musicien, Héros, Danseur.

MERCURE.

Voilà bien des métiers qu'à la fois il exerce!
J'aime sa figure diverse:
Elle donne au Public un plaisir singulier.

Sans doute.

L'AMOUR.

Elle a souvent l'honneur de l'ennuyer.

MERCURE.

En vérité cela m'étonne !
Je veux l'interroger afin d'en juger mieux.
Quelle douce langueur est peinte dans ses yeux !
(A l'Opéra.)
Pour relever la gloire de l'Automne,
Veux-tu faire un effort utile & glorieux ?

L'OPERA *chantant en Héros, & avec feu.*

Pendant l'Automne, justes Dieux !
Quel effort veut-on que je fasse ?
Ah ! si même en Hyver je parois ennuyeux,
En toute autre Saison, j'en atteste les Cieux,
Mes Auteurs plus froids que la glace,
Ne me font espérer qu'une affreuse disgrace.

MERCURE *se bouchant les oreilles.*

Prenez un ton moins éclatant.
A quoi bon, s'il vous plaît, me répondre en chantant ?

L'OPERA *chantant d'un ton doucereux.*

La Saison de l'Hyver est la Saison charmante.
Qui fait briller tous mes talens ;
Si-tôt que le Rossignol chante,
On n'est plus attentif à mes tendres accens.
J'ai beau chanter les douces chaînes,
Les inquiétudes, les peines,
Et les agréables tourmens
De mes insipides Amans.
Au retour du Printems
On se dégoûte de mes charmes,
De mes craintes, de mes allarmes,
De mes plaisirs,
De mes soupirs,
De mes tendres desirs,
Et du doux & tendre murmure
D'une onde claire & pure.

MERCURE.

Si l'on vous traite ainsi c'est par bonnes raisons.
Renvoyons à l'Hyver ce diseur de chansons.

L'OPERA *d'un air de mouvement.*

Ah! si vous entendiez mes douces chansonnettes!....

MERCURE.

J'ai le cœur affadi de tes tendres fornettes:
Ou parle comme un autre, ou finis tes discours.

L'OPERA *chantant.*

Je ne dis jamais rien, mais je chante toujours.

MERCURE.

On peut aimer un tems ta douce mélodie,
Mais à la continuë, elle endort, elle ennuye.
Adieu, tu nous serois d'un trop foible secours.
Il faut toucher l'esprit aussi-bien que l'oreille,
Et la variété les frape & les réveille.

(*L'Opéra danse un air vif & court : & le finit brusquement, en faisant la révérence à Mercure, & cinq ou six révérences à l'Hyver.*)

L'AMOUR *aménant la Comédie Italienne.*

Venez, c'est vous qu'on veut interroger.

MERCURE.

Elle est brune, & son air me paroît étranger.

(*La Comédie Italienne tourne autour de Mercure, en faisant plusieurs lazzi.*)

Finirez-vous bien-tôt vos singeries?

(*Elle redouble ses lazzi.*)

Ouais, je ris malgré moi de ses bouffonneries,
Elles ont du brillant, de la vivacité,
Mais j'aime en tout la vérité,
L'art m'offre en vain une figure
Que le caprice anime, & non pas la nature:
Le vrai seul peut toucher un goût fin, délicat,
Et le bouffon est toujours plat.
Mais comme il est grande abondance
De Partisans zélez de ce Comique outré,
L'Automne peut sur vous fonder quelqu'espérance.

Ma brune, n'avez-vous encor rien préparé ?

LA COMEDIE ITALIENNE.

Signor no. Chacoun m'abandoune
Pour aller pressourer le doux fruit de l'Autoune,
Cette ingrate Saison m'accable de çagrin ;

(Elle pleure à l'Arlequine.)

Car moi, z'aime l'arzent beaucoup piu ché le vin.
Z'ai beau m'efforcer, z'ai beau dire
Havete voi veduta
La mia bella perruca;
Ze pleure sous le masque en voulant faire rire;
Et cette Saison qui me perd
Mi fà prêcher dans oun desert.
Vainement z'ai tassé de m'animer pour elle.
Desormais quand z'aurai quelque farce nouvelle,
Ze la garderai pour l'Hyver.

(Elle danse une Chaconne, & témoigne en dansant, par plusieurs lazzi, beaucoup de haine & de mépris à l'Automne & à ses deux autres Sœurs, & beaucoup d'amitié à l'Hyver.)

L'HYVER *à Mercure.*

Vous voyez si je suis menteuse.

MERCURE.

Eh bien, garde pour toi cette baragouineuse.

(La Comédie Italienne se retire en se mocquant de Mercure.

L'AMOUR *presentant la Comédie Françoise.*

Avancez. Celle-ci va parler purement,
Elle est Françoise de naissance.

MERCURE.

Ah! c'est la Comédie! On le voit aisément
A son aimable contenance,
Et par son double habillement

L'AMOUR.

Cet habillement vous indique
Qu'elle est sérieuse & comique.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Il est vrai : Dans ce double emploi,
Imiter la nature est ma suprême loi :
Tantôt je fais pleurer, & tantôt je fais rire.
Les yeux baignez de pleurs, ou remplis de fureur,
J'inspire tour à-tour la pitié, la terreur :
Et bien souvent aussi le sel de ma satire
En badinant instruit le Spectateur,
A qui, sans fiel & sans malice,
J'offre dans un miroir le portrait peu flâteur
Et du ridicule, & du Vice.

MERCURE.

Je connois vos talens, & les estime fort.
Ainsi donc observez ce que je vous ordonne ;
Je veux qu'en faveur de l'Automne
Vous vous donniez un noble essor.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Et mon propre intérêt, & le desir de plaire
M'engagent à vous satisfaire.
Si j'avois quelque nouveauté,
Que l'on pût apeler nouvelle,
Je vous répondrois bien du succès de mon zèle :
Mais où la prendrons-nous ? C'est la difficulté.

MERCURE.

Apelons vos Auteurs d'Eté.

(Plusieurs Auteurs, ornez de roses, avec des bouquets à leurs mains, entrent tous ensemble.)

L'AMOUR *les presente.*

Les voici tout couverts de roses.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Ils ont de l'agrément, peu de solidité ;
Du vif, du brillant sans beauté ;
Beaucoup de mots, & peu de choses ;
Encor leur faut il le secours
De la Danse & du Vaudeville,
Qui sans nécessité se presentent toujours :
Ils amusent d'abord & la Cour & la Ville,

Mais le charme se rompt au bout de quelques jours.

MERCURE *aux Auteurs d'Eté.*

Sortez. Ayons recours aux grands Auteurs Tragiques.

SCENE IV.

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, PLUSIEURS AUTEURS TRAGIQUES, *vêtus à l'antique, avec le Cothurne.*

L'AMOUR *prenant un des Auteurs Tragiques par la main.*

Je vous en presente un des plus mélancoliques ;
Il a le poignard à la main.

MERCURE *après l'avoir contemplé, regarde les autres.*

Les autres ont l'air plus humain,
Et cachent leurs poignards sous leurs habits antiques.
Mais parmi ces graves esprits
Ne vois-je pas un Petit-maître ?

LA COMEDIE FRANCOISE.

Au moins aspiroit-il à l'être,
Mais il s'est égaré dans le vol qu'il a pris.
Son esprit devançoit son âge ;
Trop de louanges l'ont gâté,
C'est un beau génie avorté,
Pour s'être cru trop tôt un personnage.

MERCURE *à l'Auteur que l'Amour lui a presenté.*

O vous, que le Public écoute en frémissant ;
L'Automne vous demande un des fruits de vos veilles ;
Jupiter, ce Dieu tout-puissant,
L'exige aussi de vous ; soyez obéïssant.

L'AUTEUR *déclamant sur le ton Tragique.*

Moi, je prodiguerois de si rares merveilles ?
J'irois de mes enfans devenant le bourreau,
Immoler à l'Automne un Chef d'œuvre nouveau ?
Tentez, Seigneur, tentez ces cœurs pusillanimes
Qui n'osent au Théâtre égorger des victimes,
Qui traitent galamment le plus grave sujet,
Et Tragiques de nom, ne le sont point d'effet ;
Trop heureux si leurs Vers aussi mols que leurs ames,
Par des traits énervez font sanglotter des femmes.
Pour moi, qui ne connois ni pitié ni terreur,
Je sens que je suis fait pour inspirer l'horreur :

(A l'Automne.)

Mais n'attens rien de moi, Saison stérile, ingrate;
Que le grand Jupiter tonne, foudroye, éclate !
Ah ! ce n'est qu'à l'Hyver que j'offre mes écrits,
Et je n'ai pour ses Sœurs que haine & que mépris.

(Il sort les deux mains sur ses côtez, faisant une inclination à l'Hyver, & jettant un regard terrible sur l'Automne. Les Auteurs Tragiques le suivent, & font la même action.)

MERCURE.

Va, va, garde tes Vers montez sur des échasses;
Tu surprens quelquefois, mais aussi-tôt tu lasses.
Tes galimathias pompeux
Exaltez par les sots, ne sont faits que pour eux.



SCENE V.

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, UN POETE COMIQUE, *qui entre en faisant beaucoup de révérences à la Comédie & à l'Automne : Ensuite il presente un Ouvrage à la Comédie Françoise.*

MERCURE *à la Comédie Françoise.*

Quel est ce petit Personnage
Qui d'un air humble & doux vous presente un Ouvrage ?

LA COMEDIE FRANÇOISE.

C'est mon ancien ami : Soyez le bien-venu.
Depuis quand de retour en France ?

LE POETE COMIQUE.

Depuis trois ans. Après une si longue absence ;
Comment m'avez-vous reconnu ?

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Je vous ai souhaité ; mais votre indifférence
Me pique un peu, je l'avourai.
Et d'un si long oubli je suis mal satisfaite.

LE POETE COMIQUE.

Par de bonnes raisons je me justifirai.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Mais où vous cachez-vous, Monsieur l'Anachorete ?

LE POETE COMIQUE.

Dans une agréable retraite,
Païs gras, abondant, plein de riches côteaux,
Et des meilleures gens !

MERCURE.

Qu'on nomme ?

LE POETE COMIQUE.

Les Manceaux.

LA COMEDIE FRANCOISE.

A vivre en cet exil quel Arrêt vous condamne ?

MERCURE.

Il y fait ſon cours de chicane.

LE POETE COMIQUE.

Non, je hais les procès... Voici la vérité :
Comme l'on ſe mocquoit de ma ſimplicité,
Et que je ſouffre trop de peine
Lorſqu'à mes dépens quelqu'un rit,
Je réſide au païs du Maine,
Afin de m'aiguiſer l'eſprit.

LA COMEDIE FRANCOISE.

Vraiment, on s'aperçoit que l'air vous dégourdit.

LE POETE COMIQUE.

Je puis vous en donner une preuve certaine ;
Car j'ai déja mon dit & mon dédit.

LA COMEDIE FRANCOISE.

Aparemment voici quelque Piéce nouvelle,
Que dans cet innocent ſéjour,
Pour nous rapatrier, vous avez miſe au jour ?

LE POETE COMIQUE.

Vous l'avez dit, elle eſt Mancelle,
Et je l'offre à l'Automne avec empreſſement,
Heureux ſi le ſuccès peut répondre à mon zèle !

L'AUTOMNE.

Je le ſouhaite infiniment.

LA COMEDIE FRANCOISE.

Et pour notre gloire commune,
Je vais travailler vivement.

L'AUTOMNE.

Puiſſe la critique importune
En ma faveur vous traiter doucement !

MERCURE.

Je ferai mes efforts pour détourner l'orage.

LE POETE COMIQUE.

La critique fait toujours rage,
On la conjure vainement.

MERCURE.

Quel est le titre de la Piéce ?

LE POETE COMIQUE.

La fausse Agnès.

MERCURE.

Ce titre m'intéresse.

LE POETE COMIQUE.

Ou le Poëte Campagnard.

MERCURE.

Encor mieux.

LE POETE COMIQUE.

Je l'offre un peu tard;
Mais comme en travaillant ma Muse se fatigue ;
Pour ne rien produire au hazard,
Nous marchons lentement dans les sentiers de l'Art.

MERCURE.

Tant mieux. Nous donnez-vous une Piéce d'intrigue ?

LE POETE COMIQUE.

Cette Piéce est en même tems
Et d'intrigue & de caractére.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

C'est le plus sûr moyen de plaire.

LE POETE COMIQUE.

Cependant je ne sçais si l'ouvrage plaira;
Car je sens bien que la matiére
En est bizarre & singuliére.

MERCURE.

Et c'est ce qui la soutiendra.
Oui, le Public, quoique sévére,
A ce dessein se prêtera.
Plus vous hazarderez pour tâcher de lui plaire,
Plus, touché de ce zèle, il vous excusera.

LA COMEDIE *au Parterre.*

Nous risquerons donc l'avanture
Sur la parole de Mercure ;
Mais notre effroi ne cessera,
Quoiqu'elle soit d'un bon augure,
Que lorsque le Public, comme je l'en conjure,
Hautement la ratifira.

Fin du Prologue.



LA
FAUSSE AGNÉS,
OU LE
POETE CAMPAGNARD.
COMEDIE.

ACTEURS.

LE BARON DE VIEUX-BOIS.

LA BARONNE DE VIEUX-BOIS.

ANGELIQUE, leur Fille aînée.

BABET, leur Fille cadette.

LEANDRE, Amant d'Angélique.

Mr DES MAZURES, autre Amant d'Angélique.

L'OLIVE, Valet de Léandre.

LE COMTE DES GUERETS, Gentilhomme Campagnard.

LA COMTESSE DES GUERETS.

Mr LE PRESIDENT.

LA PRESIDENTE, sa Femme.

La Scène est en Poitou, dans le Château du Baron.

LA



LA FAUSSE AGNÉS, OU LE POETE CAMPAGNARD. *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, ANGELIQUE.

LE BARON.

OH çà, ma Fille, parlez-moi naturellement, Je m'aperçois depuis quelques jours que vous êtes triste & rêveuse; sans doute que vous regrettez le séjour de Paris, où vous avez été élevée jusqu'à la mort de votre Tante. Je suis charmé, je l'avoue, de l'éducation que feu ma Sœur vous y a donnée: Mais je crains fort que cela ne soit cause de votre malheur; car enfin, vous êtes

destinée à vivre à la Campagne, & la vie qu'on y mene est bien différente de celle de Paris.

ANGELIQUE.

Hélas!

LE BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juste. Tu t'ennuyes, ma pauvre enfant.

ANGELIQUE.

Non, mon Pere, je ne m'y ennuye pas, & ce séjour auroit mille agrémens pour moi, si on m'y laissoit disposer de moi-même; mais à peine suis-je arrivée, qu'on parle de me marier, & avec qui? Avec un Provincial! Que dis-je un Provincial? un Campagnard; & qui pis est, un Campagnard bel esprit! Quelle société pour une Fille comme moi, élevée dans le grand monde, & accoutumée au commerce des gens de la Cour & de Paris les plus polis & les plus spirituels!

LE BARON.

Je te le disois bien, ma pauvre Fille; *l'éducation* qu'on t'a donnée te rendra malheureuse. Tu as trop d'esprit & de perfections pour ce Païs-ci.

ANGELIQUE.

Eh pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON.

Moi, je ne veux rien. C'est ma Femme qui veut.

ANGELIQUE.

N'êtes-vous pas le maître?

LE BARON.

Oui, corbleu, je le suis.

ANGELIQUE.

Mais ma Mere vous engage toujours à être de son avis.

LE BARON.

Je n'ai point honte de l'avouer, c'est une Femme d'un mérite prodigieux, d'une raison & d'un jugement au-dessus de son sexe; une Femme qui m'ai-

me à l'adoration, quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous sommes mariés.

ANGELIQUE.

Ah, s'il m'étoit permis de vous parler naturellement!

LE BARON.

Eh bien, que me dirois-tu ?

ANGELIQUE.

Que ma Mere abuse de votre facilité.

LE BARON.

Et en quoi, s'il vous plait ?

ANGELIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très-avantageux que ma Tante avoit menagé pour moi à Paris, & vous force à me faire épouser un personnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu, Madame votre Mere a raison. Ce Léandre dont vous êtes coëffée, n'est point du tout votre fait. Sera-t-il dit qu'un petit Gentilhomme, qui n'a que trois cens ans de noblesse, épousera la Fille du Baron de Vieuxbois, tandis que Monsieur des Mazures, le plus bel esprit du Poitou, s'offre à vous épouser ? C'est une alliance digne de moi, de votre Mere & de vous. Vous sçavez quelle est notre délicatesse sur la naissance. Il y a quatre cens ans que dans ma famille nous sommes gueux de Pere en Fils, pour n'avoir pas voulu nous mésallier, & je refuserois pour mon Gendre le plus riche parti de France, qui ne pourroit pas me prouver que ses Ancêtres ont marché aux premiéres Croisades.

ANGELIQUE.

Quel entêtement! le mérite se mesure-t-il à l'ancienneté des familles ? Pour moi, je pense bien différemment. Je ne trouve la vraie noblesse que dans le cœur & l'esprit. D'ailleurs, Léandre est bon Gentilhomme.

LE BARON.

Vous le croyez fort noble, parce que vous l'aimez.

ANGELIQUE.

Oui, je l'aime, je ne m'en défends point. Ma Tante m'avoit prévenue en sa faveur, & il répondoit parfaitement à l'idée qu'elle m'avoit donnée de lui. Ah ! mon Pere, souffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me sacrifier à ce que je n'aimerai point ?

LE BARON.

Ne te désespere pas, mon enfant, tu verras aujourd'hui Monsieur des Mazures, & je te réponds qu'il te charmera.

ANGELIQUE.

Et moi je vous réponds qu'il me paroîtra tel qu'il est ; c'est-à-dire, le plus suffisant, le plus fat, & le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON.

Vraiment voilà un beau portrait que vous faites de votre futur Mari. Eh ! qui vous l'a dépeint de la sorte ?

ANGELIQUE.

Tous ceux qui le connoissent.

LE BARON.

Et moi je vous dis, qu'il fait l'admiration de la Province.

ANGELIQUE.

C'est ce qui fait que je ne l'admirerai point. Si vous sçaviez quelle différence il y a entre les beaux esprits de Campagne & ceux de Paris.... mais il n'est point question de cela. Généralement parlant, tout homme qui fait son capital du bel esprit, a souverainement le don de me déplaire ; à plus forte raison un Provincial entiché de ce ridicule.

LE BARON.

Ouais, Mademoiselle de Vieuxbois, vous êtes

bien délicate ! Comment faut-il donc qu'un homme soit fait pour vous plaire ?

ANGELIQUE.

Comme Léandre. Qu'il soit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde, & qu'il y ait acquis cette politesse, ces maniéres aisées, nobles & gracieuses, qui ne tiennent rien de la sotte présomption, du ridicule, & de l'affectation de la plûpart des gens de Province.

LE BARON.

Ah ! si votre Mere vous entendoit raisonner de la sorte....

ANGELIQUE.

Aidez-moi à la désabuser de Monsieur des Mazures. Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grace, & je me flatte que vous ne me la refuserez pas.

LE BARON.

Je vous aime, ma Fille, & je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGELIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre.

LE BARON.

Mais je ne le connois que de réputation. S'il étoit ici, je soutiendrois mieux sa cause.

ANGELIQUE.

Eh bien, promettez-moi de prendre son parti, & je vous promets qu'il vous apuyera bien-tôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela se peut-il, s'il est à Paris ?

ANGELIQUE.

Il n'est pas si loin de nous que vous le croyez. Mais je ne puis vous en dire davantage à présent, voici ma Mere.

SCENE II.

LE BARON, LA BARONNE, ANGELIQUE.

LA BARONNE *tenant une Lettre à la main.*

AH, ma Fille, que vous allez être heureuſe ! Monſieur des Mazures ſera ici dans un moment. Préparez-vous à le recevoir comme un homme que nous deſtinons à l'honneur de vous épouſer. Il me prévient de ſon arrivée par une Lettre en vers, que je trouve admirables. Tenez, Mademoiſelle, liſez-nous cette Lettre, & aprenez-la par cœur. Vous, Monſieur le Baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGELIQUE *lit.*

Pour vous voir au plutôt, Couſine incomparable,
J'accours, & par monts, & par vaux. . .

LA BARONNE.

C'eſt de moi qu'il parle, au moins.

ANGELIQUE.

Je le vois bien, Madame.

LA BARONNE.

Couſine incomparable ! en vérité, ce garçon-là écrit bien !

ANGELIQUE *lit.*

Pour vous voir au plutôt, Couſine incomparable,
J'accours, & par monts, & par vaux,
Brûlant d'être aux genoux du Soleil adorable,
Dont la poſſeſſion guérira tous mes maux.

(*Faiſant la révérence.*)

Eſt-ce-vous auſſi, Madame, qui êtes ſon Soleil ?

LA BARONNE.

Non, Mademoiſelle, cet article-là vous regarde.

ANGELIQUE.

Et de quels maux votre Cousin veut-il que je le guérisse ?

LA BARONNE.

Cela est bien difficile à deviner. Ses maux sont l'absence, l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourmens de l'amour. N'est-il pas vrai, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Cela s'entend, m'amour.

ANGELIQUE.

Comment puis-je lui causer tous ces maux, puisqu'il ne m'a jamais vûë ?

LA BARONNE.

Quelle absurdité pour une Fille d'esprit ! Sur le recit que nous lui avons fait, il s'est formé de vous une idée charmante : cette idée le presse, l'agite, le met tout en feu ; & quand une personne est tout en feu, vous m'avouerez qu'elle n'est pas à son aise. Je sçais ce que c'est que ces états-là, (*regardant tendrement le Baron*,) j'y ai passé, mon cher Baron.

LE BARON *l'embrassant.*

Et moi aussi, mon aimable Baronne.

LA BARONNE *à Angelique.*

Continuez.

ANGELIQUE *lit.*

L'amour jour & nuit me lutine,
Et m'a tout criblé de ses traits ;
Mais l'Epouse qu'on me destine,
Va me mettre à couvert de sa main assassine,
Sous le retranchement de ses divins attraits.

LA BARONNE.

Cet endroit-ci n'est pas clair, mais c'est ce qui en fait la beauté.

LE BARON.

Assurément. Quand je lis quelque chose & que je ne l'entends pas, je suis toujours dans l'admiration.

LA BARONNE *à Angélique.*

Achevez.

ANGELIQUE.

Dispensez-m'en, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Achevez, vous dis-je. Il semble que vous ayez perdu le goût des bonnes choses.

ANGELIQUE *lit.*

La charmante Angélique est si spirituelle,
Qu'on est charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit.
Ainsi, puisque l'hymen va m'unir avec elle,
J'epouse non un corps, mais j'épouse un esprit.

LA BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable, & je n'ai rien lû de plus fin dans le Mercure galant.

LE BARON.

Oh! cela est divin, cela est divin!

LA BARONNE.

Je voudrois bien sçavoir si vos beaux esprits de Paris sont capables de produire d'aussi jolies choses?

ANGELIQUE.

Non, en vérité, Madame, ils ont le goût trop simple pour rafiner de la sorte.

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de si beaux vers, doit trouver bien tôt le chemin de votre cœur.

ANGELIQUE.

Je vous jure qu'il n'en aprochera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

LA BARONNE.

Il me paroît que l'air de Paris vous a donné bien de la suffisance.

ANGELIQUE.

Non, Madame, mais il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des gruës, nous autres gens de Province?

ANGELIQUE.

A Dieu ne plaise ; mais vous êtes si prévenue pour Monsieur des Mazures, qu'il se peut que vous lui trouviez des perfections qu'il n'a point.

LA BARONNE.

Je défie Paris & la Cour de produire un Cavalier plus accompli. Vous allez en juger par vous-même. La plus grande preuve que je puisse vous donner de son esprit, c'est qu'il ne vous épouse, que parce qu'il vous en croit infiniment.

ANGELIQUE.

Il sera bien-tôt détrompé de la bonne opinion qu'il a de moi.

LA BARONNE.

Ah ! voilà un petit trait de modestie qui me réconcilie avec vous. Monsieur le Baron, avez-vous donné ordre à votre Notaire de dresser les articles du Contrat ?

LE BARON.

Pas encore, Madame la Baronne ; il n'y a rien qui presse.

LA BARONNE.

Il n'y a rien qui presse, Monsieur le Baron ? Ne sommes-nous pas convenus que nous signerions ce soir, & que nous ferions la nôce tout de suite ?

LE BARON.

Cela est vrai ; mais Angélique ne me paroît pas si pressée que nous. Donnons-lui le tems de connoître Monsieur des Mazures, de lui rendre justice, & de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE.

Est-ce-là votre avis, mon cœur ?

LE BARON.

Oui, m'amour, & je vous prie que ce soit aussi le vôtre.

LA BARONNE.

Hélas ! volontiers, si cela vous fait plaisir. Mais.... (*en lui faisant des minauderies*,) si vous

voulez bien ne me pas donner ce chagrin-là .... je vous aurois tant d'obligation !

LE BARON.

Eh ! quel chagrin cela peut-il vous causer ?

LA BARONNE *en pleurant.*

Quel chagrin ? cruel que vous êtes ! Si le mariage ne se conclut pas ce soir, vous m'enterrerez demain matin.

LE BARON.

Ah ! je ne sçavois pas cela. Corbleu, il ne sera pas dit que ma Femme soit morte pour avoir eu trop de complaisance pour moi. Je suis votre Maître, mais je ne suis pas votre Tyran. Je vous confie tous mes droits ; ordonnez, ma chere Baronne, ordonnez, & faites bien valoir mon autorité.

ANGELIQUE *à part.*

Ah ! mon pauvre Pere, que vous êtes dupe !

SCENE III.

LA BARONNE, ANGELIQUE.

LA BARONNE *s'essuyant les pleurs.*

OH çà, Mademoiselle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés, & que dès que je me suis mis quelque chose en tête, il faut que cela passe. Ainsi point de raisonnement, & songez à m'obéir.

ANGELIQUE.

Je me flatte que mon Pere ne souffrira point qu'on me mette au desespoir.

LA BARONNE.

Votre Pere ne souffrira point ! vraiment voilà de jolies expressions, votre Pere ne souffrira point ! Aprenez qu'il souffre tout ce qui me fait plaisir. Vous êtes une jolie mignone, de vouloir que je me

gouverne par l'autorité de votre Pere ; & où aviez-vous pris cela, je vous prie ? Est-ce que les Femmes de Paris & de la Cour sont si respectueusement soumises aux volontés de leurs Maris ?

ANGELIQUE.

Ce n'est pas la mode, je l'avoue ; & la plûpart des Femmes ont secoué le joug : mais du moins si elles aspirent à l'indépendance, c'est à découvert, & elles ne se servent point des aparences d'une soumission respectueuse, pour usurper adroitement un pouvoir sans bornes. Vous prenez mon Pere par son foible, & je vois qu'il est de ceux que l'on gouverne despotiquement, pourvû qu'on ait l'art de leur faire croire qu'ils ne sont pas gouvernés.

LA BARONNE.

Vos réflexions sont profondes ; mais j'ai mauvaise opinion des Filles qui ont l'esprit si prématuré, & je crois que ce n'est pas sans raison que je me dépêche de vous marier.

ANGELIQUE.

Je ne serois point fâchée d'être pourvûë, si vous daigniez me consulter sur la maniere de me pourvoir. Je vois que mon sort dépend de vous ; mais, Madame, n'usez pas durement du pouvoir qu'on vous donne sur moi. Songez que vous êtes ma Mere, & que la tendresse que j'ai lieu d'attendre de vous, doit vous inspirer la bonté d'entrer un peu dans mes sentimens.

LA BARONNE.

Et le respect doit vous faire ceder aux miens.

ANGELIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais que dans l'occasion dont il s'agit.

LA BARONNE.

C'est dans celle-ci précisément, que j'exige de vous une parfaite obéïssance.

ANGELIQUE.

Vous mourrez, dites-vous, si je n'épouse ce soir Mr des Mazures, & moi je mourrai si je l'épouse.

LA BARONNE.

Eh ! non, non, vous n'en mourrez pas.

ANGELIQUE.

Je le hais mortellement.

LA BARONNE.

Vous ne l'avez jamais vû.

ANGELIQUE.

Cela n'empêche pas que je ne le connoisse.

LA BARONNE.

Les Vers que vous venez de lire, suffisent pour vous prévenir en sa faveur.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, Madame, si je vous dis qu'ils font un effet tout contraire.

LA BARONNE.

Et moi, je veux que vous les trouviez excellens.

ANGELIQUE.

Très-volontiers, pourvû que je n'en épouse point l'Auteur.

LA BARONNE.

Et vous l'épouserez, & dès ce soir, en dépit de vous & de votre Pere; car je vois que vous l'avez gagné; mais ne comptez point sur lui, je vous en avertis: quoiqu'il m'échape quelquefois, il en revient toujours à ce que je veux. Quel bruit est-ce que j'entends ? C'est le Jardinier qui querelle son Valet aparemment.



SCENE IV.

LA BARONNE, ANGELIQUE, LEANDRE & L'OLIVE *déguisez en Païsans.*

L'OLIVE *à Léandre.*

OH, oh, Monsieur le paresseux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croisez & vous donner du bon tems?

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il, Maître Pierre?

L'OLIVE.

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler.

LEANDRE.

Eh morgué, doucement, Maître Pierre.

LA BARONNE.

Laisse-le en repos, j'ai quelques ordres à te donner. Il faut...

L'OLIVE.

Un petit moment. Tu prétens donc, maître yvrogne, manger le pain des honnêtes gens, sans le gagner?

LEANDRE.

Acoutez, Maître Pierre, vous êtes un brutal, sauf correction, mais je le sis aussi quand je m'y boute.

L'OLIVE.

Je suis un brutal, Monsieur le marousle! Si ce n'étoit le respect que j'ai pour Madame....

ANGELIQUE.

En vérité, Maître Pierre, il me semble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

L' O L I V E.

Avec votre permission, Mademoiselle, ce ne sont pas-là vos affaires. Je n'ai à répondre qu'à Madame: elle est la Maîtresse, & il n'y a personne ici qui ose dire le contraire.

L A B A R O N N E.

Tu as raison; mais écoute les ordres que je veux te donner. Ne manque pas...

L' O L I V E *à Léandre*.

Ah! je suis donc un brutal! As-tu bêché ce grand quarré du jardin où je veux planter des choux? As tu arrosé mes laituës? As tu nettoyé les allées du parterre?

L E A N D R E.

Pas encore, mais morgué...

L' O L I V E.

Mais morgué, tstigué, ventregué, tu n'es qu'un sot, entens-tu, Nicolas? Un fainéant, un sac à vin; un...

A N G E L I Q U E.

Le pauvre garçon me fait pitié. Ne souffrez pas, Madame, que Maître Pierre le traite si durement.

L A B A R O N N E *à l'Olive*.

Ecoute, mon ami, en un mot comme en cent, je veux que personne ne gronde céans, si ce n'est moi.

L' O L I V E.

Morgué, Madame, si vous ne voulez pas que je gronde, baillez-moi donc mon congé.

L A B A R O N N E.

Hé bien! tu gronderas tantôt; mais à present je veux que tu m'écoutes. N'est-ce pas toi qui m'as donné ce garçon-là?

L' O L I V E.

Ça est vrai.

L A B A R O N N E.

Ne m'as tu pas dit que c'étoit un bon enfant?

L' O L I V E.

J'en demeure d'accord.

LA BARONNE.

Que tu le connoiſſois, & que tu répondois de lui comme de toi-même ?

L'OLIVE.

Je n'en diſconviens pas ; je lui ai baillé ma protection.

LA BARONNE.

Cependant tu l'accables d'injures, & tu veux me donner mauvaiſe opinion de lui preſéntement.

L'OLIVE.

Morgué, c'eſt qu'il veut ſe mêler de jaſer, au lieu de faire ſa beſogne.

LA BARONNE.

De jaſer ! & ſur quoi ?

L'OLIVE.

Sur vous, ſur Monſieur le Baron, ſur Mademoiſelle Angélique.

LA BARONNE.

Ah, ah ! ceci n'eſt pas mauvais : & que dit-il de nous ?

L'OLIVE.

On le prendroit pour un innocent ; mais morgué ne vous y fiez pas : c'eſt un ſonge-creux, je vous en avertis.

LA BARONNE.

Mais encore, que dit-il de Monſieur le Baron ?

L'OLIVE.

Il dit....

LEANDRE.

Ne l'écoutez pas, Madame, je vous prie.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, je ſuis bien-aiſe de ſçavoir vos penſées, Monſieur Nicolas. Hé bien ?

L'OLIVE.

Hé bien, Madame, quand Monſieur le Baron nous ordonne quelque choſe, ſçavez-vous bien ce que dit Nicolas ?

LA BARONNE.

Quoi ?

L'OLIVE.

Morgué, ce dit-il, ça mérite confirmation.

LA BARONNE.

Comment confirmation ! Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

L'OLIVE.

Ça ſignifie qu'il ſe moque des ordres de Monſieur ; & qu'il ne veut jamais les ſuivre, qu'après que vous les avez confirmez.

LA BARONNE.

Mais vraiment, cela n'eſt point ſot.

L'OLIVE.

Enſuite il ſe met à parler de vous, & il n'y a pas moyen de le faire finir.

LA BARONNE.

A parler de moi ! Et quels ſont ſes diſcours ?

L'OLIVE.

Par la ventreguoi, ce dit-il, la brave Femme que ſte Madame la Baronne ! All'a pu d'eſprit dans ſon petit doigt, que Monſieur le Baron dans tout ſon corps. Morgué qu'alle a bon air ! qu'alle a bonne mene ! Que je ſis aiſe quand je la vois !

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas ! Sa phyſionomie m'a plû d'abord !

LEANDRE.

Grand marci, Madame....

LA BARONNE *à Angélique.*

Il n'eſt point mal bâti, ce garçon-là.

ANGELIQUE.

Non vraiment, Madame.

LEANDRE *faiſant des révérences niaiſes.*

Ah ! vous vous moquez.

LA BARONNE.

Il a les yeux vifs, & le regard touchant.

ANGELIQUE.

Oui, je m'en aperçois.

LEANDRE *tournant son chapeau.*

Oh, pour ce qui est d'en cas de ça...

LA BARONNE.

Hé, que pense-t'il de ma Fille?

L'OLIVE.

Oh, dispensez-moi de le dire en presence de Mademoiselle.

LA BARONNE.

Non, non, je veux sçavoir à fond tous ses sentimens. Cela me divertit.

L'OLIVE.

Hé bien, Madame, puisqu'il faut vous déclarer tout, Mademoiselle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGELIQUE *en souriant.*

Je suis fort malheureuse, Monsieur Nicolas.

LEANDRE *cachant son visage avec son chapeau.*

Oh! pardonnez-moi, Mademoiselle.

L'OLIVE.

Il dit, Madame, qu'elle a l'air d'être votre Mere, & que vous avez l'air d'être sa Fille.

ANGELIQUE.

Il a raison.

LEANDRE.

Ça vous plaît à dire.

L'OLIVE.

Et qu'il aimeroit mieux épouser vingt Femmes comme vous, l'une après l'autre, que deux Filles comme Mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est réjouissant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma santé.

LEANDRE.

Oh! Madame.

LA BARONNE.

Prens, te dis-je. Maître Pierre, je vous dé-

fens de maltraiter ce garçon-là, ni d'effets, ni de paroles.

L'OLIVE.

Ça suffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui, qu'on le nourrisse bien, qu'on le laisse dormir tant qu'il voudra, & qu'on n'épuise point ses forces par un travail excessif. (*A Angélique.*) Je vois que vous lui voulez du mal de ce qu'il me trouve plus aimable que vous. A propos il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner. Je prétens qu'il soit magnifique, & digne de la compagnie qui nous vient. Retournez à votre jardin, mes enfans. Un petit mot, Nicolas. Je vous ordonne de m'aporter un bouquet tous les matins: n'y manquez pas, je vous en avertis.

LEANDRE.

Ho! je n'ai garde.

SCENE V.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE.

(*Dès que la Baronne est sortie, ils se mettent tous trois à rire, en regardant si on ne les écoute point.*)

L'OLIVE.

HE bien, qu'en dites-vous, Mademoiselle? Ne jouons-nous pas bien nos rôles?

ANGELIQUE.

A ravir, & vous m'avez extrêmement divertie l'un & l'autre; il n'y a qu'une chose qui m'a choquée, c'est que tu traites ton Maître trop rudement.

L' O L I V E.

C'eſt pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs, je vous avoue que je ne ſuis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaiſir pour un Valet-de-chambre, d'apeler impunément ſon Maître marouſle, yvrogne, coquin, pareſſeux ? Je rends aujourd'hui à Monſieur les belles épithétes dont il m'honore tous les jours.

L É A N D R E *en riant.*

Mon tems reviendra, laiſſe moi faire. (*à Angélique.*) Mais ſuprimons les diſcours inutiles. Laiſſez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reſte encore, de baiſer cette main qu'on veut me ravir.

A N G E L I Q U E.

N'oubliez pas, au moins, de porter tous les matins un bouquet à ma Mere.

L' O L I V E.

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

A N G E L I Q U E.

Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flâté de cette commiſſion ?

L E A N D R E.

En vérité, je vous admire. Comment pouvez-vous être aſſez tranquile, pour me plaiſanter dans l'état où nous nous trouvons ? Songez-vous que mon Rival eſt ſur le point d'arriver ?

A N G E L I Q U E.

Et de m'épouſer, qui pis eſt. Le danger eſt encore plus preſſant que vous ne croyez. Ma Mere veut qu'on ſigne aujourd'hui le Contrat, & que la nôce ſe faſſe immédiatement après.

L E A N D R E.

Et c'eſt en riant que vous m'annoncez cette nouvelle ? Ah, cruelle pourriez-vous conſentir à ma perte ? Ce ſera donc en vain que je vous aurai ſuivie ſecrettement depuis Paris juſqu'ici ; que nous nous y ſerons introduits l'Olive & moi, lui en qualité de

Jardinier, moi comme ſon Valet; & qu'à la faveur de ce déguiſement, je me ſerai conſervé le bonheur de vous voir ? Une intrigue auſſi-bien imaginée, ſi heureuſement conduite, n'aura d'autre ſuccès que celui de me rendre ſpectateur du triomphe de mon Rival, & de me réduire au dernier deſeſpoir, tandis que vous vous livrerez tranquilement à l'indigne Epoux que l'on vous deſtine ? C'eſt donc-là la récompenſe de ma fidélité ! Ce ſont donc-là les fruits de la foi que nous nous ſommes donnée !

ANGELIQUE.

Ah, vous voilà monté ſur le ton tragique! Il vous ſied fort bien, Léandre, & vous déclamez à merveille; mais je n'aime point ce ton-là. Rentrons dans le naturel. Le péril eſt preſſant, je l'avoue; cependant il n'eſt pas inévitable. Léandre, je vous aime plus que jamais, & je vous jure ſans emphaſe, & ſans exclamation, que je n'aimerai & n'épouſerai jamais que vous. Voilà le premier point de mon diſcours.

L'OLIVE.

Venons au ſecond.

ANGELIQUE.

Monſieur des Mazures arrive aujourd'hui pour m'épouſer; & moi, j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

L'OLIVE.

Primò ?

ANGELIQUE.

De le dégoûter de ma perſonne, & de le forcer à rompre ſes engagemens.

L'OLIVE.

Fort bien. *Secundò ?*

ANGELIQUE.

De me ſauver d'ici par la petite porte du Jardin dont j'ai la clef, & de m'aller jetter dans un Cou-

vent, si le premier expédient ne réussit pas.

LEANDRE.

Hé! comment pourriez-vous réussir à dégoûter de vous mon Rival? Cela est impossible, vous êtes trop parfaite.

ANGELIQUE.

Ne vous aveuglez point, & laissez-moi faire; mais il faut que de votre côté vous travailliez adroitement à faire revenir ma Mere de ses préjugez pour lui.

L'OLIVE.

Nous avons déja concerté différens moyens pour cela.

ANGELIQUE.

Je connois à fond le personnage qu'on me destine. C'est un Provincial très-fat, qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'Univers, & qui s'est mis en tête qu'une Fille n'a de mérite, qu'autant qu'elle a de science & d'esprit. Il compte en même tems de trouver en moi un prodige d'esprit & de science, selon l'idée que mon Pere & ma Mere lui ont donnée de ma personne; & c'est sur ce pied-là qu'il me recherche.

L'OLIVE.

Je commence à entrevoir votre dessein.

ANGELIQUE.

Mon dessein est, d'avoir au plutôt quelques conversations particuliéres avec lui, d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance & de bêtise, qu'il ne puisse pas me souffrir. En un mot, je vais faire l'Agnès; & comme son systême est précisément le contraste de celui d'Arnolphe, ne doutez point qu'il ne me trouve la plus maussade créature du monde.

LEANDRE.

Rien n'est mieux imaginé. D'ailleurs, il ne fera

pas édifié des discours que nous lui tiendrons, l'Olive & moi, & nous nous promettons...

ANGELIQUE.

Paix, voici ma petite Sœur.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE, BABET.

BABET.

MA Sœur, ma Sœur, je viens vous faire mon compliment.

ANGELIQUE.

Et sur quoi?

BABET.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

ANGELIQUE.

Monsieur des Mazures est ici?

BABET.

Je viens de le voir.

ANGELIQUE.

Que je suis malheureuse!

BABET.

Que vous êtes heureuse au contraire! Vous allez être mariée. En vérité, les aînées ont un beau privilége, de passer comme cela devant leurs cadettes. Ah! c'est toi, Maître Pierre. Bonjour, bonjour, Nicolas.

LEANDRE.

Mademoiselle Babet, votre serviteur. Que vous êtes jolie!

BABET.

Vraiment oui, je la suis, je le sçais bien; c'est ce qu'on me disoit tous les jours à Paris, quand nous y demeurions, ma Sœur & moi. Mais ici il

n'y a personne que toi qui me le dise.

ANGELIQUE *à Léandre.*

Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

BABET.

Laissez-nous dire, & allez voir votre Prétendu, qui vous attend avec impatience.

ANGELIQUE.

Enfin le voilà donc arrivé ?

BABET.

Et très-arrivé, je vous jure. Je l'ai vû descendre de carosse. Ah, le beau carosse ! Je crois que c'est un Fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris. Les glaces en sont vitrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

L'OLIVE.

Cela est d'un goût tout nouveau.

BABET.

Ses trois chevaux sont encore plus étonnans que son carosse.

ANGELIQUE.

Comment, il est venu à trois chevaux ?

BABET.

Oui, en arbalête. Celui qui fait la pointe est noir, borgne & boiteux.

LEANDRE.

Fort bien.

BABET.

Le second est gris pommelé ; le troisiéme est de toutes couleurs, & plus haut d'un pied que les deux autres, & si maigre, si maigre, que les os lui percent la peau.

ANGELIQUE.

Voilà le digne équipage d'un Poëte de campagne.

L'OLIVE.

Ma foi, il est encore mieux monté que ceux de Paris.

BABET.

Comment, Maître Pierre, vous avez donc été à Paris ?

L'OLIVE.

Oh ! voirement oui, Mademoiselle, j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

BABET.

Je suis bien trompée, si je ne vous y ai vû.

ANGELIQUE.

Je ne puis m'empêcher de rire de la description qu'elle vient de nous faire du Char pompeux de Monsieur des Mazures.

BABET.

C'est une chose à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes éclopées ont voituré ici cinq Originaux, sans compter le Cocher, & deux Manans qui étoient derriére le carosse ? Aussi se sont-elles couchées en arrivant.

L'OLIVE.

Les pauvres animaux n'en releveront pas.

ANGELIQUE.

Et qui sont donc ces quatre personnes qui font cortége à Monsieur des Mazures ?

BABET.

Monsieur le Comte & Madame la Comtesse des Guerets, Monsieur le Président de l'Election, & Madame sa chére Epouse ; car c'est ainsi qu'il l'apelle.

L'OLIVE.

Et comment diable avoient-ils pû s'emballer tous ensemble ?

BABET.

Comme le carosse ne peut tenir que deux personnes, Madame la Comtesse étoit sur les genoux de Monsieur des Mazures. Madame la Présidente sur ceux de Monsieur le Comte. Ils disent que cela s'est fort bien passé, excepté qu'ils ont versé deux

fois

fois en chemin. Bêtes & gens, tout est crotté depuis la tête jusqu'aux pieds.

ANGELIQUE.

Et n'y a-t-il personne de blessé ?

BABET.

Personne.

ANGELIQUE.

Quoi ! pas même Monsieur des Mazures ?

BABET.

Il en est quitte pour une bosse à la tête, & deux ou trois écorchures, parce qu'heureusement ils ont versé dans la boue.

ANGELIQUE.

Que n'ont-ils versé dans la riviere !

BABET.

J'entends du bruit, c'est aparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

ANGELIQUE.

Et moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plus tard que je pourrai. (*A Léandre.*) Suivez-moi Nicolas.

BABET.

Maitre Pierre, allons jaser dans le Jardin.



SCENE VII.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE BARON, LA BARONNE, Mr DES MAZURES.

(On ouvre les deux battans de la porte du fond du Théâtre, où l'on voit tous les Acteurs qui doivent entrer, faire de grandes cérémonies.)

LA COMTESSE.

MAdame la Baronne.

LA BARONNE.

Ah! Madame la Comtesse, je suis dans mon Château, & vous me permettrez d'en faire les honneurs.

LA COMTESSE.

Passez donc, s'il vous plaît, Madame la Présidente.

LA PRESIDENTE *d'un ton précieux.*

Juste Ciel! que me proposez-vous, Madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Hé! de grace, Madame la Présidente.

LA PRESIDENTE.

Mais, mais en vérité, vous me rendez confuse; Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Mais, Madame.

LA PRESIDENTE.

Mais, Madame.

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner.

LA PRESIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

Mr DES MAZURES *se mettant entre elles.*

Je vois bien, Mesdames, qu'il vous faut l'entremise d'un homme de tête, pour ajuster ce différend. Donnez-moi la main l'une & l'autre.

(*Elles lui donnent la main, & il les tire toutes deux ensemble sur le Théâtre, après quoi le Comte & le Président font les mêmes cérémonies à la porte. Le Baron & la Baronne allant tantôt à l'un & tantôt à l'autre pour les faire passer.*)

LE COMTE.

Monsieur le President, j'espere que vous ne serez pas si cérémonieux que Madame la Presidente.

LE PRESIDENT.

Monsieur le Comte, je sçais aussi bien mon devoir que ma chere Epouse.

LE COMTE *d'un ton brusque.*

Oh! parbleu, vous passerez.

LE PRESIDENT *d'un ton doucereux.*

Sur mon honneur, je ne passerai pas.

LE COMTE *s'apuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici jusqu'à ce soir.

LE PRESIDENT *s'apuyant de l'autre côté.*

Et moi je garderai mon poste jusqu'à demain matin.

LE COMTE.

Tête-bleu! on m'assommera plûtôt que de me faire démarer d'ici.

LE PRESIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, plutôt que de me faire déguerpir.

Mr DES MAZURES.

Vous verrez, Messieurs, que je suis destiné à terminer ici toutes les disputes de civilité.

(Il sort, leur donne la main comme aux Dames, pour les faire passer tous deux ensemble ; ils resistent l'un & l'autre, & il les tire si fort, qu'il fait un faux pas, tombe, & les entraîne avec lui.)

LE BARON *accourant.*

Ah, Messieurs, ne vous êtes-vous point blessez ?

LA COMTESSE *relevant son Mari.*

Mon cher Comte.

LA PRESIDENTE.

Mon cher Epoux.

LA BARONNE *courant à Mr des Mazures.*

Mon cher Cousin.

Mr DES MAZURES *se relevant avec peine.*

C'est une belle chose que la politesse ! Croiriez-vous bien qu'elle ne régne plus que dans les Provinces ? Vivent les Provinces pour les maniéres ! On se pique à Paris d'un petit air aisé, qui est la grossiéreté même.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Je croyois que c'étoit à Paris où l'on aprenoit les belles maniéres.

Mr DES MAZURES.

Hé fi donc, avec votre Paris. On n'y a pas le sens commun. Le diable m'emporte, Madame, si on y sçait ce que c'est que cérémonie. Qu'un homme de qualité, comme moi, par exemple, passe dans vingt ruës de suite, il ne se trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'avise de le saluer. Les conditions n'y sont point distinguées. Un petit Commis de la Douane y marche aussi fiérement qu'un Colonel, & vous prendriez une Procureuse au Châtelet pour une Présidente.

LA PRESIDENTE.

Pour une Présidente ? Mais en vérité, cela est monstrueux.

Mr DES MAZURES.

Dans les maisons, aux spectacles, aux Eglises, s'agit il d'entrer ou de sortir, vous croyez qu'on se fait des politesses comme ici ? Point du tout. C'est à qui entrera, ou à qui sortira le premier.

LA COMTESSE *d'un air d'étonnement.*

Ah! ha! quelle grossiereté!

Mr DES MAZURES.

Je veux être un coquin, Madame, si je n'en suis scandalisé jusqu'au fond du cœur. La premiére visite que je rendis à Paris, ce fut chez une Dame de condition, qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fît les civilitez qui m'étoient dûës. Je crûs qu'au nom de Mr des Mazures il s'alloit faire un mouvement général, & que chacun se léveroit pour m'offrir sa place.

LA BARONNE.

Cela étoit dans l'ordre.

Mr DES MAZURES.

Je veux être damné, si de dix hommes & d'autant de Dames qui jouoient dans la salle, une seule ame se leva pour me faire honneur. La Dame du logis, sans quitter ses cartes, ni souffrir que personne s'interrompît, se contenta de s'écrier, Hola, quelqu'un, aprochez un siége à Monsieur; ensuite, aprés m'avoir invité légerement à m'asseoir, elle se remit à jouer sur nouveaux frais, sans qu'elle, ni qui que ce fut de la compagnie, s'avisât de me faire le moindre compliment, ni de me fournir l'occasion de faire briller mon esprit.

LA PRESIDENTE.

Mon Dieu, que de belles pensées perduës!

Mr DES MAZURES.

C'étoit un meurtre; car j'étois tout rempli de choses admirables. Quand je sortis, je fis grand bruit, afin que tout le monde se levât pour me reconduire.

LE BARON.

Hé bien ?

Mr DES MAZURES.

Bon : j'étois hors de la salle, qu'on ne s'étoit pas seulement aperçu que je me fusse levé. J'allai dans deux ou trois autres maisons. Croiriez-vous bien que j'y fus reçu avec aussi peu de cérémonie ?

LA COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance.

Mr DES MAZURES.

Oh ! je me vengeai bien aussi.

LE BARON.

Et de quelle maniére ?

Mr DES MAZURES.

Parbleu, je ne restai que vingt-quatre heures à Paris, j'en partis sans aller à la Cour.

LA PRESIDENTE.

Je crois que tout Paris fut bien mortifié.

Mr DES MAZURES.

Ah ! je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Voilà comme il faut montrer à vivre à une Ville impolie.

Mr DES MAZURES.

Mais le feu de la conversation m'entraine, & me fait oublier que mon Soleil n'est point ici.

Ne puis-je sçavoir en quels lieux
Il fait briller le feu des rayons de ses yeux ?

LA BARONNE.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en Vers.

LA COMTESSE.

Vraiment oui, Madame, cela ne lui coûte rien.

Mr DES MAZURES.

La langue des Dieux est ma langue maternelle.

LA COMTESSE.

Qu'il a d'esprit !

Mr DES MAZURES *d'un air de confiance.*

Oh ! Madame.

LA PRESIDENTE.

Il en a plus qu'il n'est gros.

Mr DES MAZURES.

Mais, mais, Madame.

LA BARONNE.

Il est toujours brillant, & toujours nouveau.

Mr DES MAZURES.

Oh ! palsanbleu, Madame.... Je m'en vais bien m'exercer avec le bel Ange qu'on me destine ; car on dit que c'est un prodige.

LA BARONNE.

Ecoutez, ce n'est pas parce que c'est ma Fille, mais je vous avertis qu'elle vous surprendra.

LE BARON.

C'est une Fille qui sçait tout.

Mr DES MAZURES.

Parbleu, nous aurons de vives conversations : que de saillies, que de pointes, que de fines équivoques !

Je brûle de voir cette belle
Qui va me donner le transport :
Déja mon cœur ne bat plus que d'une aile ;
A l'aide ! je meurs, je suis mort.

LA COMTESSE *embrassant la Baronne.*

Ma chere Baronne, c'est un impromptu.

LA BARONNE.

Qui n'est pas fait à loisir, je vous en réponds.

LE BARON *frapant de sa canne.*

Corbleu, voilà un furieux génie !

LA PRESIDENTE.

C'est une source inépuisable.

LA COMTESSE.

Il surprend toujours.

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot qui ne mérite d'être imprimé.

(Pendant tous ces aplaudissemens, Mr des Mazures se mire & s'ajuste en sifflant.)

MR DES MAZURES.

Je veux vous conter la dispute que j'ai eue avec deux beaux esprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour....

LA BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le Jardin. Allons y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait servi.

MR DES MAZURES.

Allons, nous y pourrons trouver
La belle pour qui mon cœur brûle.
C'est mon Omphale, & je veux lui prouver
Qu'en amour je suis un Hercule.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, LEANDRE, L'OLIVE.

LEANDRE.

PArgué, Madame, je ne sçaurois deviner pourquoi vous nous querellez. J'avons eu dessein de faire honneur à votre Gendre. Je l'y avons fait de biaux complimens qu'il a pris pour des injures. Est-ce notre faute s'il a l'esprit mal tourné? Il est fâché? Eh bien, qu'il se défâche. Je m'en gobarge.

LA BARONNE.

Ah, ah, ceci n'est pas mauvais. Vous faites l'entendu, Monsieur Nicolas? Mais ne le prenez pas sur ce ton là, car je pourrois bien vous chasser, je vous en avertis.

LEANDRE.

Eh bian, bian, si vous me chassez, je sçais bian ce que je ferai.

LA BARONNE.

Et que ferez-vous?

LEANDRE *mettant les mains sur ses côtés.*

Je m'en irai.

LA BARONNE.

Le petit brutal!

LEANDRE.

J'aurai regret de vous quitter, car au fond, je me sens de l'amiquié pour vous. Vous avez je ne sçais quoi qui m'attache; mais morgué, ça ni fait rian

Vous me menacez de me bailler mon congé, & moi, je le prends. Serviteur.

LA BARONNE.

Mais écoutez donc, Nicolas....

LEANDRE.

Non, morgué, il n'y a pus de Nicolas. Je ne sis qu'un pauvre garçon Jardinier, mais j'ai de l'honneur. Je vous baise les mains.

LA BARONNE.

Et moi, je veux que vous restiez. Maître Pierre, faites-lui donc comprendre qu'il me manque de respect.

L'OLIVE.

Eh, Madame, laissez-le aller; vous ne manquerez pas de garçons Jardiniers.

LA BARONNE.

Je n'en manquerai pas, je l'avoue, mais je n'en trouverai point qui me conviennent comme celui-ci. Tu m'as assuré qu'il sçavoit le métier en perfection.

L'OLIVE.

S'il le sçait, Madame, c'est le meilleur ouvrier de France. Tout le défaut qu'il a, comme je vous l'ai dit, c'est qu'il est paresseux.

LA BARONNE.

Oh, je le corrigerai de ce défaut-là. Il est jeune, il se formera. Entre-nous, Maître Pierre, ce petit air de fierté qu'il vient de prendre, ne lui sied point mal. Je ne sçais si je me trompe, mais je lui trouve du noble & du gracieux.

L'OLIVE.

Et moi aussi. Tenez, tenez, remarquez comme il vous regarde. Je gage, morgué, qu'il n'a pas pû d'envie de s'en aller, que vous de le chasser d'ici.

LA BARONNE.

Crois-tu cela ?

L'OLIVE.

Je vous en réponds.

LA BARONNE.

Eh bien, qu'il me demande pardon bien.... tendrement, bien respectueusement. je veux dire, & j'oublirai ses impertinences.

L'OLIVE.

Ecoute, Nicolas, il n'y a qu'un mot qui sarve: Madame est fâchée contre toi, mais alle est fâchée d'être fâchée. Allons, demande lui pardon bian tendrement, n'est-ce pas, Madame?

LA BARONNE.

Tendrement, respectueusement, comme il voudra.

LEANDRE.

Pardon! Je n'en ferai rien, alle est trop affolée de son Monsieur des Mazures.

L'OLIVE.

Ça est vrai. Mais que veux-tu, Nicolas? Quoiqu'il ne soit pas degne de son esteme, alle croit que c'est un homme marveilleux.

LEANDRE.

Ly? morgué, ce n'est qu'un bavard, un éçarvellé, un diseux de rian.

L'OLIVE.

Ça est vrai, ça est vrai; mais Madame ne voit point tout ça.

LEANDRE.

Ventreguoi, c'est ce qui me fâche.

L'OLIVE *à la Baronne.*

Vous voyez qu'il n'y a point moyen de le convartir sur votre Gendre. Il s'est pris d'avarsion pour ly.

LA BARONNE.

Mais d'où vient cela? Mon Cousin me paroît si aimable!

LEANDRE.

Vos yeux sont donc bian différens des mians ! J'ai vû biaucoup de biaux Monsieurs, mais je n'en ai point vû de si maussade que stila.

LA BARONNE.

Vous verrez que c'est ma Fille qui l'a prévenu contre mon Cousin.

LEANDRE.

Non pargué, c'est ly-même. Votre Fille ! vla encore une belle mijaurée ! Je me soucie bian de ce qu'alle pense. Il n'y a que vous qui pissiez me faire penser ce que vous voulez ; excepté sur Mr des Mazures dà. Tatigué le sot animal !

LA BARONNE.

Oh, c'en est trop, & vous sortirez.

L'OLIVE *bas à Léandre.*

Raccommodez vous. Ceci va trop loin.

LEANDRE *bas à L'Olive.*

Ne crains rien. Je me raccommoderai quand il me plaira. Je tiens la bonne Femme.

LA BARONNE.

Que dit-il ?

L'OLIVE.

Il dit, qu'il vous pardonne.

LA BARONNE.

Comment ! qu'il me pardonne ?

L'OLIVE.

Oui, & qu'il mourra de douleur si vous le mettez dehors.

LA BARONNE.

Le pauvre enfant !

L'OLIVE *à Léandre.*

Allons, qu'on se mette à genoux, & qu'on lui baise la main.

LEANDRE *lui baisant la main, & d'un air tendre.*

Ma chere Maîtresse !

LA PRESIDENTE.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

Mr DES MAZURES *ſe mettant entre elles.*

Je vois bien, Meſdames, qu'il vous faut l'entremiſe d'un homme de tête, pour ajuſter ce différend. Donnez-moi la main l'une & l'autre.

(*Elles lui donnent la main, & il les tire toutes deux enſemble ſur le Théâtre, après quoi le Comte & le Préſident font les mêmes cérémonies à la porte. Le Baron & la Baronne allant tantôt à l'un & tantôt à l'autre pour les faire paſſer.*)

LE COMTE.

Monſieur le Preſident, j'eſpere que vous ne ferez pas ſi cérémonieux que Madame la Preſidente.

LE PRESIDENT.

Monſieur le Comte, je ſçais auſſi bien mon devoir que ma chere Epouſe.

LE COMTE *d'un ton bruſque.*

Oh! parbleu, vous paſſerez.

LE PRESIDENT *d'un ton doucereux.*

Sur mon honneur, je ne paſſerai pas.

LE COMTE *s'apuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici juſqu'à ce ſoir.

LE PRESIDENT *s'apuyant de l'autre côté.*

Et moi je garderai mon poſte juſqu'à demain matin.

LE COMTE.

Tête-bleu! on m'aſſommera plûtôt que de me faire démarer d'ici.

LE PRESIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, plutôt que de me faire déguerpir.

Mr DES MAZURES.

Vous verrez, Meſſieurs, que je ſuis deſtiné à terminer ici toutes les diſputes de civilité.

L'OLIVE.

Morgué, c'est un tresor qu'une Femme complaisante.

LE BARON.

Oh ! pour cela, je puis me vanter que le Ciel m'en a donné une, qui n'a de volontez que *les* miennes.

L'OLIVE.

Ça est bian rare, mais ça est bian admirable.

LE BARON.

Dites-moi un peu, ma chére Baronne, pourquoi donniez-vous congé à ce pauvre Nicolas ?

LA BARONNE.

Comment ! Ne vous êtes-vous pas aperçu qu'il s'est moqué de Mr des Mazures, en faisant semblant de le complimenter ?

LE BARON.

Moi ? non, je n'ai point senti cela. Mais je crois que vous avez raison.

LA BARONNE.

Mon Cousin l'a bien senti, lui.

LE BARON.

Tout de bon ?

LA BARONNE.

Il en est très-piqué.

LE BARON.

Comment diantre !

LA BARONNE.

J'en faisois des reproches à Maître Pierre, & à Nicolas.

LE BARON.

Eh bien ?

LA BARONNE.

Maître Pierre m'a assuré qu'il n'y avoit point entendu de mal, & sur le champ je lui ai pardonné.

LE BARON.

Vous avez bien fait.

LA BARONNE.

Mais il a plû à ce drôle-ci de faire le mutin, de me dire qu'il se moquoit de la colére de mon Gendre....

LE BARON *le regardant d'un œil courroucé.*

Cela est bien effronté !

LA BARONNE.

Et d'ajouter cent sottises sur son sujet.

LE BARON.

Oui dà ! Oh vous aviez raison de le chasser, & je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Je ne vous fais ce recit, mon cœur, que pour vous prouver que c'étoit par bonnes raisons que je lui donnois son congé.

LE BARON.

Très-bonnes ; je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Et qu'il n'y avoit qu'un excès de complaisance pour vous, qui pût me forcer à lui pardonner.

LE BARON.

Très-obligé. Je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Mais, mon cœur, puisque vous m'avez engagée à oublier cette offense, voilà qui est fait, je n'y pense plus.

LE BARON.

N'importe. Il ne faut point garder un impertinent comme celui là.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, mon cœur, c'est un joli garçon, comme vous le disiez tout à l'heure. Il nous sera fort utile, & je tâcherai de m'en accommoder.

LE BARON.

Non pas, s'il vous plaît ; je ne puis souffrir d'insolens chez moi : je veux qu'il sorte.

LA BARONNE *d'un ris forcé.*

Oh! il ne sortira pas.

LE BARON.

Non.

LA BARONNE.

Non, vous dis-je.

LE BARON.

Corbleu, cela sera, si je l'ai résolu.

LA BARONNE.

Je le sçais bien, mon cher Baron. Mais je vous prierai tant, je vous prierai tant de pardonner à ce pauvre garçon, que vous aurez cette bonté-là pour moi.

LE BARON.

Ah! Si vous m'en priez, c'est une autre affaire. Mais vous êtes trop bonne.

LA BARONNE.

Cela est vrai.

LE BARON.

Trop indulgente, trop facile.

LA BARONNE.

J'en demeure d'accord.

LE BARON.

Vous n'avez non plus de fiel qu'un pigeon.

LA BARONNE.

Que voulez-vous? Il vaut mieux pécher par trop de bonté, que par trop de rigueur.

LE BARON.

Que cela est bien dit! Sans adieu, m'amour, je m'en vais rejoindre la Compagnie.

LA BARONNE *le baisant.*

Jusqu'au revoir, mon cœur.

LE BARON.

Vous êtes une Femme impayable.

L'OLIVE.

Oh! morgué, elle vaut tout au moins son pesant d'or.

SCENE III.

LA BARONNE, LEANDRE, L'OLIVE.

LA BARONNE.

HE bien, mon pauvre Nicolas, tu vois qu'on t'alloit chaſſer, ſi je n'euſſe pas pris ton parti.

LEANDRE.

Bon, chaſſer ! Je m'embaraſſe morgué bian de ce que dit Mr le Baron. Toutes ſes réſolutions ſont des coups d'épées dans gliau. Ne ſçais-je pas que ſa volonté n'eſt qu'une gironette, que vous faites tourner du côté que vous ſoufflez ?

LA BARONNE *à l'Olive.*

Voilà un malin pendart !

L'OLIVE.

Je vous le diſois bian, c'eſt un ſonge-creux.

LA BARONNE.

Eſt-ce que tu crois que je gouverne mon Mari ?

LEANDRE.

Si vous le gouvarnez ? Vous ly faites morgué voir des étoiles en plein midi. Tatigué que vous êtes fûtée !

LA BARONNE.

Moi ?

LEANDRE.

Ah, ah ! Je vous admire queuquefois. Vous n'êtes jamais tant la maîtreſſe, que quand vous faites ſemblant de ne l'être pas. Vous ne dites pas : Je veux ; mais vous faites vouloir. Vous ſçavez que Mr le Baron eſt glorieux ; vous ly laiſſez les airs de maître, & vous en avez tout le pouvoir.

LA BARONNE.

Qu'on me dise après cela que les Païsans sont des sots. Y a t'il personne au monde qui raisonne plus finement que ce drôle là ? Oh çà, puisque tu as de l'esprit, je veux que tu me parles librement, cela me divertit ; & d'ailleurs tes discours sont sans conséquence. Dis moi un peu, tu n'aprouves donc pas que je donne ma Fille à Mr des Mazures ?

LEANDRE.

Non, morgué, je ne l'aprouve pas.

L'OLIVE.

Ah ! vraiment il n'a garde. Depuis que vous voulez marier votre Cousin à Mademoiselle Angélique, Nicolas est devenu de si mauvaise himeur, qu'il n'y a pas moyan de vivre avec ly.

LA BARONNE.

Cela est admirable ! Et de quoi vous mêlez-vous ?

LEANDRE.

C'est que je sis amoureux...

LA BARONNE *en colére.*

De ma Fille ?

LEANDRE.

Non ; de votre honneur. Tout le monde se moquera de vous, si vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE *en riant.*

Je vous dis qu'il faudra que je le consulte pour disposer de ma Fille.

LEANDRE.

Morgué, vous n'en feriez pas pus mal. Si vous me consultiez, je sçais bian à qui vous la bailleriez.

L'OLIVE.

Et moi aussi.

LA BARONNE.

Et à qui ?

LEANDRE.

A celui qu'alle aime, & non à celui qu'alle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh oh ! tu me parois bien instruit ! Est-ce que ma Fille t'a choisi pour son confident ?

LEANDRE.

Non. Mais je boutrois ma main au feu, qu'alle est enragée d'épouser Mr des Mazures ; & alle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort !

LEANDRE.

Non voirement. Il n'y a pas pus d'une heure que je connois votre Cousin, & je ne pis le souffrir, moi qui vous parle. Sa Philosomie m'a choqué d'abord, je vous le dis tout net, & je me sis morgué bian aparçu, que Mademoiselle Angélique en étoit encore pus choquée que moi.

LA BARONNE.

Cela n'importe ; je veux qu'elle l'épouse.

LEANDRE.

Oh ! vous voulez, vous voulez ; ça est bian aisé à dire, mais ça n'est pas encore fait, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Non, mais cela sera fait ce soir, indubitablement.

LEANDRE.

Ça causera du charivari, je vous le prédis.

LA BARONNE.

Je me mocque de tout, il faut qu'elle obéisse.

LEANDRE.

Et si alle ne le peut pas ? Ne m'avez-vous pas dit, Maître Piarre, que vous ly aviez entendu parler avec Mademoiselle Babet, d'un certain Monsieur qu'alle aimoit à Paris, & que sa Tante vouloit ly bailler pour Mari ?

L'OLIVE.

Oui, morgué. Alle en est bian assottée. Alle dit que c'est un homme noble, qui n'a pas pus de vingt-cinq ans, qui a beaucoup de bian, qui est Colonel, qui

est bian bâti, qui a de l'esprit, de l'esprit, comme un enragé, & qui a été si fâché, si fâché, quand elle est partie pour en épouser un autre, qu'il a juré son grand juron, que si ça se faisoit; il viandroit ici tout exprès, pour couper les oreilles à votre Gendre.

LA BARONNE.

Pour lui couper les oreilles!

LÉANDRE.

Oui, & qu'il les attacheroit à la grande porte de votre Chaquiau.

LA BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne, & qu'il se joue à Mr des Mazures, il trouvera à qui parler. Mon Cousin est de mon sang, & cela suffit pour prêter le collet à tous les godelureaux de Paris.

L'OLIVE.

Palsangué, Madame, ne vous y fiez pas. De la maniére dont votre Fille parle de ce Monsieur-là, c'est un gaillard qui ne s'embarasseroit non pus de jetter votre Cousin par les fenêtres, que de boire un varre de vin. Je ne voudrois morgé pas jurer qu'il ne fût queuque part à roder ici aux environs.

LEANDRE.

J'en ai aussi queuque soupçon. Le diable m'emporte, s'il ne fait du tapage.

LA BARONNE.

Mais sçavez vous bien, mes enfans, que ce que vous dites là m'inquiéte fort? Il faut que j'aprofondisse cette affaire, & que j'en avertisse mon Gendre. Comment ma Fille dit-elle que se nomme ce Gentilhomme-là?

L'OLIVE.

Alle l'a dit plusieurs fois devant moi, mais je ne sçaurois m'en souvenir. Je crois que je te l'ai dit, Nicolas; t'en souviens-tu mieux?

LEANDRE.

Attendez, je crois qu'il s'apelle...... qu'il

s'apelle .... Lien .... Lian ... Lican ... palsangué je ne sçaurois débagouller ce peste de nom-là.

LA BARONNE.

N'est-ce pas Léandre ?

LEANDRE.

Oui, Léandre, vla ce que c'est.

LA BARONNE.

Voici mon Cousin fort à propos. Demeurez, il faut que je l'avertisse de ce que vous venez de m'apprendre.

SCENE IV.

LA BARONNE, LEANDRE, L'OLIVE, Mr DES MAZURES.

LA BARONNE *allant au-devant de son Cousin qui rêve.*

Mon cher Cousin, je suis dans une allarme effroyable.

Mr DES MAZURES.

Comment ? De quoi s'agit-il ?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez risque de la vie.

Mr DES MAZURES.

Cousine incomparable, je crois que vous avez raison. Je suis en danger de mourir d'impatience. Je cherche par-tout Mademoiselle votre Fille, je la demande à tous les Echos d'alentour; ils sont sourds à ma voix, & je ne puis trouver ma Déesse. J'ai un torrent de belles pensées qui vont me suffoquer, si elle ne vient pas leur ouvrir le passage.

L'enthousiasme me possède;
Inhumaine, barbare, accourez à mon aide!

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu! tréve aux belles pensées. Je vous dis...

Mr DES MAZURES.

Angélique est un Ange, & ses divins apas
Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.

LA BARONNE.

Faites-moi la grace de m'écouter.

LEANDRE *à l'Olive.*

Quel original!

Mr DES MAZURES *à part.*

Oui, elle est toute charmante, autant que j'en puis juger pour l'avoir entrevuë un instant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois; sçachez...

Mr DES MAZURES *à part.*

Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne.

LA BARONNE.

Je vous dis...

Mr DES MAZURES *à part.*

Car je vois qu'elle me fuit, pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh! ne m'écoutez donc pas.

Mr DES MAZURES.

Vous avez beau dire, je comprens son adresse, Rien n'est plus délicat, ni plus spirituel.

LA BARONNE.

Mon Cousin, vous mocquez-vous de moi?

Mr DES MAZURES.

C'est vous qui me plaisantez. Mais que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas, il n'est pas si sot que vous le croyez.

Mr DES MAZURES.

Parbleu! il en a pourtant bien la mine.

LEANDRE.

Patience, Monsieur des Mazures, je vous ferons connoître qui je sommes.

L'OLIVE.

Il y a des gens dans ce bas monde, qui pourront bian rabattre votre caquet.

Mr DES MAZURES *d'un air important.*

Dites-moi un peu, Messieurs les faquins, qui sont les gens qui rabattront mon caquet?

LEANDRE *le contrefaisant.*

Je ne nommons personne.

L'OLIVE *le contrefaisant aussi.*

Rira bian qui rira le darnier.

Mr DES MAZURES.

Qui rira le dernier! Je crois, Dieu me le pardonne, que ces marauts-là me menacent.

LA BARONNE.

Eh non, mon Cousin, vous ne les entendez pas. Ecoutez-moi un moment, & vous comprendrez ce qu'ils veulent dire.

Mr DES MAZURES.

Ce qu'ils veulent dire! C'est bien à eux à me dire quelque chose. Sans le respect que j'ai pour vous, ma Cousine, je leur aprendrois à parler à un homme de ma qualité.

LEANDRE *lui frapant rudement sur l'épaule.*

Ne vous échauffez pas, Monsieur des Mazures, ça pourroit avoir queuque mauvaise suite.

L'OLIVE *faisant de même.*

Ça est vrai, ça est vrai. Crachez des vers tout votre sou, mais par la ventregoi, ne gesticulez point, je vous en avartis.

Mr DES MAZURES.

Il est vrai que je me deshonorerois en châtiant moi même une si vile canaille; mais si j'apelle mes gens, je leur ferai donner les étriviéres.

L'OLIVE.

Vos gens ! Sont ils auſſi vigoureux que vos chevaux ?

LEANDRE.

On voit bian qu'ils ſont au ſarvice d'un Poëte ; ils ont morgué les dents pus longues que les bras.

Mr DES MAZURES *mettant la main ſur la garde de ſon épée, Léandre & l'Olive ſe mettent à rire.*

Il faut que j'anéantiſſe ces marauts-là.

LA BARONNE *l'arrêtant.*

Que faites-vous, mon Couſin ? Seriez-vous aſſez emporté pour fraper mes gens devant moi.

Mr DES MAZURES *d'un ton tragique.*

Rendez grace au reſpect que j'ai pour la Baronne ;
Sortez, faquins, ſortez, c'eſt moi qui vous l'ordonne.

(Léandre & L'Olive ſe mettent à rire encore plus fort.)

LA BARONNE.

Retirez-vous, mes enfans, & ſongez aux égards que vous devez à un Gentilhomme qui a l'honneur de m'apartenir.

L'OLIVE.

Je ſortons pour vous obéïr ; mais taitegué ! Je varrons s'il nous fera bailler les étriviéres.

LEANDRE.

Je vous baiſons les mains, Monſieur des Mazures, *(d'un ton tragique, comme celui qu'a pris Mr des Mazures.)* Venez promener vos belles penſées dans notre jardin, & je vous régalerons d'une ſalade.

(Ils s'en vont en ſe moquant de lui.)

***

SCENE

SCENE V.

LA BARONNE, Mr DES MAZURES.

Mr DES MAZURES.

VOilà deux maroufles bien effrontés ! Il semble qu'on les ait payés pour m'insulter ; mais s'ils continuent, ma belle Cousine, je serai obligé, en conscience, de les faire assommer.

LA BARONNE.

Il y a peu de tems qu'ils me servent ; c'étoient les meilleurs domestiques du monde. Rien n'étoit plus sage, plus réglé, plus respectueux. Je leur trouvois même trop de politesse pour des Jardiniers, mais depuis que vous êtes ici, je ne les reconnois plus ; ils vous ont pris en aversion, & ils se déchaînent contre vous à chaque instant.

Mr DES MAZURES.

Les Faquins !

LA BARONNE.

Il y a ici quelque dessous de cartes que nous ne voyons pas. Ne seroit-ce point ma Fille qui feroit agir & parler ces gens-ci ?

Mr DES MAZURES.

Et à quel propos ?

LA BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

Mr DES MAZURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas ?

LA BARONNE.

Oui vraiment je le crois ; elle l'a déclaré assez hautement, &, à vous dire le vrai, cela m'embarrasse.

Mr DES MAZURES.

Eh pourquoi, je vous prie ?

LA BARONNE.
La queſtion eſt excellente. Si elle vous épouſe malgré elle, croyez-vous qu'elle vous rende fort heureux ?
Mr DES MAZURES.
Non vraiment. Mais je vous réponds, moi, qu'elle m'épouſera de tout ſon cœur.
LA BARONNE.
Et ſur quoi fondez-vous cette confiance ?
Mr DES MAZURES.
Sur deux raiſons ſans replique. Mon mérite, & ſon bon goût.
LA BARONNE.
Ne vous y fiez pas. Je la crois prévenue pour quelque autre.
Mr DES MAZURES.
Tant mieux.
LA BARONNE.
Comment, tant mieux ?
Mr DES MAZURES.
Sans doute. En triomphant de ſa flâme amoureuſe,
Ma victoire en ſera d'autant plus glorieuſe.
LA BARONNE.
A ce qu'il me paroît, mon Couſin, vous avez aſſez bonne opinion de votre petite perſonne.
Mr DES MAZURES.
Quand on eſt accoutumé à vaincre, on ne craint point d'être battu.
LA BARONNE.
Ma Fille n'eſt pas une Provinciale, je vous en avertis ; & puiſqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle aime eſt un jeune Courtiſan des plus accomplis, à ce qu'on m'aſſure.
Mr DES MAZURES.
Et que m'importe ? Croyez vous qu'un Courtiſan puiſſe me ſurpaſſer en bonne mine, en eſprit, en graces, en talens, en vivacité, en tout ce qui peut

toucher & charmer un cœur ? Si Angelique étoit une bête, une innocente, peut-être que mes belles qualitez ne la fraperoient pas, mais étant aussi délicate, aussi spirituelle & aussi sçavante que vous le dites, il est aussi impossible qu'elle ne sympatise pas avec moi, qu'il est impossible que l'aiman n'attire pas le fer.

LA BARONNE.

Suposons tout ce que vous croyez, il est certain cependant que vous avez un Rival dangereux; qu'on croit qu'il est en ce païs ci; & qu'il est homme à vous insulter. Ainsi tenez vous sur vos gardes. Vous rêvez ?

Mr DES MAZURES.

Elle a beau se tenir en garde,
L'Amour, ce petit Dieu qui darde,
Sçaura si bien darder son cœur,
Que le mien tôt ou tard s'en rendra possesseur.

LA BARONNE.

Oh, vous m'impatientez! vous rêvez & vous faites des vers, au lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

Mr DES MAZURES.

Excusez, ma chere Cousine, je pelotte en attendant partie. J'ai une si haute idée de l'esprit de Mademoiselle votre Fille, que je tends tous les ressorts du mien pour ne pas demeurer court avec elle. Cette pensée m'occupe uniquement, & je serai incapable de vous écouter, jusqu'à ce que j'aye étalé tout mon mérite à ses yeux.

LA BARONNE.

La voici fort à propos; au premier mot elle va vous convaincre qu'elle est encore au dessus de sa réputation, & qu'il n'y a point de Fille en France qui ait plus d'esprit qu'elle. Au reste, je compte sur votre discrétion. C'est pourquoi je vous laisse ensemble.

Mr DES MAZURES.

Ne craignez rien, ma Cousine, le corps n'aura point de part à cette entrevûë ; ce ne sera qu'un assaut d'esprit. Tout mon embarras est de sçavoir, si j'attaquerai son cœur en Vers ou en Prose.

LA BARONNE.

En Prose, & point de Vers, si vous m'en croyez. (*A Angélique qui entre.*) Ma Fille, comme Monsieur doit être ce soir votre Mari, je vous laisse un moment avec lui, afin qu'il puisse voir que le portrait qu'on lui a fait de vous n'est point flatté ! Faites bien les honneurs de votre esprit, & songez que mon *Cousin* sera désormais l'unique personne à qui vous devez tâcher de plaire.

SCENE VI.

ANGELIQUE, Mr DES MAZURES,

Qui lui fait de profondes révérences, qu'Angélique lui rend par des révérences ridicules.

Mr DES MAZURES *à-part.*

POur une Fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches. (*Haut.*) Je crois qu'il faut nous asseoir, Mademoiselle, car nous avons bien de jolies choses à nous dire.

ANGELIQUE *d'un ton niais.*

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

Mr DES MAZURES *à part.*

C'est la pudeur aparemment, qui lui donne un air si déconcerté. (*Haut.*) Voulez-vous, Mademoiselle, que nous parlions en Vers ?

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

Mr DES MAZURES.

Eh bien, parlons donc en Prose.

ANGELIQUE.

Encore moins. Je n'aime point la Prose.

Mr DES MAZURES.

Oh, oh, cela eſt nouveau ! comment voulez-vous donc que nous parlions ?

ANGELIQUE.

Je veux que nous parlions . . . comme on parle.

Mr DES MAZURES.

Mais quand on parle, c'eſt en Proſe ou en Vers.

ANGELIQUE.

Tout de bon ?

Mr DES MAZURES.

Eh, aſſurément.

ANGELIQUE.

Ah ! je ne ſçavois pas cela.

Mr DES MAZURES.

Allons, allons, vous badinez. Prenons le ton ſérieux. Je vais vous étaler les richeſſes de mon eſprit, prodiguez-moi les tréſors du vôtre. Je ſçais que c'eſt le Pactole qui roule de l'or avec ſes flots.

ANGELIQUE.

Tout de bon ? Mais vous me ſurprenez. (*lui faiſant la révérence.*) Qu'eſt ce que c'eſt qu'un Pactole, Monſieur ?

Mr DES MAZURES *à part.*

Pour une Fille d'eſprit, voilà une queſtion bien ſotte ! (*Haut.*) Quoi ! vous ne connoiſſez pas le Pactole ?

ANGELIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

Mr DES MAZURES *à part.*

Elle n'a pas cet honneur-là ? Par ma foi, la réponſe eſt pitoyable. (*Haut.*) Ignorez-vous, Mademoiſelle, que le Pactole eſt un Fleuve !

ANGELIQUE.

C'eſt un Fleuve ?

Mr DES MAZURES.

Oui vraiment.

ANGELIQUE *en riant.*

Ah, j'en ſuis bien aiſe.

Mr DES MAZURES *à part.*

Oh, parbleu, je m'y perds ! Si on apelle cela de l'eſprit, ce n'eſt pas du plus fin aſſurément. (*haut.*) Mademoiſelle, vous me ſurprenez à mon tour. Je vous croyois une Virtuoſe.

ANGELIQUE.

Fi donc, Monſieur, pour qui me preniez-vous ? Je ſuis une honnête Fille, afin que vous le ſçachiez.

Mr DES MAZURES.

Mais on peut être une honnête Fille & être une Virtuoſe.

ANGELIQUE.

Et moi je vous ſoutiens que cela ne ſe peut pas. Moi, une Virtuoſe !

Mr DES MAZURES.

Puiſque ce terme vous choque, Mademoiſelle, je vous dirai plus ſimplement, que je vous croyois une Sçavante.

ANGELIQUE.

Oh ! pour Sçavante, cela eſt vrai, cela eſt vrai.

Mr DES MAZURES *après l'avoir examinée.*

Hom ! C'eſt de quoi je commence à douter. Voyons cependant. Vous ſçavez ſans doute la Géographie ?

ANGELIQUE.

Oh, vraiment oui.

Mr DES MAZURES.

L'Hiſtoire ?

ANGELIQUE.

Encore mieux.

Mr DES MAZURES.

La Fable ?

ANGELIQUE.

Sur le bout de mon doigt.

Mr DES MAZURES.

La Philosophie ?

ANGELIQUE.

Je vous en réponds.

Mr DES MAZURES.

La Chronologie ?

ANGELIQUE.

C'est mon fort.

Mr DES MAZURES.

Tubleu ! Vous faites les plus jolis Vers du monde ?

ANGELIQUE *rit.*

Ah, ah.

Mr DES MAZURES.

Et vous écrivez des Lettres ravissantes ?

ANGELIQUE.

En doutez-vous ?

Mr DES MAZURES.

Oh çà, pour commencer par l'Histoire, lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de César ? De Scipion ou d'Annibal ?

ANGELIQUE.

Je ne connois point ces Messieurs-là. Aparemment qu'ils ne sont pas venus ici depuis que je suis de retour de Paris.

Mr DES MAZURES.

Ah ! nous voilà bien retombez. Je vois que vous n'êtes pas forte sur l'Histoire Romaine. Peut être sçavez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de Rois de France depuis l'établissement de la Monarchie ?

ANGELIQUE.

Combien ?

Mr DES MAZURES.

Oui.

ANGELIQUE.

Mil ſept cens trente-ſix.

Mr DES MAZURES.

Ah, bon Dieu! mil ſept cens trente-ſix Rois!

ANGELIQUE.

Aſſurément.

Mr DES MAZURES.

Et qui vous a apris cela?

ANGELIQUE.

C'eſt ma Nourrice.

Mr DES MAZURES.

Sa Nourrice lui a apris l'Hiſtoire de France!

ANGELIQUE.

Pourquoi non? Elle m'a apris auſſi l'Hiſtoire de Richard ſans peur, de Robert le Diable, de la Belle Maguelone, & de Pierre de Provence.

Mr DES MAZURES.

Voilà une très-belle érudition. Et de la Fable qu'en ſçavez-vous?

ANGELIQUE.

Je ſçais le Conte de Peau d'Ane, de Moitié de Cocq, & de Marie Cendron.

Mr DES MAZURES *la contrefaiſant, à part.*

Et de Marie Cendron! Je ne ſçai plus que penſer de cette Fille-là . . . (*Haut.*) Mademoiſelle, ceſſez de plaiſanter, je vous prie; car, ou votre Pere & votre Mere m'ont trompé, ou certainement vous vous mocquez de moi.

ANGELIQUE.

Moi, me mocquer de Mr des Mazures! Ah, j'ai trop de reſpect pour lui. Croyez, Monſieur, que je ſuis toute bonne, & que je n'y entends point de fineſſe.

Mr DES MAZURES.

Mais vous ſçaviez, diſiez-vous, l'Hiſtoire, la Géographie, la Chronologie, la Fable, la Philoſo-

phie. Vous faisiez des Vers charmans, vous écriviez des lettres ravissantes....

ANGELIQUE.

Helas! je le disois pour vous faire plaisir.

Mr DES MAZURES.

Vous ne sçavez donc rien?

ANGELIQUE.

Je sçais lire passablement, & j'aprens à écrire depuis deux mois.

Mr. DES MAZURES.

La peste, vous êtes fort avancée! Mais comme je vous trouve jolie, je vous passe votre ignorance. Ce que vous perdez du côté de l'érudition, vous le regagnez du côté de l'esprit sans doute; car on dit que vous en avez infiniment.

ANGELIQUE.

Infiniment, cela est vrai. Je vous avouë tout bonnement, que j'ai de l'esprit comme un Ange.

Mr DES MAZURES.

Et vous le dites vous-même?

ANGELIQUE.

Pourquoi non? est-ce un péché que d'avoir de l'esprit?

Mr DES MAZURES.

Ma foi, si c'en est un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuser.

ANGELIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête?

Mr DES MAZURES.

Cela me paroît ainsi: mais après ce qu'on m'a dit, je n'ose encore le croire. De grace ne me cachez plus votre mérite.

Beau Soleil, adorable Aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,
Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.

Allons, imitez-moi ; un petit impromptu de votre façon.

ANGELIQUE.

Oh très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

Mr DES MAZURES.

Je sentois bien que vous me trompiez. Courrage, belle Angelique, étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGELIQUE *feignant de rêver.*

Un petit moment, s'il vous plaît.

Mr DES MAZURES.

Volontiers. Y êtes-vous ?

ANGELIQUE.

Oui. Ecoutez.

Mr DES MAZURES.

J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGELIQUE *d'un air simple.*

Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté,
Je suis votre servante, très-humble & très-obéissante.

Mr DES MAZURES *à part.*

La peste soit de l'imbécile ! Ah ! Madame la Baronne, vous m'en donnez à garder !

ANGELIQUE.

N'êtes-vous pas content ?

Mr DES MAZURES.

Charmé, je vous assure.

ANGELIQUE.

Vous me ravissez.

Mr DES MAZURES.

Tout de bon ? J'ai donc le talent de vous plaire ?

ANGELIQUE *faisant une révérence courte à chaque question.*

Oui, Monsieur.

Mr DES MAZURES.

Oh, je n'en doute pas. M'aimez-vous, Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Oui, Monfieur.

Mr DES MAZURES.

Et vous fouhaitez que je vous époufe?

ANGELIQUE.

Oui. Monfieur.

Mr DES MAZURES *à part*.

Voilà une Fille qui n'eſt point fardée. Mais on dit que j'ai un Rival?

ANGELIQUE.

Oui, Monfieur.

Mr DES MAZURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur?

ANGELIQUE.

Oui, Monfieur.

Mr DES MAZURES *à part*.

En voici bien d'un autre?... Et que fi je vous époufe, je pourrai bien être....

ANGELIQUE *faiſant une profonde révérence*.

Oui, Monfieur.

Mr DES MAZURES *à part*.

Au diable foit l'imbécile! Il n'y a plus moyen d'en douter. C'eſt une idiote. On vouloit m'attraper, mais à bon chat bon rat. *haut*. Mademoifelle, je fuis votre ferviteur; fi vous avez befoin d'un Mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs. Ne comptez plus fur moi.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez plus m'époufer?

Mr DES MAZURES.

Non, fur ma foi.

ANGELIQUE.

Oh! vous m'épouferez.

Mr DES MAZURES.

Moi! moi! Je vous épouferois!

ANGELIQUE *d'un ton vif.*

Oui. Vous l'avez promis, & cela sera.

Mr DES MAZURES.

Voilà la preuve complette de sa bêtise.

ANGELIQUE *feignant de pleurer.*

Que je suis malheureuse ! Vous me méprisez... vous me désespérez ; mais vous serez mon Mari, ou... vous direz pourquoi !

Mr DES MAZURES.

Oh, cela ne sera pas difficile. Tubleu, quelle commere avec son innocence !

ANGELIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte de me faire un pareil affront. Je m'en vais m'en plaindre à mon Papa. Ah, ah, ah.

(*Elle feint de pleurer & de sanglotter.*)

Mr DES MAZURES.

A votre Papa ! Allez, vous êtes bien sa Fille. Aussi spirituelle que lui, tout au moins.

SCENE VII.

LE BARON, LA BARONNE, ANGELIQUE, Mr DES MAZURES.

LE BARON *à Mr des Mazures.*

EH bien ? N'êtes-vous pas charmé de l'esprit d'Angélique ?

Mr DES MAZURES.

Oh oui, très-charmé. C'est un prodige. Vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE.

Que vois je ? Ma Fille toute en pleurs !

Mr DES MAZURES.

Et moi tout en eau. Je sue de la tête aux pieds.

LE BARON.

Comment ! Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

Mr DES MAZURES.

Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE.

De quelle fête parlez-vous ? Ma Fille pleure & ſoupire ; lui auriez-vous manqué de reſpect ?

LE BARON.

Eſt-ce que vous auriez ?... Corbleu, ſi je le ſçavois !....

Mr DES MAZURES.

Je ſuis venu, j'ai vû, je me ſuis convaincu... Cela me ſuffit.

LA BARONNE.

Et de quoi vous êtes-vous convaincu ?

Mr DES MAZURES.

Que vous me preniez pour un ſot. Mais je vous convaincrai moi, que je ne le ſuis pas.

LA BARONNE.

Que veut-il dire, ma Fille ? Expliquez-nous cette énigme.

ANGELIQUE *pleurant & ſanglotant.*

Hélas ! je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous répondre, c'eſt qu'il m'a dit cent impertinences, & qu'il ſoutient que je ſuis... que je ſuis... J'étouffe, je ſuffoque, & je me retire.



SCENE VIII.

LE BARON, LA BARONNE, Mr DES MAZURES.

LE BARON.

DIre des impertinences à ma Fille ! Vous êtes un mal-avisé, Monsieur des Mazures.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'y comprens rien. Expliquez-vous. Quel défaut trouvez-vous en ma Fille ? Vous avez dû vous apercevoir d'abord, que ses sentimens sont aussi élevez que son esprit.

Mr DES MAZURES.

Vous avez raison ; l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela signifie, mon Cousin ?

Mr DES MAZURES.

Et fi, ma Cousine.

LA BARONNE.

Quoi ?

Mr DES MAZURES.

Fi, vous dis-je ; vous m'aviez vanté votre Fille comme une personne admirable par ses graces, par ses talens, & par son esprit.

LA BARONNE.

Sans doute.

Mr DES MAZURES.

Et moi, je vous la donne, soit dit sans vous offenser, pour la plus gauche, la plus ignorante, & la plus imbécile de toutes les créatures.

LA BARONNE.

Etes-vous devenu fou, mon Cousin, de parler ainsi d'une Fille comme la nôtre ?

LE BARON.

Corbleu, c'est votre portrait que vous faites, & non pas le sien.

Mr DES MAZURES.

Quoi! vous me soutiendrez qu'Angélique a de l'esprit?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, & ce n'est pas trop dire.

LA BARONNE.

Personne n'en eut jamais plus qu'elle.

Mr DES MAZURES.

Oh! il faut que vous ou moi, nous radotions.

SCENE IX.

LE BARON, LA BARONNE, Mr DES MAZURES, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE.

LE COMTE.

A Quoi vous amusez-vous donc, vous autres? Est-ce que nous ne dînerons point?

Mr DES MAZURES.

Ah, mon cher Comte, (*il chante.*) j'ai perdu l'apétit; ô douleur sans pareille!

LE COMTE.

Parbleu, je l'ai donc trouvé, moi; car je meurs de faim.

LE PRESIDENT *au Baron.*

Auriez-vous eu quelque altercation? Vous me paroissez tous trois un peu altérez.

LE COMTE.

Altérez! Ils le sont bien, s'ils le sont plus que moi.

LA PRESIDENTE.

Effectivement, je crois qu'il y a ici quelque dispute.

LE COMTE.

Il ne faut disputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE.

Faites-nous confidence du fait, & nous vous ajusterons.

LE COMTE.

Cela s'ajustera mieux à table. Cinq ou six rasades aplanissent bien des difficultez.

Mr DES MAZURES.

Monsieur le Comte, un sceau de vin ne me rendroit pas la joye que j'ai perdue.

LE PRESIDENT.

Ne peut-on sçavoir le sujet de votre affliction ?

LE BARON.

Voici le fait en deux mots. Il est devenu fou.

LE COMTE.

Qu'il boive, le vin le rendra sage.

LE PRESIDENT.

Vous avancez un grand paradoxe ; si le vin fait perdre la raison, comment voulez-vous qu'il la rende ?

LE COMTE.

Vous parlez comme un bûveur d'eau que vous êtes, Mr le Président. Pour moi, je n'ai jamais la tête si forte qu'à table ; & quand j'ai vuidé mes six bouteilles, je gouvernerois toute l'Europe.

Mr DES MAZURES *d'un ton d'emphase.*

Plût au destin que je pusse assez boire,
Pour oublier ma déplorable histoire !
Mais, grace à mon malheur, mon sort est si fatal ;
Que le divin jus de la treille,
Soit qu'il m'endorme, ou qu'il m'éveille,
Ne sçauroit soulager mon mal.

LA COMTESSE.

Mais que lui est-il donc arrivé ?

Mr DES MAZURES.

Le cas du monde le plus singulier. On me nie ce que j'ai vû, ce que j'ai senti.

LE BARON.

Et qu'avez-vous vû ? Qu'avez-vous senti ?

Mr DES MAZURES.

Ce que vous vouliez me cacher.

LE PRESIDENT.

Expliquez moi l'affaire, & je vais vous juger.

Mr DES MAZURES.

Voici la question. Monsieur le Baron & Madame ma Cousine me soutiennent, que leur Fille est un prodige de science & d'esprit ; & moi je leur soutiens, que c'est un prodige d'ignorance & de bêtise. Prononcez.

LE PRESIDENT.

Comment prononcer sans examen, sur deux instances contradictoires ? Il nous faudroit des Avocats pour éclaircir la question.

LE COMTE.

Ou plutôt pour l'embrouiller. Ces Messieurs les Avocats ont beau faire les importans, ce ne sont que des Marchands de crême fouettée. Les sots les payent pour les faire parler, & moi je les payerois pour les faire taire, ces glorieux bavards.

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon Cousin, que j'avois vanté pour un homme d'esprit, en témoigne si peu dans cette occasion.

Mr DES MAZURES.

Et moi, je suis honteux que ma Cousine, que je croyois judicieuse & sensée, veuille s'aveugler jusqu'au point de ne pas voir que sa Fille n'a aucune des belles qualitez qu'elle lui attribue. Je me don-

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE.

LEANDRE.

NON, je n'ai jamais rien entendu de si plaisant, que le recit de votre conversation avec Monsieur des Mazures. Comment avez-vous pû si bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'esprit que vous en avez ?

L'OLIVE.

C'est justement parce que Mademoiselle a beaucoup d'esprit, qu'elle feint si bien de n'en avoir point. Pour jouer le rôle d'innocente, il faut être précisément tout le contraire.

ANGELIQUE.

J'avoue que cela m'a coûté, je suis née si sincére, que je ne me croyois pas capable de me déguiser. Mais que ne fait-on point pour ce qu'on aime ?

LEANDRE *lui baisant la main.*

Charmante Angélique !

ANGELIQUE.

On a raison de dire que l'amour est un grand maître, & qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LEANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle. D'une imbécile, il fait quelquefois une Fille d'esprit ; aujourd'hui, d'une Fille d'esprit, il fait une imbécile.

L'OLIVE.

Avouez, Mademoiselle qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout seul, & que la malice y a autant de part que l'amour.

ANGELIQUE.

J'en demeure d'accord. Ce m'est un plaisir bien vif de faire mon possible pour me conserver à ce que j'aime ; mais c'en est un pour moi bien piquant, de berner un fat que je hais, & de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à toute éternité.

L'OLIVE *à Léandre.*

Je ne me trompois pas, comme vous voyez. Je connois les Femmes.

ANGELIQUE.

Il n'en est pas quitte, & je lui réserve un autre plat de mon métier.

LEANDRE.

Et quel est ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler ?

ANGELIQUE.

Je feindrai en sa presence, & devant toute la compagnie, que le desespoir où je suis, d'être forcée de l'épouser, me donne des vapeurs noires & me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant d'extravagances, qu'il desirera bien moins d'être mon Mari, que je n'ai envie d'être sa Femme ; c'est le coup de grace que je lui prépare.

LEANDRE.

Rien n'est mieux imaginé, & vous avez tout l'esprit qu'il faut pour bien jouer ce personnage.

L'OLIVE.

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil, je vous en réponds ; & comme Messieurs les Poëtes ne sont pas courageux, nous ferons si belle peur à notre homme, qu'il se tiendra trop heureux de renoncer à ses prétentions.

ANGELIQUE.

Léandre m'a confié ce projet, & je l'aprouve. La question maintenant est de sçavoir, ce qui s'est passé entre mon Pere, ma Mere, & Monsieur des Mazures, après que je les ai laissez ensemble.

LEANDRE.

N'en avez-vous rien pénétré à table?

ANGELIQUE.

Non; car de peur de me trahir, je ne m'y suis pas plutôt assise, que j'ai fait semblant de me trouver mal, & sous ce prétexte j'ai demandé la permission de me retirer. Mais j'ai mis ma petite Sœur aux écoutes, & il faudra qu'on se soit bien caché, si elle n'a pas découvert le mystére.

LEANDRE.

Il est vrai qu'elle est toute des plus rusées.

ANGELIQUE.

Elle l'est à tel point, qu'elle vous a reconnus l'un & l'autre, & qu'elle a pénétré toutes nos manœuvres.

L'OLIVE.

Ah! morbleu, nous voilà perdus!

ANGELIQUE.

Allez, ne craignez rien; elle est aussi méchante qu'elle est fine, & je vous répons qu'elle aura cent fois plus de plaisir à nous aider à tromper ma Mere & Monsieur des Mazures, qu'à leur découvrir que nous les trompons.

L'OLIVE.

La peste! quelle petite commere! On en fera quelque jour une habile Femme! Ce seroit un meurtre de laisser un si bon sujet en Province: il est tout fait pour Paris. Mais je crois que la voici, je suis curieux de voir de quelle maniére elle va nous aborder,

SCENE II.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE, BABET.

BABET *en souriant.*

Dieu te gard', Maître Pierre.

L'OLIVE.

Et vous aussi, Mademoiselle.

BABET *d'un grand sérieux, & faisant une profonde révérence.*

Votre très-humble servante, Monsieur Nicolas.

LEANDRE.

Sarviteur, sarviteur, Mademoiselle Babet.

BABET.

Que faites-vous donc ici tous trois?

L'OLIVE.

Hé! nous parlons de la pluye & du beau tems.

BABET.

De la pluye & du beau tems! Hom! vous avez des conversations plus intéressantes que celle-là. Ouais! Ma Sœur a bien du goût pour les Jardiniers! Je crois qu'elle veut aprendre le métier.

L'OLIVE.

Hé bien, nous vous l'aprendrons aussi quand vous serez grande.

BABET.

Quand je serai grande? Allez, allez, toute petite que je suis, j'aprendrois aussi-bien que ma Sœur; mais il n'y a point de Maître ici pour moi.

LEANDRE.

Pardonnez-moi vraiment. Ne puis-je pas vous instruire en même-tems que Mademoiselle?

BABET.

Oh ! je vous baiſe les mains. Il me faut un Maître à moi toute ſeule.

L'OLIVE.

Hé bien, je le ferai moi; auſſi-bien ai-je beſoin d'une Ecoliére.

BABET.

Oh ! voyez donc comme il ſera mon Maître ! Je crois que je ſuis d'auſſi bonne maiſon que ma Sœur, & puiſqu'elle ſe fait inſtruire par un Colonel, je puis bien aſpirer au moins à un Capitaine.

ANGELIQUE.

Paix, parlez bas, ma petite : on pourroit vous entendre.

BABET.

Ne craignez rien, nous ſommes en ſûreté. Tout le monde eſt encore à table. Monſieur le Comte des Guerets s'eſt enyvré dès le potage, & il fait tant de fracas, tant de fracas, qu'on n'entendroit pas tonner dans la ſalle. Ainſi parlons librement de nos petites affaires.

ANGELIQUE.

Hé bien, ma chére, quelles nouvelles nous direz-vous ? De quoi s'eſt-on entretenu ?

BABET.

On n'a parlé que de vous. Quel tapage ! (*Fort vîte.*) Vous êtes cauſe que mon Papa gronde Maman, Maman gronde Monſieur des Mazures, Monſieur des Mazures leur répond des vers : Madame la Comteſſe le ſeconde en battant des mains, Monſieur le Préſident en parlant Latin, Madame la Préſidente en jargon précieux, & Monſieur le Comte en jurant comme un poſſédé.

ANGELIQUE.

Ainſi, me voilà reconnue pour une imbécile, & déclarée telle ſur la parole de Monſieur des Mazures ?

BABET.

Oh ! Monſieur le Préſident dit, que ce n'eſt que par pro-

provision. Qu'on vous jugera tantôt, après un mûr examen, & qu'il y a des Commissaires nommés pour cela.

L'OLIVE.

Parbleu, cela est bouffon! Et qui sont-ils ces Commissaires?

BABET.

Dame, c'est Monsieur le Comte, Madame la Comtesse : Monsieur le Président, & sa chere Epouse.

ANGELIQUE.

Tant mieux. Ceci me fait naître une idée. Pour mieux brouiller Mr des Mazures avec mon Pere & ma Mere, bien loin de faire l'imbécile en présence de mes Juges, je vais prendre devant eux un ton si sublime, que mon Phébus leur fera croire que je suis le plus bel esprit du monde. Vous sçavez que les galimatias pédantesques imposent infiniment aux Provinciaux : ils soutiendront à Mr des Mazures qu'il s'est trompé sur mon sujet, tandis que Babet, que je viens d'instruire, le confirmera dans l'opinion que je suis une idiote. Ce qui va former un embrouillement, d'où s'ensuivra la rupture que nous desirons.

LEANDRE.

Nos affaires prennent un bon tour.

BABET.

Je vous en réponds. A chaque mot que dit Monsieur des Mazures, Maman jette sur lui des regards terribles, & mon Papa, qui est déja entre deux vins, & qui n'est pas bon quand il a bû, lui a dit tantôt .... mais j'entends un grand bruit. On se leve de table. Voici notre homme, retirez-vous, & laissez-moi faire.

ANGELIQUE.

Souvenez-vous bien de mes instructions.

BABET.

Fiez-vous à moi, je jouerai mon rôle aussi bien que vous.

SCENE III.

BABET *seule.*

OUi, oui, je me tirerai bien d'affaire. Quand il s'agit de mentir, je ne suis jamais embarrassée.

SCENE IV.

BABET, Mr DES MAZURES.

Mr DES MAZURES *à part.*

VOici Babet fort à propos. Il faut que je la questionne un peu. Hé, bon jour, ma petite maman, que faites-vous donc ici toute seule?

BABET.

Pas grand'chose: Je m'ennuye.

Mr DES MAZURES.

Vous vous ennuyez? pauvre enfant! Eh bien; jasons ensemble, cela vous désennuyera.

BABET.

Voyons. Qu'avez-vous à me dire?

Mr DES MAZURES.

Eh mais, je vous dirai que vous êtes fort *jolie.*

BABET.

Tout de bon, trouvez-vous cela?

Mr DES MAZURES.

Assurément; & si vous voulez, je vous ferai l'amour.

BABET.

On dit que je suis encore trop petite. Mais patience; je grandirai.

Mr DES MAZURES.

Que je sois un coquin, si je ne vous trouve plus belle que votre Sœur aînée.

BABET.

En vérité, je crois que vous avez raison.

Mr DES MAZURES.

Et je vais gager cent pistoles, que vous avez cent fois plus d'esprit qu'elle.

BABET.

Oh, vous pouvez gager, je vous répons que vous gagnerez. Je ne suis qu'un enfant, mais entre nous, je sçais fort bien que ma pauvre Sœur n'est qu'une bête.

Mr DES MAZURES.

Parbleu on a bien raison de dire, que la vérité sort de la bouche des enfans ! Mais, dites-moi, ma charmante, votre Pere & votre Mere sont-ils persuadez comme vous, que votre Sœur n'a point d'esprit ?

BABET.

Oh que vous en sçavez long ! Mais je vous vois venir, vous voulez me tirer les vers du nez. A d'autres, vous ne m'y tenez pas.

Mr DES MAZURES.

Non, sérieusement, dites moi ce que vous sçavez là-dessus, & je vous promets que je planterai là votre Sœur, & que je vous épouserai dans deux ans.

BABET.

Oui ? Oh, je vais donc vous découvrir tout le mistére, pourvû que vous me promettiez de ne pas faire semblant que je vous aye parlé

Mr DES MAZURES.

Je vous jure....

BABET.

Ah, ne jurez pas, vous me feriez peur.

Mr DES MAZURES.

Eh bien, je vous donne ma parole de Gentilhomme, que personne ne sçaura ce que vous m'aurez dit.

BABET.

Cela suffit ; mais voyez, je vous prie, si personne ne nous écoute.

Mr DES MAZURES.

Je m'en vais regarder de tous les côtés.

BABET *à part.*

Et moi, je m'en vais t'en donner de toutes les couleurs.

Mr DES MAZURES.

Oh çà, nous sommes parfaitement seuls. Ne me cachez rien, ma petite poule.

BABET.

Je m'en ferois conscience. Il n'y a rien de plus vrai que ma Sœur est imbécile.

Mr DES MAZURES.

Je l'ai bien senti d'abord. Testebleu que j'ai bon nez!

BABET.

Elle avoit près de douze ans, qu'elle ne pouvoit encore ni marcher, ni parler.

Mr DES MAZURES.

Oh, oh ; je ne sçavois pas celui-là.

BABET.

C'est à cause de cela que mon Papa & Maman l'envoyerent à Paris, afin que ma Tante la fît un peu dégourdir.

Mr DES MAZURES.

Fort bien ; voilà encore ce qu'on m'avoit caché.

BABET.

Ma Tante eut toutes les peines du monde à la faire parler ; mais dès qu'elle sçut parler, ma Tante auroit voulu qu'elle fût redevenue muette.

Mr DES MAZURES.

A cause de sa bêtise ?

BABET.

Vous l'avez deviné. Il venoit tous les jours de beaux Messieurs chez ma Tante.

Mr DES MAZURES.

Eh bien ?

BABET.

Eh bien, elle les prioit de donner de l'esprit à ma Sœur ; croiriez-vous bien qu'ils n'en ont jamais pû venir à bout ?

Mr DES MAZURES.

Parbleu, voilà une bêtise bien incurable !

BABET.

Assurément, car lorsque nous sommes revenus ici, mon Papa & Maman l'ont trouvée encore plus sotte que quand elle est partie.

Mr DES MAZURES.

Cependant ils prétendoient me persuader qu'elle avoit de l'esprit comme un Ange.

BABET.

C'est qu'ils vouloient vous attraper pour s'en défaire.

Mr DES MAZURES.

Je m'en suis douté. Que je suis heureux d'avoir tant d'esprit !

BABET.

Comme ils ne se défient pas de moi, parce que je suis un enfant, ils disent devant moi tout ce qu'ils pensent. Ah ! qu'ils sont fâchez que ma Sœur ait eu une conversation avec vous ! Ils comptoient que vous les croiriez sur leur parole, & que vous l'épouseriez avant que d'avoir sondé son esprit, ou que vous la trouveriez assez jolie pour passer sur sa bêtise.

Mr DES MAZURES.

Diable, que je n'étois pas si sot ! on n'attrape pas comme cela le Seigneur des Mazures. A qui vendent-ils leurs coquilles ?

BABET.

Oh çà, vous voilà bien instruit. Si vous me trahissez, je ne vous dirai plus rien.

Mr DES MAZURES.

Comptez, mon petit Ange, que j'aimerois mieux mourir que de vous commettre.

BABET.

Vous feriez cause qu'on me fouetteroit jusqu'au sang.

Mr DES MAZURES.

Ne craignez rien, belle Babet; je ferai semblant d'ignorer tout, mais je profiterai de ce que vous me dites.

BABET.

Oh pour cela vous ferez fort bien. Croyez-moi, je vous parle en amie, ne songez plus à ma Sœur, elle ne vous convient point; & je crois, sans vanité, que je ferai mieux votre affaire.

Mr DES MAZURES.

Oui, mon cher cœur, vous avez tout l'esprit qu'il me faut; plût au Ciel que vous eussiez l'âge de votre Sœur, je vous épouserois tout à l'heure!

BABET.

Eh bien, je vais me dépêcher de devenir grande. Adieu, Monsieur, je me retire au plus vîte, car si on nous trouvoit ensemble, on soupçonneroit quelque chose.

Mr DES MAZURES.

Avant que nous nous séparions, il faut que je vous baise.

BABET *lui faisant la révérence.*

Oh! non, je ne donne rien d'avance. Remettons cela après notre mariage.

(Elle lui fait plusieurs révérences, & quand il est tourné, elle lui fait les cornes. Il se retourne vers elle, & elle lui fait une autre révérence, & s'enfuit.)

SCENE V.

Mr DES MAZURES *seul.*

DIeu merci, me voilà bien au fait, & par une voye qui ne peut m'être suspecte. Il n'y a point de doute presentement, que ma bonne Cousine n'eût formé le dessein de m'attraper comme un sot. Ce vieux fou de Baron vouloit se mettre aussi de la partie. Mais parbleu, ils seront attrapés eux-mêmes, car je n'épouserai point leur sotte Fille : m'y voilà déterminé. Pour les mieux punir encore, & pour me justifier, je veux que la Compagnie soit convaincue de l'imbécilité d'Angélique. Cela me donnera un prétexte plausible pour rompre tous mes engagemens.

SCENE VI.

Mr DES MAZURES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

LEs beaux esprits cherchent toujours la solitude, & moi je cherche toujours les beaux esprits. A quoi rêviez-vous ? Etiez vous occupé de votre Maîtresse ; ou de quelque ouvrage nouveau ? Vous ne dites mot !

Mr DES MAZURES *après avoir un peu rêvé.*

Si ma belle Maîtresse
Avoit autant d'apas que la belle Comtesse,
J'y rêverois sans cesse.

LA COMTESSE.

Ah, que cela eſt joli! que cela eſt poli! Je veux retenir ces paroles-là, pour les faire mettre en muſique.

Si ma belle Maîtreſſe
Avoit autant d'apas que la belle Comteſſe,
J'y rêverois ſans ceſſe.

Voilà, ſans contredit, le plus beau morceau que vous ayez jamais fait.

Mr DES MAZURES.

Palſanbleu j'en ferois bien d'autres,
Sur des apas comme les vôtres.

LA COMTESSE.

Encore! Ce palſanbleu eſt impayable; c'eſt un petit tour cavalier qui frape, qui ſaiſit; j'aime les tours cavaliers. En vérité vous êtes un homme prodigieux.

Mr DES MAZURES.

Oh! je le ſçai bien, Madame.

LA COMTESSE.

Non, je ne me dédis point de ce que je vous ai dit ce matin; il n'y a que les gens de qualité qui ſçachent faire des Vers. Tous les autres Poëtes me paroiſſent des Pédans. Ces Corneilles, ces Racines, ces Boileaux, par exemple, ont par-ci par-là de beaux endroits; mais cela eſt ſi guindé, ſi haut monté! Ils ne diſent point de jolies choſes, & ils ne veulent point avoir d'eſprit. Je gage qu'ils ne faiſoient point d'Impromptus comme vous.

Mr DES MAZURES.

Oh! pour celui-là, je vous en réponds. C'eſt un talent que le Ciel n'accorde pas deux fois en un ſiécle.

LA COMTESSE.

Pour moi, je tiens que vous êtes le Phénix du nôtre. Je veux abſolument que vous m'apreniez à faire des Impromptus.

Mr DES MAZURES.

De tout mon cœur. Je crois que vous y réüssirez à merveille. Il ne faut que de la vivacité & de la hardiesse.

LA COMTESSE.

Dieu merci, j'en suis bien pourvûë : j'ai de la Théorie, il ne me manque que la Pratique.

Mr DES MAZURES.

Je vous la donnerai. Deux ou trois leçons vous rendront plus habile que moi.

LA COMTESSE.

Vous aurez du moins une Ecoliere bien docile. Essayons un peu si j'ai quelque disposition. Quel sujet prendrons-nous ?

Mr DES MAZURES.

Faisons une petite Eclogue amoureuse, entre un Berger & une Bergere. Vous serez la Bergere Cloris, & je serai le Berger Tyrcis.

LA COMTESSE.

Rien n'est mieux pensé. Il faut prendre aparemment un ton bien tendre.

Mr DES MAZURES.

A fendre les pierres ; mais malgré la tendresse, il faut que l'esprit domine. De l'esprit à chaque hemistiche.

LA COMTESSE.

Vous avez raison, c'est le goût des Auteurs à la mode. Suposons donc, par exemple, que nous nous aimons tendrement, vous & moi.

Mr DES MAZURES *l'embrassant.*

Oui, suposons cela, ma belle Comtesse.

LA COMTESSE.

Et que nous exprimons notre amour en gardant nos moutons. Nous sommes couchés nonchalamment sur un verd gazon, à l'ombre d'un ormeau, le long d'un clair ruisseau. Notre passion est si violente qu'elle nous ôte la parole, mais nos tendres

regards expriment nos desirs. Enfin cedant aux transports les plus doux . . . vous rompez le silence, pour me faire mieux comprendre l'excès de votre amour.

Mr DES MAZURES.

Vous y voilà. Parbleu, quand je vous aurois donné le sujet, il ne seroit pas mieux imaginé.

LA COMTESSE.

Allons, commencez, mon Berger.

Mr DES MAZURES.

M'y voici.

Ah, plaignez mon malheur, trop aimable Bergere;
Le loup m'a dérobé ma Brebis la plus chere.

LA COMTESSE.

Ah, Berger! . . . Voilà mon Mari!

Mr DES MAZURES.

Le vilain Berger!

LA COMTESSE.

Il vient bien mal-à-propos. Que ne nous laissoit-il le tems de finir!

SCENE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, Mr DES MAZURES.

LE COMTE *yvre.*

Comment morbleu! Monsieur des Mazures tête-à-tête avec ma Femme?

Mr DES MAZURES.

C'est que je lui donnois une petite leçon.

LE COMTE.

Une petite leçon! Têtebleu, ma Femme n'a que faire de vos leçons, je la trouve assez sçavante, entendez-vous?

LA COMTESSE *à Monsieur des Mazures.*

Laissez-le dire. Quand il est yvre, il est jaloux comme un Tigre.

LE COMTE.

Ecoutez, Madame la Comtesse, je vous aprens une chose que vous oubliez peut-être : c'est que vous êtes ma Femme.

LA COMTESSE.

Vous m'en faites quelquefois souvenir, Monsieur le Comte.

LE COMTE.

J'ai encore un petit avis à vous donner, c'est que j'ai le malheur, moi qui vous parle, de ne pouvoir souffrir ni les Vers, ni ceux qui les font.

Mr DES MAZURES.

Eh bien, Monsieur, on ne forcera pas votre goût là-dessus.

LE COMTE.

Ces Messieurs les Poëtes se donnent des licences quelquefois, & moi je prens quelquefois la liberté... de les corriger.

Mr DES MAZURES.

Il y a Poëtes & Poëtes, Monsieur le Comte, & je ne suis pas de ceux qu'on traite si cavaliérement.

LA COMTESSE *se mettant entre eux deux.*

Eh mon Dieu ! ils vont se couper la gorge.

Mr DES MAZURES.

Ne craignez rien, Madame, j'ai de la prudence, & j'excuse le vin.

LE COMTE.

Ecoute, mon pauvre des Mazures, tu te crois le premier homme du monde, mais je t'avertis charitablement, que tu n'es qu'un fat. *In vino veritas.*

Mr DES MAZURES.

Au moins, si je ne me fâche pas ; c'est pour l'amour de vous, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Je vous en suis obligée. Avalez cela tout doucement. Je vous en tiendrai compte.

LE COMTE.

Oui, oui, avale mon ami, les Poëtes en avalent bien d'autres.

LA COMTESSE.

De grace, mon cher Comte, considerez que Mr des Mazures est un homme de condition.

Mr DES MAZURES.

Oui, Monsieur, vous vous nommez Mr le Comte, & je puis me faire apeller Mr le Baron quand il me plaira.

LE COMTE.

Tu seras donc le Baron de la Crasse.

Mr DES MAZURES.

Morbleu!... Je me sçais bon gré d'être aussi sage que je le suis.

LA COMTESSE *au Comte.*

De grace, souvenez-vous que Mr des Mazures est de vos Amis.

LE COMTE.

Je m'en souviendrai quand il ne le sera pas tant des vôtres. Comment, ventrebleu, tandis que je fais les honneurs de la table, & que je m'enyvre de bonne foi, vous me quittez en tapinois, pour venir coquetter avec ce bûveur d'eau?

LA COMTESSE.

Je vous jure que rien n'est plus innocent. Nous faisions un Impromptu.

LE COMTE *frapant du pied & de la canne.*

Un Impromptu, têtebleu! Madame la Comtesse! je veux que vous ne fassiez des Impromptus qu'avec moi.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne demanderois pas mieux, mais vous n'êtes pas Poëte comme Mr des Mazures.

LE COMTE.

Qu'il aille faire des Impromptus avec Angélique.

Mr DES MAZURES.

Eh, le moyen! C'est une imbécile.

LE COMTE.

Tant mieux pour toi, mon Ami; tu es plus bête qu'elle, de vouloir qu'elle ait de l'esprit. Plût à Dieu que ma Femme fût une sotte, elle ne seroit pas si friande de l'Impromptu.

SCENE VIII.

LA PRESIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, Mr DES MAZURES.

LA PRESIDENTE.

EH bien, quand tiendrons-nous notre Siége pour juger Mademoiselle Angélique?

LE COMTE.

Quand il vous plaira, ma chére Présidente; j'ai été à la Bûvette, & me voilà prêt à juger.

LA PRESIDENTE *à la Comtesse.*

Ah, bon Dieu, qu'il est yvre.

LA COMTESSE.

Nous ne le sçavons que trop.

LE COMTE *à la Présidente.*

Je serai toujours de votre avis, pourvû que vous soyez toujours du mien.

LA PRESIDENTE.

Je ne m'engage point à cela, & je veux me conserver la liberté d'opiner, suivant les matiéres qui se presentent.

LE COMTE.

Dites-moi un peu, ma Princesse, où est votre benêt de Mari?

LA PRESIDENTE.

Mon benêt de Mari, Monfieur le Comte ? Vous me permettrez de vous dire, que mon cher Epoux ne mérite point cette épithéte ridicule; & que les plus pures lumiéres de la raifon & de l'équité, ne peuvent difcerner en lui qu'un Magiftrat très-accompli.

LE COMTE.

Voilà une fort belle phrafe, Madame la Préfidente; mais avec tout cela, Monfieur votre cher Epoux eft un fort vilain Monfieur.

LA PRESIDENTE.

Tel qu'il eft, Monfieur, vous lui devez plus d'égards, & à moi plus de refpect; & je vous déclare que, felon mon idée, Monfieur le Préfident vaut bien Monfieur le Comte.

Mr DES MAZURES *à la Préfidente.*

Brave.

LE COMTE.

Oh! doucement, ma Princeffe. Je veux vous defabufer, & vous faire fentir la diférence qu'il y a entre un Comte & un Préfident. Pour vous en convaincre, ma Reine, je vous propofe gracieufement un tour de promenade dans le petit bois.

LA PRESIDENTE.

Dans le petit bois! Avec vous feul? Vous aurez la bonté de fçavoir, Monfieur le Comte, que je n'ai jamais de tête-à-tête qu'avec mon Epoux.

LE COMTE.

Oh bien, ma chére Epoufe n'eft pas fi fcrupuleufe; car je viens de la trouver nez-à-nez avec Monfieur des Mazures.

LA COMTESSE.

Quel mal y a-t'il à cela? Monfieur des Mazures eft un homme fans conféquence.

LE COMTE.

Morbleu, je me défie de ces hommes fans conféquence.

LA PRESIDENTE.

Vous avez tort ; ses pensées sont si sublimes, si épurées, si dégagées de la matiére, qu'il n'est jamais question avec lui que de ce qui a raport à l'esprit.

LE COMTE.

Madame la Comtesse aime beaucoup l'esprit, j'en demeure d'accord ; mais fiez-vous-en à moi, elle n'est point fâchée que...

LA COMTESSE.

Je n'oublierai point tous vos outrages, Monsieur, & vous m'en ferez raison quand vous aurez dormi.

LE COMTE.

Oui, oui, quand j'aurai dormi je vous ferai raison. En attendant, Madame la Présidente va me faire raison de vous.

LA PRESIDENTE.

Moi ?

LE COMTE.

Vous-même.

LA PRESIDENTE.

Et à propos de quoi, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

Vous me vengerez de l'activité de ma Femme ; & moi je vous vengerai de l'indolence de votre Mari.

LA PRESIDENTE.

En vérité, mes oreilles sont furieusement scandalisées de vos termes ; tous mes sens se révoltent, je frissonne depuis la tête jusqu'aux pieds, & si vous continuez, je m'en vais m'évanouir.

LE COMTE.

A votre aise, ma Princesse. Voici un fauteuil. Il faut que je vous embrasse pour hâter l'évanouissement.

LA COMTESSE.

En ma presence ?

LA PRESIDENTE.

Ah, quelle insulte! (*le Président paroît.*) Encore si ce n'étoit pas devant Madame la Comtesse!

SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, Mr DES MAZURES, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE.

LE PRESIDENT.

Que vois-je?

LA PRESIDENTE.

Ah, mon cher Epoux, que vous venez à propos?

LE COMTE.

Très-mal à propos, au contraire. (*au Président.*) Qui diable vous demande ici? Qu'y venez-vous faire?

LE PRESIDENT.

Comment! ce que j'y viens faire? Embrasser ma chére Epouse!

LE COMTE.

Eh bien, embrassez la mienne.

Mr DES MAZURES.

Voilà une voye d'accommodement.

LE PRESIDENT.

Morbleu, Monsieur, je n'entens point de raillerie là dessus, & je vous ferai voir que ce n'est pas à gens comme nous qu'il faut vous jouer.

LE COMTE.

Eh fi, vous jurez, Monsieur le Président! Ah, qu'il vous sied mal d'être jaloux!

LE PRESIDENT.

Ventrebleu, cela me fied auffi-bien qu'à vous, Monfieur le Comte.

LE COMTE.

Il y a de la différence ; nous ne fommes pas patiens, nous autres gens d'épée ; mais un homme de robe doit fe poffédér, & voir tout fans fortir de fa gravité.

LE PRESIDENT.

Il n'y a point de gravité qui tienne contre des offenfes de cette nature, & j'en veux avoir raifon.

LE COMTE.

Oh, volontiers, fuivez-moi. Mais à propos, vous n'avez point d'épée. Prenez celle de Monfieur des Mazures, auffi-bien ne s'en fert-il pas.

Mr DES MAZURES *à la Comteffe.*

Je vous facrifie toutes les infultes qu'il me fait.

LA COMTESSE.

Je m'en fouviendrai.

LE PRESIDENT.

Ce n'eft pas avec l'épée que je me bas, c'eft avec la plume. Nous ferons des écritures, Monfieur le Comte. Nous ferons des écritures.

LE COMTE.

Et moi je ferai tapage, Monfieur le Préfident, je ferai tapage, fi vous m'échauffez les oreilles.



SCENE X.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, Mr DES MAZURES, LE BARON *yvre*, LA BARONNE.

LA BARONNE.

QUel bruit, quel tintamare ! je crois, Dieu me pardonne, qu'on fe querelle ici.

Mr DES MAZURES.

C'eft Monfieur le Comte qui fait des fiennes. Il m'a accommodé de toutes piéces, & le voilà prefentement après Monfieur le Préfident. Ils en viendront à quelque extrémité, fi on n'y met ordre.

LE BARON *yvre.*

Paix-là, de par tous les diables, Meffieurs. Aparemment que Monfieur le Préfident eft yvre.

LE PRESIDENT.

Moi ? Je n'ai prefque bû que de l'eau.

LE BARON.

Allons, allons, il y a du vin fur le jeu. Mes Amis, je fuis ravi de vous avoir ici ; mais je vous avertis que je n'aime point les yvrognes. Je veux la paix & la fobriété dans ma maifon. Point de fcandale, Monfieur le Préfident.

LE PRESIDENT.

La remontrance eft merveilleufe !

LA COMTESSE *à la Baronne.*

Je m'aperçois que Monfieur le Baron s'eft auffi bien accommodé que Monfieur le Comte.

LA BARONNE.

Que je fçache un peu le fujet de vos différends. J'ajufterai cela en quatre mots.

Mr DES MAZURES.

Monsieur le Comte a voulu prendre des libertez avec Madame, & Monsieur son Epoux ne l'a pas trouvé bon.

LE BARON.

Il a tort ; Monsieur le Comte lui faisoit trop d'honneur, & je soutiens ...

LA BARONNE *au Président.*

Si vous m'en croyez, au lieu de vous fâcher ....

LE BARON.

Paix, Madame la Baronne ; quand je parle c'est à vous à vous taire. Je suis le maître chez moi. Qu'il ne vous arrive plus de m'interrompre.

LA COMTESSE *à la Baronne.*

Aparemment que Monsieur le Baron n'a pas meilleur vin que mon Mari.

LA BARONNE.

Quand il est yvre, je ne puis plus le gouverner.

LE BARON.

Je disois donc ... mais non, je ne disois pas ... pardonnez-moi, je disois ... De quoi parlions-nous ?

LA BARONNE.

De la querelle de Monsieur le Comte, & de Monsieur le Président.

LE BARON.

Ah, oui, cela est fort judicieusement pensé, fort subtilement remarqué, Madame la Baronne. Or est-il que Monsieur le Comte est noble, par conséquent il est en droit de caresser Madame la Présidente.

LE PRESIDENT.

De la caresser ?

LE BARON.

Oui, & à votre barbe, Monsieur le Président.

LE COMTE.

Viens, que je t'embrasse, mon vieux Baron, tu es le dernier des Romains.

LE BARON.

Franchement, j'ai de la vertu ; mais parlons d'affaire sérieuse.

LE COMTE.

Volontiers, je suis en état de te donner de bons conseils.

LE BARON.

Ne trouves-tu pas que ma Fille a plus d'esprit que ce vilain Monsieur des Mazures ?

LE COMTE.

Assurément. Ne la donne point à cet animal-*là*.

Mr DES MAZURES.

Vous voyez comme ils me traitent, ma Cousine.

LA BARONNE.

Ils sont yvres, cela excuse tout.

LE COMTE.

Ecoute-moi attentivement. Mon avis seroit...

LE BARON.

On ne peut pas raisonner plus juste, & ce que tu dis est sans replique, car l'expérience nous apprend.... qu'il n'y a rien de si naturel.... que d'embrasser une Présidente.

LA PRESIDENTE.

Bon, j'avois bien affaire-là, moi.

LE BARON.

Et comme tu le dis fort à propos, puisque Monsieur des Mazures est un Poëte, il faut le faire déguerpir.

LE COMTE.

Ou le jetter par les fenêtres. Voilà mon avis.

LE BARON.

Je te remercie. J'en profiterai : allons boire là-dessus.

LE COMTE.

Taupe.

(*Ils sortent en se tenant embrassez & en chancelant.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, Mr DES MAZURES.

MR DES MAZURES.

ILs vont s'achever de peindre, & je ne ferai pas en fûreté.

LA BARONNE.

Ne craignez rien, les Dames vous prennent fous leur fauve-garde. D'ailleurs je vous répons, que dans une heure ils auront plus envie de dormir que de fe battre. Profitons du repos qu'ils nous laiffent, pour examiner qui a tort de vous ou de moi, au fujet d'Angélique.

Mr DES MAZURES.

Quoi! ma Coufine, vous y revenez? Vous ofez encore me foutenir qu'elle a de l'efprit? ou plutôt, vous n'avouez pas de bonne-foi qu'elle n'eft qu'une bête?

LA BARONNE.

Allez, vous devriez mourir de honte du mauvais goût, ou du mauvais cœur que vous faites paroître!

Mr DES MAZURES.

Ne nous emportons point, Madame la Baronne; fi je voulois vous dire tout ce que je fçais, je me juftifierois aifément à vos dépens; mais je veux vous épargner cette confufion, & je laiffe à vos Amis & aux miens, le foin de nous rendre juftice.

LA BARONNE.

Voici ma Fille; retirons nous, mon Coufin, & laiffons aux Juges le loifir d'examiner le Procès & de prononcer.

SCENE XII.

LE PRESIDENT, *assis entre* LA PRESIDENTE & LA COMTESSE, ANGELIQUE.

(Angélique entre d'un air grave, en faisant de profondes & gracieuses revérences au Président, à la Présidente & à la Comtesse.)

LE PRESIDENT *à la Comtesse.*

OH, oh! Ce n'est point-là l'abord d'une imbécile.

LA COMTESSE *au Président.*

Ni d'une personne aussi maussade qu'on nous l'a dépeinte.

LA PRESIDENTE.

Au contraire, elle a tout-à-fait bon air : écoutons ce qu'elle va dire.

ANGELIQUE.

On m'ordonne de comparoître devant mes Juges, & j'obéïs avec soumission.

LE PRESIDENT.

Comment donc? Mais voilà un début dont je suis très-content.

LA PRESIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

LA COMTESSE.

J'en augure très bien.

ANGELIQUE.

Vous êtes ici, Monsieur & Mesdames, pour porter un jugement sur mon esprit.

LE PRESIDENT.

Oui, nous nous y sommes engagez.

ANGELIQUE.

L'entreprise est un peu hardie. Monsieur le Président, vous dont la profession est de juger, ne sentez-vous pas qu'elle est bien scabreuse, & qu'elle expose à d'étranges bévuës ?

LE PRESIDENT *à la Comtesse.*

Voilà une question qui m'embarasse & me surprend.

ANGELIQUE.

Et vous, Mesdames, vous qui voulez aussi juger des autres, parlez en conscience, pourriez-vous bien juger de vous-mêmes ?

LA PRESIDENTE *à la Comtesse.*

Quelle innocente ! Qu'en dites vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Que jamais idiotte ne fit une pareille apostrophe.

ANGELIQUE.

Voûs voulez juger de moi ! Mais pour juger sainement, il faut une grande étendue de connoissances ; encore est-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRESIDENT *à la Comtesse.*

Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE.

Et moi des nuës !

ANGELIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer sur mon sujet, je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connoissances en général, les degrez de ces connoissances, leur étenduë, leur réalité : Que nous convenions de ce que c'est que la vérité ; & si la vérité se trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propositions universelles, des maximes, des propositions frivoles, & de la foiblesse ou de la solidité de nos lumiéres.

LE PRESIDENT.

Je ne sçais plus où j'en suis! Est-ce que je rêve ?

LA PRESIDENTE.

Je suis effrayée de son esprit !

LA COMTESSE.

C'est un prodige !

ANGELIQUE.

Quelques personnes tiennent pour vérité, que l'homme naît avec certains principes innez, certaines notions primitives, certains caractéres qui sont comme gravez dans son esprit, dès le premier instant de son existence. Pour moi, j'ai long-tems examiné ce sentiment, & j'entreprens de le combattre, de le réfuter, de l'anéantir, si vous avez la patience de m'écouter.

LE PRESIDENT.

Mademoiselle, dispensez vous de cette discussion. Nous sommes convaincus de la foiblesse de nos connoissances, & déja presque persuadez de l'étendue des vôtres. Tout se réduit à un point fort simple : sçavoir, si vous avez de l'esprit, ou si vous n'en avez pas.

ANGELIQUE.

Hé ! comment le connoîtrez-vous ? Définissez-moi l'esprit premiérement ; & si je suis contente de votre définition, je verrai si vous êtes capables de juger si j'ai de l'esprit, ou si je n'en ai pas. Car il ne suffit pas de dire des mots ; il faut leur attacher des idées, & convenir de celles qui leur sont propres : mais c'est ce que la plupart des hommes négligent. De-là procéde la témérité, la fausseté de leurs jugemens. Ils aprennent les mots, à la vérité, mais ignorant les vrayes idées avec lesquelles ces mots ont leur liaison, ils forment des sons vuides de sens, & parlent comme des perroquets Quoi ! vous me regardez tous trois sans rien dire ?... Qu'avez-vous à me répondre ?

LE PRESIDENT.

Qu'il faut que Monsieur des Mazures ait perdu l'esprit,

l'esprit, puisqu'il ose dire que vous êtes une bête.

LA COMTESSE.

Je le croyois un grand homme; mais me voilà bien desabusée.

LA PRESIDENTE.

Pour moi, je suis si saisie d'étonnement, que peu s'en faut que je ne m'évanouisse encore.

LE PRESIDENT.

Je vous suivrai de près, ma chére Epouse, car j'avoue que je suis si frapé, que je ne me posséde plus.

ANGELIQUE.

Peu de chose vous étonne, à ce que je vois... Mais si je vous disois...

LA PRESIDENTE.

Ma belle Demoiselle, passons sur ces matiéres sublimes, & dites nous tout simplement...

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise? Me laisserai-je juger par des gens qui n'ont point de Logique? qui ne peuvent faire la distinction des idées réelles & chimériques, des idées complettes & incomplettes, des vrayes & des fausses idées, de la liaison des idées?...

LE PRESIDENT.

Ayez la bonté de considérer...

ANGELIQUE.

Oui, je le veux bien, considérons d'abord ce que c'est que l'esprit: cela pourra nous conduire à des raisonnemens justes sur la mémoire, sur le jugement & sur la raison. Ensuite nous nous convaincrons par des aplications judicieuses, & par des exemples célébres, que les uns ont beaucoup de mémoire, & n'ont point de jugement; que les autres ont du jugement, & n'ont point de mémoire; & qu'une troisiéme espéce, très-commune de nos jours, brille infiniment par l'esprit, sans avoir une

once de raison, ni de jugement. Je connois des Auteurs très-fameux qui sont de cette espece, & qui le prouvent tous les jours par leurs Ouvrages, & encore mieux par leurs actions.

LE PRESIDENT.

Il ne s'agit pas...

ANGELIQUE.

Je vous recuse pour mes Juges, à moins que vous n'entriez dans tous ces détails.

LE PRESIDENT.

Ils ne sont point nécessaires pour le fait dont il est question; & je prononce, sans aller aux voix, que vous avez infiniment d'esprit, & que vous êtes très-sçavante.

LA PRESIDENTE.

Je prononce de même.

LA COMTESSE.

Et moi, je le soutiendrai contre toute la terre.

ANGELIQUE.

Vous m'accordez l'esprit, vous m'accordez la science! c'est me faire bien de l'honneur. Mais je serois bien plus flattée si vous m'accordiez le jugement & la raison; heureuses & rares qualités!

LA PRESIDENTE.

Vous les avez aussi: nous n'en doutons pas.

ANGELIQUE.

Dites que je les avois, mais que je les ai perdues.

LA COMTESSE.

Cela ne nous paroît point.

ANGELIQUE.

Vous ne vous en apercevrez peut-être que trop-tôt. Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs....

(*Elle se met à rêver.*)

LA COMTESSE.

Oh, oh! la voilà tombée dans une profonde rê-

verie? Pourroit on sçavoir, Mademoiselle, à quoi vous pensez si sérieusement?

ANGELIQUE *feignant de sortir de sa rêverie.*

Ne pourrois-je point, tandis que je suis seule, me fixer à l'un de ces deux différens systêmes de la Physique moderne?

LA PRESIDENTE.

Tandis qu'elle est seule!

LA COMTESSE.

Il y a du dérangement dans cet esprit-là.

ANGELIQUE.

J'aime les tourbillons, mais j'ai peine à résister à l'attraction. Descartes me ravit, & Newton m'entraîne.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, laissez ces matiéres abstraites, & songez que nous sommes avec vous.

ANGELIQUE *feignant de la surprise.*

Ah! c'est vous, Madame, la Comtesse: vous venez à propos pour me déterminer, & je suivrai votre avis. Le systême des tourbillons vous paroît il préférable à celui de l'attraction?

LA COMTESSE.

Oh! je suis furieusement pour l'attraction. J'aime tout ce qui attire.

ANGELIQUE.

Je m'en étois doutée. Et Madame la Présidente?

LA PRESIDENTE.

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tourbillons. (*Au Président.*) Je ne sçais ce que je dis, mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE.

Vous faites bien. Je me trompe fort si cette aimable Fille n'extravague pas de tems en tems.

LA PRESIDENTE.

Je crois qu'à force d'étudier elle s'est broüillé la cervelle.

ANGELIQUE *après avoir rêvé.*

Non, je ne reviens point de ma surprise & de mon indignation.

LE PRESIDENT *à la Comtesse.*

Voici quelqu'autre idée qui lui passe par la tête.

ANGELIQUE.

La bile me domine, j'entre en fureur.

LA PRESIDENTE.

Ah! bon Dieu, prenons garde à nous.

ANGELIQUE.

Oui, je deviens furieuse, lorsque je pense qu'un original comme des Mazures, ose se flâter d'effacer de mon cœur le digne objet de mon estime & de mon amour. Ecoutez tous le serment que je fais. Je jure par le Styx, que s'il ne se désiste pas de sa prétention, il ne mourra jamais que de ma main.

LA COMTESSE.

Sa cervelle s'échauffe. Je crois qu'il est tems de nous retirer.

ANGELIQUE.

Me traiter d'idiotte, d'imbécile, d'ignorante! Ah, ah, ah, cela me fait rire. (*Elle rit à gorge déployée.*)

LE PRESIDENT *à la Présidente.*

Voici une autre transition.

LA COMTESSE.

Je vois bien qu'elle a des accès de folie.

ANGELIQUE.

Il dit que je suis gauche. Prenez garde à ces révérences. (*Elle fait des révérences de très-bonne grace.*) Que je marche mal. Voyez de quel air j'entre dans une chambre; avec quelle grace je m'y prens (*Elle chante & danse seule.*) Allons, Monsieur le Président, un petit menuet avec moi.

LE PRESIDENT.

Excusez-moi, Mademoiselle, je ne danse jamais.

ANGELIQUE.

Vous ne danſez jamais! Oh parbleu, nous danſerons enſemble.

LA PRESIDENTE *au Preſident.*

Danſez, bien ou mal; il ne faut pas l'irriter.

ANGELIQUE *chante, & de tems en tems s'interrompt pour parler au Preſident.*

Allons gai, Monſieur le Preſident; tenez-vous droit, Monſieur le Preſident. Tournez donc. En cadence, Monſieur le Preſident, en cadence. Ah, que la juſtice a mauvaiſe grace!

SCENE XIII.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, ANGELIQUE, LA COMTESSE, LA BARONNE, Mr DES MAZURES.

LA BARONNE.

QUe vois-je? Monſieur le Preſident qui danſe avec ma Fille!

LE PRESIDENT.

Au moins c'eſt elle qui l'a voulu.

LA BARONNE.

Etes-vous folle, ma Fille, de faire danſer un grave Magiſtrat?

Mr DES MAZURES.

Il ne nous manque plus ici qu'un Médecin. La fête ſeroit complette.

LA BARONNE.

Angélique! Que veut dire ceci?

LA PRESIDENTE.

Ne la tourmentez point, Madame.

LA BARONNE.

Comment! que je ne la tourmente point?

LA COMTESSE.

Non vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle est dans ses vapeurs ?

LA BARONNE.

Dans ses vapeurs ? Je ne lui connois point cette maladie-là.

LE PRESIDENT *à la Baronne.*

Il n'est plus possible de le cacher ? cela est trop fort.

LA BARONNE.

Vous mocquez-vous de moi ?

Mr DES MAZURES.

Mademoiselle a des vapeurs ! Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étois pas aperçû.

LA BARONNE.

Finissons ce badinage, je vous prie ; & venons au fait. Avez vous entretenu ma Fille, & la trouvez-vous une idiote ?

LE PRESIDENT.

Une idiote ! Demandez à Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Interrogez Madame la Présidente.

LA PRESIDENTE.

C'est à mon cher Epoux à parler le premier.

LA BARONNE.

Vos cérémonies me tuent. Faut-il tant de façons pour dire un oui ou un non ?

Mr DES MAZURES.

Ne voyez-vous pas, Madame, qu'on n'ose vous faire rougir, en vous avouant la vérité.

LE PRESIDENT.

Si nous disons la vérité, Monsieur des Mazures, ce sera vous qui rougirez, assurément.

Mr DES MAZURES.

Moi ! je rougirai ?

LE PRESIDENT.

Oui, vous devriez faire amende honorable à Ma-

demoiselle Angélique, car je prononce qu'elle a tout l'esprit qu'on peut avoir.

LA PRESIDENTE.

C'est un prodige de science.

LA COMTESSE.

Sa science & son esprit sont ornez de toutes les graces qu'on admire dans les personnes les plus charmantes. Paris & la Cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

LA BARONNE.

Eh bien, Monsieur des Mazures?

Mr DES MAZURES.

Bon, bon! ne voyez vous pas qu'on se moque de vous?

LE PRESIDENT.

Nous moquer de Madame! nous avons trop de respect pour elle.

Mr DES MAZURES.

Vous la flâtez donc?

LA COMTESSE.

Nous disons la pure vérité; & il est étonnant, Monsieur des Mazures, qu'avec tout l'esprit que vous avez, vous ayez pris le change à ce point-là. Mademoiselle est une Fille accomplie.

Mr DES MAZURES.

Oh! vous me feriez devenir fou. Je sçais bien ce que j'ai vû, je sçais bien ce que j'ai entendu; je ne rêvois point, & je ne rêve point encore.

LA BARONNE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus soutenir. Allez, Monsieur, vous ne méritez pas l'estime que j'avois pour vous, & je commence à me repentir...

Mr DES MAZURES.

Oui, oui, fâchez-vous, fâchez-vous, je ne suis point dupe, je vous en avertis; vous avez beau

vous entendre tous tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

LA BARONNE.

Oh ! c'est pousser ma patience à bout.

Mr DES MAZURES.

J'en suis fâché... Mais la petite Babet...

LA BARONNE.

Quoi la petit Babet ?

Mr DES MAZURES.

Ah, ah, ceci vous étonne ! La petite Babet n'est pas une idiotte, elle. Je vous la donne pour la plus fine peste qu'il y ait au monde.

LA BARONNE.

Qu'a de commun Babet avec Angélique ?

Mr DES MAZURES.

Vous feignez de ne me pas entendre. Mais il ne falloit pas parler devant Babet. Il n'y a plus d'enfans, je vous en avertis.

LA BARONNE.

Je veux mourir, si je sçais ce qu'il me veut dire ; mais puisque vous ne voulez croire ni Monsieur le Président, ni ces Dames, ni moi, nous avons ici le moyen de vous confondre. Aprochez Angélique ; il n'est plus question de garder le silence, voyons si vous êtes une bête.

ANGELIQUE.

Hélas, je ne sçais plus ce que je suis.

LA BARONNE.

Comment donc ! Parlez, parlez, faut-il tant presser une Fille de parler ?

ANGELIQUE.

Que vous dirai je ? Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Au désespoir ! Et pourquoi ?

ANGELIQUE.

Je suis dans une tristesse, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes. (*Elle pleure.*)

LA BARONNE.

Eh mon Dieu, qu'a-t-elle donc ?

LE PRESIDENT.

Elle rentre dans ses vapeurs.

LA BARONNE.

Vous vous mocquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGELIQUE.

Oui, quand je vois ce Mr des Mazures, je le trouve si plaisant, si original, si comique, que je ne puis m'empêcher de rire, ah, ah. (*Elle rit démesurément.*)

LA BARONNE.

Oh Ciel ! Est-ce que l'amour lui auroit tourné l'esprit ?

ANGELIQUE *prenant Monsieur des Mazures par la main.*

Ne vous désespérez pas, mon cher Léandre.

Mr DES MAZURES.

Moi, Léandre !

ANGELIQUE.

Ne vous désespérez pas, vous dis-je. Il leve les yeux au Ciel ! La rage est peinte sur son visage ! Que va-t-il faire ? Il tire son épée ? Il veut se percer le cœur. Ah cruel ! Ah barbare ! Perce donc le mien, avant que de te priver du jour. Oui, je veux expirer sous tes coups.

(*Monsieur des Mazures fuit d'un autre côté, & elle court après lui.*)

Mais l'ingrat me fuit, il m'échape, pour exécuter son dessein tragique. Non, non, je ne t'en donnerai pas le loisir, je te suivrai par-tout. J'arrêterai ton bras, ou ton bras nous assassinera l'un & l'autre. Veux-tu que je vive après toi, pour me livrer à des Mazures ? Non, donne-moi cette épée dont tu veux te servir, pour me priver de ce que j'aime. (*Elle arrache l'épée de Monsieur des Mazures.*) J'en veux faire un meilleur usage, & je vais percer le cœur de ton Rival. (*Elle court après le Président, qui fuit devant elle.*)

LE PRESIDENT.

Arrêtez, Mademoiselle, vous me prenez pour un autre; je ne suis point le Rival de Léandre; je suis un grave Magistrat, un Président de l'Election.

(Angélique le laisse, & va se jetter dans le fauteuil, toute hors d'haleine.)

LA PRESIDENTE.

Ah ! mon cher Epoux, êtes-vous mort ?

LE PRESIDENT.

Je crois que non, ma chere Epouse. Mais je n'en vaux guéres mieux.

Mr DES MAZURES.

Parbleu, j'allois faire un beau mariage ! Epouser un bête enragée. Je vous baise les mains, Madame la Baronne.

LA BARONNE.

Hélas, mon Cousin, attendez un moment, que nous voyions ce que ceci deviendra.

Mr DES MAZURES.

Je suis votre valet. Si elle m'alloit reconnoître.

LA BARONNE.

Eh bien, tâchez de lui ôter votre épée.

Mr DES MAZURES.

Dieu m'en préserve. Je lui en fais présent du meilleur de mon cœur.

LA BARONNE.

Ma Fille, ma chere Angélique, rapellez vos sens, reconnoissez-moi.

ANGELIQUE *jette l'épée, que Monsieur des Mazures prend au plus vîte, & elle feint de revenir à elle-même.*

Ah, mon cher Pere, mon cher Pere !

LA BARONNE.

Hélas, elle me prend pour Monsieur le Baron.

ANGELIQUE *se mettant aux genoux de sa Mere.*

En quel état me réduisez-vous ! Ayez pitié de ma foiblesse, Je ne vous l'ai point cachée. Mes lar-

mes & mes soupirs vous en avoient instruit, avant que ma bouche vous l'eût confirmée ; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une Mere inflexible, qui veut que sa volonté régle les mouvemens de mon cœur, & qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me sacrifier à l'objet de mon aversion. (*Elle se leve.*) Je ne puis vous toucher, vous voulez tous deux ma mort ; il faut vous satisfaire. Allons, marche à moi. A la guerre, morbleu, à la guerre. Pa ta pa ta pon, brr brr pon. Aux armes, aux armes. (*Elle chante.*) Aux armes camarades.

LA BARONNE *l'arrêtant.*

Ah, quel égarement ! ma chere Fille, ouvre les yeux, reconnois ta Mere. L'état où je te vois ranime toute la tendresse que j'ai eue pour toi. Malheureuse que je suis ! c'est moi qui ai causé son extravagance.

Mr DES MAZURES.

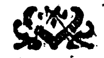
Dites-moi, Madame, ces accès-là lui prennent-ils souvent ?

LE PRESIDENT.

Nous nous étions aperçûs de sa maladie.

LA BARONNE.

Pour moi, je vous jure, que voilà la premiere fois que je l'ai vûë en cet état. Aparemment que c'est l'aversion dont elle s'est prise pour mon Cousin, qui lui a tourné la cervelle.



SCENE XIV.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA BARONNE, Mr DES MAZURES, LA COMTESSE, ANGELIQUE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

NE pourrez-vous point me dire par avanture, où je pourrai trouver l'original que je cherche?

Mr DES MAZURES.

Et qui eſt cet original, mon Ami?

L'OLIVE.

Pargué c'eſt vous-même.

Mr DES MAZURES.

Inſolent, ſans le reſpect que j'ai pour *la Compagnie*, je t'aprendrois à parler; je t'en dois auſſi bien qu'à ton camarade.

L'OLIVE.

Eh, morgué ne vous fâchez pas, je vous aporte un petit billet doux qui vous divartira peut-être.

Mr DES MAZURES.

Un billet doux, & de qui eſt-il?

L'OLIVE.

D'un biau Monſieur tout galonné, que je ne connois point, & qui eſt entré par la petite porte du jardin. Il s'en eſt venu tout fin droit à moi. Bonjour mon ami, ce m'a-t il dit, connois-tu bien Monſieur des Mazures? Eh pargué oui, ce ly ai-je fait, je ne le connois que trop. Eſt-il encore au Châtiau, ce m'a t-il dit? Oui, ce ly ai-je fait, dont Mademoiſelle Angélique eſt bian fâchée. Oh j'en ſuis bian-aiſe, moi, ce m'a-t-il fait, & je l'en délivrerai. Tian, porte-ly de ma part ce billet, & vlà de quoi boire. Par la ventrebille, je n'ai été ni fou ni étour-

ci, j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a boutez dans ma main, & vla son billet que je boute dans la vôtre.

LA BARONNE.

Je soupçonne d'où il vient. Lisez haut, je vous prie.

Mr DES MAZURES *lit en tremblant.*

Avant que vous épousiez Angélique, je suis curieux de sçavoir si vous la méritez mieux que moi. Je vous attens dans le petit bois pour décider cette affaire. Venez m'y trouver au plus vîte; si-non j'irai vous chercher, fussiez-vous au fond des enfers.

LEANDRE.

LA COMTESSE.

Voilà une affaire sérieuse, & je me persuade que vous vous en tirerez galamment.

Mr DES MAZURES.

Très-galamment, je vous jure. Mon ami, va-t'en dire à celui qui t'a chargé de ce billet, que nous ne nous battrons point pour sçavoir à qui Angélique demeurera, & que je la lui céde de tout mon cœur. (*L'Olive sort.*) Moi, m'aller battre pour une folle! Je n'ai point de gorge à couper pour elle.

LA BARONNE.

Si bien donc, Monsieur, que vous rompez les engagemens que nous avions ensemble?

Mr DES MAZURES.

Très-solemnellement. Ce Monsieur & ces Dames seront témoins que je vous rends votre parole. Rendez-moi la mienne.

LA BARONNE.

Volontiers, je vous jure, & je voudrois ne l'avoir jamais reçue.

ANGELIQUE *se levant brusquement, ce qui effraye Mr des Mazures & le Président.*

Parlez-vous sérieusement, Madame?

LA BARONNE.

Ah, elle me reconnoît! Oui, ma chére Fille, du plus profond de mon cœur.

ANGELIQUE.

Me promettez vous aussi devant la Compagnie, *de* ne plus vous oposer à mon mariage avec Léandre?

LA BARONNE.

Que le Ciel me punisse, si j'y aporte le moindre obstacle.

ANGELIQUE.

J'embrasse vos genoux pour vous remercier de cette grace, & pour vous demander mille pardons des allarmes que je vous ai causez. Graces au Ciel, je ne suis ni bête, ni folle.

LE PRESIDENT.

Oh oh, voici bien un autre incident!

ANGELIQUE.

Mais j'ai affecté de le paroître, pour dégoûter de moi Mr des Mazures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a suggéré, & dont je me suis servie avec tant de succès.

Mr DES MAZURES.

Ce n'est plus une bête qui parle.

LA PRESIDENTE.

Ni une folle non plus, sur ma parole.

Mr DES MAZURES.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'esprit par excès.

LA BARONNE.

Quoi, ma Fille! est-il bien possible que vous ayez pû vous contrefaire à ce point?

ANGELIQUE.

Je n'en rougis que par raport à vous. Quelque légitime que soit mon objet, je suis coupable, puisque je vous ai trompée. Ce n'a pas été sans répugnance, mais il falloit m'y résoudre; ou perdre Léandre. Ma passion pour lui, & mon aversion pour

Monsieur, l'ont emporté sur le respect que je vous dois. Blâmez-moi, punissez-moi, je souffrirai tout sans me plaindre. Trop heureuse si ma soumission vous touche, & vous engage à combler mes vœux!

LA BARONNE.

Et moi, trop heureuse de n'avoir eu qu'une fausse allarme sur votre sujet! je vous confirme la parole que je vous ai donné, de ne plus m'oposer à vos inclinations. (*à Monsieur des Mazures.*) Vous voyez à present, Monsieur, si ma Fille est une sotte.

Mr DES MAZURES.

J'enrage de l'avoir cru. C'est moi qui suis le sot presentement.

LA BARONNE.

Où est ce Léandre dont il s'agit?

ANGELIQUE.

Je crois qu'il est allé se jetter aux genoux de mon Pere.

SCENE XV.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, LA BARONNE, Mr DES MAZURES, LE BARON, & LE COMTE *yvre.*

LE COMTE.

Je suis très-content de ce garçon-là, je veux qu'il soit ton Gendre.

LE BARON.

Oui, corbleu, il le sera, puisque je lui ai donné ma parole.

LE COMTE.

C'est le Fils d'un de mes meilleurs Amis, je te le recommande.

LE BARON.

C'eſt une affaire faite : Monſieur des Mazures, votre ſerviteur. Je ſuis bien-aiſe de vous voir. Quand vous en retournerez-vous ?

Mr DES MAZURES.

Tout au plutôt, je vous jure.

LE COMTE.

Et vous ferez bien ; car nous venons de voir un jeune Gentilhomme, à qui votre preſence a l'honneur de déplaire autant qu'à moi. Je vous conſeille de lui céder la place de bonne grace ; ſi-non, *il* vous prépare un Impromptu qui ne vous plaira pas, je vous en avertis.

Mr DES MAZURES.

Je vous promets que nous n'aurons point de différend.

LE BARON.

Ma Fille, écoutez bien ce que je vais vous dire. Je vous défens d'épouſer Mr des Mazures ; & point de replique, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Je ne répondrai que pour vous aſſurer que j'obſerverai votre défenſe.

LE BARON.

Bien répondu. Je vous ai choiſi un autre Mari, que je vous commande d'épouſer dès ce ſoir.

ANGELIQUE.

Hélas, tout ce qu'il vous plaira, mon cher Pere.

LA BARONNE.

Oſeroit-on vous demander qui eſt cet autre Mari dont vous avez fait choix pour elle ?

LE BARON.

C'eſt un garçon fort noble, fort riche, bien bâti, de bonne mine, de beaucoup d'eſprit... qui s'apelle Nicolas.

LA BARONNE.

Nicolas ! mon garçon jardinier ? Voilà un beau projet !

LE

LE COMTE.

C'est pourtant lui-même. Oui, Madame, Nicolas; autrement dit Léandre.

LA BARONNE.

Nicolas, autrement dit Léandre! Ils sont encore si yvres qu'ils ne sçavent ce qu'ils disent.

LE BARON.

Mon Dieu, nous nous entendons fort bien, Madame la Baronne. Léandre & Nicolas, c'est comme qui diroit... blanc bonnet, & bonnet blanc.

LA BARONNE.

Je ne comprens rien à tout ce galimathias.

LE COMTE.

Tenez, voici un jeune-homme qui va vous l'expliquer.

SCENE DERNIERE.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, LE BARON, LA BARONNE, Mr DES MAZURES, LEANDRE, *en habit Cavalier*, L'OLIVE, *en habit de Valet-de-chambre*, BABET.

LE BARON.

AProchez, mon Gendre, aprochez.

LA BARONNE.

Que vois-je? En effet, si je ne me trompe, c'est Nicolas en habit Cavalier.

L'OLIVE.

Et voici Maître Pierre en habit de Valet-de-chambre, fort à votre service.

LA BARONNE *à part.*

Je créve de honte & de dépit, mais je n'oserois le témoigner.

LEANDRE.

Vous voyez, Madame, que l'amour *cause ici* bien des métamorphoses. Il a transformé Angélique en idiotte; il a fait de moi un garçon jardinier, & il nous rend nos formes naturelles.

LA BARONNE.

Comme ils m'ont trompée !

LE BARON.

Je leur pardonne, pour l'invention.

LA BARONNE.

Je ne m'étonne plus, Monsieur Nicolas, si vous étiez si prévenu contre mon Cousin.

LEANDRE.

Daignez excuser mon déguisement, Madame, & confirmer la cession que me fait Mr des Mazures.

LA BARONNE.

Je l'ai confirmée avec serment ; ainsi je ne puis plus m'en dédire, quand même je le voudrois. Soyez mon Gendre, puisqu'il faut que j'en passe par-là.

LE BARON.

Eh bien, ma Fille, vous voyez que je suis le maître, & je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre Mari, sous peine de ma malédiction.

ANGELIQUE.

Je vous proteste, mon Pere, que je suis trop scrupuleuse pour m'exposer à ce malheur. J'obéirai quand il vous plaira.

LE COMTE.

Allons, mes enfans, de par Monsieur le Baron de Vieux-bois, il vous est enjoint de vous donner la main.

LA COMTESSE.

Ils ont employé tant d'adresse & d'esprit pour être

heureux, qu'en vérité ils méritent de l'être.

LA PRESIDENTE.

Je suis de votre avis.

LE PRESIDENT.

Et je leur fais mon très sincére compliment.

BABET.

Monsieur des Mazures, je vous prie de vous souvenir que vous m'avez promis de m'épouser dans deux ans.

Mr DES MAZURES.

Ah! petite masque, vous m'en avez aussi donné à garder.

BABET.

Trouvez-vous que j'aye assez d'esprit pour être votre Femme?

Mr DES MAZURES.

Morbleu! vous n'en avez que trop.

Je sors de mon erreur extrême;
Ce qui m'arrive ici me tient lieu de sermon;
Et je soutiens, en changeant de systême,
Que Femme bel-esprit, est pire qu'un démon.

Fin du second Volume.

